N° 670 37e Année. Tome CLXXXVIII 15 Mai 1926

MERCVRE DE FRANCE

[paraît] le 1er et le 15 du mois

DIRECTEUR ALFRED VALLETTE



—

PRIX DU NUMÉRO

France....... **4 fr.** | *Etranger*....... **4 fr. 50**

XXVI, RUE DE CONDÉ, XXVI

PARIS-VIe

ÉDITIONS DV MERCVRE DE FRANCE
26, RVE DE CONDÉ, PARIS-6e (R. C. SEINE 80.493)

ÉMILE VERHAEREN

Impressions

PREMIÈRE SÉRIE

DES FLAMBEAUX NOIRS AUX FLAMMES HAUTES

POÈMES EN PROSE

CELUI DES VOYAGES

1 volume in-16. — Prix........................ **9**

La première édition a été tirée à 770 exemplair
sur vergé pur fil Montgolfier, savoir :

745 ex. numérotés de 240 à 984, à............ **30** f
25 ex. marqués de A à Z........... *(hors commer*

Il a été tiré :

239 ex. sur vergé d'Arches, numérotés à la presse
de 1 à 239, à................................ **60**



MERCVRE DE FRANCE

TOME CENT QUATRE-VINGT-HUITIÈME

15 Mai — 15 Juin 1926

15 Mai — 15 Juin 1926 Tome CLXXXVIII

MERCVRE
DE
FRANCE

(*Série Moderne*)

Paraît le 1er et le 15 de chaque mois



PARIS
MERCVRE DE FRANCE
XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

MCMXXVI

PORTRAIT D'UNAMUNO

—

Saint Augustin s'inquiète, avec une sorte de frénétique angoisse, de concevoir ce qu'il pouvait bien être avant l'éveil de sa conscience. Plus tard il s'étonne de la mort d'un ami qui avait été un autre lui-même. Il ne me semble pas que Miguel de Unamuno, qui s'arrête à tous les points de ses lectures, ait jamais cité ces deux passages. Il s'y retrouverait pourtant. Il y a du saint Augustin en lui, et du Jean-Jacques, de tous ceux qui, absorbés dans la contemplation de leur propre miracle, ne peuvent supporter de n'être pas éternels.

L'orgueil de se délimiter, de ramener à l'intime de son existence la création tout entière, contredit par ces deux insondables et révoltants mystères : une naissance et une mort que nous partageons avec d'autres êtres vivants et par quoi nous rentrons dans une destinée commune. C'est ce drame unique qu'a exploré dans tous les sens et sur tous les tons l'œuvre d'Unamuno.

Ses qualités et ses vices, sa solitude impérieuse, une avarice nécessaire et bien terrienne, — de la terre basque ; — l'envie, fille de ce Caïn dont l'ombre, selon un poème de Machado, s'étend sur la désolation du désert castillan ; certaine passion que d'aucuns appellent l'amour et qui est, pour lui, un besoin terrible de propager cette chair dont on assure qu'elle doit ressusciter au dernier jour, — con-

solation plus certaine que celle que nous apporte l'idée de l'immortalité de l'esprit ; — bref, tout un monde absorbant et bien à lui, avec des vertus cardinales et des péchés qui ne sont pas tout à fait ceux de la théologie orthodoxe, il nous faut y pénétrer : c'est cela cette humanité qu'il confesse, qu'il ne cesse de confesser, de clamer et de proclamer, pensant ainsi lui conférer une existence qui ne subirait pas la loi ordinaire, en faire une création, non seulement dont rien ne se perdrait, mais dont l'agrégation même demeurerait permanente, substance et forme, organisation divine, déification, apothéose.

Par cette perpétuelle analyse et sublimation de soi, Miguel de Unamuno témoigne de son éternité : il est éternel, comme toute chose en lui est éternelle, comme le sont les fils de son esprit, comme ce personnage de *Niebla* qui vient lui jeter à la face le cri farouche : « Don Miguel, je ne veux pas mourir ! » comme Don Quichotte plus vivant que le pauvre cadavre nommé Cervantes, comme l'Espagne, non pas celle des princes, mais celle qui est à lui, Don Miguel, qu'il transporte avec lui dans ses exils, qu'il fait à chaque jour, dont il fait, à chacun de ses écrits, la langue et la pensée, dont il peut dire enfin qu'elle est sa fille et non sa mère.

A Shakespeare, à Pascal, à Nietzsche, à tous ceux qui ont essayé de retenir à leur tragique aventure personnelle un peu de cette humanité qui si vertigineusement s'écoule, Miguel de Unamuno vient ajouter son expérience et son effort. Son œuvre ne pâlit pas à côté de ces nobles noms : elle signifie la même avidité désespérée.

Il ne peut admettre le sort de Polonius, et que Hamlet, traînant sa guenille par les aisselles, le jette hors de la scène : « Allons, venez, monsieur ! » Il proteste. Sa protestation monte jusqu'à Dieu, non pas cette chimère fabriquée à coups d'abstractions alexandrines par des métaphysiciens ivres de logomachie, mais le Dieu espagnol, le Christ aux yeux de verre, aux cheveux naturels, au corps articulé,

fait de terre et de bois, peint, sanglant, habillé, dont une jupe brodée d'or dissimule la verge, qui a vécu parmi les choses familières et que, comme l'a dit sainte Thérèse, on peut trouver jusque dans le pot-au-feu.

Telle est l'agonie de don Miguel de Unamuno, homme en lutte, en lutte avec soi-même, avec son peuple et contre son peuple, homme hostile, homme de guerre civile, tribun sans partisans, homme solitaire, exilé, sauvage, orateur dans le désert, provocateur, vain, décevant, paradoxal, inconciliable, irréconciliable, ennemi du néant et que le néant attire et dévore, déchiré entre la vie et la mort, mort et ressuscité tout ensemble, invincible et toujours vaincu.

§

Il n'aimerait point que, dans une étude à lui consacrée, on s'efforçât d'analyser ses idées. Des deux chapitres dont se compose habituellement ce genre d'essais, — L'Homme, Ses Idées, — il ne peut concevoir que le premier. L'idéocratie est la plus terrible des dictatures qu'il ait tenté de renverser. Mieux vaut, dans l'étude de l'homme, accorder un chapitre à ses mots qu'à ses idées. L'homme, n'est-ce pas le style ? « Les sens, a dit Pascal avant Buffon, reçoivent des paroles leur dignité au lieu de la leur donner (1). » Unamuno n'a pas d'idées : il est lui-même, les idées que celles des autres deviennent en lui, au hasard des rencontres, au hasard de ces promenades dans Salamanque où il trouve Cervantes et Fray Luis de Leon, au hasard de ces voyages spirituels qui le mènent à Port-Royal, à Athènes ou à Copenhague, patrie de Sören Kjerkegaard, au hasard de ce voyage réel qui le mena à

(1) Le corollaire de cette pensée : « Les mots diversement rangés font un divers sens et les sens diversement rangés font un différent effet », a été commenté, dans toutes les éditions classiques Hachette, la grande et la petite, par ces exemples que donne un professeur : « Telle la différence entre *grand homme* et *homme grand, galant homme* et *homme galant*, etc., etc. » Mais cette monstrueuse sottise n'indignera pas Unamuno, professeur lui-même — encore, une contradiction de cet homme pétri d'antithèses, — mais qui, avant toute chose professe la haine des professeurs.

Paris où il se mêla innocemment, et sans jamais s'étonner, à notre carnaval.

Cette absence d'idées, mais ce perpétuel monologue où toutes les idées du monde se brassent pour devenir problème personnel, passion vive, brûlante épreuve, pathétique égoïsme, n'a pas manqué de surprendre les Français, grands amis des conversations, ou échanges d'idées, sage dialectique, derrière laquelle on convient que l'inquiétude individuelle se voilera poliment jusqu'à s'oublier et se perdre ; grands amis aussi des interviews et des enquêtes par quoi l'esprit cède aux suggestions d'un journaliste, lequel connaît bien son public et sait les problèmes généraux et bien actuels auxquels il faut absolument donner une réponse, les points sur lesquels il est opportun de faire naître le scandale, ceux au contraire qui exigent une solution apaisante. Mais que vient faire ici le soliloque d'un vieil Espagnol qui ne veut pas mourir ?

Il se produit, dans la marche de notre espèce, une perpétuelle et attristante dégradation d'énergie : toute génération se développe avec une déperdition plus ou moins constante du sens humain, de l'absolu humain. Seuls, quelques individus s'en étonnent, qui, dans leur avidité terrible, ne veulent rien perdre, mais, qui plus est, tout gagner. C'est le souci de Pascal, qui ne peut comprendre que l'on s'en laisse divertir. C'est le souci des grands Espagnols pour qui les idées et tout ce qui peut constituer une économie provisoire, — morale ou politique, — n'est d'aucun intérêt. Ils n'ont d'économie que de l'individuel, partant : de l'éternel. Et pour Unamuno, faire de la politique, c'est encore se sauver. C'est défendre sa personne, l'affirmer, la faire entrer à jamais dans l'histoire. Ce n'est pas assurer le triomphe d'une doctrine, d'un parti, accroître le territoire national ou renverser un ordre social. Aussi Unamuno, s'il fait de la politique, ne peut-il s'entendre avec aucun politicien. Il les déçoit tous, et ses polémiques se perdent dans la confusion : car c'est avec lui même qu'il

polémique. Le Roi, le Dictateur, il en ferait volontiers des personnages de sa scène intérieure. Comme il a fait de l'Homme-Kant ou de Don Quichotte.

Aussi Unamuno se trouve-t-il avec ses contemporains dans un continuel malentendu. Politicien pour qui les formules d'intérêt général ne représentent rien, romancier et dramaturge que fait sourire tout ce que l'on peut raconter sur l'observation de la réalité et du jeu des passions, poète qui ne conçoit aucun idéal de beauté souveraine, Unamuno, féroce et sans générosité, ignore tous les systèmes, tous les principes, tout ce qui est extérieur et objectif. Sa pensée, comme celle de Nietzsche, est impuissante à s'exprimer sous la forme discursive. Sans aller jusqu'à se ramasser en aphorismes et se forger à coups de marteaux, elle est, comme celle du poète philosophe, occasionnelle et sujette aux actions les plus diverses. Seul l'événement personnel la détermine, elle a besoin d'un excitant et d'une résistance ; c'est une pensée essentiellement exégétique. Unamuno, qui n'a pas une doctrine à lui, n'a écrit que des livres de commentaires : commentaires à *Don Quichotte*, commentaires au Christ de Velazquez, commentaires aux discours de Primo de Rivera. Surtout commentaires à toutes ces choses en tant qu'elles affectaient l'intégrité de Don Miguel de Unamuno, sa conservation, sa vie terrestre et future.

De même, Unamuno poète est tout à fait poète de circonstance, — au sens, certes, le plus vaste du mot. Il chante toujours quelque chose. La poésie n'est pas pour lui cet idéal de soi-même nourri qu'il pouvait être pour un Gongora. Mais, orageux et fier comme un proscrit du Risorgimento, Unamuno éprouve parfois le besoin de clamer, sous la forme lyrique, ses souvenirs d'enfance, sa foi, ses espoirs, les douleurs de son exil. L'art des vers n'est pas pour lui une occasion de s'abandonner. C'en est une, au contraire, plus haute seulement et comme plus nécessaire, de se redire et de se ramasser. Dans les vastes perspectives

de cette poésie oratoire, dure, robuste et romantique, il est toujours lui-même plus puissamment encore, et comme tout joyeux de ce triomphe plus difficile qu'il exerce sur la matière verbale et sur le temps.

Nous nous sommes proposé l'art comme un canon à imiter, une norme à atteindre ou un problème à résoudre. Et si nous nous sommes fixé un postulat, il ne nous plaît point qu'on s'en écarte. Admettrons-nous les ouvrages qu'écrit cet homme, si hérissés de désordre en même temps qu'illimités et monstrueux qu'on ne peut les classer dans aucun genre, et dans lesquels des interventions personnelles arrêtent à tout moment, et avec une truculente et familière insolence, le cours de la fiction — philosophique ou esthétique — sur quoi nous allions nous mettre d'accord ?

On raconte de Luigi Pirandello, de l'idéalisme ironique de qui on a souvent rapproché certains jeux unamuniens, qu'il a longtemps gardé chez lui, dans sa vie quotidienne, sa mère folle. Semblable aventure est arrivée à Unamuno qui a vécu toute son existence en compagnie d'un fou, et le plus divin de tous : Notre-Seigneur Don Quichotte. De là qu'Unamuno ne puisse souffrir aucune servitude. Il les a repoussées toutes. Si ce prodigieux humaniste,qui a fait le tour de toutes choses cognoscibles, a pris deux sciences particulières en horreur : la pédagogie et la sociologie, c'est, sans nul doute, à cause de leur prétention de soumettre la formation de l'individu, et ce qu'elle comporte de plus profond et de moins réductible, à une construction a priori. Peu à peu il faut, si l'on veut suivre Unamuno, éliminer de notre pensée tout ce qui n'est pas son intégrité foncière, et nous préparer à ces caprices subits, à ces écarts de langage par quoi cette intégrité tient, à tout moment, à s'assurer de sa souplesse et de son bon fonctionnement. Pour nous, il nous semble que ne pas accepter les règles risque de nous faire tomber dans le ridicule. Et justement Don Quichotte ignore ce danger. Et Unamuno veut l'ignorer. Il les connaît tous, sauf celui-là. Plutôt que

le moindre asservissement, il aime mieux en être réduit à ce gouffre tout résonnant d'éclats de rire.

§

Ayant écarté d'Unamuno tout ce qui n'est pas lui-même, plaçons-nous au centre de sa résistance : l'homme apparaît, formé, dessiné, dans sa réalité physique. Il marche, tout droit, emportant, où qu'il aille, où qu'il se promène, sur cette belle place baroque, toute dorée, de Salamanque, ou dans les rues de Paris, ou dans les chemins du pays basque, son intarissable monologue, toujours le même, malgré la richesse de ses variantes. Svelte, vêtu de ce qu'il appelle son uniforme civil, la tête ferme sur des épaules qui n'ont jamais pu, même par temps de neige, souffrir un pardessus, il va toujours devant lui, indifférent à la qualité de ses auditeurs, à la façon de son maître qui discourait devant des bergers comme devant des ducs, et poursuit le tragique jeu verbal dont, d'ailleurs, il n'est pas dupe. N'attache-t-il pas aussi la plus grande importance transcendantale à cet art des cocottes en papier qui est son triomphe ? Tout ce conceptisme, ces amusettes philologiques l'exprimeront-elles, le prolongeront-elles davantage ? Avec Unamuno, nous touchons le fond du nihilisme espagnol. Nous comprenons que ce monde relève à tel point du songe qu'il ne mérite même point d'être rêve sous une forme systématique. Et si les philosophes s'y sont risqués, c'est sans doute par un excès de candeur. C'est qu'ils se sont pris à leur propre piège. Ils n'ont pas vu la part d'eux-mêmes, la part de rêve personnel qu'ils mettaient dans leur effort. Unamuno, plus lucide, est obligé de s'arrêter à tout moment pour se contredire et se nier. Car il meurt.

Mais pourquoi les conjonctures du monde auraient-elles produit cet accident : Miguel de Unamuno, si ce n'est pour qu'il dure et s'éternise ? Et, balancé entre le pôle du néant et celui de la permanence, il continue à souffrir ce combat de son existence quotidienne où le moindre événement

revêt l'importance la plus tragique : il n'est aucun de ses gestes qui se puisse soumettre à cette ordonnance objective et convenue par quoi nous réglons les nôtres. Les siens sont dans la dépendance d'un bien plus haut devoir : il les rapporte à son souci de demeurer.

Aussi rien d'inutile, rien de perdu dans les heures au milieu desquelles il se débat. Et les instants les plus ordinaires que nous abandonnons au cours du monde, il sait qu'il les emploie à être lui-même. Jamais son angoisse ne l'abandonne, ni cet orgueil qui communique de la splendeur à tout ce qu'il touche, ni cette cupidité qui l'empêche de s'écouler et de s'anéantir sans en avoir la connaissance. Il est toujours vigilant, et s'il dort, c'est pour mieux se ramasser devant le rêve de la veille et en jouir. Traqué de tous côtés par des menaces et des envahissements qu'il sait voir avec une clarté bien amère, son geste continuel est de ramener à soi tous les conflits, tous les soins, tous les recours. Mais rejeté à ce point extrême de la solitude et de l'égoïsme, c'est le plus riche et le plus humain des hommes. Car on ne peut nier qu'il n'ait réduit tous les problèmes au plus simple et au plus naturel, et rien ne nous empêche de nous mirer en lui comme en un homme exemplaire : nous y trouverons la plus vive des émotions. Dégageons-nous du social, du temporel, des dogmes et des mœurs de notre fourmilière. Un homme va disparaître : tout est là. S'il se refuse, minute à minute, à ce départ, peut-être va-t-il nous sauver. Au bout du compte, c'est nous qu'il défend en se défendant.

JEAN CASSOU.

COMMENT ON FAIT UN ROMAN

—

Me voici devant ces pages blanches — blanches comme le noir avenir : terrible blancheur ! — cherchant à retenir le temps qui passe, à fixer le fugitif aujourd'hui, à m'éterniser ou à m'immortaliser enfin, bien qu'éternité et immortalité ne soient pas une même chose. Me voici devant ces pages blanches, mon avenir, cherchant à y répandre ma vie afin de continuer à vivre, de me donner la vie, de m'arracher à la mort de chaque instant. Je cherche, tout ensemble, à me consoler de mon exil, et de l'exil de mon éternité, de ce *déterrement* (1), que je veux appeler mon dé-cielement.

L'exil ! La proscription ! Et quelles expériences intimes, voire religieuses, je lui dois ! C'est alors, dans cette île de Fuerteventura que j'aimerai éternellement et du fond de mes entrailles, dans cet asile de Dieu, puis ici, dans Paris gonflé et débordant d'histoire humaine, universelle, que j'ai écrit mes sonnets ; quelqu'un les a comparés, pour l'origine et l'intention, aux *Châtiments* écrits contre la tyrannie de Napoléon le Petit par Victor Hugo dans son île de Guernesey. Mais ils ne me suffisent point, je n'y suis pas avec tout mon moi de l'exil ; ils me paraissent trop peu de chose pour m'éterniser dans le présent fugitif, cet épouvantable présent historique — l'histoire étant possibilité d'épouvantes.

Je reçois peu de gens ; je passe la plus grande part de mes matinées seul, dans cette cage près de la place des Etats-Unis. Après le déjeuner, je vais à la Rotonde où j'ai

(1) *Destierro.*

une petite réunion d'Espagnols, jeunes étudiants pour la plupart, et nous commentons les rares nouvelles qui nous viennent d'Espagne, de la nôtre et de celle des autres, et nous recommençons chaque jour à répéter les mêmes choses, bâtissant, comme on dit, des châteaux en Espagne.

Qu'il est horrible de vivre dans l'expectative, en imaginant chaque jour ce qui peut arriver le suivant ! Et ce qui peut ne pas arriver ! Je passe des heures entières, seul, étendu sur le lit solitaire de mon petit hôtel — *family house !* — considérant le plafond de ma chambre, et non le ciel, et rêvant l'avenir de mon Espagne et le mien. Ou les défaisant. Et je n'ose entreprendre aucun travail pour ne point savoir si je le terminerai en paix. Comme je ne sais si cet exil durera encore trois jours, trois semaines, trois mois ou trois ans, — j'allais ajouter: trois siècles, — je n'entreprends rien qui puisse durer. Pourtant rien ne dure davantage que ce que l'on fait dans le moment et pour le moment. Dois-je répéter mon expression favorite : *l'éternisation de la momentanéité ?* Mon goût inné — si espagnol ! — des antithèses et du conceptisme m'entraînerait à parler de la *momentanisation de l'éternité.* Clouer la roue du temps !

Dans ces circonstances et dans cet état d'âme, il m'a pris fantaisie, il y a quelques mois, après m'être remémoré la terrible *Peau de Chagrin* de Balzac, dont je connaissais l'argument et que j'ai dévorée avec une angoisse croissante ici, à Paris et dans l'exil, de me mettre dans un roman qui serait une autobiographie. Mais ne sont-ils pas tous des autobiographies, les romans qui s'éternisent et durent, éternisent et font durer leurs auteurs et leurs antagonistes?

En ces jours de la mi-juillet 1925, — c'était hier le 14 juillet, — j'ai relu les éternelles lettres d'amour que cet autre proscrit, Joseph Mazzini, écrivit à Judith Sidoli. Un proscrit italien, Alceste de Ambris, me les avait prêtées ; il

ne peut savoir le service qu'il m'a rendu là. Dans une de ces lettres, d'octobre 1834, Mazzini, répondant à sa Judith qui lui demandait d'écrire un roman, disait : « Il est impossible que je l'écrive. Tu sais très bien que je ne pourrais me séparer de toi et te mettre dans un tableau, sans que se révèle mon amour... A présent, depuis le moment où je mets mon amour près de toi, le roman disparaît. » Moi aussi j'ai mis ma Concha, la mère de mes enfants, qui est le symbole vivant de l'Espagne, de mes songes et de mon avenir, car c'est dans ces enfants à nous que je dois m'éterniser, moi aussi je l'ai mise expressément dans l'un de mes derniers sonnets et tacitement dans tous. Et je m'y suis mis. Il me serait impossible d'écrire un roman qui ne serait pas autobiographique. Et puis, rigoureusement, je le répète, tous les romans qui naissent vivants ne sont-ils pas autobiographiques et n'est-ce point par là qu'ils s'éternisent? Et que l'on ne soit point choqué par mon expression de naître vivant : car *a*) on naît et on meurt vivant, *b*) on naît et on meurt mort, *c*) on naît vivant pour mourir mort, *d*) on naît mort pour mourir vivant.

Oui, tout roman, toute œuvre de fiction, tout poème, quand il est vivant, est autobiographique. Tout être de fiction, tout personnage poétique, que crée un auteur, fait partie de l'auteur même. Et si celui-ci met dans son poème un homme en chair et en os qu'il a connu, c'est après l'avoir fait sien, partie de lui-même. Les grands historiens sont des autobiographes. Les tyrans qu'a peints Tacite étaient lui-même. Par l'admiration et l'amour qu'il leur a consacrés — on admire et même on aime cela qu'on exècre et que l'on combat ; ah ! comme Sarmiento a aimé le tyran Rosas ! — et il se les est appropriés, il les a faits lui-même. Mensonge que la supposée impersonnalité ou objectivité de Flaubert. Tous les personnages poétiques de Flaubert sont Flaubert, et, plus qu'aucun autre, Emma Bovary. Jusqu'à M. Homais qui est Flaubert, et Flaubert se moque de M. Homais, pour se moquer de lui-même, par compassion, c'est-à-

dire par amour de lui-même. Pauvre Bouvard, pauvre Pécuchet !

Toutes les créatures sont leur créateur. Et jamais l'on n'a senti Dieu plus créateur, plus père que lorsqu'il mourut en Christ, lorsque, en lui, et en son Fils, il goûta la mort.

J'ai dit que nous, les auteurs, les poètes, nous nous mettons, nous nous créons, dans tous les personnages poétiques que nous créons, même lorsque nous faisons de l'histoire, lorsque nous poétisons, lorsque nous créons des personnes dont nous pensons qu'elles existent en chair et en os, hors de nous. Est-ce que mon Alphonse XIII de Bourbon et Habsbourg-Lorraine, mon Primo de Rivera, mon Martinez Anido, mon Comte de Romanones ne sont pas autant créations de moi, parts de moi, autant de moi-même que mon Augusto Perez, mon Pachico Zabalbide, mon Alejandro Gomez et toutes les autres créatures de mes romans? Nous tous qui vivons principalement de la lecture et dans la lecture, nous ne pouvons séparer les personnages historiques des poétiques ou romanesques. Don Quichotte est pour nous aussi réel et effectif que Cervantès, ou plutôt celui-ci l'est autant que celui-là. Tout est livre pour nous, et lecture ; nous pouvons parler du Livre de l'Histoire, du Livre de la Nature, du Livre de l'Univers. Nous sommes bibliques. Et nous pouvons dire qu'au commencement était le Livre. Ou l'Histoire. Car l'Histoire commence avec le Livre et non avec la Parole, et avant l'Histoire, avant le Livre, il n'y avait pas de conscience, donc pas de miroir, il n'y avait rien. La préhistoire, c'est l'inconscience, c'est le néant.

Mazzini est aujourd'hui pour moi comme Don Quichotte, ni plus ni moins. Il n'existe pas moins, partant il n'a pas existé moins que lui.

Vivre dans l'histoire et vivre l'histoire ! Une façon de vivre l'histoire, c'est la raconter, la créer en livres. Tel historien, poète par sa façon de conter, de créer, d'inventer

un événement dont les hommes croyaient qu'il avait eu lieu objectivement, en dehors de leurs consciences, c'est-à-dire dans le néant, a provoqué d'autres événements. On a bien dit que gagner une bataille, c'est faire croire aux siens et aux étrangers, aux amis et aux ennemis, qu'on l'a gagnée. Il y a une légende de la réalité qui est la substance, qui est l'intime réalité de la réalité même. L'essence d'un individu et celle d'un peuple, c'est leur histoire, et l'histoire c'est ce qu'on appelle la philosophie de l'histoire, c'est la réflexion que chaque individu ou chaque peuple fait de ce qui lui arrive, de ce qui arrive en lui. Avec des événements on constitue des faits, c'est-à-dire des idées faites chair. Mais comme ce que je me propose à présent, c'est de conter comment on fait un roman, et non de philosopher ou d'historier, je ne dois plus me distraire et j'expliquerai en quelque autre occasion la différence qu'il y a entre événement et fait, entre ce qui arrive et passe et ce qui se fait et demeure.

On a dit de Lénine qu'en août 1917, un peu avant de s'emparer du pouvoir, il avait laissé inachevée une brochure, fort mal écrite, sur *la Révolution et l'Etat*, car il croyait plus utile et plus opportun d'expérimenter la Révolution que d'en écrire. Mais, est-ce qu'écrire de la Révolution, ce n'est pas aussi faire des expériences avec elle ? Est-ce que Karl Marx n'a pas fait la Révolution russe autant, sinon plus, que Lénine? Est-ce que Rousseau n'a pas fait la Révolution Française autant que Mirabeau, Danton et Cie ? Ce sont là choses qui ont beau avoir été dites des milliers de fois : il faut les répéter d'autres milliers de fois afin qu'elles continuent à vivre, la conservation de l'univers étant, selon les théologiens, une création continue.

Vivre dans l'histoire et vivre l'histoire, me faire dans l'histoire, dans mon Espagne, et faire mon histoire, mon Espagne, et, avec elle, mon univers et mon éternité, tel a été et est toujours le tragique souci de mon exil. L'histoire est légende, nous le savons. Et cette légende, cette histoire me dévore et quand elle finira, je finirai. Ce qui est une tra-

gédie plus terrible que celle de ce tragique Valentin de la *Peau de Chagrin*. Et non seulement ma tragédie, mais celle de tous ceux qui vivent dans l'histoire, par elle et d'elle, celle de tous les citoyens, c'est-à-dire de tous les hommes, — des animaux politiques ou civils, comme dirait Aristote, — celle de nous tous qui écrivons et de nous tous qui lisons, celle de tous ceux qui liront ceci. Et ici éclate l'universalité, l'omnipersonnalité et la toto personnalité, — *omnis* n'est pas *totus*, — non l'impersonnalité de ce récit. Qui n'est pas un exemple d'*égo-ïsme*, mais de *nos-isme*.

Ma légende ! Mon roman ! C'est-à-dire la légende, le roman que de moi, Miguel de Unamuno, celui que nous appelons ainsi, nous avons fait ensemble, les autres et moi, mes amis et mes ennemis, et mon moi ami et mon moi ennemi. Et voilà pourquoi je ne puis me regarder un instant dans un miroir, car, aussitôt, mes yeux s'en vont derrière mes yeux, derrière leur portrait, et dès que je regarde mon regard, je me sens me vider moi-même, perdre mon histoire, ma légende, mon roman, retourner à l'inconscience, au passé, au néant. Comme si l'avenir aussi n'était pas néant ! Pourtant l'avenir est notre tout.

Mon roman ! Ma légende ! L'Unamuno de ma légende, de mon roman, celui que nous avons fait ensemble, mon moi ami et mon moi ennemi, et les autres, mes amis et mes ennemis, cet Unamuno me donne vie et mort, me crée et me détruit, me soutient et m'étouffe. C'est mon agonie. Serais-je comme je me crois ou comme on me croit ? Et voici que ces lignes deviennent une confession devant mon moi inconnu et inconnaissable, inconnu et inconnaissable pour moi-même. Voici que je fais la légende où je dois m'enterrer. Mais j'arrive au cas de mon roman.

Car j'avais imaginé, il y a quelques mois, de créer un roman où je voulais mettre la plus intime expérience de mon exil, me créer, m'éterniser sous mes traits d'exilé et de proscrit. A présent, je pense que la meilleure façon de faire ce roman, c'est de raconter comment il faut le faire.

C'est le roman du roman, la création de la création. Ou Dieu de Dieu, *Deus de Deo*.

Il faudrait, premièrement, inventer un personnage central, qui serait, naturellement, moi-même. Et ce personnage, on commencerait par lui donner un nom. Je l'appellerais U. Jugo de la Raza. U est l'initiale de mon nom. Jugo, le premier nom de mon grand-père maternel, et le nom de ma vieille maison de Galdacano, en Biscaye. Larraza est le nom, basque aussi, de ma grand'mère paternelle. Je l'écris : la Raza, pour faire un jeu de mots, — selon mes goûts conceptistes, — et bien que Larraza signifie pâturage.

U. Jugo de la Raza s'ennuie de façon souveraine, — et que peut être l'ennui d'un souverain ! — car il ne vit plus qu'en lui-même, dans son pauvre moi de sous l'histoire dans l'homme triste qui n'est pas devenu roman. C'est pourquoi il aime les romans. Il les aime et les recherche pour vivre en autrui, pour être autrui, s'éterniser en autrui. C'est du moins ce qu'il croit, mais en réalité il recherche les romans afin de se découvrir, afin de vivre en soi, d'être lui-même. Ou plutôt afin d'échapper à son moi inconnu et inconnaissable même pour lui-même.

U. Jugo de la Raza, errant sur les rives de la Seine, le long des quais, tombe sur un roman qui, à peine a-t-il commencé de le lire, avant même de l'acheter, l'intéresse extraordinairement, le tire de lui-même, l'introduit dans le personnage du roman, — ce roman est une confession autobiographique romantique, — l'identifie avec cet autre, lui donne une histoire enfin. Le monde grossier de la réalité du siècle disparaît à ses yeux. Lorsque pour un instant séparant ses yeux des pages du livre, il les fixe sur les eaux de la Seine, il lui semble que ces eaux ne coulent pas, qu'elles sont celles d'un miroir immobile, et il en écarte ses yeux horrorisés et les reporte aux pages du livre, du roman, pour s'y retrouver, pour y vivre. Et voilà qu'il rencontre un passage, un passage éternel, où il lit ces paroles prophétiques : « Lorsque le lecteur arrivera à la fin

de cette douloureuse histoire, il mourra avec moi. »

Alors Jugo de la Raza sentit que les lettres du livre s'effaçaient de devant ses yeux, comme si elles s'anéantissaient dans les eaux de la Seine, comme si lui-même s'y anéantissait ; il sentit une ardeur sur sa nuque et du froid dans tout son corps, ses jambes tremblèrent, et dans son esprit parut le spectre de l'angine de poitrine dont il avait été obsédé quelques années auparavant. Le livre lui trembla dans les mains, il dut s'appuyer sur la boîte du quai, et enfin, laissant le volume à l'endroit où il l'avait pris, il s'éloigna, le long du fleuve, vers sa maison. Il avait senti sur son front le souffle que fait le coup d'ailes de l'Ange de la Mort. Il arriva chez lui, dans sa maison passagère, s'étendit sur le lit, s'évanouit, crut mourir, et souffrit la plus intime angoisse.

« Non, je ne toucherai plus à ce livre, je n'y lirai plus rien, je ne l'achèterai pas pour le terminer, se disait-il. Ce serait ma mort. C'est une sottise, je le sais ; ce fut un caprice macabre de l'auteur, que de mettre là ces paroles, mais cela a failli me tuer. C'est plus fort que moi. Et quand, pour rentrer ici, j'ai traversé le pont de l'Alma, — le pont de l'âme ! — j'ai eu envie de me jeter dans la Seine, dans le miroir. J'ai dû m'accrocher au parapet. Et je me suis rappelé d'autres tentations semblables, vieilles à présent, et cette fantaisie du suicidé de naissance que j'avais imaginé vivant près de soixante ans et voulant toujours se suicider, et se tuant par la pensée jour à jour. Est-ce de la vie, cela ? Non, je ne lirai plus ce livre... ni aucun autre. Je ne me promènerai plus sur les bords de la Seine, où l'on vend les livres. »

Mais le pauvre Jugo de la Raza ne pouvait vivre sans le livre, sans ce livre ; sa vie, son existence intime, sa réalité, sa véritable réalité était déjà définitivement, irrévocablement unie à celle du personnage du roman. S'il continuait à le lire, à le vivre, il courait le risque de mourir lorsque mourrait le personnage romanesque, mais s'il ne lisait plus,

s'il ne vivait plus le livre, vivait-il ? Là-dessus, il revint se promener aux bords de la Seine, il passa encore devant le même étalage de livres, lança un regard d'immense amour et d'immense horreur vers le volume fatidique, puis considéra les eaux de la Seine... et vainquit. Ou fut vaincu ? Il passa, sans ouvrir le livre, et se disant : « Comment continue cette histoire ? Comment finit-elle ? » Mais il était convaincu qu'un autre jour il ne saurait se retenir, et qu'alors il lui faudrait prendre le livre et en poursuivre la lecture, dût-il mourir en l'achevant.

C'est ainsi que se déroulait le roman de mon Jugo de la Raza, mon roman de Jugo de la Raza. Et cependant moi, Miguel de Unamuno, romanesque moi aussi, à peine écrivais-je, à peine agissais-je de peur d'être dévoré par mes actions. De temps à autre, j'écrivais des lettres politiques contre Don Alfonso XIII et contre les tyranneaux prétoriens de ma pauvre patrie, mais ces lettres, qui faisaient de l'histoire dans mon Espagne, me dévoraient. Et là-bas, dans mon Espagne, mes amis et mes ennemis disaient que je ne suis pas un politique, que je n'en ai pas le tempérament, encore moins un tempérament de révolutionnaire, que je devrais me consacrer à écrire des poèmes et des romans et laisser là la politique. Comme si faire de la politique était autre chose qu'écrire des poèmes, et comme si écrire des poèmes n'était pas une autre façon de faire de la politique !

Mais le plus terrible, c'est que je n'écrivais pas grand' chose, que je m'enfonçais dans une angoissante inaction d'expectative, pensant à ce que je ferais ou dirais ou écrirais si ceci arrivait ou cela, rêvant l'avenir, ce qui vaut autant, je l'ai déjà dit, que de le défaire. Et je lisais les livres qui me tombaient par hasard entre les mains, sans plan ni concert, pour satisfaire ce terrible vice de la lecture, ce vice impuni dont parle Valéry Larbaud. Impuni ? Allons donc ! Et quelle savoureuse punition ! Le vice de la lecture est puni de mort continue.

La plupart de mes projets — et, parmi eux, celui d'écrire ceci que je suis en train d'écrire sur la façon dont on fait un roman — demeuraient en suspens. J'avais publié mes sonnets ici, à Paris ; et en Espagne on avait publié ma *Teresa*, écrite avant qu'eût éclaté l'infamant coup d'Etat du 13 septembre 1923, avant qu'eût commencé mon histoire de l'exil, l'histoire de mon exil. Et voilà qu'il me fallait vivre dans l'autre sens, gagner ma vie en écrivant ! Et même ainsi... *Critica*, le vaillant journal de Buenos-Aires, m'avait demandé une collaboration bien rémunérée, je n'ai pas d'argent de trop, surtout vivant loin des miens ; mais je n'arrivais pas à poser la plume sur le papier. J'avais et j'ai toujours en suspens ma collaboration à *Caras y Caretas*, autre journal de Buenos-Aires. Je tardais à répondre aux amis et à ma famille. En Espagne je ne voulais et je ne veux écrire dans aucun journal, dans aucune revue ; je me refuse à l'humiliation de la censure militaire. Je ne puis souffrir que mes écrits soient censurés par des soudards analphabets, que dégrade et avilit la discipline des camps et qui n'ont de haine, sans doute, que pour l'intelligence. Je sais qu'après m'avoir laissé écrire quelques jugements vraiment durs et même à leur point de vue délictueux, ils effaceraient un mot innocent, rien que pour me faire sentir leur pouvoir. Une censure d'ordonnance ? Non.

Revenons au roman de Jugo de la Raza, au roman de sa lecture du roman. Ce qui suivrait, c'est qu'un jour le pauvre Jugo de la Raza n'y pouvait plus résister, il était vaincu par l'histoire, c'est-à-dire par la vie, ou plutôt, non, par la mort. En passant près de l'étalage des livres, sur les quais de la Seine, il achetait le livre, le mettait dans sa poche, et se prenait à courir, le long du fleuve, vers sa maison, emportant le livre comme on emporte une chose volée avec la terreur qu'on ne vous la revole. Il allait si vite que son souffle se coupait, que l'haleine lui manquait, et il voyait apparaître le vieil et déjà presque éteint spectre de

l'angine de poitrine. Il lui fallait s'arrêter et alors, regardant, de tous côtés, ceux qui passaient, et regardant surtout les eaux de la Seine, le miroir fluide, il prenait le livre et lisait quelques lignes. Mais il le refermait aussitôt. Il retrouvait ce que, quelques années avant, il avait appelé la dyspnée cérébrale, peut-être la maladie X de Mac Kenzie, et même il croyait sentir un chatouillement fatidique le long du bras gauche et des élancements entre les doigts de la main. A d'autres moments il se disait : « En arrivant à cet arbre, tomberai-je mort ? » Et après qu'il l'avait dépassé, une petite voix, du fond de son cœur, lui disait : « Mais peut-être es-tu réellement mort... » C'est ainsi qu'il arriva chez lui.

Il arriva chez lui, mangea en tâchant de prolonger le dîner, — le prolonger avec hâte, — monta dans sa chambre, se déshabilla, fit sa toilette et se coucha comme pour dormir, comme pour mourir. Son cœur battait la chamade. Etendu dans son lit, il récita d'abord un *pater* et un *ave*, s'arrêtant sur : « ta volonté se fasse sur la terre comme dans le ciel », et sur : « Sainte Marie, mère de Dieu, prie pour nous, pécheurs, à présent et à l'heure de notre mort. » Il répéta trois fois ces mots, se signa et attendit, avant d'ouvrir le livre, que son cœur se fût apaisé. Il sentait que le temps le dévorait, que l'avenir de ce mensonge romanesque l'engloutissait, l'avenir de cette créature de fiction avec qui il s'était identifié ; et il se sentait s'enfoncer en lui-même.

Un peu calmé, il ouvrit le livre et se reprit à le lire. Il s'oublia lui-même, absolument : c'est bien alors qu'on eût pu dire qu'il était mort. Il rêvait l'autre, ou plutôt l'autre était un rêve qui se rêvait en lui, une créature de sa solitude infinie. Enfin, il se réveilla, avec un terrible point au cœur. Le personnage du livre venait encore de dire : « Je dois répéter à mon lecteur qu'il mourra avec moi. » Et cette fois, l'effet fut épouvantable. Le tragique lecteur perdit connaissance dans son lit d'agonie spirituelle ; il laissa de rêver l'autre et laissa de se rêver lui-même. Et quand il

revint à lui, il jeta le livre, éteignit la lumière et chercha, après s'être encore signé, à s'endormir, à cesser de se rêver. Impossible ! De temps, en temps il lui fallait se lever pour boire de l'eau : l'idée lui vint qu'il buvait la Seine, le miroir.

« Serais-je fou ? se disait-il... Mais non, quand quelqu'un se demande s'il est fou, c'est qu'il ne l'est pas. Et pourtant... » Il se leva, alluma du feu dans la cheminée et brûla le livre, puis revint se coucher. Enfin il réussit à s'endormir.

Le passage auquel j'avais pensé pour mon roman, dans le cas où je l'aurais écrit, et dans lequel je voulais montrer le héros brûlant le livre, me rappelle ce que je viens de lire dans la lettre que Mazzini, le grand rêveur, écrivait de Grenchen à sa Judith, le 1er mai 1835 : « Si je descends dans mon cœur, j'y trouve des cendres et un foyer éteint. Le volcan a accompli son incendie, il n'en reste plus que la chaleur et la lave qui s'agitent à sa surface, et lorsque tout y sera glacé et que les choses seront accomplies, il ne restera plus rien — un souvenir indéfinissable, comme de quelque chose qui aurait pu être et n'a pas été, le souvenir des moyens que l'on aurait pu employer pour le bonheur, et qui sont demeurés perdus dans l'inertie des désirs titaniques repoussés de l'intérieur, sans avoir pu non plus s'épandre au dehors, qui ont miné l'âme d'espérances, d'anxiétés, de vœux sans fruit... et plus rien ! » Mazzini était un exilé, un exilé de l'éternité.

Quant à l'idée de faire dire à mon lecteur, à mon Jugo de la Raza : « Serais-je fou ? » je dois avouer que la plus grande confiance que je puisse avoir en mon bon sens m'a été donnée dans les moments où, observant ce que font les autres et ce qu'ils ne font pas, écoutant ce qu'ils disent et ce qu'ils taisent, ce fugitif soupçon m'a effleuré : « Serais-je fou ? »

Etre fou, on dit que c'est avoir perdu la raison. La raison, mais non la vérité, car il est des fous qui disent des vérités, alors que les autres les taisent, parce qu'il n'est ni rationnel

ni raisonnable de les dire, et c'est pourquoi l'on dit qu'ils sont fous. Et qu'est-ce que la raison ? La raison, c'est ce sur quoi nous sommes tous d'accord, tous ou du moins l'immense majorité. La vérité est autre chose. La raison est sociale ; la vérité, d'ordinaire, est complètement individuelle, personnelle et incommunicable. La raison nous unit et les vérités nous séparent.

Parfois, dans les instants où je me sens créature de fiction et où je fais mon roman, où je me représente moi-même devant moi-même, il m'est arrivé de rêver, ou bien que presque tous les autres, surtout dans mon Espagne, sont fous, ou bien que je le suis, moi, que, puisque tous les autres ne peuvent l'être, c'est moi qui le suis. Et en entendant les jugements qu'ils émettent sur mes dits, mes écrits et mes actes, je pense : « Se pourrait-il que je prononce d'autres paroles que celles que je m'entends prononcer, ou que l'on m'en entende prononcer d'autres que celles que je prononce ? » Et je ne manque jamais alors de me remémorer la figure de Don Quichotte.

Ici je dois répéter quelque chose que je crois avoir déjà dit au sujet de Notre-Seigneur Don Quichotte, c'est de demander quel aurait été son châtiment si au lieu de mourir aussitôt après avoir recouvré la raison, celle de tout le monde, perdant ainsi sa vérité, la sienne, au lieu de mourir comme il était nécessaire, il avait vécu quelques années encore. Et c'eût été que tous les fous qu'il y avait alors en Espagne, — et il devait y en avoir beaucoup, car on venait d'importer du Pérou la terrible maladie, — seraient accourus à lui, sollicitant son aide, et, voyant qu'il la leur refusait, l'auraient accablé d'outrages et traité de comédien, de traître et de renégat. Car il y a une foule de fous qui souffrent de manie de la persécution, laquelle devient manie persécutrice, et ces fous se mettent à poursuivre Don Quichotte lorsque celui-ci ne se prête point à poursuivre leurs supposés persécuteurs. Mais, mon Quichotte, qu'aurai-je fait, moi, pour être ainsi l'aimant des fous qui se

croient persécutés ? Pourquoi accourront-ils à moi ? Pourquoi me couvriront-ils de louanges, s'ils doivent ensuite me combler d'injures ?

Revenons encore une fois au roman de Jugo de la Raza, au roman de sa lecture du roman, au roman du lecteur. Lorsqu'il se réveilla, le lendemain matin, dans son lit d'agonie spirituelle, il se trouva calmé, se leva et contempla un moment les cendres du livre fatidique de sa vie. Et ces cendres lui parurent, comme les eaux de la Seine, un nouveau miroir. Son tourment se renoua : comment finissait l'histoire ? Il alla, sur les quais de la Seine, chercher un autre exemplaire, sachant bien qu'il n'en trouverait plus, et pourquoi il n'en trouverait plus. Et il souffrit de ne pouvoir en trouver, il souffrit jusqu'à la mort. Il décida d'entreprendre un voyage, hors de ces mondes de Dieu : peut-être celui-ci l'oublierait-il, lui laisserait-il son histoire. Pour le moment, il s'en fut, au Louvre, contempler la Vénus de Milo, afin de se délivrer de cette obsession, mais la Vénus de Milo lui parut, comme la Seine et comme les cendres du livre qu'il avait brûlé, un autre miroir. Il décida de partir, d'aller contempler des montagnes et la mer, et des choses statiques et architectoniques. Cependant il se disait : « Comment finira cette histoire ? »

C'est un peu ce que je me disais, tandis que j'imaginais ce passage de mon roman : « Comment, pensais-je, finira cette histoire de Directoire et quel sera le sort de la monarchie espagnole et de l'Espagne ? » Et je dévorais — comme je les dévore encore — les journaux, et j'attendais les lettres d'Espagne. Et j'écrivais ces vers du sonnet LXXVIII de mon *De Fuerteventura à Paris* :

La Révolution est une comédie
Que le Seigneur a inventée contre l'ennui.

Mais n'est-elle pas faite d'ennui, cette angoisse de l'histoire ? En même temps, j'avais le dégoût de mes compatriotes.

Je me rends parfaitement compte des sentiment que Maz-

zini exprimait dans une lettre de Berne, adressée à sa Judith, le 2 mars 1835 : « J'écraserais de mon mépris et de mes démentis, si je suivais mon inclination personnelle, les hommes qui parlent ma langue, mais j'écraserais de mon indignation et de ma vengeance l'étranger qui se permettrait, devant moi, de le deviner. » Je saisis parfaitement son « dépit rageur » contre les hommes, et surtout contre ses compatriotes, contre ceux qui le comprenaient et le jugeaient si mal. Qu'elle était grande, la vérité de cette « âme dédaigneuse », sœur jumelle de celle de Dante, l'autre grand proscrit, l'autre grand dédaigneux !

Il n'y a pas moyen de deviner, de vaticiner plutôt, comment finira tout cela, car là-bas, dans mon Espagne, nul ne croit en ce qu'il dit être sien : les socialistes ne croient pas au socialisme, ni à la lutte des classes, ni à la loi d'airain du salaire et autres embolismes marxistes ; les communistes ne croient pas à la communauté ; ni les conservateurs à la conservation ; ni les anarchistes à l'anarchie ; les prétoriens ne croient pas à la dictature... Peuple de gueux ! Et quelqu'un croit-il en lui-même ? Est-ce que je crois en moi ? « Le peuple se tait ! » Ainsi s'achève la tragédie de *Boris Godounoff* de Pouchkine. C'est que le peuple ne croit pas en lui-même. Et Dieu se tait ! Voilà le fond de la tragédie universelle : Dieu se tait, et il se tait parce qu'il est athée !

Revenons au roman de mon Jugo de la Raza, de mon lecteur, au roman de sa lecture, de mon roman.

Je pensais lui faire entreprendre un voyage, hors de Paris, à la recherche de l'oubli de l'histoire ; il aurait erré, poursuivi par les cendres du livre qu'il avait brûlé et s'arrêtant pour regarder l'eau des fleuves, et même celle de la mer. Je pensais le faire se promener, transi d'angoisse historique, le long des canaux de Gand et de Bruges, ou à Genève, le long du lac Léman, et franchir, mélancolique, ce pont de Lucerne que j'ai franchi il y a trente-six ans, alors que j'en avais vingt-cinq. J'aurais placé dans mon roman des souvenirs de

mes voyages, j'aurais parlé de Gand et de Genève et de Venise et de Florence et... à son arrivée dans l'une de ces villes, mon pauvre Jugo de la Raza se serait approché d'un étalage de livres et serait tombé sur un autre exemplaire du livre fatidique, et, tout tremblant, il l'aurait acheté, l'aurait rapporté à Paris, se serait proposé d'en continuer la lecture jusqu'à ce que sa curiosité se fût calmée, jusqu'à ce qu'il eût pu prévoir la fin sans y arriver, jusqu'à ce qu'il eût pu dire : « A présent, on entrevoit comment va finir ceci. »

Mais j'interromps ce roman pour revenir à l'autre. Ici, je dévore les nouvelles qui m'arrivent de mon Espagne, surtout celles qui concernent la campagne du Maroc, me demandant si le résultat de celle-ci me permettra de revenir dans ma patrie, d'y faire mon histoire et la sienne, d'y aller mourir ! D'y mourir, d'être enterré dans le désert...

Là-dessus, les gens d'ici me demandent si je puis revenir dans mon Espagne, s'il y a quelque loi ou disposition du pouvoir public qui interdise mon retour, et il m'est difficile de leur expliquer, surtout à eux, étrangers, pourquoi je ne puis ni ne dois y retourner tant qu'il y aura le Directoire, tant que le général Martinez Anido sera au gouvernement, car je ne pourrais me taire, m'empêcher d'accuser; et si je retourne en Espagne et que j'accuse et que je crie dans les rues et sur les places la vérité, ma vérité, alors ma liberté et même ma vie seront en danger, et si je les perds, ils ne feront plus rien, ceux qui se disent mes amis et les amis de la liberté et de la vie. D'aucuns, quand je leur explique ma situation, sourient et disent : « Ah ! oui, c'est une question de dignité ! » Et je lis, sous leur sourire, qu'ils se disent : « Il soigne son rôle... »

N'auraient-ils pas un peu raison ? Ne serais-je pas en train de sacrifier mon moi intime, divin, celui que je suis en Dieu, celui que je dois être, à l'autre, au moi historique, à celui qui se meut dans son histoire et avec son histoire ? Pourquoi m'obstiner à ne pas rentrer en Espagne ?

Ne suis-je pas en train de faire ma légende, celle qui m'enterre, outre celle que les autres, amis et ennemis, me font ? C'est que, si je ne fais pas ma légende, je meurs tout entier. Et si je la fais, je meurs aussi.

Peut-être que me voilà faisant ma légende, mon roman, et faisant la leur, celle du roi, celle de Primo de Rivera, celle de Martinez Anido, créatures de mon esprit, créatures de fiction. Est-ce que je mens quand je leur attribue certaines intentions et certains sentiments? Sont-ils comme je les peins ? Sont-ils seulement ? Existent-ils, en quelque sorte que ce soit, hors de moi ? En tant que mes créatures, ils sont créatures de mon amour alors qu'il se revêt de haine. J'ai dit de Sarmientio qu'il admirait et aimait le tyran Rosas ; je ne dirai point que j'admire notre roi, mais que je l'aime, oui, parce qu'il est mien, parce que je l'ai fait. Je le voudrais hors d'Espagne, mais je l'aime. Et peut-être que j'aime cet étourneau de Primo de Rivera, qui se repent de ce qu'il a fait avec moi, comme il se repent de ce qu'il a fait avec l'Espagne. Et j'éprouve pour le pauvre épileptique Martinez Anido, lequel, dans une attaque, l'écume à la bouche et tout tremblant, demandait ma tête, j'éprouve pour lui une pitié qui est de la tendresse, car je présume qu'il n'est rien qu'il désire autant que mon pardon, surtout s'il soupçonne que je prie tous les jours : « Pardonne-nous nos dettes comme nous pardonnons à nos débiteurs. » Ah ! mais il y a le rôle ! Je reviens à la scène ! A la comédie !

Judith Sidoli, écrivant à son Joseph Mazzini, lui parlait de « sentiments devenus nécessités », de « travail par nécessité matérielle d'œuvre, par vanité », et le grand proscrit se révoltait contre ce jugement. Peu après, dans une autre lettre, — de Grenchen, le 14 mai 1835, — il lui écrivait : « Il y a des heures, des heures solennelles, des heures qui m'éveillent sur dix années, où *je nous vois* ; je vois la vie ; je vois mon cœur et celui des autres, mais ensuite, — je retourne aux illusions de la poésie. » La poé-

sie de Mazzini, c'était l'histoire, son histoire, celle de l'Italie, qui était sa mère et sa fille.

Hypocrite ! Car moi qui suis, de profession, un gueux d'helléniste — c'est une chaire de grec que le Directoire a fait la comédie de m'enlever en me la réservant — je sais qu'hypocrite signifie acteur. Hypocrite ? Non ! Mon rôle est ma vérité et je dois vivre ma vérité, qui est ma vie.

A présent, je joue le rôle du proscrit. Jusqu'à la négligence de ma personne, jusqu'à mon obstination à ne pas changer de vêtements, à ne pas m'en faire de nouveaux, qui dépendent en partie, — avec l'aide de certaine pente à l'avarice qui m'a toujours accompagné et qui, lorsque je suis seul, loin de ma famille, n'a plus de contre-poids, — de ce rôle que je joue ! Lorsque ma femme vint me voir, avec mes trois filles, en février 1924, elle s'occupa de mon linge, renouvela mes vêtements, me pourvut de chaussettes neuves. A présent celles-ci sont toutes percées, défaites à force de ravaudages, peut-être pour que je puisse me dire ce que dit Don Quichotte, mon Don Quichotte, quand il vit que les mailles de ses bas s'étaient rompues, ce : « O pauvreté, pauvreté ! » que j'ai si passionnément commenté dans ma *Vie de Don Quichotte et de Sancho.*

Est-ce que je joue une comédie, même pour les miens ? Mais non, c'est que ma vie et ma vérité sont mon rôle. Lorsque je fus exilé sans que l'on m'ait dit — et je continue à l'ignorer — la cause ou même le motif de mon exil, je demandai aux miens, à ma famille, que nul d'entre eux ne m'accompagnât, qu'on me laissât partir seul. J'avais besoin de solitude, et puis je savais que la véritable peine que ces tyranneaux caserniers voulaient m'infliger était de m'obliger à dépenser de l'argent, de me châtier dans mes modestes biens et dans ceux de mes enfants, je savais que cet exil était une façon de confiscation, et je décidai de restreindre le plus possible mes dépenses et même de ne les point payer, ainsi que je fis. Car on pouvait me confiner dans l'île désertique, mais non à mes dépens.

Je demandai que l'on me laissât seul, et, me comprenant et m'aimant vraiment, — c'étaient les miens enfin, et j'étais à eux, — ils me laissèrent seul. C'est alors, à la fin de mon confinement dans l'île, après que mon fils aîné fut venu, avec sa femme, se joindre à moi, c'est alors que se présenta une dame argentine, — qu'accompagnait, pour la garder peut-être, sa fille, — qui faillit me mettre hors de moi avec sa persécution épistolaire. Elle me donnait ainsi à entendre qu'elle venait faire ce que les miens, ce que ma femme et mes enfants n'avaient pas fait. Cette dame est femme de lettres, et ma femme, quoiqu'elle écrive bien, ne l'est pas. Est-ce que cette pauvre femme de lettres, préoccupée de son nom et voulant peut-être l'unir au mien, m'aime davantage que ma Concha, la mère de mes huit enfants, ma véritable mère ? Ma véritable mère, oui. Dans un moment de suprême, d'abyssale angoisse, alors qu'elle me vit, dans les serres de l'Ange du Néant, pleurer d'un pleur surhumain, elle cria du fond de ses entrailles maternelles, surhumaines, divines, en se jetant dans mes bras : « Mon enfant ! » Alors je découvris tout ce que Dieu fit pour moi en cette femme, la mère de mes enfants, ma vierge-mère, qui n'a d'autre roman que mon roman, elle, mon miroir de sainte inconscience divine, d'éternité. C'est pourquoi elle me laissa seul dans mon île, tandis que l'autre, la femme de lettres, celle de son roman et non la mienne, celle qui n'aimait que pour elle et non pour moi, allait chercher à mon côté des émotions et jusqu'à des films de cinéma.

Mais la pauvre femme de lettres cherchait ce que je cherche, ce que cherche tout écrivain, tout historien, tout romancier, tout politique, tout poète : vivre dans la durable et permanente histoire, ne pas mourir. Ces jours-ci, j'ai lu Proust, prototype d'écrivains et de solitaires, — et quelle tragédie, celle de sa solitude ! Ce qui l'angoisse, ce qui lui permet de sonder les abîmes de la tragédie humaine, c'est son sentiment de la mort, mais de la mort de chaque

instant, c'est qu'il se sent mourir moment à moment, qu'il dissèque le cadavre de son âme, et avec quelle minutie ! A la recherche du temps perdu ! Toujours on perd le temps. Ce qu'on appelle gagner du temps, c'est le perdre. Le temps, voilà la tragédie.

« Je connais ces douleurs d'artistes traitées par des artistes ; elles sont l'ombre de la douleur, et non son corps », écrivait Mazzini à sa Judith le 2 mars 1835. Et Mazzini était un artiste, ni plus ni moins qu'un artiste. Un poète et, comme politique, un poète, rien qu'un poète. Ombre de douleur, et non corps. Mais c'est là le fond de la tragédie romanesque, du roman tragique de l'histoire : la douleur est ombre et non corps ; la douleur la plus douloureuse, celle qui nous arrache des cris et des larmes de Dieu, est ombre de l'ennui ; le temps n'est pas corporel. Kant dirait qu'il est une forme *à priori* de la sensibilité. Que la vie est un songe...

Et voici la dernière fois que nous reviendrons à l'histoire de notre Jugo de la Raza.

Lequel, comme je l'aurais fait revenir à Paris emportant le livre fatidique, se poserait l'effroyable problème : ou achever de lire ce roman qui était devenu sa vie et mourir en l'achevant, ou renoncer à le lire, à le vivre, à vivre, et par conséquent mourir aussi. L'une ou l'autre mort ; dans l'histoire ou hors de l'histoire. Et je lui aurais fait dire ces choses en un monologue, qui est une façon de se donner la vie :

« Mais ceci n'est qu'une folie... L'auteur de ce roman se moque de moi... Ou bien est-ce moi qui me moque de moi-même ?... Et pourquoi dois-je mourir quand je finirai de lire ce livre et que le personnage autobiographique mourra ? Pourquoi ne dois-je pas me survivre à moi-même ? Me survivre et examiner mon cadavre. Je vais continuer à lire un peu, jusqu'à ce que, le pauvre diable, il lui reste un peu de vie ; et alors, dès que j'aurai prévu la fin, je vivrai en pen-

sant que je le fais vivre. Lorsque don Juan Valera (2) fut vieux, il devint aveugle et refusa qu'on l'opérât, disant : « Si l'on m'opère, on peut me laisser aveugle définitivement, pour toujours, sans l'espoir de recouvrer la vue, tandis que si je ne me laisse pas opérer, je pourrai toujours vivre avec l'espoir qu'une opération me guérirait. » Non, je ne vais pas continuer à lire ; je vais garder ce livre à portée de ma main, à mon chevet, pendant que je dormirai, et je penserai que je pourrais toujours le lire si je voulais, mais sans le lire. Pourrai-je vivre ainsi ?... De toutes façons je dois mourir puisque tout le monde meurt... »

Cependant Jugo de la Raza aurait recommencé à lire le livre sans le terminer ; il l'aurait lu très lentement, très lentement, syllabe à syllabe, s'arrêtant à chaque fois une ligne plus loin qu'à la précédente lecture. Ce qui est comme avancer de cent pas de tortue et reculer de quatre-vingt-dix-neuf, avancer à nouveau, et toujours avec l'épouvante du dernier pas.

Ces paroles que j'aurais mises dans la bouche de mon Jugo de la Raza, à savoir que tout le monde meurt, sont une des plus grandes vulgarités que l'on puisse dire, le plus commun de tous les lieux communs, partant le plus paradoxal de tous les paradoxes. Lorsque nous étudiions la logique, l'exemple de syllogisme qu'on nous présentait était : « Tous les hommes sont mortels, Pierre est homme, donc Pierre est mortel. » Et il y avait ce contre-syllogisme, l'illogique : « Christ est immortel, Christ est homme, donc tout homme est immortel. »

Une vulgarité ! Pourtant le passage le plus tragique de la tragique correspondance de Mazzini est celui-ci, daté du 30 juin 1835 : « Tout le monde meurt : Romagnosi est mort, Pecchio est mort, Vittorelli, que je croyais mort depuis longtemps, vient de mourir. » Et peut-être Mazzini s'est-il dit un jour : « Moi, que je croyais mort, je vais mourir. » Comme Proust.

(2) Célèbre romancier espagnol de la fin du XIX[e] siècle.

Que vais-je faire de mon Jugo de la Raza ? Comme ceci que j'écris, lecteur, est un roman vrai, un vrai poème, une création, et consiste à te dire comment se fait et non comment se conte un roman, une vie historique, je n'ai guère de quoi satisfaire ton intérêt feuilletonesque et frivole. Tout lecteur qui, lisant un roman, se préoccupe de savoir comment finiront les personnages sans se préoccuper de savoir comment il finira, lui, ne mérite point qu'on satisfasse sa curiosité.

Quant à mes douleurs, peut-être incommunicables, j'en dis ce que Mazzini, le 15 juillet 1835, écrivait de Grenchen à sa Judith : « Aujourd'hui je dois te dire, afin que tu ne dises plus que mes douleurs appartiennent à la poésie, comme tu l'appelles, qu'elles sont réellement telles depuis quelque temps déjà... » Et dans une autre lettre, le 2 juin de la même année : « Tout ce qui leur était étranger, ils l'ont appelé poésie ; ils ont appelé fou le poète jusqu'à l'avoir rendu fou vraiment ; ils ont rendu fou le Tasse, ils ont commis le suicide de Chatterton et de mille autres ; ils ont été jusqu'à opprimer les morts, Byron, Foscolo et d'autres, parce que ceux-ci n'ont pas suivi leurs chemins. Mépris sur eux ! Je souffrirai, mais je ne veux pas renier mon âme ; je ne veux pas me faire méchant pour leur complaire, et je me ferais méchant, assez méchant si l'on m'enlevait ce qu'ils appellent poésie, puisque, à force d'avoir prostitué le nom de poésie avec l'*hypocrisie*, on est arrivé à douter de tout. Mais pour moi, qui vois et appelle les choses à ma façon, la poésie c'est la vertu, c'est l'amour, la piété, l'affection, l'amour de la patrie, l'infortune imméritée, c'est toi, c'est ton amour de mère, c'est tout ce qu'il y a de sacré sur la terre... » Je ne puis continuer à écouter Mazzini. En lisant ceci, le cœur du lecteur entend tomber du ciel noir, d'au-dessus des nuages amoncelés en orages, les cris d'un aigle blessé dans son vol, alors qu'il se baignait dans la lumière du soleil.

Poésie ! Divine poésie ! Consolation qui es toute la vie !

Oui, la poésie est tout cela. Et elle est la politique aussi. L'autre grand proscrit, et le plus grand sans doute de tous les citoyens proscrits, le gibelin Dante, fut et est, continue d'être un très haut et très profond, un souverain poète, et un politique et un croyant. Politique, religion et poésie furent en lui et pour lui une seule chose, une intime trinité. Sa citoyenneté, sa foi et sa fantaisie le firent éternel.

Il existe des malheureux qui me conseillent de laisser la politique. Ce qu'eux, avec un geste feint de dédain, qui n'est que peur, une peur d'eunuques ou d'impuissants ou de morts, ils appellent politique, et m'assurent que je devrais me consacrer à mes chaires, à mes études, à mes romans, à mes poèmes, à ma vie. Ils ne veulent pas savoir que mes chaires, mes études, mes romans, mes poèmes sont politique. Qu'aujourd'hui, dans ma patrie, il s'agit de lutter pour la liberté du vrai, qui est la suprême justice, pour délivrer la vérité de la pire des dictatures, celle qui ne dicte rien, de la pire des tyrannies, celle de la stupidité et de l'impuissance, de la force pure et sans direction. Mazzini, le fils favori de Dante, fit de sa vie un poème, un roman, beaucoup plus poétique que ceux de Manzoni, D'Azeglio, Grossi ou Guerrazzi. Et la plus grande part et la meilleure de la poésie de Lamartine et de Hugo vint de ce qu'ils étaient, tout poètes qu'ils étaient, des politiques. Et les poètes qui n'ont jamais fait de politique? Il faudrait voir cela de près, et en tout cas

non raggionam di lor, ma guarda e passa.

Et il y a les autres, les plus vils, les intellectuels par antonomase, les techniciens, les savants, les philosophes. Le 28 juin 1835, Mazzini écrivait à sa Judith : « Quant à moi, j'abandonne tout et je rentre dans mon individualité, plein d'amertume pour tout ce que j'aime, de dégoût des hommes, de mépris pour ceux qui recueillent la lâcheté dans les dépouilles de la philosophie, — *raccolgono la covardia nelle spoglie della filosofia,* — plein de hauteur en face de tous,

mais de douleur et d'indignation en face de moi-même, du présent et de l'avenir. Je ne lèverai plus les mains hors de la fange des doctrines. Que la malédiction de ma patrie, de celle qui surgira dans l'avenir, retombe sur eux! »

Ainsi soit-il, dis-je des savants, des philosophes qui se nourrissent en Espagne et de l'Espagne, de ceux qui ne veulent pas de cris, de ceux qui veulent que l'on reçoive en souriant les crachats des vils, des plus que vils, de ceux qui demandent ce que l'on peut faire de la liberté. Eux? Eux, ils n'ont qu'à la vendre. Et se vendre. Prostitués!

Je vais revenir encore, après la dernière fois, après avoir dit que je n'y reviendrais plus, à mon Jugo de la Raza. Je me demandai si, consumé par sa fatidique anxiété, ayant toujours devant les yeux et à portée de la main le fatidique livre et n'osant l'ouvrir et en continuer la lecture afin de prolonger ainsi l'agonie qu'était sa vie, je me demandai si je ne lui ferais pas avoir une attaque d'hémiplégie ou quelque mal de ce genre, si je ne lui ferais pas perdre la volonté et la mémoire, ou en tout cas l'appétit de vivre, en sorte qu'il oublierait le livre, le roman, sa propre vie, lui-même. Autre façon de mourir, et avant le temps. Si tant est qu'il y ait un temps pour mourir et qu'on puisse mourir en dehors de lui.

Cette solution m'a été suggérée par les derniers portraits que j'ai vus du pauvre Francos Rodriguez, hémiplégique; ancien républicain, puis ministre de Don Alfonso. Dans l'un d'eux, il est photographié alors qu'il sort du Palais, en compagnie d'Horacio Echevarrieta, après avoir vu le roi pour l'inviter à la pose de la première pierre de la Maison de la Presse, association dont Francos est président. Un autre le représente pendant la cérémonie à laquelle assistait le roi. Son visage reflète l'épouvante vidée en chair. Et je me suis souvenu de ce pauvre Don Gumersindo de Azcárate, que l'on transportait au Palais comme un cadavre vivant. Dans cette cérémonie, Primo de Rivera fit l'éloge de Pi y Margall, qui était mort dans le plein usage de ses facultés de citoyen, qui était mort vivant.

En pensant à cette solution que je pouvais donner au roman de mon Jugo de la Raza, si au lieu de le faire je n'essayais que de le conter, j'ai évoqué ma femme, ma Concha, ma vierge-mère, et nos enfants, et j'ai pensé que je ne mourrais pas orphelin, qu'ils seraient mes parents, eux et elles, mes filles, mes mères. Si un jour l'épouvante de l'avenir se vide dans la chair de mon visage, si je perds la volonté et la mémoire, ils ne souffriront point, mes fils et mes filles, mes pères et mes mères, que les autres me rendent le moindre hommage, ni moins encore qu'ils me pardonnent, ils ne souffriront point que ce tragique farceur, que ce monstre de frivolité qui a écrit un jour qu'il me voudrait exempt de passion, — c'est-à-dire pire que mort, — fasse mon éloge. Et si cela est comédie, c'est, comme celle de Dante, divine comédie.

Je présume que quelque lecteur, en lisant cette confession cynique, qu'il appellera peut-être impudique, cette confession à la Jean-Jacques, se révoltera contre ma doctrine de la divine comédie, de la divine tragédie, et s'indignera, disant que je ne joue qu'un rôle, que je ne comprends pas le patriotisme, qu'il n'a pas été sérieux, le roman de ma vie. Mais ce lecteur indigné, ce qui l'indigne, c'est que je lui montre qu'il est à son tour un personnage comique, romanesque et rien de moins, un personnage que je veux mettre au milieu du songe de sa vie. Que du songe il fasse de la vie, et il sera sauvé. Et comme il n'y a là rien que comédie et roman, qu'il pense que ce qui lui paraît réalité extra-scénique est comédie de comédie, que le noumène inventé par Kant est ce qu'il peut y avoir de plus phénoménal, et la substance ce qu'il peut y avoir de plus formel. Le fond d'une chose est sa surface.

Et maintenant, pourquoi achever le roman de Jugo ? Ce roman, et d'ailleurs tous ceux que l'on fait, et non que l'on se contente de raconter, en toute rigueur ils ne finissent point. L'achevé, le parfait, c'est la mort, et la vie ne saurait mourir. Le lecteur, qui cherche des romans achevés, ne mérite

pas d'être mon lecteur : il est lui même déjà achevé avant que de m'avoir lu.

Le lecteur amateur de morts étrangères, le sadique, en quête d'éjaculations de la sensibilité, celui qui, lisant *La Peau de Chagrin*, se sent défaillir d'un spasme voluptueux lorsque Rafael appelle Pauline : « Pauline, viens !... Pauline! » — et plus loin : « Je t'aime, je t'adore, je te désire...» — et qu'il la voit rouler sur le canapé à moitié nue, et qu'il la désire dans son agonie, dans son agonie qui est ce désir même, à travers les sons étranglés de son râle agonique et qu'il mord Pauline au sein, et qu'elle meurt agrippée à lui, le lecteur voudrait que je lui donne de semblable façon la fin de l'agonie de mon protagoniste; mais s'il n'a pas déjà senti cette agonie en lui-même, pourquoi m'étendrais-je ? Et puis il y a des nécessités auxquelles je ne veux pas me plier. Qu'il s'arrange tout seul, comme il l'entendra, seul et solitaire !

En dépit de quoi, quelque lecteur se reprendra à demander : « Bien, mais comment finit cet homme? Comment l'histoire le dévore-t-elle? » Et comment finiras-tu, toi, lecteur? Si tu n'es que lecteur, en finissant ta lecture; et si tu es homme, homme comme moi, c'est-à-dire : comédien et auteur de toi-même, alors, tu ne dois pas lire, de peur de t'oublier toi-même.

On conte d'un acteur qu'il recevait de grands applaudissements chaque fois qu'il se suicidait hypocritement sur la scène, et qu'une fois, la seule et la dernière, il le fit, théâtralement, mais vraiment, c'est-à-dire qu'il ne put jamais plus recommencer à rien représenter : alors il fut sifflé. Cela aurait été plus tragique encore s'il avait fait rire ou sourire. Le rire! Le rire! L'abyssale passion tragique de Notre-Seigneur Don Quichote. Et celle du Christ. Faire rire par une agonie ! « Si tu es le roi des juifs, sauve-toi toi-même! » (Luc. XXIII, 37).

« Dieu n'est pas capable d'ironie, et l'amour est une chose trop sainte, c'est trop la chose la plus pure de notre nature

pour qu'il ne nous vienne pas de lui. Ainsi donc, ou nier Dieu, ce qui est absurde, ou croire à l'immortalité. » Ainsi écrivait de Londres à sa mère — à sa mère! — l'agonique Mazzini, — merveilleux agoniste! — le 26 juin 1839, trente-trois ans avant sa définitive mort terrestre. Et si l'Histoire n'était que le rire de Dieu? Chaque révolution, un de ses éclats de rire? Eclats de rire qui résonnent comme des tonnerres, tandis que les yeux divins larmoient de rire.

En tout cas et par ailleurs je ne veux mourir rien que pour faire plaisir à certains lecteurs incertains. Et toi, lecteur, qui es parvenu jusqu'ici, est-ce que tu vis?

MIGUEL DE UNAMUNO.

Paris 1925.

Traduit du texte espagnol inédit par JEAN CASSOU.

POÈMES DE MELGARE

—

I

L'odeur des lilas sous l'orage :
C'est mon amour pour vous, Marie.
Comment tant de claire fraîcheur
Peut-il respirer sous cette ombre ?

L'air violet pèse. Le cœur
Etouffe sous ce lourd silence.
Ah! si cet orage éclatait,
Délivrant l'odeur des lilas !

Elle devrait emplir la vie,
Elle devrait emplir le monde
De sa fraîche vivacité,
De sa pureté qui s'élance !

Mais l'orage n'éclate pas,
Et cet amour étouffe en moi...
Il voudrait crier, mais son cri
Personne ne l'entend au monde.

II

Sur la cendre de tes cheveux
J'ai secoué l'arbre-cytise :
Et des gouttes d'or par milliers
T'environnèrent de leur pluie.

J'ai senti qu'il faudrait mourir
Avant d'avoir, ô désirée,
Respiré sur ta bouche pure
Le goût de l'implacable été.

III

Cet octobre qui se dépouille :
Détresse de ce cœur trop plein
Qui devine déjà la mort
Par delà les derniers feuillages.

Tout sacrifier au Divin !
Angoisse de la chair qui doute,
Tourment de l'esprit, cri de l'âme
Qui désespère-espère encor.

Où êtes-vous, vous qui demain
Serez l'été que le vent chasse ?...
Pour retrouver ton beau visage,
J'ai cueilli la dernière rose.

IV

Ce fut une douce marée.
Le flot reprenait lentement
La plage qu'il avait perdue.

Il effaçait toutes les traces.
Il s'avançait, calme et dormant,
Dans l'étendue et la durée.

Et bientôt il remplit l'espace,
Et quand la digue l'arrêta,
Il fut tout à coup si puissant
Que le cœur pensa éclater.

Le flot gonfla, le flot monta
Cherchant la fissure ou l'issue,
Ne laissant plus rien subsister
De ce qui n'était pas sa force.

O cœur qui souffre, ô cœur comblé,
Cœur brûlé par l'afflux du sang,

Le flot toujours bat ton écorce :
Il n'a plus jamais reculé.

V

L'eau de la mer était si pure
Que j'y voyais mieux qu'en moi-même;
Le ciel était si transparent
Qu'on était baigné d'air divin.

O toi que l'âme transfigure
Quand tu lèves tes yeux au ciel,
N'est-ce pas la joie éternelle
Que nous promet cette lumière ?

Désormais ce n'est plus en vain,
O sœur de l'azur, que je t'aime,
Puisque, pur de cœur et de chair,
Je puis mourir en t'espérant...

VI

Amour fui, amour désiré,
Espérance désespérée :
Equilibre affreux de mon cœur.

Dans cet été au goût de mort
Comment puis-je survivre encore
A tant de joie et de douleur ?

VII

Ce poème est brûlé de flammes,
Tous les ornements sont tombés,
Le feu l'a réduit, le concentre :
C'est l'or fondu par l'incendie.

Prenez-le, j'écarte les cendres...
Mais vos mains ne sont point hardies...

Vous aimiez mieux cette flambée
Où vous réchauffiez vos doigts gourds.

O vous qui fîtes dans mon âme
Se lever les beaux matins blancs,
Ceci n'est plus que mon amour
Dépouillé, dénudé, brûlant.

Je rassemble sur lui les cendres.

VIII

A cette altitude sainte
Où j'ai trouvé mon climat,
Tout est pur, le désir est pur.

C'est votre âme que je veux
Etreindre au fond de l'étreinte,
C'est notre âme qui doit naître
Dans l'Absolu qui est Dieu.

Lucide ivresse de l'être
Je ne tremble plus de crainte :
Qu'importe le mol azur
Où mon rêve vous aima...

Tout est pur, le désir est pur.

IX

Je regardais ce visage
Serré de voiles précis,
J'écoutais cette voix sage
Douce de sainte raison.

O volontaire immolée,
Est-ce bien votre leçon
Ou bien celle de l'audace
Que j'emporte de ces lieux ?

Le goût de ce grand espace
Dont vous n'avez point parlé,
Mais où Dieu attend aussi
Ceux qui l'ont vu dans vos yeux ?

X

Nue et chaste, ô Connaissance,
O Beauté, ô pure essence !
L'amour m'a conduit vers Dieu;

L'amour du corps, puis de l'âme,
Du foyer, puis de la flamme,
Puis du principe du feu.

Elancé dans ton espace,
Je tremble devant ta face
O Silence, ô pur Esprit.

Prends ma force inassouvie,
Prends mon souffle, prends ma vie,
Prends mon désir et mon cri !

XI

N'écoute pas les paroles
Qui te cachent mon silence;
Ne crois pas à ce sourire
Qui protège ma douleur.

Ai-je bien joué mon rôle
Où n'entre pas la souffrance ? —
O toi dont il faut mourir,
Ai-je bien mordu mon cœur ?

XII

C'est un cyclone d'été,
Il s'abat sur la contrée :

Quel arbre résisterait
A ce tourbillon ardent ?

Si je tenais ta main fraiche
Entre mes paumes serrées,
Si je voyais ton visage
Parmi l'averse de feu !

Elle emporte, elle dévore...
O tes lèvres dans la nuit !
Tes yeux clairs baignés de larmes,
Ta voix que je n'entends plus !...

J'appelle, la gorge sèche.
Silence vide de Dieu.
Si je touchais ta main fraiche...
Mais tu m'as abandonné...

XIII

Je t'appelais mon Matin,
Je t'appelle ma Douleur.
Je n'ai vécu que par toi :
Maintenant vivre — est-ce vivre ?

Tu bondis, l'été t'enivre,
L'été qui persiste en toi
Torture la solitude
Du pauvre cœur foudroyé...

Est-ce feinte, est-ce habitude ?
Est-ce joie de mon malheur?
Quelle force te transporte
Où je n'ai jamais atteint ?...

Adieu, ma jeunesse est morte.
Ris-tu de l'avoir tuée ?...
Je t'appelais mon Matin,
Je t'appelle ma Douleur...

PIERRE NOTHOMB.

MARCEL PROUST
ET LA JEUNE LITTÉRATURE

A Abel Michelat.

Ce qui paraîtra bientôt le plus vieux, c'est ce qui d'abord aura paru le plus moderne. Chaque complaisance, chaque affectation est la promesse d'une ride.

ANDRÉ GIDE.

Que la jeune Ecole littéraire, non seulement se pique d'aimer Proust, mais veuille encore se l'annexer et jette sur son œuvre un réseau de louanges posthumes qui ressemble étrangement à un protectorat, voilà une prétention assurément déconcertante. Car, en somme, en quoi donc consiste le mouvement à la mode d'à présent ? Tout d'abord, j'y discerne une tendance purement négative, marquée par de la défiance à l'endroit du sentiment, la peur de l'émotion, un soin extrême apporté à bannir l'humain, le trop humain, bref, tout un renversement des valeurs qui aboutit à sacrifier l'essentiel à l'accessoire, l'analyse du cœur au pittoresque et les trésors de la vie profonde aux froides paillettes de l'esprit. Idéal si peu avouable qu'on n'ose d'ailleurs le proclamer et dont aucun sophisme, fût-ce celui de l'émotion soi-disant refoulée, n'arrive à nous masquer la cruelle indigence.

En musique, l'école issue de Strawinsky, qui fait profession d'amuser l'oreille et ne vise qu'à briller sans toucher, répond fort bien à ce programme (1). Mais, parmi les jeunes romanciers, si l'on met à part l'âpre Delteil et cet attachant et fin

(1) On aboutit à Maxime Jacob, s'amusant à mettre en musique des réclames de menus pour restaurants à prix fixe !

Lacretelle, n'est-ce pas la même formule qui prévaut ? Non sans crânerie chez Montherlant, mystique du sport, sadique de la chasteté ; chez l'onduleux Giraudoux, avec mille finesses, dont beaucoup ont le triste sort de rester incomprises, pour vouloir s'exprimer dans une langue furieusement affectée, qui a vite fait d'excéder le lecteur. Au fond, cette recherche éperdue du contourné et du rare, cette préciosité qui grimace, cette course à la trouvaille, c'est, sous couleur de raffinement, bel et bien une régression, un retour au maniérisme amphigourique des temps barbares. La méthode paraît en tous cas mal choisie pour valoir à M. Giraudoux un fauteuil chez les Quarante. Aussi bien, à lire *Bella* et constater de quelle façon singulière il y adjuge les prix d'honneur et les diplômes de vertu, se sent-on rassuré par le peu de chances qu'a l'auteur d'avoir à les distribuer officiellement quelque jour. La prose de ce distingué fonctionnaire de la carrière manque vraiment par trop de limpidité. Que n'a-t-il pris le soin de la confier au préalable au service cryptographique de son Département, à charge, si possible, de nous la mettre au clair ?

Mais que dire de romanciers de moindre envergure, un Drieu la Rochelle — qui promettait mieux, — un René Crevel, franchement illisible ? Leur prose fourmille d'intentions auxquelles on préférerait la moindre réussite. Ces essais manqués, cette façon de cultiver le terme impropre et de mettre constamment à côté, en faisant mine d'en tirer gloire, tout ce galimatias, fabriqué à froid, est fait pour mettre à la torture un Français amoureux de sa langue. Car ici, il ne s'agit plus de l'obscurité poétique d'un Claudel, illuminée d'éclairs, sombre miroir, puits mystérieux où se réfléchissent des étoiles, mais simplement d'un fort méchant style qui, pour être dans l'air et prétendre aujourd'hui faire loi, en s'aidant bruyamment des carillons de la réclame, n'est pas encore en passe, Dieu merci, de nous convertir.

D'ailleurs, quelle étrange gageure de vouloir rénover une

langue en bouleversant artificiellement sa charpente ! N'est-ce pas dans celle de Racine que Lamartine écrivait (1) ? Cette idée de nouveauté à tout prix est bien la plus fausse, la mieux faite pour corrompre les arts. Aussi, qu'en reste-t-il? Ne parlons pas des pauvres personnages que nous présentent ces romanciers : ils font figure de marionnettes. Sans profondeur, sans consistance, on les dirait bâtis sur pilotis. En revanche, il faut reconnaître à ces conteurs le don du pittoresque, une réelle fantaisie, de l'humour, le sens du croquis, mais tout cela tapageur, laissant voir l'hameçon et sentant terriblement la recette. Quand Paul Morand, pour nous peindre les grandes marbrures des vagues, les compare aux motifs savonneux de certains batiks javanais, l'image est réussie et somme toute amusante. Mais que ce jeu, déjà cher à Jules Renard et qui consiste à n'évoquer la nature que par comparaison avec des objets de fabrique, vienne à se répéter à chaque page, cela tourne au procédé et n'est plus supportable.

L'artifice de ces descriptions se trouve d'ailleurs accru par une déformation visuelle dont je voudrais toucher un mot, tant chez ces écrivains elle m'apparaît singulière. L'homme vertueux se plaisant à chercher la cause des tares dans quelque abus, j'attribuerais cette infirmité à l'automobile et à ses excès de vitesse.

Nos grands descriptifs, à commencer par Jean-Jacques et sans parler de La Fontaine, avaient une autre façon que nous de goûter la nature. Ils s'y attardaient en flânant, vrai moyen de se laisser investir par la douceur des choses, méthode de l'amoureux qui recherche le contact étroit pour se blottir dans ce qu'il aime. Voilà une manière de sentir bien délaissée, depuis que règne le vorace véhicule, engloutisseur de paysages. Mais de ceux-ci, que voit-on, une fois lancé sur ces machines ? Un tohu-bohu d'images qui dansent et caracolent, un monde fantasmagorique, perçu

(1) Ce qui ne veut pas dire que Victor Hugo et Baudelaire aient eu tort de l'enrichir.

en coup de vent, bossué par la vitesse. Cette série d'instantanés papillotants, saccadés, et qui par là rappellent les procédés du « septième art », n'est-ce pas la manière même de l'auteur de *L'Europe galante* ? Aussi bien, la comparaison avec un chauffeur un peu fou n'est-elle sûrement pas pour déplaire à un brillant secrétaire d'ambassade qui se pique d'être au goût du jour. Mais en elle-même l'incidence que voilà est des plus discutables ; car voyez où cela nous mènerait. Quand l'usage de l'avion sera devenu général, sera-ce aux futurs peintres un motif suffisant pour fabriquer des cartes géographiques en guise de paysages ?

L'inconvénient de ces raccourcis, pour amusants qu'ils soient, c'est qu'on s'en lasse et que, très vite, ils donnent une impression d'artifice. Tout cela, qui fait fureur pendant une saison, vous sent un peu la toile peinte et le placage, si bien qu'avec les ressources d'une folle virtuosité cet art, toujours à l'affût du trait piquant pour en cribler le lecteur, finit par lui causer un agacement intolérable. Songez à l'effet sur les nerfs d'un solo de basson qui, sans répit, vous poursuivrait de ses fioritures nasillardes... Cette imagination capricante, ce style aux écailles argentées, qui sautille et frétille et qu'on dirait perpétuellement affligé d'une sorte de tressautement électrique, c'est Morand et ses jongleries, Cocteau et ses caquetages. Mais que toute cette littérature, exclusivement composée de hors-d'œuvre, est dans le fond peu rassasiante ! Non seulement ce qui est proprement humain lui échappe, mais même sa veine pittoresque nous est compromise et gâtée par l'esprit de recherche à outrance. Ce ne sont que faux arbres en béton armé, comme ceux que l'art décoratif le plus récent a mis à la mode. La silhouette peut en être réussie, la simplification curieuse, mais à cette fantaisie glacée toujours il manquera l'essentiel, la souplesse, le satiné, le frais parfum de la vie.

De là, si nous passons à Marcel Proust, comme brusque-

ment tout change ! On est en face d'un art non plus soufflé, mais riche d'humaine substance ; au lieu d'acrobaties et de jeux de voltige, c'est le cœur humain, ses alarmes, l'analyse frémissante des passions, et à la place des verroteries au goût du jour, le pur joyau de la connaissance de soi-même.

Et sans doute n'est-ce pas par sa façon d'écrire que Marcel Proust spécialement nous enchante, encore que cette prose aux interminables méandres, si bien faits pour épouser le sentiment en ses inflexions les plus fines, et qui charrie les plus rares beautés dans son cours, s'assortisse à merveille à la tournure de ses recherches. Mais ce qui vraiment fait sa gloire, par quoi il est incomparable, c'est, à travers ses étonnantes divagations en profondeur, son regard de grand moraliste, braqué sur les âmes et que ne passionne qu'une chose, l'humain, son seul souci (2). Que ses analyses du cœur vont donc loin, en leur lucidité profonde, à la fois si aiguës et baignant dans un demi-jour qui leur donne le velouté mystérieux du rêve. Surprenantes révélations d'un somnambule lucide ; étrange magnétisme de ces yeux ensommeillés qui voient tellement plus clair que ceux des autres hommes !

Est-ce le fait de son génie maladif de grand nerveux ? Mais ce qu'il écrit de plus profond, après l'avoir ainsi rêvé, nous apparaît comme nimbé d'étranges phosphorescences. Et le spectacle est passionnant de ce solitaire qui, penché sur son noir trésor intérieur, le savoure avec une délectation mêlée d'angoisse, s'ausculte, s'exténue à l'examen secret de son moi, écoute au microphone les battements de ses artères, épiant, d'un œil scrutateur, les mousses vénéneuses qui lui tapissent l'âme. Que de tout cela de fiévreuses vapeurs, des émanations délétères se dégagent, on n'en saurait être surpris. Mais ce frémissement de

(2) Avec cette restriction que peut-être ce qu'il y a de *divin* dans la créature humaine lui échappe. Réserve un peu déconcertante, si l'on se rappelle que Proust adorait la musique.

miasmes, n'est-ce pas la vie même ? Ses livres ont la chaleur, la moiteur de la vie profonde. C'est pourquoi un fluide en jaillit, dont on reste imprégné pour toujours. Nostalgique et grand Proust, paysagiste merveilleux de la vie intérieure, qu'a de commun votre art si humain, qui frissonne de toutes les pulsations de la souffrance, avec le maniérisme de ces fabricants de pointes ! D'un côté, pensant nous divertir, on nous montre — triomphe du spirituel et du sec — une nature stérilisée à dessein, et qui (tels les morceaux de bois verni d'un jeu de patience) arrive tout juste à nous amuser l'œil par son bariolage ; de l'autre un domaine en quelque sorte infini, ce monde où nous nous retrouvons quand nous pensions nous y perdre, parce qu'il n'est autre que nous-mêmes, étant tissé de nos douleurs, de nos regrets et de nos songes.

Par son constant repliement sur soi, joint à cette probité intellectuelle inexorable, Proust est à l'opposé des auteurs à la mode du bel air, dont la formule serait plutôt dissipation et stratagème. A côté de ces improvisateurs, infatués de mauvais style, il fait sans peine grande figure. Assurément, il est regrettable que, procédant à la manière anglaise, qui est si peu celle de chez nous, il s'évertue à tout dire, à ne faire grâce d'aucun détail, comme s'il craignait de laisser fuir le trait essentiel, celui-là seul justement que retiendrait le grand artiste. Mais cette recherche haletante, tâtillonne du vrai, s'explique par un besoin fébrile de l'atteindre. La pénétration souveraine qu'il y déploie, les clartés qui jaillissent de ses confidences quand, sa lampe merveilleuse à la main, il nous introduit furtivement aux replis de son cœur, tout cela, en vérité, en fait l'émule des classiques.

A ce propos, sa peinture si poussée des amours hors du rang est d'un rare bonheur dans l'audace. N'est-ce pas Boileau qui, en des vers fameux, concédait au grand écrivain un droit de regard sur toutes choses ?

Il n'est pas de serpent ni de monstre odieux
Qui, par l'art imité, ne puisse plaire aux yeux...

Ce droit, Proust sans hésiter se l'arroge, en moraliste qui sait que l'« immoralité », étoffe précieuse de ses travaux, constitue le fond même de l'homme (3) et que, dans un bouquet assorti de fleurs rares, l'iris noir du péché a sa place.

Certes, on ne peut lui faire reproche de méconnaître le rôle immense que jouent dans la vie les passions secrètes, mais plutôt, au contraire, de l'exagérer et, au cours de ses vagabondages dans la forêt des désirs, de s'attarder aux coins suspects, non sans un peu de complaisance. Cajolant les vices avec des susurrements de charmeur de serpents, on dirait qu'il les force, au moyen de ses incantations, à venir onduler hors de leur repaire. C'est ainsi que, des « hors nature » ou prétendus tels, de cette mystérieuse tribu, plus que celle d'Israël innombrable, il arrive à nous composer une galerie qu'on n'oublie plus. Alors que Morand se borne, en passant, à brosser d'un trait vif quelque scabreuse aventure, fait divers haut en couleur, qui vous garde (4), cette allure sportive si fort au goût du jour, c'est avec une longue, une infinie patience que Marcel Proust s'attache au sujet périlleux que l'on sait et qui évidemment le passionne. Peintre expert des désordres secrets, il nous les dévoile d'une main sûre. Non seulement les tics, les travers de ces gens qui, abhorrant le sexe, prétendent l'imiter, mais leur structure morale, leur configuration intime et profonde qui, dès qu'on l'a saisie, fait qu'on incline sans effort aux sentences sereines et qu'on se prend à ratifier le verdict du penseur, affirmant : « On ne peut appeler débauchés ceux chez qui cet amour résulte d'une anomalie naturelle ayant un caractère pathologique ; en effet, être affecté de cette manière, c'est quelque chose qui

(3) Avant d'être la théorie de Freud, c'est la pure doctrine chrétienne.
(4) Cf. L'*Europe galante* : Lorenzaccio ou le retour du proscrit.

dépasse les limites du vice (5). » Mais un certain Bergotte n'a-t-il pas, ici même, écrit là-dessus des choses qui me dispensent d'insister (6)?

A cet égard, Marcel Proust diffère du tout au tout de Gide, ce Stendhal sans franchise, explorateur précautionneux des terres réprouvées, circonspect, réticent, aussi peu « milanais » que possible, mais plutôt citoyen d'une étrange Genève où traîneraient des relents de Sodome. Avec ses airs de n'y pas toucher, sa façon de rôder autour des désirs irréguliers et cette main bénisseuse qui se rétracte en griffe, on dirait Méphisto jouant au prédicant.

Même son *Corydon*, livre brave (7), décèle encore je ne sais quoi de furtif, de clandestin. Il s'y avance à pas feutrés et, s'il casse les vitres, c'est, dirait-on, avec des gants, méthode après tout fort sage (8). Il reste que ce parfait écrivain, distillateur de poisons rares, à la fois démoniaque et cauteleux, et si habile à débiter l'immoralisme en homélies, nous cause un invincible malaise. Voyez, dans *Les Faux Monnayeurs*, la tendresse toute spéciale qu'il témoigne à ses chenapans (expressément choisis d'âge tendre). Une sorte de gourmandise du péché s'y révèle, mal refoulée par le piétisme. Mais de Proust ou de Gide, du clinicien qui hardiment explore nos parties secrètes ou du frôleur de sensations troubles qui se délecte, les yeux mi-clos, aux senteurs du péché, lequel est de la grande et saine lignée classique? Malgré son art si sobre, sa langue châtiée, ce n'est pas l'auteur de *L'Immoraliste*.

Ce jugement peut surprendre ceux qui s'en tiennent aux apparences, puisque aussi bien Gide n'hésite point à se mettre

(5) Aristote : *Morale à Nicomaque*, livre VII. Comme quoi le protocole de la nature est moins immuable que celui des salons.

(6) Voir le *Mercure de France* du 15 juillet 1924 : *Un psychologue du péché, Marcel Proust.*

(7) Et à qui il sera beaucoup pardonné, pour avoir eu l'heur d'indisposer M. Clément Vautel.

(8) Est-ce un aveu? Dans son dernier roman, si dévotement confit en luxure, on lit : « Mon esprit répugne au plus simple et prend irrésistiblement le biais. » *Les Faux Monnayeurs*, p. 458.

en scène dans ses livres, ce que Marcel Proust ne fait pas. Mais encore y faut-il la manière, et la sienne rappellerait un peu trop la figure célèbre du Campo-Santo de Pise, cette *Vergognosa* qui fait la pudique et se cache le visage dans la main, tout en coulant un regard risqué entre ses doigts qu'elle écarte avec ruse.

Parce que le cœur humain plus que tout le passionne, Marcel Proust fait naturellement figure de maître à nos yeux. Ce triste cœur, comme il le connaît, et comme il sait son désarroi ! Car il n'aspire qu'à l'amour et c'est l'angoisse qu'il y trouve (9). Quel désolant aperçu dans cette simple remarque : « On a tort de parler en amour de mauvais choix puisque dès qu'il y a choix, il ne peut être que mauvais (10). » Tristesse poignante de ces derniers livres où Proust, comme halluciné par la perte de ce qu'il aime, nous annote un à un ses minutieux cauchemars et nous ressasse ses hantises. Cauchemar de l'évanouissement d'un cher souvenir qui fait que, le sentiment déclinant, et par le simple jeu d'une conscience scrupuleuse, sa peine s'inquiète et s'aggrave de se sentir fléchir. Car ainsi sommes-nous faits qu'il nous en coûte d'être éphémères, de découvrir que l'amour passe et qu'une douleur mortelle a pouvoir de mourir. Hantise de la mort même, tellement aiguë chez ce malade qu'il en arrive, dirait-on, à la confondre avec la vie, ne voyant dans celle-ci qu'un jeu de disparitions successives dont nos personnalités de rechange font les frais (11). Et l'on croirait, étant donné ses goûts morbides, que Proust prend une joie cruelle à souligner ces fluctuations, si la vue de ces anéantissements journaliers de son être ne lui apparaissait plutôt comme un remède à ses maux, un moyen de se familiariser avec l'idée du néant qui l'obsède et de s'immuniser contre l'angoisse qui l'étreint.

C'est par des analyses de ce genre où il nous fait lar-

(9) Heureusement, il y a l'art sauveur.

(10) *Albertine disparue*, t. II, p. 90.

(11) « Ce n'est pas parce que les autres sont morts que notre affection pour eux s'affaiblit. C'est parce que nous mourons nous-mêmes. » *Ibid.* p. 67.

gesse, sans compter, de tant de miraculeuses confidences, que Proust se révèle vraiment grand, si différent de ces menus seigneurs et baladins des lettres qui feraient mine actuellement de vouloir les confisquer. Son domaine à lui est de ceux où la mode n'a que faire. Qu'il soit loué de n'être pas d'aujourd'hui, s'il n'en est que mieux de toujours. Et il est vrai que son œuvre compacte, qu'il est légitime de trouver fatigante, est d'un accès pénible et fait pour dérouter. Mais, pour peu qu'on aille de l'avant et passe outre, quelle prestigieuse récompense nous attend ! On songe à ces coquillages, en forme de labyrinthes, que parfois, en jouant, on recueille sur les grèves. L'aspect en est bizarre, l'apparence contournée. Mais portez les à votre oreille : vous y entendrez la rumeur immense de la mer.

RAPHAEL COR.

FERSEN
D'APRÈS SON JOURNAL

—

On vient de publier en Suède le *Journal de Fersen* (1), « l'ami de la reine », ou du moins des extraits importants des vingt mille feuillets que compte le manuscrit. On sait que le journal, conservé à Stafsund, le château de la famille Fersen, qui a passé aux descendants de la sœur aînée de Fersen, la baronne de Klinckowström, est écrit en français. Le colonel baron R. M. de Klinckowström en avait déjà donné une partie considérable, celle qui avait un intérêt politique, accompagnée de lettres et de mémorandums, dans deux volumes édités à Paris en 1878. C'est d'après ces documents qu'a été écrit *Un ami de la reine*, par Paul Gaulot. M. O. G. de Heidenstam a reproduit, dans un ouvrage également paru à Paris, en 1913, *Marie-Antoinette, Fersen et Barnave*, des extraits de la correspondance de la reine avec ces derniers. Le livre de Mlle Söderhjelm, le distingué professeur à l'Université de Helsingfors, bien connue par ses travaux sur la Révolution française, est donc une traduction suédoise de morceaux qui ne se trouvent pas tous dans le *Comte de Fersen et la cour de France*, de Klinckowström; elle les a partagés en chapitres, tous précédés d'introductions pour lesquelles elle s'est servie de lettres, quelquefois inédites comme celles de Fersen au baron Taube, premier gentilhomme de la Chambre de Gustave III, avec qui il avait des relations d'étroite amitié. En somme, elle a entrepris de reconstituer la vie romanesque et sentimentale de Fersen et de dépeindre en

(1) *Axel von Fersens Dagbok*, utgiven av Alma Söderhjelm, Stockholm, A. Bonnier.

lui l'homme plutôt que le héros. A vrai dire, elle ne le tient pas pour un héros ni pour un chevalier et s'efforce de relever dans sa conduite de légères taches. Ce qu'elle apporte de nouveau et ce qui est à signaler au public français, c'est un supplément d'informations puisées aux archives jalousement gardées de Stafsund (2).

§

Le père de Fersen, le feld-maréchal Axel Frédéric de Fersen, avait servi treize ans dans l'armée française; chef du parti des *chapeaux*, ami de la France, il était plus libéral que son fils ne devait l'être plus tard. Quand Axel fut dans sa seizième année, il l'envoya, accompagné de son précepteur, étudier l'art militaire à Brunswick et à Turin, le *droit naturel* à Strasbourg, la société à Paris et à Londres. Il fut reçu dans la franc-maçonnerie à Brunswick en présence du prince Charles, plus tard roi de Suède sous le nom de Charles XIII. Il tint dès lors son journal et Mlle Söderhjelm signale déjà en lui un travers qui, d'après elle, est propre aux gens du monde, l'habitude de juger les hommes par l'extérieur. Mais est-ce que nous n'en sommes pas tous là ? Et d'ailleurs comment les pourrions-nous connaître autrement que par l'extérieur ?

Axel de Fersen, âgé de dix-huit ans, arriva donc à Paris. L'ambassadeur de Suède, le comte de Creutz, le présenta partout, aux amies de Gustave III, Mme de Boufflers, la comtesse de La Marck, à Mme du Deffand qui l'invita à ses soupers ; il s'y ennuya fort, mais apprécia l'honneur d'y être admis. Il suivit à la Sorbonne un cours de chimie où il rencontra Mlle Diderot.

Mais avant tout, on le mena à Louis XV ; il dut aussi faire sa cour à Mme Dubarry. Le 10 et le 17 janvier 1774, il alla au bal chez la Dauphine; c'est au bal de l'Opéra, le

(2) Les textes que nous citons au cours de cet article sont tirés de *Fersen et la Cour de France*, de *Marie-Antoinette, Fersen et Barnave*, ou pris dans le *Journal de Fersen* et traduits quand l'auteur ne les a pas reproduits en français dans leur forme originale.

30 janvier, que pour la première fois elle montra qu'elle l'avait remarqué. « Il y avait foule, écrit-il. Mme la Dauphine, M. le Dauphin et le comte de Provence y vinrent et y demeurèrent une demi-heure sans qu'on s'aperçût de leur présence. Mme la Dauphine me parla longtemps sans que je la reconnusse ; enfin quand elle se fit connaître, tout le monde s'empressa autour d'elle et elle se retira dans une loge. »

Au moment du départ de Fersen pour Londres, Creutz disait, dans une lettre à Gustave III, que le jeune Suédois avait été extrêmement bien traité par la famille royale et que, par sa conduite sage et réservée, il méritait pareille faveur. Il ajoutait que ce qui valait encore mieux que sa belle figure, c'était qu'il pensait avec une noblesse et une élévation singulières.

Fersen, revenu en Suède après quatre ans d'absence, entra dans la carrière des armes, fut nommé capitaine, puis chef d'escadrons. Il vécut à la cour de Gustave III et prit part à tous les plaisirs que ce roi mêlait aux affaires.

Il revint à Paris en 1778. Les femmes déclaraient qu'il était beau comme un ange. Le duc de Lévis le dépeint comme un jeune homme de taille élevée, à la figure régulière sans être expressive, de conversation peu animée.

Il avait plus de jugement que d'esprit ; il était circonspect avec les hommes, réservé avec les femmes, sérieux sans être triste. Sa figure et son air convenaient très bien à un héros de roman, mais pas à un héros français dont il n'avait ni l'assurance ni l'entrain.

Il descendit d'abord, comme dans son premier séjour, à l'*hôtel d'Yorck*, mais il s'installa ensuite chez un diplomate suédois, le baron Ramel, dans l'hôtel de Luines, rue du Colombier. Il entra alors en relations avec une Suédoise, Mme Stegelman et ses filles, Mme Stiercrona et la baronne de Korff, qui avait épousé un Russe ; la mère devait lui fournir l'argent nécessaire pour organiser le voyage de

Varennes, Mme de Korff lui procurer les passeports dont il était besoin.

Marie-Antoinette, qui avait le même âge que lui, vingt-trois ans, était devenue reine de France. Quand il lui fut présenté, elle s'écria : « Mais, c'est une ancienne connaissance ». « Le reste de la famille ne dit pas le mot », note-t-il. Deux jours après, le 28 août, il rapporte à son père que la reine, qui est la plus aimable et la plus jolie princesse qu'on puisse voir, a eu la bonté de s'informer souvent de lui.

Elle a demandé à Creutz pourquoi je ne venais pas à son jeu les dimanches et, ayant appris que j'étais venu un jour qu'il n'avait pas eu lieu, elle m'en a fait une sorte d'excuse... Comme on lui a parlé de mon uniforme (suédois), elle m'a témoigné beaucoup d'envie de me voir dans ce costume ; je dois aller mardi ainsi habillé, non pas à la cour, mais chez elle.

Il n'admirait pas tant dans Marie-Antoinette une beauté dont, selon lui, elle était dépourvue, que l'attitude et le port d'une reine de France. Chez personne il n'avait vu, affirme-t-il, des yeux qui n'étaient pas beaux révéler aussi rapidement et aussi sincèrement les sentiments qu'elle éprouvait. Si sa bouche était antipathique, sa tête était admirable, de même que son cou, ses épaules, ses bras et ses mains.

Elle avait deux manières de marcher, l'une ferme, un peu rapide, mais en tout cas distinguée, l'autre traînante et un peu balancée, je pourrais même dire caressante, mais n'invitant jamais à lui manquer de respect. Aucune créature n'a jamais salué avec tant de grâce...

Pour ce qui est de son caractère, je citerai deux traits qui son très marqués en elle, dit-il, et qui se manifestent dans sa vie privée et publique, c'est son horreur de l'étiquette qui entoure la royauté et qui en France est plus nécessaire qu'ailleurs, et, quoiqu'elle soit incertaine et indécise de nature, sa partialité incurable pour les gens qu'on l'a engagée à accueillir avec bonté ou à détester ou auxquels elle a spontanément accordé sa sympathie ou sa haine.

Ce portrait dénote, de la part du jeune observateur, une certaine pénétration.

Bientôt Fersen et un autre gentilhomme suédois, Stedinck, sont admis dans l'intimité de la Reine. Mais Fersen s'arrache soudain à cette existence, peut-être trop charmante, et se joint aux troupes qui vont se battre pour l'indépendance de l'Amérique, comme aide de camp de Rochambeau qui avait été le camarade de son père. Les deux frères Stedinck l'avaient déjà précédé. A cette occasion, Creutz écrit à Gustave III la lettre souvent citée :

10 avril 1779. — Je dois confier à V. M. que le jeune comte de Fersen a été si bien vu de la reine que cela a donné des ombrages à plusieurs personnes. J'avoue que je ne puis pas m'empêcher de croire qu'elle avait du penchant pour lui ; j'en ai vu des indices trop sûrs pour en douter. Le jeune comte de Fersen a eu dans cette occasion une conduite admirable par sa modestie et par sa réserve, et surtout par le parti qu'il a pris d'aller en Amérique. En s'éloignant, il écartait tous les dangers ; mais il fallait évidemment une fermeté au-dessus de son âge pour surmonter cette séduction. La reine ne pouvait pas le quitter des yeux les derniers jours ; en le regardant, ils étaient remplis de larmes. Je supplie V. M. d'en garder le secret pour elle et pour le sénateur Fersen. Lorsqu'on sut le départ du comte, tous les favoris en furent enchantés. La duchesse de Fitz-James lui dit : « Quoi ! Monsieur, vous abandonnez ainsi votre conquête ? — Si j'en avais fait une, je ne l'abandonnerais pas, répondit-il ; je pars libre, et malheureusement sans laisser de regrets. »

En 1783, il revint d'Amérique ayant, pendant cette campagne, donné des preuves de son courage et de sa capacité militaire. Il avait résolu de vivre désormais en France et de s'y faire donner un régiment. Mais auparavant il accompagna Gustave III dans son voyage d'Italie et pendant son séjour à Paris ; c'est peut-être à sa présence qu'est dû l'aimable accueil fait au roi de Suède par Marie-Antoinette qui, lors de la première visite de celui-ci, lui avait tenu rigueur de son empressement auprès de la Dubarry.

Le feld-Maréchal de Fersen acheta à son fils, après s'être longtemps fait prier à cause du prix élevé que cela représentait, cent mille livres, croyons-nous, le Royal-Suédois,

dont il fut nommé colonel. Il avait été question pour lui d'un mariage avec une demoiselle Leijel, fille d'un Suédois établi à Londres, qui devint plus tard comtesse de Delawarr. La jeune fille repoussa sa demande et il s'en réjouit. Il semble avoir songé à épouser Mlle Necker, mais il s'empressa de s'effacer devant son ami Staël. Il confiait à sa sœur, la comtesse Sophie Piper, ses projets d'avenir.

J'ai pris mon parti. Je ne veux jamais former le lien conjugal. Il est contre nature. Je ne puis pas être à la seule femme à qui je voudrais être, à la seule qui m'aime véritablement, aussi je ne veux être à personne.

Dans sa correspondance avec sa sœur, il appellera désormais la reine *mon amie*. Pour Marie-Antoinette, il est aussi *mon ami*. Les archives de Stafsund possèdent la copie de la main de la reine d'une lettre adressée à Fersen par son père. Le 3 janvier 1786, Axel envoie à sa sœur une boucle de cheveux de la reine dont elle se fera un bracelet.

Si cela ne vous suffit pas, je vous en enverrai encore. C'est elle qui vous les donne et elle a été très touchée de ce désir de votre part. Elle est si bonne, si parfaite, et il me semble que je l'aime encore plus depuis qu'elle s'est attachée à vous.

Fersen a atteint la trentaine, son caractère est mûri par l'âge, par la fréquentation du monde et par la guerre. Il est sérieux, réfléchi, prudent, disposé à la mélancolie ; il aime le calme et la tranquillité, dont jamais il ne jouira ; sous son aspect froid, ses sentiments sont profonds et tendres. Tous les contemporains insistent sur cette attitude réservée qui avait certainement plu à la reine et avait gagné sa confiance.

L'enviable fortune qui lui advint devait encore accentuer ces dispositions, puisque l'intérêt vital de celle qui l'avait distingué et qui manifestait, comme il était dans l'ordre en telle circonstance, plus ouvertement son inclination, exigeait de lui une attitude qui écartât tout soupçon. Jusque dans l'émigration, au moment du procès de la reine, de sa

mort, il contient l'expression de sa douleur. Mlle Söderhjelm prend cette discrétion pour de la sécheresse de cœur ; elle traite Fersen de borné, de méticuleux, de maniaque. Il est vrai que pendant ces jours d'angoisse de 93, de même que pendant le voyage à Paris de février 92 où il risquait sa tête, il note quotidiennement l'état du temps : « Beau, froid, nuageux, pluie », et également l'état de sa santé. C'était une habitude à laquelle il ne faut pas attacher d'importance. Il est vrai qu'il manquait d'imagination. Mais en parfait homme du monde, il n'avait point de goût pour les effusions, et ses actes mêmes prouvent qu'il a été dévoué jusqu'à la mort. Le jugement de Mlle Söderhjelm est peut-être plus justifié lorsqu'elle prétend que la reine l'aimait plus qu'il ne l'aimait.

Il faut déplorer, au point de vue de l'histoire, que ses héritiers à son exemple aient fait preuve d'une discrétion farouche. Il avait déjà effacé bien des passages dans les lettres de la reine ; ils en ont effacé d'autres et, il y a cinquante ans, ils ont brûlé un paquet de lettres d'elle, évidemment importantes si l'on voulait savoir exactement quelles furent la nature de ses relations avec Fersen. Le colonel de Klinckowström avait aussi, toujours dans le but de se conformer à la volonté de son grand-oncle, falsifié les textes. Lorsque Fersen emploie le mot *Elle* qui lui sert communément, entre lui et sa sœur, ou pour lui seul, à désigner Marie-Antoinette, il transcrit *la reine*. On le constate si on compare le fac-similé publié à la page 163 du livre de Mlle Söderhjelm, où il est écrit, le 14 février 1792, pendant le voyage de Fersen à Paris : « Allé chez *elle*, passé par mon chemin ordinaire, etc. », et le même passage du journal dans l'original français à la page 6 du tome II de *Fersen et la Cour de France* où on peut lire : « Allé chez la reine, passé par mon chemin ordinaire, etc. »

Ce respect d'une tradition est tout à l'honneur des Klinckowström ; bien des familles se seraient fait gloire d'une telle faveur échue à un de leurs membres. Ils ont agi

en parfaits gentilshommes et avec les scrupules d'une conscience essentiellement suédoise ; mais par là ils ont peut-être fourni une preuve de ce qu'ils entendaient cacher.

§

Nous entrons ici dans la deuxième phase des relations de Fersen avec la cour, celle où après avoir partagé ses plaisirs, avoir reçu des distinctions, il devient le confident, l'aide, le conseiller politique de la royauté qui découvre soudain qu'elle est au bord de l'abîme et qui, sous l'impulsion de Marie-Antoinette, fait des efforts désespérés pour échapper à la déchéance et à la mort. Il est à regretter, plus qu'on ne sauvait le dire, que le journal de Fersen de 1780 à juin 1791 ait été détruit, de peur des perquisitions, par un baron de Frantz à qui il l'avait confié au moment de la fuite à Varennes. Mais on a les lettres qu'à cette époque il a adressées à Gustave III, à son père, à sa sœur et au baron de Taube.

Gustave III, qui manquait de confiance en Staël, à cause de sa femme et de la famille Necker, fit de Fersen son intermédiaire auprès de Louis XVI et de Marie-Antoinette. Le coup d'Etat de Gustave III et la captivité du feld-maréchal sénateur de Fersen ne modifièrent pas les idées d'Axel et n'altérèrent pas ses sentiments de dévouement pour son roi, ni pour tous les souverains absolus en général.

Taube, que Gustave III avait chargé de correspondre avec Fersen, écrit à son maître : « Si V. M. veut employer le grand Axell (Fersen), V. M. rendra infiniment obligée la Personne (Marie-Antoinette) qui en ce moment s'intéresse à lui plus que jamais... Par là V. M. s'assurera pour toujours l'amitié de la Personne qui s'y intéresse. »

Fersen passe ses journées et ses soirées auprès du roi et de la reine, écrivant leurs dépêches, déchiffrant celles qu'ils reçoivent, leur donnant des conseils, très réactionnaires évidemment. Il semble bien que l'intelligence politi-

que lui ait fait défaut et qu'il ne comprit pas tout à fait bien ce qui se passait.

Il était à Versailles les 5 et 6 octobre. Il mande à son père :

J'ai été témoin de tout... je suis revenu à Paris dans une des voitures de la suite du roi. Nous avons été six heures et demie en chemin. Dieu me préserve de voir jamais un spectacle aussi affreux :

Et à sa sœur :

Elle est extrêmement malheureuse, mais très courageuse. C'est un ange de bonté. Je tâche de la consoler le mieux que je peux. Je le lui dois, car elle est si parfaite pour moi.

A son père qui, craignant pour sa vie, lui enjoint de revenir en Suède, il répond, en février 1791, qu'il est attaché au roi et à la reine, qu'il se regarde comme obligé de ne pas les abandonner quand ils ne peuvent plus rien faire pour lui. Aux bontés qu'ils ont eues, ils en ont ajouté une qu'il considère comme une distinction flatteuse et c'est de lui accorder leur confiance. La valeur en était d'autant plus grande que c'était limité à trois ou quatre personnes dont il était la plus jeune.

Ces autres personnes étaient le baron de Breteuil dont les souverains allaient faire leur émissaire à l'étranger, Bouillé, qui commandait à Metz, et Mercy d'Argenteau ; ce dernier devait dans la suite être écarté des conciliabules, on devait mesurer les confidences qu'on lui faisait, parce que, de l'avis de Marie-Antoinette et de Fersen, il se montrait trop opportuniste et n'était pas suffisamment irréductible.

En liaison avec eux, Fersen prépare la fuite à la frontière pour atteindre un lieu où le roi et la reine seront sous la protection des troupes de Bouillé. Il trouve autour de lui d'autres auxiliaires, M[me] Stegelman et la baronne de Korff dont nous avons déjà parlé, et quelqu'un qui, par la suite, devait tenir une assez grande place dans son existence,

Eléonore Sullivan. Italienne ou Irlandaise de naissance, elle avait été la maîtresse d'un duc de Wurtemberg dont elle avait eu une fille, puis de Simolin, ambassadeur de Russie en France. En 1791 elle vivait avec un Anglais, Crawford, qui, ayant fait fortune aux Indes, habitait rue de Clichy une maison où il avait une riche bibliothèque, de précieuses collections et qui semble avoir été ouverte à bien des gens. Lui et Mme Sullivan étaient très dévoués à la cause royale. Fersen abrita chez lui la berline, trop volumineuse, qu'il avait fait faire pour transporter la famille royale. Dans son journal qu'il reprend dès qu'il est sorti de France et dans lequel il consigne ses diverses occupations pendant les jours précédents, on voit qu'il dîne le 12, le 14, le 16 chez les Crawford-Sullivan ; ils partent le 17, mais il va encore rue de Clichy dans la soirée du 20 juin pour voir la voiture.

On connaît les détails de cette malheureuse affaire. Le roi lui avait dit dans la journée : « Monsieur de Fersen, quoiqu'il puisse arriver, je n'oublierai jamais ce que vous faites pour moi. » La reine avait beaucoup pleuré. A six heures il les quitta, tandis que la reine allait à la promenade avec les enfants. A dix heures il rentra chez lui, rue Matignon, achever ses préparatifs.

A dix heures un quart, il se trouvait dans la cour des Princes, habillé en cocher et sur le siège d'une voiture. Ce n'était pas la berline qui devait rejoindre plus tard. A onze heures un quart, les enfants sont amenés sans difficulté. Lafayette passe deux fois et ne voit rien. A onze heures trois quarts arrive Mme Elisabeth, puis le roi et enfin la reine qui a été retardée parce qu'elle s'est égarée dans les ruelles voisines.

A minuit partis, dit le journal, joint la voiture Barrière Saint-Martin. A une heure et demie à Bondy, pris la poste, moi la traverse à trois heures au Bourget et parti.

Le roi avait ordonné qu'il les quittât. D'ailleurs à chaque relais on devait prendre le cocher de la poste. Il s'éloigne donc, sûr du succès de l'entreprise, puisque le plus difficile,

la sortie de Paris, est fait. Il l'écrit à Taube et ajoute qu'il s'apprête à suivre la frontière pour rejoindre la famille royale à Montmédy. A Namur, il trouve Monsieur qui était parti de Paris en même temps que le roi, Mme de Balbi, Crawford et Mme Sullivan.

Son journal du 23 porte comme toujours le temps qu'il fait :

Beau temps, froid. Arrivé à Arlon à 11 heures du soir. Trouvé Bouillé ; su que le roi était pris. On ne savait pas trop bien les détails ; les détachements n'ont pas fait leur devoir ; le roi manqué de fermeté et de tête. Reposé là.

Il annonça le retour du roi à Gustave III et à son père :

Le roi a été pris à seize lieues de la frontière et ramené à Paris. Jugez de ma douleur et plaignez-moi.

Il reçoit de la reine un billet chiffré, daté du 28 juin,

Rassurez-vous, dit-elle, nous vivons...

Et quelques jours après, un autre, écrit le lendemain :

J'existe... que j'ai été inquiète et que je vous plains de tout ce que vous souffrez de n'avoir point de nouvelles ! Le ciel permettra que celle-ci vous arrive. Ne m'écrivez pas, ce serait nous exposer, et surtout ne revenez pas ici sous aucun prétexte. On sait que c'est vous qui nous avez sortis d'ici ; tout serait perdu si vous paraissiez. Nous sommes gardés à vue jour et nuit, cela m'est égal.

Et un peu plus tard, cette lettre qui a échappé à l'auto-da-fé des Klinckowström.

... Je peux vous dire que je vous aime et n'ai même le temps que de cela. Je me porte bien. Ne soyez pas inquiet de moi. Je voudrais bien vous savoir de même. Ecrivez-moi par un chiffre par la poste, l'adresse à M. de Browne... une double enveloppe à M. Gougens. Faites mettre les adresses par votre valet de chambre. Mandez-moi à qui je dois adresser celles que je pourrais écrire, car je ne peux plus vivre sans cela. Adieu le plus aimé et le plus aimant des hommes. Je vous embrasse de tout cœur.

§

La vie de Fersen a atteint son point culminant avec cette tentative qui était son œuvre et dont l'issue tragique n'est imputable ni à son plan ni à l'exécution à laquelle il avait pris part. Le dénouement fatal qu'il redoute approche. Il ne l'attend pas dans l'inaction. Il ne se rend compte que peu à peu de son impuissance qui l'accablera quand il finira par s'en convaincre. Il se débat, cherche tous les moyens de sauver la famille royale, soutenu par Gustave III qui est venu dans ce but s'installer à Aix-la-Chapelle ; Fersen est son porte-parole auprès des souverains de l'Europe dont l'un, l'empereur d'Allemagne, est le frère de Marie-Antoinette, tandis que la reine de Naples est sa sœur ; il veut les entraîner à s'unir pour intervenir, mais ses efforts se heurtent à l'incapacité d'agir, même quand il y a le vouloir. Il vit à Bruxelles où réside la gouvernante des Pays-Bas, l'archiduchesse Marie Christine, duchesse de Saxe-Teschen, sœur de Marie-Antoinette. Il est en relation avec les frères du roi, en contact quotidien avec Breteuil, le représentant de Louis XVI avec qui il marche en parfait accord, avec Mercy, avec Metternich. Il est une sorte de ministre des Affaires étrangères de la cour de France.

Les Princes ont leurs ambassadeurs auprès des différentes cours ; les souverains en ont parfois deux, un officiel, qu'ils désavouent, et un secret à qui ils réservent leur confiance. Ces différents émissaires s'épient, se jalousent, se haïssent. Fersen avertit Marie-Antoinette le 11 novembre 1791 que « M. de Mercy peut déchiffrer ses lettres » et lui conseille de ne jamais écrire par lui. Là-dessus broche le flot toujours montant des émigrés. Ils se montrent vaniteux, vantards, forment des partis ennemis. D'après Fersen, l'arrestation du roi à Varennes aurait provoqué parmi quelques-uns une joie indécente. Il rencontre Mme de Polignac à Vienne ; d'abord elle se prend à pleurer, puis, à son grand étonnement, elle parle plus des affaires que de la reine. De Mme de Lamballe, qu'il voit à Bruxelles, il rapporte

à peu près la même chose ; elle ne dit que « des bêtises et des commérages », ce qui prouve que l'amertume pouvait égarer son jugement.

Fersen n'a aucune indulgence pour les émigrés. D'ailleurs la reine qui, au commencement, avait favorisé l'émigration, par la suite se plaint à Fersen d'avoir été abandonnée par la noblesse. L'antipathie du jeune Suédois pour les Français va croissant; quand l'un d'eux lui paraît sérieux et discret, il dit qu'il n'est pas du tout « Français » ou quand il veut faire entendre d'un mot que quelqu'un est bavard, vaniteux, étourdi, il assure qu'il est très « Français ». Lorsque, fuyant devant les armées de la République qui envahissent les Pays-Bas, il voit les émigrés encombrer les routes, dans un dénûment qui excite pourtant sa pitié, il remarque que « la légèreté française est peinte sur leur visage ». Son parti pris a quelque excuse, puisqu'il regardait les Français, émigrés ou enragés, c'est-à-dire révolutionnaires, comme seuls responsables de la situation désespérée où se trouvaient ceux dont le salut concentrait toutes ses pensées. Quand il aura aussi constaté l'indifférence, l'apathie, les desseins perfides visant la diminution de la France, des souverains coalisés et de leurs ministres, son pessimisme s'étendra à toute l'humanité.

Sur l'ordre de Gustave III, il se rendit à Vienne au commencement du mois d'août pour faire constater la captivité de Louis XVI, amener la coalition à signer une convention, et prendre les dispositions nécessaires pour un débarquement des troupes suédoises dans un port des Pays-Bas. Il passa à Coblentz où il vit « Monsieur qui donnait des marques de sensibilité, le comte d'Artois qui parlait toujours, n'écoutait jamais, était sûr de tout, ne parlant que de force et point de négociations. Monsieur ferait mieux seul, mais est entièrement subjugué par l'autre .. »

A Vienne, il va de l'Empereur à l'Impératrice, de Kaunitz à Cobentzl, le vice chancelier, de Rasumowsky, ambassadeur de Russie, au comte Holberg, envoyé de

Bavière. Il assiste au bal de la cour, à l'Opéra-Comique, se promène au Prater où il est confondu par le nombre de guinguettes qui s'y trouve. Il déjeûne chez le prince Collo-redo, dîne chez Llano, l'ambassadeur d'Espagne, passe la soirée chez Hatzfeld, le ministre des Finances, espérant toujours avoir de l'action sur des volontés fuyantes, agir sur ceux qui ont de l'influence. Quand le baron d'Escars, le mandataire des princes, est présent, il est particulièrement circonspect dans ses paroles. Il est effrayé des indiscrétions qui se commettent et c'est avec consternation qu'il voit arriver le comte d'Artois, accompagné de Calonne.

Si l'empereur ne fait aucune démarche, écrit-il à Gustave III, je croirai être sûr qu'il veut gagner du temps cette année et, dans ce cas, je lui remettrai avant son départ, qui est fixé au 20 de ce mois (il allait se faire couronner à Prague), une note pour lui demander une réponse positive.

Et de Prague, où il a suivi le souverain, il mande encore :

Depuis six semaines on me remet de jour en jour. Je trouve cette marche peu convenable.

Tantôt il traite l'Empereur de *florentin*, tantôt il croit que c'est son ministre qui ne veut rien faire. Enfin il quitte l'Autriche avec un sentiment de soulagement, repasse à Coblentz, où « il y a des intrigues diaboliques », s'en éloigne aussi vite que possible et revient à Bruxelles.

En arrivant le 8 octobre, il reçoit une lettre de Marie-Antoinette, datée du 26 septembre.

Depuis deux mois, dit-elle, je n'avais pas eu de vos nouvelles, personne ne pouvait me dire où vous étiez. J'ai été au moment, si j'avais su l'adresse, d'écrire à Sophie (la comtesse Piper), elle m'aurait dit où vous étiez.

Dès lors il est possédé de l'envie de retourner à Paris, d'autant plus qu'à la fin de décembre, Crawford et Mme Sullivan s'y étaient de nouveau établis et que Crawford avait vu la reine. Mais Marie-Antoinette lui écrit :

Il est absolument impossible que vous veniez ici dans ce moment, ce serait risquer notre bonheur, et quand je le dis on peut m'en croire, car j'ai un extrême désir de vous voir.

Le 21 janvier, il annonce dans son journal :

La reine a donné son consentement à ce que j'aille à Paris.

A deux reprises encore elle retarde son voyage ; enfin, le 6 février, il dit :

J'ai pris mon parti d'aller à Paris, sur une lettre de la reine qui me mande que le décret sur les passeports ne sera pas sanctionné, et des Français qui ont très bien passé écrivent pour en prévenir.

Le 11 février 1792, il part à 9 heures et demie, en chaise avec son officier, Reuterswärd, sans domestique, se donnant pour un courrier du roi de Suède qui porte des dépêches en Portugal. Il a mis les mémoires et les lettres de Gustave III au roi de France dans une enveloppe à l'adresse de la reine de Portugal, avec un faux-chiffre et en contrefaisant la signature du roi. Il porte une perruque qui le transforme et se tient caché dans le fond de la voiture. Il arrive à Paris le lundi 13 février à cinq heures et demie.

Laissé descendre mon officier à l'hôtel des princes rue de Richelieu, pris un fiacre pour aller chez Gog : (Goguelat) rue Pelletier le fiacre ne savait pas la rue crainte de ne pas la trouver un autre fiacre nous l'indiqua Gog : n'y était pas, attendu dans la rue jusqu'à 6 h. 1/2 pas venu cela m'inquiéta voulu aller joindre Reuters : il n'avait pas trouvé de place à l'hôtel des princes on ne savait où il était allé retourné chez Gog : pas rentré pris le parti d'attendre dans la rue enfin à 7 h. arrivé. Ma lettre n'était arrivée que le même jour à midi et on n'avait pu le joindre avant. Allé chez elle passé par mon chemin ordinaire peur des gard. nat. son logement à merveille pas vu le roi.

Puis deux mots effacés par lui sans doute.

Le lendemain 14 :

Vu le roi à six heures du soir ; il ne veut pas partir, il ne peut pas à cause de l'étroite surveillance mais dans le vrai il s'en fait

un scrupule ayant si souvent promis de rester car c'est un honnête homme.

Dans l'entretien qui suit, le roi dit qu'on le taxe de faiblesse et d'irrésolution, mais que personne ne s'est jamais trouvé dans sa position. La reine parle des ministres qui, à son avis, sont des traîtres, de la noblesse dans laquelle elle n'a pas grande confiance, mais dont il lui faut se servir. Elle revient sur la fuite à Varennes et sur les circonstances qui ont accompagné le retour de la famille royale. Fersen ici laisse en blanc trois quarts de page, sans doute dans l'intention de rapporter cette conversation avec plus de détail.

Pour donner de la vraisemblance à sa mission en Portugal, il demeure caché pendant huit jours, de connivence avec Mme Sullivan, rue de Clichy, dans la maison de Crawford qui ignore qu'il est là. Il habite deux pièces situées au-dessus du salon où est logée d'habitude une femme de chambre. Il ne fait aucun bruit et lit des romans.

Le 21, il sort de sa retraite à six heures du soir et, accompagné de Goguelat, va prendre congé du roi et de la reine. Il boit le thé et soupe avec eux. La reine lui parle de ses relations avec Lameth et Duport ; elle ne cite pas Barnave ; c'est sans doute alors qu'elle lui confia sa correspondance avec ce dernier, attachée et enveloppée d'une feuille conservée en Suède, sur laquelle elle avait écrit : *Papiers à mon ami*. Fersen les quitta à minuit. Ils ne croyaient pas leur situation aussi désespérée qu'elle l'était et que la considérait Fersen. Mais Dieu sait qu'il ne pensait pas en se séparant de la reine qu'il la voyait pour la dernière fois !

En sortant, il ne rencontre pas Reutersvärd à l'endroit convenu, mais celui-ci finit par arriver et ils vont à son auberge, *Au Prince royal*, rue Croix-des-Petits-Champs. Il y retrouve son petit chien Odin qu'il emmène avec lui. A une heure ils montent en voiture ; le temps est affreux ; la neige fond. Ils traversent Senlis, Gournay, Roye, Péronne,

Cambrai, Bouchain ; un peu au delà on regarde leurs passeports et l'on découvre qu'ils portent *De par le roi* et non *De par la loi*. Reutersward fait remarquer qu'il y a la signature du ministre de Suède et on les laisse passer. A Orchies, le postillon leur dit qu'ils peuvent jeter leurs cocardes tricolores, ce qu'ils s'empressent de faire, et ils franchissent la frontière. Ils sont sauvés.

C'est le temps où a lieu l'épisode de la vie de Fersen qui scandalise si fort Mlle Söderhjelm. Dans ses rapports avec Mme Sullivan, il lui semble à la fois manquer de dignité et se montrer infidèle à la reine. Il est évident qu'il est le quatrième d'un ménage à trois, Eléonore (Sullivan a disparu) — Simolin — Crawford, et qu'il dîne presque tous les jours à la table des Crawford, quelquefois en payant.

Crawford et Eléonore étaient revenus à Bruxelles, et, dans ce lieu de passage, les Anglais, les Suédois, quelques émigrés, même parmi eux le baron de Goguelat, qui s'y arrêtaient, cherchaient leurs distractions dans la maison Crawford. Une lettre non signée, adressée à Fersen, qui est à Stafsund, décrit ainsi les plaisirs qu'on y trouve :

Le prince de Galles nous a dit qu'il l'avait vu (l'ambassadeur d'Espagne à Londres) danser une danse espagnole avec Mme Sullivan chez Crawford et que c'était si comique qu'on aurait pu mourir de rire. Du reste,il (le prince de Galles) ne porte pas aux nues la beauté de Mme Sullivan ; au contraire il l'appelle une marchande de pommes et il a raconté sur elle des histoires tout autre que sympathiques. On l'appelait « la fiancée du roi de Garbe ».

L'assiduité de Fersen auprès de Mme Sullivan avait été remarquée. La comtesse Piper écrit à son frère le 15 décembre 1791 :

C. Strömfelt qui, vous savez, n'ignore rien... est venu me trouver l'autre jour et m'a dit : « A propos vous savez bien déjà qu'Axel est amoureux fou d'une Anglaise qui s'appelle... Krabens (ou peut-être ne s'appelle-t-elle pas ainsi, mais en tout cas c'est quelque chose dans ce genre) ; on en parle beaucoup et on

dit qu'Axel l'accompagne partout, prend place au théâtre dans sa loge et qu'elle est très belle ». « C'est bien possible, ai-je répondu, mais je doute qu'il l'aime ; on suppose parfois certaines choses et on leur donne l'apparence de faits par des exagérations. » Je n'ai rien dit de plus, mais je veux, mon cher Axel, que vous sachiez cela pour l'amour d'*Elle* dans le cas où de pareils bruits arriveraient à ses oreilles et lui causeraient une peine mortelle. Tout le monde a les yeux fixés sur vos actions et parle de vous. Pensez à Elle, la pauvre, épargnez-lui une si mortelle douleur.

Mais quand Sophie Piper a appris que son frère est allé à Paris, elle retire ses paroles de blâme et lui écrit, le 3 avril 1792 :

Vous n'avez pas besoin de vous laver au sujet de Mme Crawford, le voyage que vous avez fait et la tâche à laquelle vous avez voué votre vie, si digne de vous et du commandement de l'honneur, sont plus éloquents que toutes vos protestations. A quels dangers vous vous êtes exposé, je n'ose y penser !

C'est donc pour calmer les soupçons de la reine aussi bien que pour l'entretenir d'un projet d'évasion et pour connaître ses plans qu'il avait voulu à toutes forces la voir.

Les scènes de jalousie que Crawford fait à Fersen, les allusions transparentes du journal, ou même les choses dites tout crûment par leur nom, obligent le lecteur à constater que les relations de Fersen avec Eléonore Sullivan n'étaient pas le moins du monde d'ordre platonique. Il écrit un jour : « Si elle ne peut m'aider (à sauver la reine) pourquoi l'aurais-je entretenue depuis si longtemps ? » Tel avait été le premier objet de leur intimité ; puis c'était devenu une liaison, résultat de l'habitude, du besoin de communiquer ses inquiétudes, de se livrer sans contrainte, car il paraît avoir cru qu'elle était d'un commerce sûr pour ce qui était de la discrétion. Elle devait avoir le don des paroles apaisantes ; il y avait certainement chez cette aventurière une certaine bonté, de la pitié, de la tendresse dont, à cette époque d'affreuse inquiétude où il ne voulait pas laisser

découvrir la violence de sa douleur, Fersen ne pouvait se passer. Il faut ne pas connaître les hommes ni les côtés multiples et divers de l'être humain pour croire qu'il y eut dans l'attachement du « bel Axel » pour Eléonore Sullivan rien de commun avec l'amour et la vénération qu'il éprouvait pour la reine.

§

Gustave III, le champion le plus ardent de la cause royale en France, avait été tué au mois de mars 1792. Fersen était affectionné à ce souverain dont il partageait toutes les idées. Un enfant, Gustave IV, lui avait succédé, sous la régence du duc Charles dont il ignorait les dispositions. Tout d'abord, sa situation ne fut pas modifiée.

Lorsque les troupes françaises pénétrèrent en Belgique, c'est avec Crawford, Simolin, Mme Sullivan et sa fille, qu'il quitta Bruxelles et alla de Louvain à Tongres, de Maëstrich à Aix-la-Chapelle, à Cologne et à Dusseldorf.

A Dusseldorf, le 22 janvier 1793, il écrit :

J'ai beaucoup de peine pour eux (Louis XVI et Marie-Antoinette), pour la Suède, pour mon avenir, et pour la politique, s'ils meurent tout est fini pour moi.

Le 23 :

Temps gris. Pluie. A onze heures le *Journal de Cologne*. Tout va mal pour le roi... J'ai été très abattu, bien que j'y fusse préparé. Le soir j'ai eu des détails par l'archevêque de Tours. J'ai été anéanti, tout espoir m'a semblé devoir être abandonné... il semble que le cœur devrait se briser. Eléonore seule pourrait me consoler, mais sans elle je mourrais de douleur... Le 26. J'ai été toute la journée dans une terrible incertitude et dans un état affreux. Eléonore pleurait et j'étais désespéré de ne pouvoir être seul afin de pouvoir pleurer. Mais nous n'avons jamais été seuls. Hélas ! Comme je vois que je l'aimais [Marie-Antoinette].

Le soir du 27 arrive la nouvelle de la condamnation et de l'exécution du roi.

J'étais désespéré, dit-il, d'être forcé de me contenir. Les souvenirs les plus déchirants m'ont assailli.

Il n'a pas de mots pour accuser les souverains d'Europe, leurs lenteurs, leur indécision. Lorsqu'il en parle, il perd tout contrôle sur lui-même. Tout en demeurant dans l'inaction, on dispute déjà à la reine la régence qui pourrait lui être attribuée en cas de victoire des coalisés, victoire dont on ne doutait pas. Fersen écrit un mémoire dans lequel il donne des conseils à Marie-Antoinette pour le jour où elle prendra le pouvoir, et le duc Charles le nomme ambassadeur de Suède auprès de Louis XVII; il doit entrer en fonctions le jour où les armées coalisées seront à Paris.

Lorsqu'il apprend que la reine est transférée à la Conciergerie, au commencement d'août, il écrit à sa sœur :

Depuis cet instant je ne vis plus, car ce n'est pas vivre de souffrir comme je souffre. Si je pouvais encore agir, faire quelque chose pour sa libération, il me semble que je souffrirais moins. Ne pouvoir rien faire, voilà qui est affreux..... C'est affreux d'être forcé d'attendre et de ne pouvoir rien faire. Je donnerais ma vie pour la sauver, et je ne le puis. Mon plus grand bonheur serait de mourir pour elle et ce bonheur m'est refusé... Ah! si les lâches scélérats ne nous avaient privés du meilleur des rois! Combien en ce moment je sens toute l'étendue de notre perte. Adieu, chère Sophie, priez Dieu pour elle et plaignez votre malheureux frère.

Il s'occupe avec Mercy de l'envoi du banquier Ribbes à Paris, où il doit négocier avec Danton le versement d'une somme d'argent en échange de la reine, du départ de Vaugiraud pour la Vendée.

Je pense, s'écrie-t-il, que je serais plus heureux si son sort était décidé dans l'un ou l'autre sens, mais je sens en même temps que si je la perds, je perds tout et serai tout à fait seul au monde.

Le 26 septembre, il recueille quelques détails sur le procès de la reine. Le 5 octobre, les Autrichiens font prisonnier Drouet, le maître de poste de Sainte-Menehould qui avait fait arrêter le roi. Il était alors commissaire de la

Convention à Maubeuge. On l'amène à Bruxelles et Fersen va le voir dans sa prison. Il fait un tel effort pour contenir ses sentiments en présence de l'abbé Limon et du comte de Fitz-James, qui l'accompagnent, qu'il est presque malade lorsqu'il en sort.

Et Dieu permet que de pareils misérables vivent ! Puisse-t-il alors sauver la tête qui m'est si chère ! Je perdrai trop si je la perds.

Le 20, un banquier, qui le tient de son correspondant à Paris, annonce que la reine a été exécutée. Fersen est abîmé de désespoir, avec cette sensation, qui vous saisit parfois au milieu des plus grandes douleurs, de ne rien éprouver, de n'être pas ému.

Mais, ajoute-t-il, je ne cessais d'y penser, de me rappeler toutes les particularités repoussantes de ses souffrances, de son enfant, ce malheureux fils dont l'éducation ne peut être achevée, aux mauvais traitements auxquels il est peut-être soumis ; je songeais combien c'était malheureux pour la reine de ne pas l'avoir vu au dernier moment, qu'elle avait peut-être douté de moi, de mon dévouement et de mon intérêt. Cette pensée me met hors de moi ; sentiment, intérêt, existence, tout était concentré en elle et tout est perdu. J'y pensais et y repensais, à tout et à rien..... qu'elle ait été seule dans ses derniers moments, sans consolations, sans personne à qui parler, à qui donner ses dernières volontés. Cela fait horreur. Les monstres d'enfer, non, sans la vengeance, jamais mon cœur ne sera content.

A sa sœur il écrit :

Ah ! plaignez-moi, plaignez-moi ! J'ai donc tout perdu dans le monde !... Celle qui faisait mon bonheur, celle pour laquelle je vivais ; oui, ma tendre Sophie, car je n'ai jamais cessé de l'aimer, non, je ne le pouvais, jamais un instant je n'ai cessé de l'aimer, et tout du tout je lui aurais sacrifié. Celle que j'aimais tant, pour qui j'aurais sacrifié mille vies n'est plus ! Elle ne vit plus ! ma douleur est à son comble, et je ne sais comment je puis vivre et supporter ma douleur...... Tout est fini pour moi. Que ne suis-je mort à ses côtés ! Que n'ai-je pu verser mon sang pour elle, pour eux !... Mon cœur saignera désormais autant qu'il battra.

Pleurez avec moi, ma tendre Sophie... Oh ! mon Dieu, ayez pitié de moi !

Il dit à Taube :

Tout cela [les opérations de guerre] ne me touche que peu, j'ai perdu la seule créature pour laquelle j'y portais intérêt. Si seulement je pouvais aider à sauver ce pauvre enfant, je serais satisfait et alors je ne me mêlerais plus de rien..... Les pertes que j'ai faites ont aigri mon âme et abattu mon courage... mais je dois et veux encore continuer pour l'amour de l'enfant. Son sort me touche de trop près pour que je puisse tout abandonner ; je ferai tout ce que je puis. Hélas ! pourquoi ne puis-je davantage ?.. Je n'ai pas encore pu rassembler ni obtenir toutes les circonstances de cette affreuse mort. Tous mes sentiments, toutes mes pensées sont absorbées sans réserve par celle qui me manque, tout me rappelle cet être qui était si parfait, si digne du dévouement de ceux qui la connaissaient et de l'admiration de tous..... Hélas ! Combien je me reproche mes torts envers elle et comme je sens maintenant que je l'aimais ! Quelle tendresse, quelle douceur, comme elle était bonne et tendre pour moi, quel cœur aimant, sensible et tendre..... L'autre n'a rien de cela et pourtant je l'aime, je la regarde comme ma seule consolation..... Hélas ! comme ma vie est changée et combien peu de perspectives de bonheur me restent après qu'elle ait été la plus belle et la plus digne d'envie qu'il y ait eu en ce monde (3).

§

C'était le fantôme d'une vie qui allait se poursuivre, bien que sous des apparences brillantes, et qui s'acheminait vers une mort sanglante, par un étrange destin semblable à celle des souverains auxquels il avait lié son existence. Son poste diplomatique à Bruxelles n'avait plus de raison d'être après l'exécution de la reine ; le duc Charles le lui retira en 1794. Il fut envoyé par Gustave IV au congrès de Rastadt, mais son nom était tellement abhorré par les républicains que les plénipotentiaires français refu-

(3) Les lettres à Taube ont été publiées pour la première fois par Mlle Soderhjelm dans le *Journal de Fersen*, d'où nous avons tiré celle-ci.

sèrent de le reconnaître comme mandataire du roi de Suède. En revanche, il négocia le mariage de Gustave IV avec la petite-fille du margrave de Bade. Avant de rentrer dans son pays en 1799, il alla saluer à Vienne Madame royale. On dit qu'il n'épargna pas à son maître, ce réactionnaire *enragé*, dont l'esprit avait toujours été hanté par le souvenir de la fin tragique de son père et que la vue de tant de trônes ébranlés en Europe avait jeté dans une terreur mystique, des conseils de modération qui ne furent point écoutés. Et pourtant c'est comme partisan de ce roi déchu, ou de son fils, peut-être même comme assassin de Chrétien-Auguste de Slesvig-Holstein, que sa présence excita la fureur de la populace de Stockholm le jour des funérailles du prince héritier. Etant grand maréchal du royaume, il y devait paraître. La foule l'accula contre le Palais de la noblesse et le massacra après avoir fait durer son agonie plusieurs heures. Oui, on peut dire avec lui que jamais sort ne fut plus affreux après avoir été plus digne d'envie.

JACQUES DE COUSSANGE.

UNE TENTATIVE DE DICTATURE DU PROLÉTARIAT AU XIVe SIÈCLE

LE SOULÈVEMENT DES CARDEURS

HISTOIRE FLORENTINE

—

Nihil sub sole novum.
(ECCLÉSIASTE, chap. I, v. 10.)

Quand, en l'an de grâce 1378, le 18e jour de juillet, messer Luigi Guicciardini étant Gonfalonier de Justice, la nouvelle se répandit dans la cité de Florence qu'un homme d'armes du pape Urbain VI venait d'arriver à cheval à la porte San Piero Gattolino, porteur d'un rameau d'olivier, et lorsque, tôt après, la grosse cloche de la tour des Prieurs, dite la *Vacca*, publia de sa voix d'airain que la paix était faite entre la République des marchands et des artisans (1)

(1) Peut-être n'est-il pas inutile, pour l'intelligence de ce qui suit, de rappeler brièvement comment était gouvernée la république de Florence vers la fin du XIVe siècle. A vrai dire, plutôt qu'une république, c'était une dictature : la dictature de la bourgeoisie trafiquante. On sait que les Gibelins, c'est-à-dire les seigneurs feudataires de l'Empire germanique et leurs partisans avaient été abaissés et bannis pour la plupart à la fin du XIIe siècle. Les Guelfes s'étaient ensuite partagés en Guelfes *blancs* et Guelfes *noirs*. Les Guelfes blancs, suspects de *ghibellinisme* ou de tiédeur républicaine, avaient été abattus à leur tour (Dante, Guelfe blanc, fut exilé en 1302). Il restait à Florence, avec quelques nobles exclus des offices, une partie du *peuple gras* (*popolo grasso*) — les gros capitalistes, dirions-nous aujourd'hui, — *le peuple moyen* (*popolo mediocre*) des métiers et le *peuple menu* (*popolo minuto*) des petits artisans et des manouvriers qui travaillaient dans les manufactures (*ciompi*). La seigneurie appartenait à la classe des riches artisans et au peuple moyen qui exerçaient le pouvoir par l'intermédiaire des *Prieurs* et des Conseils (Conseil des *Douze Bons-Hommes*, Conseils du *Capitaine* ou du Peuple, Conseils du *Podestat* ou de la Commune). Les Prieurs, tirés au sort pour deux mois, avaient l'initiative des projets de loi (*provvisioni*). Les Conseils délibéraient sur ces projets et votaient les lois. La Présidence de la République était représentée par trois *Recteurs* (*Rettori* ou *Reggitori*) : le *Capitaine du Peuple*, le *Podestat* et l'*Exécuteur de Justice*. Ces trois Recteurs étaient étrangers à la Commune, les démocrates florentins voulant, en les prenant à l'extérieur, les mettre au-dessus de la mêlée civile et s'assurer leur impartialité. Ils n'étaient, selon l'heureuse définition d'Isodoro del Lungo (*Dino Compagni e la sua Cronaca*), que « la personnification ri-

et la sainte Eglise, il n'y eut point, sur la place de la Seigneurie et par les rues, si grand'liesse qu'on le pourrait croire. Cette guerre, entreprise trois ans plus tôt sous le pontificat de Grégoire XI, s'était achevée dans le mécontentement général. La République, pour la soutenir, avait dû faire alliance avec Sienne et Pise, ses orgueilleuses rivales, voire avec les seigneurs de Milan, ses pires ennemis. Florence la Libre, Florence la Guelfe, avait sollicité l'appui d'un Barnabé Visconti, tyran gibelin ! Et la lutte n'avait pas été toujours heureuse. Faenza mise à sac et ses nonnes violées par les soudoyers du benoît pontife d'Avignon, les femmes et les enfants de Cesena massacrés par les bandes bretonnes de l'Aguto (2), la ville du Lis en interdit, l'ennemi à Prato, ces événements avaient déjà consterné le peuple. Puis, par l'acharnement de la cour papale et de ses légats français, les changeurs florentins avaient vu leurs loges fermées dans toutes les grandes places de la chrétienté; les trafiquants avaient trouvé closes les portes des villes et des ponts et les routes barrées de chaînes devant leurs mulets chargés d'étoffes: ce n'étaient pas moins de deux millions deux cent quarante mille florins d'or que les drapiers de Calimala, les lainiers de Mercato Vecchio et les marchands de soie de Por Santa Maria avaient perdus de la sorte. Et, par contre-coup, les autres artisans, surtout les « menus » — les *minuti*, — tels que teinturiers, barbiers, tailleurs, tondeurs de drap, peigniers et chapeliers, tous gens ignorant les gros profits du *Mont* (3), avaient dû mainte fois fermer boutique. Cependant les plus malheureux avaient été les manouvriers des

gide de leur propre statut, dont chaque rubrique pesait sur leur tête comme un commandement ou une menace ». Quant au *Gonfalonier de Justice*, chargé de veiller à l'observation des fameuses *Ordonnances de Justice* de Giano della Bella (1293) qui, jalouses et vindicatives, constituaient la Charte guelfe, il était le plus haut dignitaire de la République. Elu en même temps et de même façon que les Prieurs, il demeurait avec eux au *Palais de la Seigneurie* (aujourd'hui *Palazzo Vecchio*).

(2) Les Italiens appelaient ainsi le capitaine d'aventure anglais John Hawkwood qui s'était mis au service du pape.

(3) Le *Mont* était la banque d'Etat florentine. La spéculation était en grand honneur à Florence. Sur ces « jeux de Bourse » du moyen âge, voir Gino Capponi, *Storia della Repubblica di Firenze*, Libro IV, cap. 1.

Arts majeurs, nommés *ciompi* (4), car ceux-ci, aux jours que leurs bras demeuraient oisifs, connaissaient la faim. Mais ils connaissaient aussi la colère, et, dans les derniers mois, des troubles avaient éclaté par la ville.

C'est pourquoi, en ce dimanche du mois de juillet 1378, peu de gens eurent le courage de s'abandonner à l'allégresse. Quand le soir vint et que les Prieurs illuminèrent leur tour en signe de réjouissance, les Capitaines du Parti guelfe (5) furent à peu près seuls à mettre des torches aux anneaux de leurs maisons : la guerre extérieure ayant embarrassé les luttes intestines, ils saluaient ainsi le retour des belles batailles civiles.

§

Or, on sut aussitôt, parmi le peuple, que le traité de paix obligeait la Commune à verser au Trésor du Pape un tribut de deux cent cinquante mille florins d'or, et à restituer à l'Eglise tous les biens ravis aux lieux saints et toutes les villes occupées par les mercenaires de Florence ; et cette nouvelle nourrit à nouveau les murmures. Les Prieurs, en leur palais, avaient déjà ouï parler de conciliabules que les *minuti* et les *ciompi* tenaient depuis plusieurs jours en un lieu dit le *Ronco*, proche la porte San Piero Gattolino. Des espions leur avaient appris que les petits artisans, mécontents de n'être représentés à la Seigneurie que par les deux Prieurs des quatorze Arts mineurs (6) et

(4) Quelques historiens prétendent reconnaître dans ce mot une corruption du français *compère*. Cette étymologie est discutée par d'autres.

(5) Le *Parti Guelfe* avait été fondé, après le bannissement des Grands, pour la défense de la République. Il formait un Etat dans l'Etat. Ses Capitaines abusaient de leur droit de *veto* et d'*admonition* (*ammonizioni*) non seulement contre les nobles et les « nouveaux grands » suspects de *ghibellinisme*, mais très souvent aussi contre le menu peuple, qu'ils s'efforçaient de tenir éloigné du pouvoir et des offices. Leur autorité avait été menacée, durant la guerre, par l'institution d'une magistrature nouvelle, celle des *Huit de la guerre*, chargée de conclure des alliances et de pourvoir à la défense du territoire. Ils se crurent — à tort — débarrassés de ces rivaux par le rétablissement de la paix.

(6) Les sept *Arts majeurs* comprenaient l'Art de la Laine, l'Art de la Soie, l'Art de Calimala, les Changeurs, les Médecins et les Pharmaciens, les Juges et Notaires, les Pelletiers. Les quatorze *Arts mineurs* étaient formés de métiers : marchands au détail, cordonniers, bouchers, menuisiers, etc...

furieux de se voir écartés des offices par la volonté du Parti guelfe, songeaient à conquérir une participation plus large au pouvoir. Quant aux *ciompi*, singulièrement ceux de l'Art de la laine, cardeurs, peigneurs, drousseurs et laveurs, las d'être tenus en servitude par l'Official étranger et les maîtres des corporations, ils désiraient s'affranchir et être entendus à leur tour dans les Conseils de la République. Et l'on savait encore que les uns et les autres, *minuti* et *ciompi*, avaient formé nouvellement une *consorteria* (7) et donné mission à trente-deux des leurs de pourvoir en tous lieux à leur commune défense. La Seigneurie, instruite de cette agitation, avait déjà pris soin de renforcer la garde des Recteurs étrangers et mandé de la ville de Castello certain barigel, nommé ser Nuto, que l'on disait rigoureux et cruel.

Ces mesures de précaution n'avaient fait d'ailleurs qu'échauffer davantage les esprits populaires. Le soir même du 18 juillet, jour de la paix, une nouvelle assemblée de conjurés eut lieu à l'Hôpital des Prêtres. On y vit, parmi la foule des menus artisans, bon nombre de gens qui n'avaient guère mine de cardeurs ou de teinturiers, des *admonestés* (8) et des riches du peuple gras que la peur travaillait et qui, pour assurer leurs maisons, leurs florins et leurs membres, étaient tout prêts à se faire *minuti* ou *ciompi*. D'autres encore étaient venus, plus subtils, qui se donnaient l'air d'être les amis du petit peuple, à seule fin de faire fructifier pour eux-mêmes son mécontentement et ses violences.

Cette fois, les Prieurs firent saisir et amener au Palais trois des conjurés. L'un d'eux, certain Simoncino, dit le *Bugi-*

(7) Une *consorteria* était primitivement une association de familles nobles. Les Seigneurs feudataires que la Commune avait contraints de venir habiter dans l'enceinte de Florence, y avaient apporté leurs mœurs féodales et luttaient entre eux contre la bourgeoisie par le moyen de ces *consorterie*. Mais il y eut aussi des *consorterie* populaires. (Voir à ce sujet une savante conférence de Marco Tabarrini, *Le consorterie nella storia florentina del medio evo*, dans *La Vita Italiana nel Trecento*, Milan, Treves.) Peut-être pourrait-on traduire le mot par *Cartel*.

(8) *Gli ammoniti*, c'est-à-dire ceux que le Parti guelfe avait excommuniés à sa manière.

gatto, fut d'abord conduit dans la chapelle de la Seigneurie, où le Prévôt, l'ayant fait agenouiller devant l'autel, reçut son serment sur les saints Evangiles. Puis on le conduisit à l'Audience et on l'interrogea. Or, soit que la majesté du lieu et l'appareil de justice imposassent à cet homme, ou qu'il fût tourmenté, en son âme de chrétien, par la crainte d'un parjure, le Bugigatto, dès ses premiers mots, avoua. Il donna des éclaircissements sur l'origine du complot, sur son but — *corriger les gens qui avaient voulu gâter Florence* — et sur son étendue. Il révéla les noms des douze conjurés, ses compagnons. Et il trahit la date fixée pour le soulèvement ; le lendemain même, sur le point de tierce. Le Prévôt le requit alors de dire les noms des magnats et des artisans du peuple gras qui avaient pris part à la dernière assemblée. Là-dessus, l'homme devint pâle affreusement et demeura un long temps silencieux, puis, paraissant se décider soudain, il cita encore quatre artisans : Giovanni Dini, droguiste, Guglielmo et Andrea, paveurs, et Maso, cordier. Mais les Prieurs n'avaient point manqué de remarquer sa mine et sa contenance et, se penchant l'un vers l'autre, ils en avaient fait réflexion à voix basse. Et le Prévôt ordonna incontinent la torture. Il faisait déjà nuit. Les sergents d'armes du Palais menèrent le Bugigatto, à la lueur des torches, à travers la cour intérieure, jusqu'au lieu des tourments. Mis sur le chevalet, il subit plusieurs traits de corde. Alors, derechef, sa langue se délia et, parmi de grands cris de douleur, il articula un nouveau nom : *messer Salvestro di messer Alamanno de' MEDICI...*

Lorsque cette dernière révélation du Bugigatto leur fut rapportée, les Seigneurs furent tant ébahis qu'ils demeurèrent tout cois et rêveurs en leurs chaires. Messer Salvestro de' Medici, homme nouveau enrichi par les négoces, était dans la République un personnage considérable. Un mois plus tôt, il tenait encore le gonfalon de la Justice, que messer Luigi Guicciardini avait reçu de ses mains.

C'était un homme petit, de chétive apparence, de caractère mal défini (9). Nul ne pouvait se vanter de le connaître bien. Un visage blafard murait son âme. Il possédait souverainement l'art difficile de se taire. On le disait d'esprit subtil. C'était un homme très redoutable. Une affaire menée par lui était grave... Le Prévôt reprit enfin la parole et proposa aux Seigneurs de convoquer en leur chambre les Huit de la Guerre, les Gonfaloniers des Compagnies, les Douze *Bons-Hommes* (10) et les Consuls des Arts majeurs, afin de pourvoir avec eux à la sûreté de l'Etat. Ainsi fut-il fait sur-le-champ. La Consulte résolut en premier lieu de renforcer encore la garde du Capitaine du peuple et de procéder à de nouvelles arrestations, tant pour intimider les conjurés que pour démêler davantage les fils du complot, dont le seul nom de *Medici* venait de laisser entrevoir la complication. Puis les Huit de la Guerre reçurent mission de donner l'alerte aux hommes d'armes de la Commune et aux milices artisanes. Il y eut toutefois, à propos de ces dernières mesures, quelque flottement dans l'assemblée; les *Douze* inclinaient à la temporisation et aux parlements et répugnaient à l'appareil des armes. Finalement, il fut décidé qu'on se contenterait de faire une démonstration au petit jour, sur la place de la Seigneurie, avec les gens d'armes de la Commune. Et l'on envoya querir messer Salvestro de' Medici afin d'ouïr ses arguments et ses défenses.

Messer Salvestro s'en vint de son pas tranquille à la Seigneurie, monta lentement les degrés et parut dans la grande salle. Il était certainement plus à son aise qu'aucun des

(9) *Quello che appare in lui d'incerto serve (cred'io) a definirlo*, remarque finement Gino Capponi (*op. cit.*). Les Capitaines du Parti guelfe le craignaient et avaient tenté de l'exclure de l'office de Gonfalonier de Justice.

(10) Les *Douze Bons-Hommes* qui, adjoints aux Prieurs dans les délibérations graves, avaient été créés en 1321. Il est curieux de voir ainsi, dans l'histoire de la République florentine, les institutions non point se substituer, mais s'ajouter les unes aux autres. Dans leur méfiance démocratique, les Florentins ne croyaient jamais prendre trop de précautions.

Prieurs. Interrogé par Giovanni Cambi, Gonfalonier de Compagnie, il déclara qu'il avait su, en effet, le complot : l'agitation des plébéiens n'était-elle pas visible à tous les yeux? Il ne fit aucune difficulté de reconnaître qu'il avait reçu un jour dans sa maison certain Simoncino et deux autres menus artisans: il avait accoutumé de ne fermer point la porte de sa demeure. Mais, ces hommes l'ayant entretenu de leurs desseins, il avait refusé de s'y mêler. Et il n'était point allé à l'Hôpital des Prêtres. C'était tout.

Il eut licence de se retirer.

La Consulte, après cette audition, se trouva moins assurée que devant. Car messer Salvestro était de ces hommes qui en disent plus par leurs temps de silence que par leurs paroles, semblables en cela à ces écrivains qui déposent leur pensée profonde dans les parenthèses ou, mieux encore, la marquent par des points. Et il avait mis des intervalles entre ses phrases. C'est pourquoi l'assemblée arrêta fermement, cette fois, d'appeler les artisans sous les gonfalons, d'amasser des gens de cheval sur la place de la Seigneurie, d'alarmer par des messagers les villes du terroir, San Miniato, San Gimignano, Prato et toutes les autres terres sujettes à la République, d'aviser du péril les Recteurs étrangers et de tenir prêt au Palais ser Nuto, le barigel, avec ses cordes.

§

Or, ces décisions venaient trop tard.

La Chronique raconte qu'un horloger, qu'elle nomme simplement Niccolo *degli Orivoli* (11), se trouvant ce jour-là à la Seigneurie (soit qu'il dût réparer l'horloge de la tour ou, plus probablement, qu'il fût chargé d'espionner les Prieurs) entendit les cris du Bugigatto que l'on tourmentait au-dessous de lui, et qu'il descendit dans la rue et s'élança par la ville en clamant : *Aux armes! aux armes! Les Prieurs font carnage! Armez-vous, bonnes*

(11) Nicolas *des Horlogers*.

gens, sinon vous serez tous morts! Tôt après, la cloche de l'église du Carmel, dans le quartier de San Frediano, commença de sonner le tocsin, la campane de San Pier Gattolino lui répondit, celle de San Niccolò d'Ognissanti s'ébranla, puis les cloches de Santo Stefano a Ponte, de San Pietro Maggiore, de San Lorenzo, se prirent à s'interroger et à s'appeler dans la nuit. Et, sur quatre places de la ville, les *minuti* et les *ciompi*, ainsi qu'ils en étaient convenus, s'assemblèrent.

Ce fut le 20 juillet 1378, à l'heure de mi-tierce, que la sédition connue dans l'histoire de Florence sous le nom de *Tumulte des Ciompi* éclata de la sorte devant le Palais des Seigneurs. Sur la place, environ quatre-vingts hommes d'armes étaient groupés, la barbute flamande en tête, la lance à la main ; à l'arrivée des rebelles qui, au premier moment, n'étaient guère plus de quatre cent cinquante, ils demeurèrent immobiles, debout près de leurs chevaux. Quant aux milices artisanes, elles ne parurent point. Pourquoi ? Quelle puissance occulte les retint ? Il est malaisé de le dire précisément. Il est moins difficile de deviner qui dirigeait sous main les fureurs de la populace. On sait que les compagnies de Santa Maria Novella, la *Vipère*, la *Licorne*, le *Lion rouge* et le *Lion blanc*, s'étant amassées sous la loggia des Tornaquinci, messer Tommaso Strozzi et messer Giorgio Scali, du peuple gras, persuadèrent aux artisans armés de retourner chez eux. Dans de telles conjonctures, Salvestro de' Medici demeurait volontiers enclos en son palais ; mais il ne lui déplaisait point de voir ses amis s'en aller par les rues.

Ce jour-là, le menu peuple, dont la foule grossissait d'heure en heure, ne fut pas si osé que de donner l'assaut à la Seigneurie. Quelques viretons et carreaux d'arbalète volèrent bien contre les murailles, mais il y eut surtout des huées et de grands cris qui montaient jusqu'à l'Audience des Prieurs : « Ou bien vous nous rendrez les prisonniers, ou bien vous serez tous ards dans votre Chambre ! *Viva il*

Popolo e l'Arti! » Dans les Collèges, on ne savait quel parti prendre. Quelqu'un proposa d'écarteler le Bugigatto et ses deux compagnons et de les restituer à la plèbe par pièces de chair. Le Gonfalonier de Justice, au rebours, était d'avis de les mettre en liberté sans leur faire aucun mal, et son avis finit par prévaloir. Mais, comme ces tiraillements se prolongeaient à la Consulte, ainsi qu'il advient souvent, aux heures de danger, dans les assemblées délibérantes, les gens, sur la place, s'agitaient de plus en plus véhémentement et *faisaient les mauvais*. Un gars ayant crié : « Sus à la maison du Gonfalonier de Justice! » une bande de ces enragés s'en va en droiture à l'hôtel de messer Luigi Guicciardini et le met incontinent à feu et à flammes. C'est le signal des incendies. Les bas artisans se ruent en vociférant sur la maison de l'Exécuteur de Justice. On voit alors un des Prieurs, messer Marignolli, vêtu du rouge *lucco* et précédé d'un massier, sortir du Palais et s'avancer au travers de la multitude que l'appareil de son office intimide un instant, et qui se partage devant lui.

Mais en vain il harangue le peuple pour l'empêcher dans son dessein criminel. En vain, l'Exécuteur lui-même, plus mort que vif, arbore sur sa tour le gonfalon de Justice : Les rebelles enfoncent la porte, envahissent le palais et reparaissent bientôt en démenant au-dessus de leurs têtes l'enseigne magnifique, la large étoffe de cendal blanc croisée de rouge.

Maîtres du gonfalon de Justice, les menues gens se tinrent désormais pour seigneurs de la République. Et tout le jour la plèbe roula de quartier en quartier, marquant son passage d'une traînée de fumée et de flammes. Il suffisait qu'un des forcenés criât : « A la maison d'un tel! » pour qu'aussitôt tous les autres y courussent. Et plus d'un riche du peuple gras, voyant que les révoltés se disposaient à bouter le feu dans la demeure de son voisin, les aida à la jeter bas à coups de pic, afin que la sienne ne fût point brûlée. De tous côtés, *via Maggio*, près de San Frediano, au long du fleuve,

vers le Ponte Vecchio, autour de San Simone, de San Sisto, de San Pietro Maggiore, de Sant'Ambrogio, de Santa Croce, les maisons des riches artisans flambèrent. Le palais de l'Art de la laine ne fut point épargné. Pour qui contempla ce spectacle, le soir, des hauteurs de San Miniato ou de Fiesole, ce dut être merveille que cette foison de grands lis rouges qui s'épanouissaient, parmi les silhouettes des tours, dans la ville de la Fleur.

Puis, à la fin de cette première journée de révolution, les séditieux donnèrent sur la place de la Seigneurie un spectacle inattendu et bien étrange. Ils s'avisèrent, dans leur souveraineté nouvelle, de faire des chevaliers, à l'instar des Grands. C'est de la sorte qu'ils récompensèrent Salvestro de'Medici, deux Alberti, Tommaso Strozzi, Giorgio Scali et plus de cinquante autres. *Facevansi cavalieri, chi per paura chi per forza e chi volontariamente* (12), dit le chroniqueur. Le peuple souverain a de ces fantaisies de roi. Peut-être aussi y avait-il, parmi ces menues gens, quelques consciences en émoi et, sur certaines épaules, des cols qui pressentaient le chanvre : *Si ordiscono lacci a noi* (13), se disaient entre eux les *ciompi*. Et ces gens n'étaient déjà point si sots : ils savaient que, distribuer des honneurs, c'est toujours un peu s'assurer des valets. C'est ainsi qu'ils promurent *ad militiæ cingulum* messer Luigi Guicciardini lui-même, le Gonfalonier dont la maison était encore en flammes. Mais ils n'octroyèrent les éperons d'or qu'à deux des leurs : un cardeur et un boulanger.

Enfin, quand le soleil descendit vers Pise, derrière la montagne, il ne surent plus, à vrai dire, que faire de leurs corps. Leur masse, ballottée par la volonté incertaine des meneurs, traversa le pont *Rubaconte* et songea un moment à camper à San Giorgio, outre Arno ; puis elle descendit le long du fleuve jusqu'au Ponte Vecchio, revint sur la rive

(12) « Des chevaliers se faisaient, qui par force, qui par peur et qui volontairement. »
(13) « On tisse des lacets pour nous. »

droite, rentra dans la ville par la Porte Santa Maria, roula, vira, flotta et finit par s'arrêter sur une place proche de Santa Croce. Quelques têtes chaudes décidèrent de forcer les portes de l'église afin de pénétrer dans la sacristie et d'y ravir les bourses des élections (14) ; mais les Seigneurs avaient pris soin de mettre ces dernières en sûreté. Et ils avaient muni le Palais d'armes et de pierres.

Telle fut, à Florence, cette journée du 20 juillet 1378, un mardi.

§

Le tumulte recommença le lendemain de très bonne heure, après une pluie diluvienne, venue fort opportunément pour éteindre les brasiers de la veille. Mais le soulèvement prit tout d'abord un nouveau caractère que trahissaient les clameurs des rebelles. Ils ne criaient plus, en effet : *Viva il Popolo d'Arte !* mais seulement : *Viva il Popolo minuto !* Le principal événement de cette journée fut l'occupation violente du palais du Podestat. Ni la majesté de ce Recteur étranger, hôte de la République et seigneur de grand lignage — messer Giovanni di Piero, marquis de Monte Santa Maria, — ni la vaillance de ses sergents d'armes et arbalétriers n'empêchèrent les assaillants, qui portaient au-dessus de leurs têtes, en guise d'écus, de longues tables de tavernes, de brûler la porte de sa maison, de pénétrer dans ses chambres, de gâter ses meubles, ses livres et ses registres et, après l'avoir déposé lui-même sans douceur dans la rue, de planter sur sa tour le gonfalon de Justice et les enseignes de tous les Arts mineurs. Tout le reste du jour, ce palais du Podestat fut environné d'une cohue de menues gens qui, le nez en l'air, gueule bée, regardaient les étoffes bariolées des bannières, s'ébahissaient et s'exclamaient, et ne pouvaient en croire leurs yeux.

Cependant des délégués avaient porté à la Seigneurie

(14) Les bourses dans lesquelles se trouvaient les noms des citoyens reconnus aptes aux charges de la Commune et qui servaient aux scrutins par tirage au sort. Elles étaient remplies pour deux ans et gardées par des frères dans la sacristie de Santa Croce.

trois pétitions. Les séditieux s'étaient d'abord contentés de demander que les bas artisans de la Laine ne fussent plus représentés au Palais par les maîtres lainiers, mais eussent leurs consuls propres et, de surplus, que l'Official chargé jusqu'alors de régler les différends et de contrôler les salaires, fût, pour sa partialité, éloigné des boutiques. Ils voulaient maintenant que le peuple « le plus menu », *il minutissimo*, eût accès à tous les offices, celui des Prieurs aussi bien que celui des Douze *Bons-Hommes* et celui des Gonfaloniers de Compagnies, et qu'il prît place dans tous les Conseils, — bref que l'artisan le plus humble, inscrit ou non inscrit aux corporations, fût-il tondeur de drap ou drousseur de laine, pût être revêtu de la plus haute charge de la République : celle de Gonfalonier de Justice. Ils voulaient encore que les *admonestés* fussent rétablis dans leurs droits. Enfin, ces *minuti* et *minutissimi* avaient ce que nous appelons aujourd'hui un programme financier. Ils demandaient que le *Mont* cessât de payer aux prêteurs l'intérêt de leur argent et se contentât de leur rendre le principal en douze années, les créanciers à rembourser devant être tirés au sort ; on ferait dans le délai de trois mois l'estimation de tous les avoirs particuliers, et chacun serait taxé en proportion de ses facultés, la proportion devant être moindre pour les pauvres gens que pour les riches (15). Jusqu'à l'établissement des listes, on ne publierait point de nouvelles tailles.

Sitôt que les Seigneurs eurent ces pétitions entre les mains, ils convoquèrent les Collèges et le Conseil du Peuple et les leur présentèrent sous forme de propositions de lois. Satisfaction entière fut aussitôt donnée aux séditieux. De leurs fenêtres, les Prieurs pouvaient voir maintenant flotter sur la place tous les gonfalons des Arts. Les cris du peuple impatient montaient jusqu'au ciel. Et, pour la deuxième fois depuis le commencement des troubles, les cloches de

(15) Cf. Gino Capponi : Storia della Repubblica di Firenze (l. IV, cap. I).

Florence sonnèrent l'*Ave Maria* du soir; et la nuit, une nuit bleue de Toscane, pacifique et pure, descendit sur la ville et baigna doucement ses murailles et ses tours. Un grand nombre de rebelles s'entassèrent pour dormir dans le palais vide du Podestat.

§

Le lendemain, 22 juillet, qui fut donc un jeudi, le son de la grosse campane appela dès le matin le Conseil de la Commune à parlement, afin que les propositions de lois adoptées la veille par le Conseil du Peuple lui fussent maintenant soumises. A peine la séance était-elle ouverte que la place, à nouveau, se couvrit de gens en armes. La croix-rouge du gonfalon de Justice reparut avec l'*Ange* des *ciompi* (16). Et toutes les bannières des corporations, derechef, se balancèrent çà et là dans la bourrasque révolutionnaire. Et la houle grise de la plèbe recommença de battre lourdement les assises du Pouvoir. De toutes parts les cris éclataient : *Viva il popolo minuto ! Viva l'Arte !* Par instants la rumeur s'enflait tellement qu'elle couvrait, dans la salle du Conseil, la lecture des projets. Ceux-ci furent néanmoins approuvés dans leur intégrité. Et ils passèrent également sans retard au Conseil du Podestat. Quand, dans un Etat populaire, les dirigeants commencent d'apprendre l'obéissance, ils atteignent sans grand'peine à la servilité.

Mais les séditieux, dont l'impatience croissait de minute en minute, n'attendirent point la nouvelle de leur victoire pour assaillir la Seigneurie de plus amples requêtes. Ils voulaient maintenant que l'Etat fût réformé sur-le-champ. Ils exigeaient qu'on brûlât sans délai les bourses des précédents scrutins et qu'on en fît de nouvelles, de façon à amener au Palais une représentation immédiate des menues gens. Et ils déléguèrent Benedetto Alberti pour transmettre

(16) Les *ciompi* avaient jadis reçus de Gautier de Brienne, Duc d'Athènes et Seigneur de Florence (1342-1343), qui s'appuyait sur eux dans sa lutte contre les Guelfes, une bannière où était figuré un Ange.

cet ordre aux Prieurs. Puis, se ravisant encore, avant que leur ambassadeur fût parti pour sa mission, ils décidèrent d'occuper le Palais ; il fallait que tous les Prieurs vidassent incontinent les lieux ; il le fallait, sinon *si farebbe carne* (17) : on prendrait leurs femmes et leurs enfants et on les occirait sous leurs yeux. Messer Benedetto alla faire connaître aux Seigneurs la volonté du peuple. Les Prieurs, pour lors, furent consternés. L'un d'eux, Guerriante Marignolli, s'esquiva prestement, enfila des ruelles et gagna sa demeure. Les autres ne savaient ni se décider à la résistance, ni se résigner à la retraite. Ces magistrats, naguère tant magnifiques, ne paraissaient plus, en leur salle d'audience, qu'un amas de guenilles fouillées et fouettées par le vent. Seuls, messer Alamanno Acciaiuoli et messer Niccolò di Lapo faisaient encore quelque figure. Cependant, dehors, le peuple grondait de plus en plus. Benedetto Alberti proposa qu'on mandât deux bas artisans au Palais pour les installer sur-le-champ dans le Conseil des Prieurs. Cet avis fut adopté sans discussion et l'on adjoignit messer Tommaso Strozzi à Benedetto Alberti pour conduire les pourparlers avec le menu peuple. Mais les séditieux n'y voulurent pas entendre : « Nous avons fait tant d'offenses à ces Seigneurs, disaient-ils, que nous ne pourrons jamais plus nous fier en eux. » Paroles mémorables, quand on y réfléchit, et effrayantes : la violence engendre la peur, de la peur jaillit nouvelle violence. Qui saura jamais la part démesurée de la peur — pusillanimité des Grands et lâchetés plébéiennes — dans les révolutions ?

Cependant, au Palais, les Prieurs assistaient impuissants à la défection de leurs sergents d'armes et de leurs domestiques. Les Huit de la Guerre, peu sûrs, demeuraient enfermés dans leurs chambres. Le Gonfalonier de Justice pleurait sa femme et ses enfants comme s'ils eussent été déjà morts, et, se rappelant le triste sort du Conservateur

(17) Littéralement : « On ferait de la chair. »

Guillaume d'Assise (18), il pensait sentir déjà le froid de la hache sur son col. Tommaso Strozzi, revenu de sa mission, le trouva si pitoyable qu'il l'empoigna sous les aisselles, l'entraîna dehors et, quasiment, le porta jusqu'à sa maison. Alors les autres Seigneurs sortirent tour à tour, et le Prévôt remit à un tavernier qui se trouvait là, près de la porte, les clefs du Palais.

Et la marée populaire, aussitôt, monta. Elle soulevait sur sa première vague un plébéien de grande stature qui portait le gonfalon de Justice. Jeune encore, vigoureux, décidé, cet homme vraiment personnifiait bien le peuple vainqueur. Autour de lui, les cris jaillissaient : *Viva il Popolo minuto !* et l'on entendait aussi : *Viva Michele !* Il se nommait en effet Michele — *Michele di Lando* — et était de son état cardeur de laine. On disait que sa mère et sa femme tenaient boutique de choux et d'herbes au Mercato Vecchio et faisaient dans la ville commerce de pots d'argile. De son père nul n'avait ouï parler. Parvenu à l'Audience, ce Michele di Lando, sans lâcher le gonfalon, monta sur la table et parla. Il pérorait bien. Ses compagnons se taisaient maintenant, l'écoutaient et le regardaient. Et, par ma foi, le gars, à ce moment-là, sans chausses, le torse serré dans une courte camisole, la tête nue, avait fière mine. Certes, il était plus beau dans ce méchant accoutrement que le lendemain, à l'instant qu'il s'assit à cette même table des Prieurs, vêtu de la robe rouge splendide, ou que huit jours plus tard, lorsqu'il se fit adjuger le bailliage de Barberino et cent florins d'or pour son cheval, son pennon et son écu. Tel quel, en savates et en camisole, il fut incontinent proclamé Gonfalonier de Justice. Et la cloche des Prieurs, sonnant à toute volée, annonça à la cité et au terroir de Florence le triomphe de la révolution.

Cependant les *minuti* et les *ciompi* étaient fort embar-

(18) Lors de l'expulsion de Gautier de Brienne, Duc d'Athènes, le Conservateur du peuple, Guillaume d'Assise (Guglielmo d'Assisi) et son fils de dix-huit ans, arrachés au Palais, avaient été mis en pièces par le peuple.

rassés de leur victoire, car ils ne savaient pas au juste comment on forme un gouvernement. C'est pourquoi ils envoyèrent querir messer Salvestro de' Medici et messer Giovanni Dini, leurs amis du peuple gras. Avec le concours de ces hommes, Michele di Lando usa fort sagement de ses pouvoirs. Il prit d'abord soin de faire clore les portes de la ville, afin que les colons des riches ne pussent venir à la rescousse du régime déchu. Et il recommanda à ses partisans de ne faire point de vilenies aux Recteurs étrangers. Enfin, pour divertir la plèbe, il fit dresser les fourches devant la Seigneurie et donna licence d'y pendre le barigel par la gorge.

Ce ser Nuto, que les Prieurs avaient appelé et qui, selon un bruit qui courait, avait rempli toute une chambre du Palais de lacets réservés aux *ciompi*, était, au cours des bagarres, devenu introuvable. Une délation le fit découvrir dans une méchante auberge de la ville, caché sous un lit. Piqué, frappé, plus d'à demi mort, il fut tiré de là et traîné vers la maison des lions, derrière la Seigneurie. D'aucuns le voulaient donner aux bêtes. Un homme eut pitié de lui et l'acheva d'un coup de hache. Des forcenés accrochèrent ensuite son cadavre aux fourches, par un orteil, et l'écartelèrent, et la plèbe délirante porta les quartiers au bout de piques par la ville et hors les murs. Sur quoi, la nuit étant venue, ces gens, contents, regagnèrent leurs logis.

Tandis que le peuple savourait de la sorte les joies de la vengeance, le nouveau Gonfalonier de Justice, toujours aidé de ses conseillers du peuple gras, ne perdait point son temps. Ayant rassemblé autour de lui les syndics des Arts et des *minuti*, il avisait déjà au moyen d'élire de nouveaux Prieurs et de renouveler le Conseil des Douze et les Gonfaloniers des Compagnies. En vue des élections générales, on créa d'abord une *Balia*, c'est-à-dire un comité souverain qui reçut mission de refaire toutes les bourses. Mais, comme ce travail devait durer plusieurs semaines, la Balia

forma un gouvernement provisoire par l'antique moyen des fèves. Huit Prieurs furent désignés de cette manière dans les proportions que voici : deux pour les Arts majeurs, deux pour les Arts mineurs et quatre pour le menu peuple et les *ciompi*; Michele di Lando, lui-même *ciompo*, conservant le gonfalon de Justice, les *minuti* et les *minutissimi* obtenaient, par l'appoint de sa voix, la majorité dans la Seigneurie.

Les nouveaux Seigneurs formèrent aussitôt les Collèges Puis, s'étant mis à l'ouvrage avec le zèle des néophytes, ils prirent d'abord soin d'alléger la misère du petit peuple en lui faisant distribuer du grain et en lui donnant du travail ; les boutiques et les officines se rouvrirent, et l'Etat, pour mettre fin au chômage, ne commanda pas moins de deux mille draps aux lainiers du Mercato Vecchio. La gabelle de la farine fut abolie. Les séditieux qui, jusqu'au 24 juillet, s'étaient rendus coupables d'incendies et de rapines, bénéficièrent d'un pardon général ; on nomma des pacificateurs pour aplanir tous les conflits. En suite de quoi la Seigneurie populaire s'occupa de fortifier son pouvoir. Sans entrer en lutte ouverte avec le parti guelfe, elle avisa aux moyens de combattre les effets des *admonitions* et fit mettre dans les nouvelles bourses le plus possible de noms plébéiens, de sorte à assurer la perpétuation du régime ; et elle créa, avec la masse des *ciompi*, trois Arts nouveaux, ce qui porta à dix-sept le nombre des Arts mineurs ; ainsi fut fondé l'Art des *ciompi de la Laine*. Enfin, elle adopta ce principe que les noms valables pour la magistrature des Prieurs le seraient pareillement pour toutes les charges de la Commune et du Peuple.

Au surplus, elle assembla mille arbalétriers pour sa défense.

Là-dessus, toutes les cloches de Florence sonnèrent à grand'joie, et l'on chanta un *Te Deum* en l'église cathédrale de Santa Maria del Fiore. Mais un ouragan qui balaya en ces jours la vallée de l'Arno, troubla grandement les fêtes.

§

Certes il la connaissait bien, *la sua Fiorenza*, le poète qui lui adressa ces vers :

E se ben ti ricordi e vedi lume
Vedrai te simigliante a quella inferma
Che non puó trovar posa in su le piume... (19)

L'airain des cloches florentines vibrait peut-être encore lorsque la méfiance et la suspicion, venins subtils terriblement destructifs, recommencèrent de gâter les âmes populaires. Les *ciompi* de l'Art de la Laine, les premiers, s'agitèrent. En passant près des grands âtres noircis qui marquaient désormais les places des maisons et des palais où leurs mains avaient naguère bouté le feu, ces gens, malgré le pardon, ne se sentaient point à l'aise. Et moins encore en voyant le Palais des Prieurs se peupler de gens d'armes. *Noi abbiamo fatto tante offese a questi signori che noi non ci potremo mai più fidare di loro*, répétaient-ils toujours. Et puis, comme le dit bien Machiavel, les *humeurs* du peuple, une fois mises en mouvement, ne reposent pas de sitôt. L'Art mineur des *ciompi* de la Laine, à peine créé et déjà mal satisfait de son sort, tint, dès le 27 août, sur la place San Marco, une grande assemblée et décida de présenter une pétition aux Prieurs. On chargea un maître d'école qui se trouvait là, certain Guasparre del Ricco, de rédiger les nouvelles revendications. Et les *ciompi*, au nombre de deux mille, se rendirent en tumulte sur la place de la Seigneurie. Le maître d'école les accompagnait, portant au côté sa besace gonflée de parchemins.

Il est impossible de dire au juste ce que voulaient ces pauvres gens que la faim, — la faim du pain plus encore que celle de la justice, — avait trop longtemps tenaillés. On sait seulement qu'ils se méfiaient de la *Balia* à laquelle Michele di Lando et ses conseillers avaient donné mission

(19) « Et si tu te souviens bien et vois clair, — tu te verras semblable à cette malade — qui ne peut trouver le repos sur les plumes... » (Dante, *Divine Comédie*, Purg., VI.)

de refaire les bourses des scrutins ; ils requéraient qu'elle fût dessaisie et que les syndics des Arts fussent tenus durant dix ans loin des offices. Ils réclamaient l'annulation de toutes les dettes. Ils demandaient encore qu'on brûlât les Livres du *Mont*, qu'on diminuât la paye des Huit de la Guerre...

Ils obtinrent aussitôt gain de cause sur la plupart de ces points, car leur tumulte répandait la terreur dans la ville. Mais il advint ensuite devant la Seigneurie une scène inénarrable. Ces gens furent pris soudain d'une sorte de démence. Leur scribe Gaspard s'étant installé avec son écritoire contre la balustrade du Palais, les plus enragés se précipitèrent vers ui et se mirent, ensemble, à lui dicter de nouvelles pétitions. L'un le tirait par la manche en criant : *Scrivi, Guasparre, io voglio così !* (20) Un autre lui mettait l'épée sur la gorge : *Ed io voglio così !* (21) Un troisième déchirait la feuille sur laquelle le bonhomme avait commencé d'écrire, en arrachait une autre de sa besace et la lui jetait sous le nez en hurlant : *Vuole star così* (22). Le pauvre maître d'école ne savait où donner de la tête.

Il est difficile de dire ce qui sortit de cette confusion. Mais il semble bien que Michele di Lando se soit séparé, dès ce jour-là, de ses anciens compagnons de lutte.

Les cardeurs, abandonnés à leur seule force, s'en furent, le soir de ce 30 août, à Santa Maria Novella où ils s'enfermèrent, pour délibérer, dans la chapelle du second cloître. Mais ils n'arrivaient point à donner une forme aux désirs qui bouillonnaient en eux. C'est pourquoi ils s'avisèrent de prendre conseil auprès du supérieur du monastère et le prièrent de leur donner des frères « honnêtes et de bonne vie » qui pussent leur enseigner les choses utiles et justes. Puis un vent de tempête fit de nouveau chavirer ces âmes simples : qui voulait chasser les maîtres des Arts pour les rem-

(20) « Ecris, Gaspard, voilà ce que je veux! »
(21) « Et moi, voilà ce que je veux! »
(22) « Voilà ce qu'il faut mettre! »

placer par des apprentis ; qui proposait d'occire tous les gens du peuple gras pour prendre leurs biens ; et d'autres, confondant dans une même haine la patrie et le parti au pouvoir, étaient d'avis, comme les Gibelins après la journée de l'Arbia, de raser Florence ou, pis encore, de la vendre à l'étranger. Enfin, il se déterminèrent à créer, sur le modèle du Parti guelfe, une *Balia*, composée de huit des leurs, qu'ils appelèrent les Huit de Santa Maria Novella, et d'un conseil de seize Officiaux du menu peuple, et ils résolurent de faire entrer cette Balia plébéienne au Palais et d'en imposer la tutelle aux Prieurs. Et ils firent connaître à tous les Arts leur dessein de réformer le gouvernement de la Commune.

Cependant, au Palais, les bourses étaient prêtes pour les élections et le moment était venu de tirer au sort les nouveaux Prieurs et d'élire semblablement les Consuls des Arts et leurs Conseils. Comme on avait expurgé les listes au profit des *minuti* et des *ciompi*, Priorat, Consulats et Conseils se trouvèrent formés presque entièrement de gens du peuple menu et de la plèbe.

Or, le 31 août au matin, les *ciompi* de Santa Maria Novella envoyèrent deux de leurs hommes au Palais, en les chargeant de recevoir le serment des anciens et des nouveaux Prieurs. Sitôt que ces délégués furent entrés dans la salle d'audience, ils requirent les Seigneurs de jurer fidélité à la *Balia* des *ciompi* de la Laine et ils commencèrent à faire l'appel des noms à la façon de maîtres orgueilleux et durs qui tancent leurs valets. *Dove sei ?* (23), criaient-ils lorsque l'un des Prieurs tardait quelque peu à répondre. Mais, quand le tour à jurer vint au Gonfalonier Michele di Lando, celui-ci dit aux deux hommes: « Attendez, je serai là tout à l'heure. » Et il s'en fut un instant dans la chambre voisine. Il reparut armé d'une grande épée. Sa mine était terrible : « Où sont donc ces traîtres ? » criait-il. Les deux

(23) « Où es-tu? »

ciompi, pris de peur, tentèrent de fuir en gagnant le grand escalier. Mais ce Gonfalonier cardeur de laine savait jouer de l'espadon. D'un premier coup, il blesse au bras l'un des compagnons. D'un second, rudement bouté sur la tête, fait choir l'autre dans l'escalier ; l'homme roule de degré en degré ; juste à ce moment, un frère de la Chambre montait, portant du vin pour les Prieurs ; le *ciompo* le heurte dans sa chute et le renverse si malement que le pauvre homme se rompt la nuque et trépasse sur-le-champ. Et le *ciompo* demeure étendu près de lui, mort ou peu s'en faut, sur le pavé du vestibule, dans le sang et le vin.

§

La chute de ce cardeur entraîna la ruine de tous les *ciompi*. De sa grande épée, Michele di Lando avait donné le signal de la réaction. Celle-ci fut rapide et décisive. Les rebelles, assaillis sur la place par les autres Arts et par des hommes d'armes que les Seigneurs avaient fait venir secrètement du terroir, pensèrent être tous massacrés. Ils se retirèrent en désordre par la rue des Megalotti, cherchèrent un refuge dans les maisons ou gagnèrent les portes de la ville et se dispersèrent par la campagne. Michele di Lando, faisant porter devant lui le gonfalon de Justice, parcourut toute la cité en criant : « Vivent les Arts et le Peuple, et meurent les traîtres qui voulaient mener à tyrannie le gouvernement de notre bonne ville ! »

Après cette déconfiture des *ciompi*, le Palais demeura encore quatre années au pouvoir des Arts mineurs ; mais les Arts majeurs y eurent toujours des sièges. Les conjurations, les brigues et les bannissements reprirent de plus belle. Messer Giorgio Scali, ayant voulu se mettre au-dessus des lois, eut le chef violemment séparé du tronc. Puis, au mois de janvier de l'an 1382, les Arts majeurs se soulevèrent à leur tour et renversèrent les « menus ». Michele di Lando fut exilé. Et la fièvre des jalousies démocratiques et les fureurs civiles continuèrent de travailler Florence.

Cependant un homme que vous avez vu plusieurs fois, au cours de ce récit, paraître et disparaître, comme qui dirait à une lucarne qu'il eût lui-même prudemment entr'ouverte et refermée, — cet homme, messer Salvestro de' Medici, cherchait un remède à l'usage de *Fiorenza inferma*. Et il semble bien qu'il le trouva...

Le secret n'en fut point perdu pour les hommes de sa race. Après Sylvestre, il y eut Cosme, il y eut Pierre. Il y eut Laurent, — Laurent de Médicis, Laurent *le Magnifique*.

HENRY MASSOUL.

LE ROI THÉODORE[1]

ROMAN CORSE

—

III

Entre Aleria et Cervione : le passé et l'avenir

M. de Neuhof ouvrit les yeux, toussa, étendit les bras, se gratta l'oreille gauche et se dressa sur son séant.

Quilico, qui guettait le réveil de son maître, l'avertit que les principaux de la nation sollicitaient l'honneur de lui présenter leurs devoirs.

— Déjà! soupira le baron.

Il se fit néanmoins coiffer de sa plus belle perruque, rafraîchir le visage et passer une veste de soie bleue, avec un grand cordon et les plaques de quelques-uns de ses ordres, cependant que ses esclaves maures besognaient en silence pour donner à la chambre et au lit un aspect majestueux. Ayant vérifié sur un miroir de Venise la sérénité de ses traits, il s'assura d'un regard circulaire que tout était bien rangé et commanda d'introduire les visiteurs.

Ils entrèrent au nombre d'une dizaine. C'était déjà une petite cour qui se pressait dans la ruelle du roi. Costa pourtant fut seul à l'appeler « Sire ». Théodore ne s'irrita point contre les autres : il lui importait bien davantage de connaître leurs dispositions, une fois dissipées les fumées de l'enthousiasme et de l'ivresse. Si elles étaient bonnes, il ne serait pas difficile d'apprendre à ces gens les formes que l'on doit aux têtes couronnées.

(1) Voyez *Mercure de France*, n° 669.

Il les questionna donc sur un ton à la fois impérieux et détaché.

Au nom de tous, Giafferi répliqua :

— Nous sommes fixés. Il suffit à Votre Excellence de signifier au peuple notre accord et nos décisions. Vous serez élu roi d'un consentement universel.

Chacun des autres vint à son tour confirmer cet avis.

Mais Neuhof, qui déjà parlait en maître, leur remontra qu'il ne fallait rien précipiter. Arrighi, de Corte, n'avait pas encore répondu à son appel; Fabiani, qui pouvait recruter en Balagne de nombreux partisans, n'avait sans doute pas même reçu sa lettre. Avant tout, il convenait d'attendre l'arrivée de ces deux grands chefs. Deux jours au moins seraient nécessaires à Fabiani pour gagner Aleria.

— Accordons-nous ce répit. Deux jours de repos et de plaisir nous prépareront à notre lourde tâche.

Sur ces mots, Théodore congédia ses courtisans, à l'exception du chanoine Albertini, qu'il fit asseoir à son chevet.

Il étendit sa main gauche à plat sur la couverture et contempla fixement, à l'annulaire, le chaton d'une bague. Les regards du prêtre suivirent les siens et s'arrêtèrent sur le même objet. C'était une pierre dure, noire, de forme carrée, sertie dans de l'or jaune; l'intaille, très nette, figurait une croix de Saint-Jean, ornée aux quatre angles de roses épanouies.

Sous les pans de son rabat, le chanoine tira une chaîne à mailles fines et, entre deux doigts, tendit à l'étranger un médaillon où apparaissait, gravée pareillement, la même figure.

— Frère, dit-il, je te salue. Sans le savoir, c'est la cause d'un frère que j'ai plaidée l'autre jour à Matra. Comme j'avais raison de leur dire, à ces ignares, qu'un homme de ta sorte, abordant sur nos rivages dans les jours où

l'Eglise célèbre l'Annonciation de la Très Sainte Vierge, leur apporterait la délivrance!

— Tu ne t'es pas trompé, frère, répliqua Théodore.

Il prit sous son oreiller une feuille de vélin, couverte de chiffres et de dessins géométriques :

— Comme tu vois, j'ai noté sur la circonférence du Zodiaque les positions planétaires, le méridien et l'horizon pour deux dates : celle de ma naissance à Cologne et celle de mon arrivée dans cette île. Tu en sais assez, je pense, pour discerner ce que me promettent les astres.

Ils restèrent un long moment silencieux. L'ecclésiastique vérifiait soigneusement les calculs de M. de Neuhof.

— J'aperçois dans ton ciel, proféra-t-il enfin, d'admirables rencontres. Elles prédisent à coup sûr une soudaine élévation : gentilhomme de bonne naissance, mais non de sang royal, tu deviens le fondateur d'un grand empire. Le feu, la guerre te doivent donner ce que d'autres reçurent de leurs ancêtres. L'eau t'est contraire...

— Elle me le fit bien voir, interrompit le baron, quand ma galère quitta Tunis et jusqu'au moment où nous arrivâmes en vue d'Aleria.

Une grimace de dégoût contracta son visage au souvenir des souffrances sans gloire que lui avait infligées le mal de mer.

Il reprit le papier et continua :

— Tu as su lire l'essentiel de mon horoscope. Ce n'est pas tout. Un calcul de Kabbale numérique t'en apprendra plus long. Je suis né le 24 août 1694; j'arrive dans ton pays le 13 mars 1736. Regarde la somme des jours, puis celle des années...

Albertini lut :

$$1694 + 1736 = 3430$$
$$24 + 13 = 37$$

— Eh bien? demanda-t-il.

— Fais, dans les deux sommes, l'addition des chiffres, ordonna Théodore.

— Dix partout, s'écria le chanoine, éperdu d'admiration et de terreur.

Avec un tremblement des lèvres et des mains, il répéta :

— Dix! Le nombre des Sephiroths, des aspects du Verbe, des chœurs angéliques!

— Il y a mieux encore, dit Neuhof. Je te montrerai quelque jour comment les vingt-deux clefs du tarot, correspondant aux vingt-deux arcanes de la doctrine, confirment ces oracles de mon destin, dont tu pressens déjà toute la splendeur. Mais il faut que je me lève pour m'aller offrir à l'amour de mes sujets. Nous reparlerons de tout cela... Maintenant, va, mon frère, où ton devoir t'appelle. Tiens! garde et médite ce papier...

En s'abandonnant, quelques instants plus tard, aux soins de ses habilleurs, il revoyait la figure terne, soudain transformée par l'extase, du prêtre Rose-Croix.

— En voilà un, songea-t-il, qui a la foi!

Lui-même n'était pas toujours sûr de la sienne.

C'est en Hollande que de mystérieux compagnons l'avaient initié. Il crut d'abord, de toute sa ferveur, à leur enseignement et poussa fort loin l'étude des sciences kabbalistiques, de l'astrologie, de la médecine spagyrique.

Il frémissait encore, d'une fière et voluptueuse angoisse, au souvenir de certaine nuit d'Amsterdam, où, dans l'arrière-salle d'une taverne, un adepte, un vieux Juif aux cheveux blancs, les bras levés, flétris aux deux poignets par les stigmates de la question, lui avait dit : « Tu seras Roi ». Plus tard, avec la misère, les désillusions étaient venues. Dures années où, pour gagner un pain très noir, il jouait du violon, fabriquait des onguents, composait des philtres d'amour, essayait de vendre des tableaux ou des « curiosités », offertes en paiement par les matelots étrangers qu'il racolait sur le port et menait chez des filles.

Il ne devait jamais revoir son prophète, retombé peu après entre les mains des juges, questionné plus adroitement — sans doute aussi plus sévèrement que la première fois, — convaincu de sorcellerie et de meurtre rituel, brûlé enfin comme il se doit.

L'année suivante, à Rome, M. de Neuhof, dans le même temps qu'il liait amitié, sous le nom de Romberg, avec les bonnes religieuses du mont Quirinal, s'était intéressé aux travaux d'un moine errant, frère prêcheur chassé de son ordre et qui cherchait la pierre philosophale. Il avait vu, sous l'action du feu secret, passer au noir, puis au blanc les matières placées dans l'œuf de verre de l'athanor; après plusieurs jours de cuisson, elle présentaient, comme l'annoncent les traités d'alchimie, toutes les couleurs du prisme. Jamais pourtant le moine n'avait pu dépasser cette période du grand œuvre que les maîtres dénomment *Azoth* et qui promet l'imminente apparition du prodige. Il s'obstinait, accusant de ses échecs l'imparfaite pureté des produits dont il disposait, recommençant, avec des soins toujours plus délicats et de plus fermes certitudes, sa décevante poursuite. Le baron s'était vite lassé et l'avait planté là. Passant de Rome à Florence, puis de Paris à Londres, il était ensuite retourné en Toscane, où la politique devait lui offrir, mêlées à beaucoup de déboires, quelques occupations plus profitables.

Le passé était le passé. Demain, Théodore de Neuhof serait roi de Corse : le sorcier juif n'avait pas menti, la Kabbale non plus; les astres, les nombres, le tarot s'accordaient à prédire un triomphe...

Quilico, ayant achevé la toilette de son maître, fit mander à toute la maison que Sa Majesté allait sortir. Les chefs, avec leurs clients, se rangèrent sur le passage du souverain, qui, vêtu d'écarlate comme la veille, suivi de six intendants et de trois esclaves, saluait avec cette grâce aisée et fière à quoi se reconnaissent les princes.

Il exprima le désir d'aller, en se promenant, jusqu'au mouillage de la galère.

Quand il y fut, son cortège s'était grossi d'une multitude de curieux. Aux enfants qu'il avait rassemblés, Costa, gravement, apprenait à crier : « Vive le Roi! »

Les forçats, surveillés par des marins en armes, déchargeaient la cargaison du navire. Ils avaient rangé sur le sable des barils de poudre, des fusils, des sabres d'abordage; ils alignaient en rangs serrés, par centaines de paires, des bottes à la turque. Le capitaine Dick, d'une voix brève, assignait à chacun sa besogne. Le bâton des comites rythmait vivement le travail; le nerf de bœuf des argousins rectifiait sans retard les erreurs.

Théodore déclara que les bottes seraient distribuées aux patriotes : chacun des principaux de la nation devait remettre à l'Anglais une liste de ses hommes; Dick, avec le lieutenant-colonel commandant les gardes du corps, veillerait à la répartition; deux lots seraient mis en réserve pour les partisans d'Arrighi et de Fabiani. Quant aux armes, on les déposerait à la citadelle jusqu'au jour où l'armée royale, complètement organisée, serait prête à entrer en campagne. Il y avait encore, à fond de cale, de l'artillerie, mais on ne pouvait la débarquer avant le lendemain.

Bientôt, des groupes de Corses, chaussés comme les janissaires du Grand Seigneur, foulèrent avec magnificence le pavé de la ville. Les tièdes, à leur vue, éprouvaient un secret dépit d'avoir manqué de flair et de hardiesse. Leurs femmes les accablant de reproches, quelques-uns répondirent qu'il ne leur convenait pas de disputer aux pauvres les aumônes de l'étranger. Cependant, ils se promirent de figurer en bonne place aux distributions d'armes.

Dans la matinée du jeudi, Neuhof accrut par de nouvelles largesses le nombre de ses dévots : il fit jeter au peuple, du haut de son balcon, des poignées de sequins.

Le chanoine Albertini travaillait le clergé; les chefs s'employaient auprès de leurs clients. Giafferi envoyait des courriers dans les hameaux et ralliait à son enthousiasme une parenté innombrable.

Mais Arrighi et Fabiani n'arrivaient pas. Théodore et ses conseillers résolurent de gagner le village de Cervione.

Au moment de partir, une dispute éclata. Les gens de Paoli prétendaient marcher en tête du cortège : leur maître n'était-il pas de meilleure maison que Giafferi? Plus nombreux, plus ardents royalistes, les partisans de ce dernier se rebiffèrent. Les autres ne voulurent pas céder. Des injures renouvelées de l'*Iliade* retentirent sous les murs de la forteresse. Des lames de stylets brillèrent sous les poings fermés. La poudre même parla : deux balles vinrent s'incruster dans un vantail de chêne.

Alors s'éleva un concert de vociférations furieuses. Chaque parti accusait l'autre d'avoir tiré. Les appels des deux chefs n'arrivaient plus à dominer les cris. D'un seul mouvement, les deux troupes adverses, qu'ils avaient réussi à maintenir aux deux extrémités de la place, se couchèrent en joue.

Une double salve allait déchirer l'air lorsque, soudain, la porte du château s'ouvrit à deux battants et Théodore parut. Laissant derrière lui son escorte, il s'avança, la canne haute, entre les fusils horizontaux.

La vivacité de sa démarche, son air à la fois confiant et résolu, la fière assurance de son regard paralysèrent les Corses. Il y eut quelques secondes de silence et d'immobilité, puis les crosses, une à une, sonnèrent sur le pavé.

En quelques paroles véhémentes, le roi fit honte à ses sujets de leur absurde querelle. Il proclama que, si pareille chose venait à se renouveler, il remonterait à son bord et les abandonnerait à leur juste infortune.

Chefs et clients baissaient la tête.

— Puisque vous m'avez confié le soin de libérer votre pays, acheva Neuhof, c'est à moi qu'il appartient de ré-

gler les préséances. Le seul mérite guidera mon choix. Que chacun se le tienne pour dit. J'exige une soumission immédiate et complète.

Il regagna la cour de la citadelle, après avoir invité Paoli et Giafferi à renvoyer leurs hommes et à venir prendre ses ordres.

Quand ils se présentèrent, assez penauds, devant Sa Majesté, qui se tenait assise dans la salle basse, Elle ne daigna pas leur adresser la parole. Un chambellan, debout à la droite du fauteuil royal, leur lut les volontés du souverain : il fallait désarmer sur-le-champ les instigateurs de la bagarre, n'emmener à Cervione que cent patriotes éprouvés; Giafferi devait en fournir trente pour ouvrir la marche et trente pour l'arrière-garde; quarante soldats de Paoli formeraient le gros; le roi et sa maison prendraient place avec les deux chefs, entre le premier et le second groupe; le départ était fixé à cinq heures.

La lecture achevée, Théodore, d'un geste, congédia ses deux feudataires.

On sortit de la ville un peu avant le coucher du soleil, sans mot dire et dans le plus grand ordre.

A une portée de fusil des dernières maisons, on entrait dans l'épaisseur verte et bruissante du maquis. Pour ceux d'Aleria, dont les regards suivaient sa marche, la colonne, sur le sentier étroit, ne fut bientôt plus qu'un long serpent noir déroulant ses anneaux. Le roi et Giafferi à cheval, Paoli sur sa mule, restèrent visibles un peu plus longtemps que les autres. Bientôt tout disparut, absorbé par la houle des myrtes, des arbousiers, des oliviers sauvages.

Il ne convenait pas au baron de Neuhof d'arriver à Cervione en pleine nuit. Afin d'y faire, le lendemain, au grand jour, une entrée solennelle, il résolut de bivouaquer sur les bords de la Bravona.

Le torrent, grossi par la fonte des neiges, mais assagi par la faible déclivité du terrain, s'éparpillait en ruis-

seaux sur un large lit de pierrailles, bordé d'arbustes et piqué çà et là de touffes d'ellébore. Sur un tertre, une cabane de bergers se tassait, amas de pierres et de branchages enchevêtrés. On l'accommoda le mieux possible pour le sommeil de Sa Majesté.

Avant de s'y établir, Théodore voulut inspecter le campement de ses hommes. Les uns, assis autour des feux qu'ils avaient allumés, tiraient de leurs sacs de cuir du pain d'orge, des châtaignes, du fromage, et mangeaient silencieusement. Leurs yeux, où la flamme faisait danser des reflets rouges, ne se détournaient pas au passage de leur nouveau maître. D'autres, allongés ou lovés sur le sol, dormaient déjà, tout hérissés de cartouchières, de pistolets et de poignards, le fusil serré entre les jambes ou étendu sous la main droite.

Oubliant sa colère, son indignation de tantôt, le roi les regardait avec bonté. Leur confiance, leur dévouement l'attendrissaient. Ces braves gens, prêts à forger sa gloire et à partager ses périls, ne seraient pas déçus : le royaume de Corse naîtrait de leur héroïsme, guidé par sa haute sagesse.

Dans sa hutte, il chercha vainement le sommeil. Il se sentait fiévreux. Assailli par mille souvenirs, il s'efforçait de les écarter pour voir plus clair dans le présent, pour préparer d'un esprit plus ferme la tâche des jours futurs; son esprit bandé comme un arc n'arrivait ni à mettre en fuite les ombres mobiles du passé ni à crever l'épais nuage de l'avenir. Les images tourbillonnaient dans sa tête comme, au sabbat, les corps délirants des sorcières entre les bras noirs des démons.

Peu à peu, cependant, le désordre de ses pensées s'apaisa : il mesurait plus exactement les étapes franchies, faisait le point, formulait des résolutions précises.

Il se rappelait sans amertume toutes les avanies dont avait souffert autrefois son orgueil de hobereau westhphalien.

Avant lui, son père déjà s'était assuré que l'air du siècle est rude pour les routiers allemands, réduits à se cantonner sur leurs terres misérables ou contraints de vendre leur sang à des princes étrangers. Capitaine aux gardes du corps de l'évêque de Munster, Antoine de Neuhof avait abandonné le service de ce prélat pour épouser la fille d'un drapier de Viseu en Liégeois; son beau-père, qu'il croyait riche, mourut un an après le mariage et ne laissa que onze mille florins. La famille de l'ancien reître, indignée de sa mésalliance, le renia. Il alla s'établir en Lorraine, où il s'éteignit dans la pauvreté, ne léguant à sa femme d'autres biens que deux enfants en bas-âge, dont le second était Théodore, âgé de quelques mois à peine. La veuve, retournant à sa roture, se remaria plus tard au sieur Marneau, commis des douanes à Metz.

C'est elle pourtant qui devait apprendre au jeune baron à vénérer la mémoire de ses nobles ancêtres et l'adjurer de relever leur blason. C'est elle encore qui sut donner pour mari à sa fille Elisabeth un homme de qualité, le comte de Trévoux.

Théodore se révéla d'un placement plus malaisé. Madame, duchesse d'Orléans, qui le prit parmi ses pages, le trouvait joli, de tournure agréable et causant bien, mais s'alarmait de ne pas découvrir en lui la marque des solides vertus allemandes. Il s'était vite acclimaté à Versailles. La princesse palatine l'eût souhaité balourd et sérieux : il ne tarda pas à s'affirmer l'émule en rouerie de celui qui devait être le Régent.

Dès qu'il fut en âge de servir, Madame l'ayant recommandé à l'Electeur, il obtint en Bavière une bonne compagnie. Un gentilhomme à court d'argent et qui n'accepte pas sans colère cette humiliante condition tombe, aux armées, en de fatales conjonctures. Le jeu offre quelques ressources, mais, si la chance boude, il faut bien l'aider à sourire. Le jeune officier ne s'en fit guère faute. Cer-

tain soir, des seigneurs perspicaces trouvèrent excessives les privautés qu'il prenait avec la capricieuse déesse et prétendirent lui défendre le pharaon. Dans le dessein de jouer désormais honnêtement, il pratiqua sans étude l'art de faire des dettes et celui de ne les payer point. Madame, l'ayant appris, s'en indigna.

Poursuivi par des créanciers incivils, il alla chercher un refuge à Paris, auprès de sa sœur Trévoux. La comtesse lui fit de tendres remontrances; le comte, en termes peu courtois, le menaça de la Bastille. De fureur, Théodore pensa étrangler son beau-frère. Il l'eût peut-être fait si la douce Elisabeth ne lui avait fourni les moyens de gagner l'Angleterre. Peu après, il passait en Suède, où il commença d'apprendre la politique en entrant dans les complots de Goertz et de Gyllenborg.

Le ministre de Charles XII le chargea bientôt d'une mission en Espagne. L'affaire qu'il devait y négocier avec Alberoni pouvait, du coup, le rendre, à vingt-quatre ans, riche et considéré. Déjà il se promettait de montrer son mépris à Trévoux, d'éblouir ses anciens camarades de Versailles. Mais il avait à peine pris langue avec les Espagnols que le roi de Suède mourut. Au printemps suivant, le baron de Goertz était décapité. Tout s'écroulait.

Abandonné à lui-même dans un pays où, son maître tombé, personne ne voulait plus le connaître, Neuhof vécut de pénibles moments. Il n'était pas homme à jeter le manche après la cognée. Voyant se lever sur l'Escurial l'étoile de Ripperda, il s'empressait de courtiser ce futur ministre, lui plaisait, épousait grâce à lui lady Sarsfield, fille d'un lord jacobite réfugié à Madrid, et restaurait pour quelque temps la façade lézardée du palais de ses rêves.

La sotte figure et les insupportables prétentions de son épouse ne tardaient pas, hélas! à lui imposer de coûteuses maîtresses. Devenue grosse, la baronne lui parut plus laide, plus encombrante que jamais. Dans l'obligation de

s'en séparer, il ne put se résoudre à n'emporter d'elle au moins un souvenir; son choix s'arrêta sur les bijoux : il les rangea au fond d'un sac et partit avec eux pour la France.

Ah! que l'air de Paris était donc délicieux! Duchesses ou catins, les femmes, toutes les femmes s'y montraient aussi généreuses que spirituelles et bien faites. John Law régnait en maître sur un monde charmant, que son génie rendait heureux. Plus confiant dans le système de l'Ecossais qu'il ne l'avait jamais été dans les faveurs de Ripperda, Neuhof, malgré de louables efforts, ne réussit pas à conquérir d'emblée l'estime de celui qui comblait de richesses et la cour et la ville. L'agiotage, pourtant, lui procurait quelques aubaines, auxquelles venait s'ajouter bientôt la récompense de services secrets rendus à la maison d'Autriche.

Sauf qu'il n'avait pas réussi à rentrer en grâce auprès de Madame et que les méchants brocards de cette princesse le gênaient parfois dans ses entreprises, le baron reprenait de l'assiette. Répit de courte durée : son beau-frère Trévoux lui cherchait d'injustes chicanes, sa femme quittait Madrid pour le venir rejoindre. La sottise de sa famille le décidait à s'embarquer pour la Hollande, où, comme on l'a vu, il devint Rose-Croix, acquit plus de talents nouveaux que de florins et se perfectionna dans l'art de la diplomatie.

C'est au pays de Dante qu'il trouvait enfin un théâtre digne de lui et un rôle à sa taille. Un de ses compatriotes, banquier à la cervelle épaisse, l'avait bien fait jeter quelques mois, pour des vétilles, dans une prison toscane : petit malheur, que Théodore se rappelait sans humeur, en y opposant la revanche royale offerte peu après à Lord Stonehaven par la Sérénissime République de Gênes.

Ainsi songeait le roi de Corse, dans sa cabane de berger, au bord de la Bravona.

Il comprenait, à cette heure, que, dans son trouble passé, deux forces ennemies s'étaient toujours affrontées au fond de sa conscience : la morgue brutale de ses ancêtres allemands, l'avidité cauteleuse qu'il devait à toute une lignée de petits marchands du Liégeois. Pendant sa longue jeunesse, ni les leçons de Versailles ni les expériences accumulées depuis n'avaient su fondre en un robuste alliage, dans le creuset de la volonté, l'or vierge du sang féodal et l'humble cuivre des vertus bourgeoises.

De ses luttes intérieures, il n'était résulté, dans les traverses difficiles, que maladresse et désarroi. Des frissons de chien battu le rendaient lâche en des occasions où l'audace l'eût sauvé; quand il fallait user de patience et de finesse, des colères foudroyantes lui faisaient abattre son jeu à l'instant même où l'adversaire allait lui découvrir le sien.

Mais à force de jouer tour à tour tant de personnages divers, il avait fini par se connaître. Se connaissant, il pouvait se dominer, utiliser ses dons au lieu de les gaspiller. C'est à Gênes qu'il s'y était mis, avec une élégance, une précision, une sûreté d'allures et de propos dont il demeurait encore tout ébloui.

Depuis le jour où il avait résolu, sans douter du succès, cette double conquête : l'amour de Vannina et le trône de Corse, tous ses desseins s'accomplissaient à point nommé. Certes, la tâche était restée ardue durant tout le temps consacré aux préparatifs de l'expédition. De mois en mois, pourtant, il avançait; le terrain gagné, il ne le rendait plus. Cette foi en son étoile, qu'il n'avait jamais perdue tout à fait, s'exaltait par degrés, moins des obstacles franchis l'un après l'autre que des certitudes puisées dans les sciences secrètes et dans les lettres de Mlle d'Ornano.

Il avait reçu la dernière à Tunis, presque à la veille de l'appareillage, avec un baril de lingots d'or pour la solde des troupes. Avant de s'endormir sous son toit de bran-

chages, il la tira de la poche où elle reposait, la baisa dévotement et l'appliqua en scapulaire sur sa poitrine.

Des songes le visitèrent : le roi Théodore faisait au Saint-Siège hommage de son royaume; le Souverain Pontife l'embrassait, l'appelait son très cher fils, confirmait ses droits sur la Corse, lui promettait d'autres couronnes. Neuhof se vit encore, vêtu à l'antique, conduisant un quadrige parmi les constellations du Zodiaque : sous le signe de la Vierge, Vannina, en tunique de lin blanc, ses cheveux blonds serrés par un bandeau diamanté, surgissait de la nuit; les coursiers de feu s'arrêtaient, la jeune fille montait sur le char du héros; le quadrige, ailé et fulgurant, reprenait son vol de comète à travers l'infini...

IV

Les débuts d'un règne

Le cortège royal pénétra vers midi dans Cervione, dont les habitants, prévenus, l'accueillirent par des salves et des clameurs de joie.

Son Excellence — Costa restait toujours seul à dire « Sa Majesté » — fut conduite au « palais », résidence estivale des évêques d'Aleria. Ceux-ci avaient coutume de s'y établir au commencement de la saison chaude, pour n'être pas incommodés par les fièvres que l'été réveille dans la plaine. La demeure était restée vide depuis plusieurs années, car, en bon Génois, le titulaire du siège épiscopal, Mgr Mari, ne goûtait pas davantage l'air de Corse sur les hauteurs que dans les basses terres.

Du haut de son balcon, commandant une vaste pente boisée de châtaigniers et d'oliviers, Neuhof eut plaisir à voir étinceler la mer et à découvrir les îles de l'archipel toscan.

Il dut s'arracher bien vite à cette contemplation; les soins de sa charge le réclamaient déjà.


C. Corse
BASTIA
St. FLORENT
L'ILE ROUSSE
ALGAJOLA
MURO
CALVI
CALENZANA
Et. de Biguglia
VESCOVATO
VENZOLASCA
Mt. Cinto
ALESANI
CERVIONE
Bravona R.
CORTE
Tavignano R.
Mte Rotonda
Et. de Diana
ALERIA
BOCOGNANO
AJACCIO
Taravo R.
Mte Incudine
SOLENZARA
SARTÈNE
PORTO VECCHIO
BONIFACIO

Ce furent d'abord les moines de deux couvents voisins qui lui apportèrent, avec leurs vœux et leurs hommages, des oranges, des citrons, des flacons de vin vieux. Ensuite, il fallut s'occuper d'envoyer en bas quarante hommes, avec des mulets, pour ramener à Cervione l'artillerie de campagne débarquée de la galère; les grosses pièces, pour l'instant, devaient être laissées à la côte. Une grande partie de la population, avide d'admirer les canons et le beau navire dont les hommes de Théodore parlaient avec tant d'enthousiasme, se mit en marche à la suite du convoi. Le village parut soudain dépeuplé; le baron, encore assourdi par l'écho des coups de feu tirés en son honneur, se réjouit d'entrevoir une soirée paisible, suivie d'une nuit réconfortante.

Après le souper, comme il se disposait à prendre quelque repos sous les courtines de M. d'Aleria, un nouvel incident vint troubler sa quiétude.

Les heures qu'il souhaitait de vouer, avant de s'endormir, à l'étude de la Kabbale ou qu'il eût passées plus agréablement à ranimer dans sa mémoire l'image de Vannina, il dut les employer à faire régner la paix entre Paoli et Giafferi, qui se disputaient l'honneur de dormir dans la chambre contiguë à la sienne.

Pour rétablir le calme, il ne fallut que beaucoup de patience, d'adresse et de paroles.

Le lendemain devait apporter au baron une occasion plus périlleuse de faire valoir ses talents de monarque.

Sa demeure de Cervione, qui dominait à l'est la mer et la forêt, ouvrait au ponant, sur la place du village, les trois portes cintrées de sa façade principale. On avait mis en batterie quatre pièces de canon devant les quatre piliers qui supportaient la triple voûte. Des piles de boulets, des barils de poudre, rangés au long du soubassement, des sentinelles en armes arpentant le pavé achevaient de donner à l'édifice un aspect tout ensemble belliqueux et royal.

La relève de la garde eut lieu à la tombée de la nuit, au son du tambour, en présence du peuple assemblé. En même temps, on plantait des torches allumées dans les anneaux de fer scellés à la muraille du palais.

De sa fenêtre, Théodore suivait des yeux les évolutions des soldats, dont la bonne tenue dépassait son attente. Soudain, un flottement se produisit, qui brisa net l'ordonnance de la parade : deux enfants, grimpés sur l'affût d'un canon, s'amusaient à contrefaire les gestes de l'officier de service et son accent tudesque; dès qu'il s'en aperçut, l'Allemand, vexé, se mit à glapir dans son jargon des menaces rageuses. Quilico, qui se trouvait là, crut le tirer d'affaire et sauver le prestige de l'armée en prenant par le fond de leurs chausses les deux gamins qu'il posa doucement sur le sol. L'un d'eux faisait mine de remonter sur sa pièce et continuait à se moquer du *Tedesco.* Alors, Mohammed, d'un grand coup de pied dans les fesses, l'envoya rouler à l'autre bout de la place. Le garnement hurlait. Dans la foule, des protestations grondèrent. Un homme, sans doute le père de la victime, se précipita sur le Barbaresque et, aux applaudissements de la galerie, lui administra une vigoureuse bastonnade, cependant que la garde montante, sourde aux aboiements de son chef, se débandait pour mieux voir le gourdin du villageois caresser les côtes du mécréant.

La voix de Théodore fit se relever toutes les têtes.

— Qui ose, criait-il, toucher à l'un de mes gens? Qu'on l'empoigne!

Il y eut quelques secondes d'hésitation. L'homme au bâton s'était arrêté de frapper. Les soldats reprenaient leurs rangs. Le gamin ne pleurait plus. Mohammed se ressaisit, sauta sur son adversaire et parvint à le désarmer. Ali, Quilico, l'officier westphalien bondirent à la rescousse. Le Corse, en un tournemain, fut renversé, ligoté, emporté, jeté dans une des caves du château.

Les gens de Cervione avaient assisté sans mot dire à la

scène. Mais quand le roi, tranquillisé, eut quitté son observatoire; quand peu après, sur la place, on vit reparaître l'Allemand qui ricanait, entre les deux Tunisiens, souriants et narquois, la colère se propagea de proche en proche comme la flamme que l'on voit, certains soirs d'été, escalader un coteau de broussaille en broussaille et dévorer tout le maquis.

De même que le vent favorise l'œuvre du feu, ainsi les cris et les pleurs de trois enfants qui appelaient leur père, ainsi les lamentations d'une femme réclamant son époux prisonnier poussaient à la révolte le peuple du village.

On résolut tout d'abord d'envoyer un notable auprès du seigneur de Neuhof pour demander l'élargissement du captif. Pendant que cet ambassadeur parlementait avec l'officier, la foule, massée à bonne distance du palais royal, se contenta d'appuyer de loin, par des appels concertés, les instances de son mandataire. Repoussé à contre-cœur, sur un ordre de l'Allemand, par les sentinelles corses, l'homme revint furieux vers ses compagnons, pour leur conter l'affront qu'il venait de subir. Tous s'avancèrent à sa suite vers l'évêché en invectivant contre les étrangers et les païens qui prétendaient leur faire la loi. Aux deux hommes de faction, qu'ils sentaient bien près d'abandonner leur poste, ils disaient avec des gestes de mépris : « Vous n'avez pas honte d'obéir à ces chiens, de vous faire les argousins de votre frère? Etes-vous des Corses ou des Génois? »

Des bras armés de bâtons se dressaient au-dessus des têtes. Par les ruelles débouchant sur la place, on voyait arriver du renfort, des hommes portant des mousquets. Ali et Mohammed poussèrent un des battants de la porte et disparurent à l'intérieur. L'Allemand appela la garde. Elle ne vint pas. Il n'eut que le temps, pour éviter un coup de matraque, de s'engouffrer dans la mai-

son. Le second vantail s'appliqua contre le premier, les verroux grincèrent.

Le flot des rebelles battait maintenant les murs. On leur avait abandonné les quatre canons, des boulets, de la poudre. A moins qu'une sortie, effectuée sur-le-champ, vînt rendre aux assiégés cette artillerie, toute résistance paraissait impossible. Mais comment dégager l'esplanade? A part les quelques braves de la maison du roi, on ne disposait que du détachement corse qui, à l'instant même, n'avait répondu aux ordres de son chef qu'en lui claquant au nez le portillon du corps de garde. Fallait-il donc capituler, laisser choir à la première secousse une autorité encore mal affermie, ruiner le royaume avant de l'avoir fondé?

Avec une lucidité vertigineusement prompte, Théodore songeait à tout cela en écoutant le rapport du lieutenant. Déjà des coups ébranlaient la porte principale : d'une des pièces placées devant le palais, les mutins avaient fait un bélier. Paoli, que l'événement surprenait au cours d'une audience particulière, sollicitée à l'insu des autres chefs, regardait les deux étrangers sans deviner le sens de leurs paroles. Il lisait l'angoisse sur les traits du jeune officier, il ne voyait que sérénité et maîtrise de soi sur ceux de M. de Neuhof. Le roi, pour sa part, interprétait fort exactement l'attitude embarrassée, les regards inquiets de son visiteur.

Il l'appela :

— Paoli!

L'autre eut un haut-le-corps.

Tout en imposant silence, d'un geste, au lieutenant qui poursuivait son discours essoufflé, Théodore répéta :

— Paoli!

La voix était nonchalante, presque paresseuse. Elle reprit :

— Mon cher général, me feriez-vous la grâce d'aller sur le balcon demander à ces rustres la raison de tout ce ta-

page et leur rappeler les égards qu'ils doivent au repos de leur hôte? Sans compter que leurs cris, en importunant le souverain élu de ce pays, offensent les principaux de votre nation et font peu de cas, illustre seigneur, d'un choix qui est le vôtre...

Visiblement, le Corse entendait sans plaisir cette prière : il n'osa pas s'y dérober. Son apparition au-dessus de la foule, dans la fumée des torches, arrêta le tumulte. Connu dans tout le pays pour son patriotisme, il parvint aisément à se faire écouter. Mais son langage hésitant, son air intimidé surprirent nombre d'auditeurs, accoutumés chez lui à une plus alerte faconde.

Neuhof comprit dès les premières phrases que l'orateur, craignant de se compromettre, cherchait moins à faire respecter par le peuple la volonté du roi qu'à ménager l'avenir en offrant aux rebelles d'intercéder pour eux.

Arrivé avec peine au bout d'un exorde craintif, Paoli s'arrêtait pour reprendre haleine ou pour trouver des mots capables d'apaiser ses compatriotes sans heurter trop violemment l'orgueil de l'étranger.

Dans la nuit, un cri monta :

— Qu'on nous rende le prisonnier et nous bénirons le seigneur Théodore.

— On vous le rendra, promit l'homme de Rostino, mais auparavant...

Neuhof n'en voulut pas entendre davantage. Il s'engouffra dans l'escalier, fit ouvrir la porte et s'avança vers les assiégeants.

Comme dans l'échauffourée d'Aleria, la colère qui incendiait ses yeux sans altérer la noblesse de son visage impressionna la foule. Au même instant, Giafferi et quelques autres chefs, informés de ce nouvel esclandre, débouchaient sur la place, où leur arrivée créa une diversion. Tandis qu'ils morigénaient leurs clients, Théodore avait saisi au mur un flambeau allumé et, debout sur un

baril de poudre, menaçait d'y mettre le feu si ses indignes sujets persistaient une seconde de plus dans leur égarement. Imitant son geste, Giafferi et Costa crièrent qu'ils se feraient sauter avec lui plutôt que de tolérer une émeute.

En un clin d'œil, tout rentra dans l'ordre.

Sûr de garder, au moins provisoirement, son captif, qu'il se proposait de relâcher le lendemain avec une paternelle semonce, le roi consentit à descendre de son tonneau et à s'aller coucher.

L'alerte avait été chaude. Elle lui donna fort à réfléchir. Il vit que la première chose à faire était d'organiser solidement l'armée. Cinq jours furent consacrés à cette tâche.

L'expérience de Giafferi s'y révéla précieuse. On forma plusieurs compagnies d'élite, que les vétérans des précédentes campagnes surent instruire avec entrain. Chaque homme fut gratifié d'une avance de solde. Paoli, nommé trésorier-général, reçut à son entrée en fonctions un présent de deux cents sequins : sa fidélité à la cause était acquise pour quelque temps.

Par ces dépenses, M. de Neuhof avait presque épuisé sa provision d'or monnayé. Une réserve lui restait : les lingots de Mlle d'Ornano. Ses esclaves maures, surveillés par Costa, allèrent en pleine nuit enfouir ce trésor sous les racines d'un châtaignier. Deux plans du lieu furent dressés : le roi en garda un, confia l'autre à Sebastiano.

Le lendemain, il réunit ses conseillers et leur fit savoir qu'il avait résolu d'aller se reposer quelques jours sur la côte, à Matra. Giafferi et Giappiconi seraient du voyage : Paoli et Costa resteraient à Cervione, où il comptait sur leurs talents pour continuer l'œuvre de préparation militaire si heureusement commencée.

Le projet de Sa Majesté ne laissa pas d'intriguer l'auditoire. Personne, cependant, ne risquait la moindre objection : tous étaient pris au dépourvu et Théodore avait

si bien balancé son discours que chacun dut se déclarer satisfait, car nul ne pouvait savoir au juste s'il entendait favoriser ceux qu'il appelait à le suivre ou ceux qu'il laissait derrière lui.

Au moment de partir, il voulut bien dévoiler à Costa quelques-unes de ses raisons. Après les émotions et les fatigues des derniers jours, il aspirait en vérité à la douceur d'un séjour plus tranquille. C'était du reste à Matra qu'il avait donné rendez-vous au capitaine Dick, reparti pour Livourne et qui en devait rapporter, avec une nouvelle cargaison d'armes, la couronne du sacre. Enfin, il désirait éprouver Paoli et se montrait curieux de savoir comment le médecin, livré à lui-même, répondrait à sa confiance : il insinua que le fidèle saurait, au besoin, déjouer les calculs du pleutre.

M. de Neuhof se garda d'annoncer qu'il chargeait Quilico Fascianello de lui rapporter en secret tout ce qui, durant son absence, pourrait survenir à Cervione. Il ne dit rien non plus de la blonde reine qu'il espérait trouver à bord de la galère, ni du dessein qu'il avait formé de la présenter à ses sujets en célébrant dans le même jour les fêtes de son mariage et celles de son couronnement.

Dans la lettre qu'il avait reçue à Tunis, M[lle] d'Ornano lui mandait que, d'accord avec son oncle le cardinal, elle faisait répandre dans Gênes le bruit de son départ pour Rome et de son entrée au couvent des dames Fonseca. La nouvelle trouvait d'autant plus de créance que, depuis deux ans, Vannina, soucieuse d'éloigner les amoureux dont le zèle l'empêchait de se consacrer entièrement aux affaires de la Corse, faisait montre de la plus austère dévotion et avait même quitté les habits aux riches couleurs que lui permettait sa qualité d'étrangère pour adopter le deuil éternel dont s'accommodent les femmes de la noblesse ligurienne.

Elle avait dû se mettre en route vers la fin de février, n'emmenant dans sa chaise de poste qu'un aumônier et

une seule suivante. Il était convenu qu'elle s'embarquerait en Toscane, où quelques patriotes, mis dans la confidence, devaient lui fournir les moyens de gagner l'île. Une autre jeune fille la remplacerait dans le carrosse et prendrait le voile en son nom au monastère du mont Quirinal. Neuhof calculait que le capitaine Dick était arrivé à Livourne juste à temps pour recevoir à son bord la petite-fille de Sampiero.

L'Anglais avait reçu mission de lui remettre, en mains propres, un message dans lequel le roi, décrivant avec pompe l'accueil des insulaires, ajoutait à de sages considérations politiques une brûlante peinture de son amour et suppliait M[lle] d'Ornano de récompenser enfin la constance d'un amant si fidèle en acceptant de partager avec lui les soucis du pouvoir, les périls de la guerre, la gloire de briser les chaînes de la patrie.

Touchant le dessein qu'elle avait formé de se rendre en Corse, Vannina n'exprimait que la volonté de s'attribuer désormais une part plus active, « une part d'homme », dans la lutte contre Gênes.

C'est en vain que Théodore relisait toutes ses lettres pour y découvrir une réponse claire aux vœux et aux soupirs dont il chargeait les siennes. Une seule fois, en apprenant que l'expédition allait quitter Tunis, elle avait daigné lui écrire qu'elle saurait, après la victoire, reconnaître pleinement les mérites de chacun. Elle ajoutait même : « Pour vous, ami, vous savez combien j'apprécie votre ardeur et que le triomphe me sera plus doux si vous en êtes l'artisan. » Il n'en fallait pas davantage au baron pour se persuader que, le jour où il se montrerait à ses yeux revêtu de la pourpre royale, traité en souverain par tous les chefs de la nation, elle serait heureuse de se rendre à merci.

Les tarots, consultés avec soin, ne furent pas aussi affirmatifs qu'il l'avait espéré : ils lui donnèrent des en-

couragements, mais conditionnels, et se refusèrent à révéler quand Vannina ferait sa soumission.

A Matra, pendant cinq longues journées, il guetta l'arrivée de la galère. Les veilleurs ne signalaient que des embarcations de pêche, une ou deux chaque matin, louvoyant le long des côtes, durement secouées par la houle. Le roi s'énervait à fouiller de sa longue-vue la mer Tyrhénienne.

Malgré quelques parties de chasse, Giafferi et ses compagnons trouvaient l'inaction pesante : l'idée que les préparatifs de la campagne se poursuivaient à Cervione sans eux, la supputation des avantages que certains rivaux pourraient tirer de leur absence les travaillaient d'une sourde inquiétude.

Neuhof lui-même, sans l'avouer, craignait un contretemps, un malheur peut-être. Il s'imposa d'imaginer le pire : sa présence en Corse dénoncée avant l'heure au Sénat de Gênes, ses plans les plus secrets vendus par quelques traîtres, Dick arrêté en mer par une croisière ennemie, Vannina captive du doge. Bien que cette dernière pensée fût comme une vrille qui lui taraudait la poitrine, il ne pouvait s'empêcher de trembler pour sa propre existence : si les vaisseaux de la République empêchaient l'Anglais de rallier Matra, il serait, lui, prisonnier de l'onde amère et d'un peuple sauvage, exposé, au premier échec, à se voir refuser une barque pour fuir cette île où il venait de débarquer au son du canon, dans tout l'appareil de la gloire.

Il trouvait par ailleurs des explications rassurantes. Du 19 au 24 mars, le temps avait été mauvais : le capitaine Dick, par prudence et surtout par égard pour sa noble passagère, était sans doute resté à l'ancre. Dès l'aube du 25, — jour de l'Annonciation, — le ciel prit un merveilleux éclat, les flots apaisés caressèrent mollement le rivage que la veille encore ils battaient avec fureur. Théodore en tira des augures favorables : son bâtiment

allait bientôt poindre à l'horizon. Ce n'était pas la flotte délabrée des Génois qui pourrait donner du fil à retordre à un marin comme l'Anglais; ces couards n'auraient jamais le front de manquer de respect au pavillon de Sa Majesté Britannique!

Les nouvelles de Cervione étaient bonnes. Le recrutement des forces royales avançait. Paoli, stimulé par Costa, y travaillait d'arrache-pied.

Dans la matinée du 28, Neuhof fut averti par Quilico que Fabiani et Arrighi avaient rejoint l'armée.

Cependant, d'Aleria, Albertini le pressait de se faire couronner, pour foncer ensuite sur les oppresseurs. Le chanoine avait étudié à nouveau l'horoscope du roi : il y voyait, hélas! beaucoup de sang, mais aussi d'éblouissantes victoires. Un homme dépêché par lui à Bastia et qui en revenait à l'instant confirmait la leçon des astres : on colportait chez l'ennemi des rumeurs terrifiantes; le gouverneur, prévoyant un siège et doutant de pouvoir le soutenir, implorait le Sénat de ne pas l'abandonner.

La sagesse conseillait à Théodore de regagner sur l'heure son quartier général; il ne pouvait néanmoins se résoudre à partir, à la pensée que quelques heures de patience lui permettraient peut-être d'accueillir Vannina débarquant dans son royaume.

Dans l'après-midi, une felouque armée en course parut devant Matra. Peu d'instants après, un matelot était introduit auprès du roi. Il lui apportait un message de Dick, un autre de Mlle d'Ornano.

Le capitaine avait eu quelques démêlés avec son consul, homme peu aimable et curieux jusqu'à l'indiscrétion. Il éprouvait de la difficulté à rassembler en Toscane toute la cargaison qu'il avait promis de ramener en Corse. Pour la couronne, les orfèvres demandaient le prix de trois canons : ne serait-il pas préférable de renoncer à cet objet coûteux pour acheter une plus grande quantité de matériel de guerre? « Je me crois d'autant plus auto-

risé, écrivait ce brave homme, à vous poser respectueusement cette question qu'un Juif de Civita Vecchia m'offre dans cette ville, et à fort bon compte, d'excellentes pièces du Pape. »

Neuhof fit appeler son secrétaire et lui dicta une réponse pleine d'abnégation : renoncer à la couronne; s'appliquer à réunir, aux conditions les plus avantageuses, le plus grand choix d'armes et d'approvisionnements, de la meilleure qualité; revenir enfin dans le plus bref délai.

Pendant que le scribe grossoyait sa missive, le roi s'enferma dans sa chambre pour écrire lui-même à Vannina.

Le billet de sa bien-aimée l'avait profondément déçu : en quelques lignes sèches, elle déclinait l'honneur de se confier à la galère de M. Dick et d'être reçue à Matra par le seigneur Théodore, refusait de faire connaître la date et le lieu de son arrivée, exigeait que l'on cessât de s'inquiéter d'elle, prétendait enfin ne prendre conseil de personne pour choisir le moment où il lui conviendrait de paraître à la Cour.

Si déconcertante que fût l'opiniâtreté de M[lle] d'Ornano, le baron ne laissa rien voir de ses contrariétés. Quand il eut fermé sa lettre, ses familiers n'observèrent sur son visage que des marques de satisfaction.

Le marin que l'on avait conduit juqu'à la maison de Xavier de Matra, où séjournait Sa Majesté, en ressortit bientôt, portant deux plis constellés de cachets. Au crépuscule, la brise de terre se mit à souffler et la felouque appareilla. Peu après, une rumeur courut dans le village : M. de Neuhof avait décidé de retourner à Cervione.

Il y trouva les seigneurs Arrighi et Fabiani, dont la présence complétait l'assemblée des principaux.

Le second, arrivant de Balagne avec une centaine d'hommes, amenait de beaux chevaux, bien nourris, bien harnachés. Ses gens comme lui-même se distinguaient des autres Corses par un air aisé, une insouciance désinvolte. On devinait à les voir que leur pays est celui de la

bonne huile et des bons vins. Le roi en conçut une vive estime pour les Balanais.

Dès qu'il se fut restauré, on réunit le conseil pour désigner le lieu du sacre. Le choix de tous s'arrêta sur le couvent d'Alesani, situé derrière le village, dans une vallée d'aspect riant et d'un abord facile pour les populations qui ne manqueraient pas d'accourir à la cérémonie.

La Cour alla s'installer au monastère, où les débats se poursuivirent dans la grande salle du chapitre. On discuta la date.

Arrighi, représentant de l'âpre Corte, citadelle des libertés corses, proposa d'ajourner les fêtes du couronnement. Il fallait, selon lui, rechercher avant tout un succès militaire, dont la nouvelle, propagée dans le pays, donnerait pour assise à la monarchie l'enthousiasme du peuple.

Neuhof se fût volontiers rangé à cette sage opinion. Il s'apercevait que, bien loin de lui accorder le pouvoir absolu, les chefs entendaient lui imposer le joug d'une constitution où tout était calculé pour leur propre avantage. En attendant la victoire pour accepter le sceptre, il accroissait son prestige et son autorité; il pouvait, au moment opportun, obtenir de la reconnaissance nationale ce que lui refusaient les grands du royaume.

Mais l'avenir demeure incertain, même pour ceux qui se flattent d'en avoir pénétré les arcanes. Théodore doutait de lui. La majorité de l'assemblée inclinant à choisir un jour proche, il déclara s'en rapporter au jugement de ses fidèles conseillers. L'assentiment royal fut donné d'autant meilleure grâce qu'Albertini et Costa l'avaient sollicité avec une respectueuse insistance, le chanoine allant même jusqu'à employer le langage secret de la Rose-Croix.

M. de Neuhof renonçait au rêve de poser la couronne sur les cheveux de Vannina dans le même temps qu'il lui passerait au doigt l'anneau d'or des noces chrétiennes.

Il se résignait à être roi tout seul, avec le ferme espoir que cette solitude ne serait pas de longue durée. Ce qui acheva de le rasséréner, ce fut de voir, inscrit dans la charte, le principe de la succession suivant l'ordre de primogéniture pour les descendants mâles et, à leur défaut, dans le même ordre pour les filles.

On décida que le couronnement aurait lieu le 15 avril.

En sortant du conseil, le chanoine retint le roi pour lui dire :

— Frère, j'ai relu ce matin notre maître Nostradamus. J'ai trouvé, dans la huitième centurie, un quatrain qui, sans aucun doute, se rapporte à ton règne. Tu seras plus heureux encore d'apprendre que, d'après un autre passage du même livre, un fils naîtra de toi, un fils dont le nom se lie indissolublement, dans l'esprit du prophète, à celui de l'éternelle Rome. Nous allons vivre une grande époque.

V

Le sacre

Le samedi 14, à la grand'messe, chantée par le prieur en présence du roi, une assistance recueillie s'était serrée dans l'église du couvent. Toute la journée et toute la nuit suivantes virent affluer vers Alesani le peuple des campagnes. De mémoire de vieillard, le pays n'avait jamais connu rien de pareil. Ceux qui tentèrent de dénombrer cette multitude l'évaluaient à plus de vingt mille personnes, sans compter les ânes, les mulets et les chevaux.

Combien que les moines et leurs voisins montrassent de bon vouloir, le cloître, avec son hameau, suffisait à peine à loger la Cour et les troupes de la garde. Les arrivants durent camper au flanc des coteaux qui entourent le val. Des bergers, l'été d'avant, avaient incendié une vaste étendue de maquis. L'herbe y poussait vigou-

reusement, mais, par places, autour de troncs calcinés et tordus, de larges taches noires s'arrondissaient. Tout cet espace, jusqu'à la ligne capricieuse où s'étaient arrêtées les conquêtes du feu, se trouva bientôt envahi par la foule et transformé en un vaste bivouac.

L'office du dimanche fut célébré par le chanoine Albertini. Ceux qui n'avaient pu pénétrer dans l'église se bousculaient pour contempler, au centre du village, l'estrade, gardée par des soldats, où Neuhof devait être couronné.

On s'attendait à voir le cortège royal sortir du porche dès l'*Ite missa est*. Déçue d'apprendre que la Cour se rendait, sans quitter le monastère, au réfectoire, où un banquet de cent couverts était servi, la foule se mit à murmurer. Pour calmer son impatience, il fallut une harangue de Paoli. Le roi dût paraître au balcon. Il fut longuement acclamé. Des salves crépitèrent.

Pendant que les grands s'enfermaient pour manger et boire avec magnificence, le populaire se partagea, sous la voûte du ciel, les reliefs du festin, auxquels les bons moines ajoutèrent une distribution de pain, d'olives, de fruits et de vin noir.

Enfin, la grande porte s'ouvrit, livrant passage à une compagnie de hallebardiers qui dégagèrent tout le terrain compris entre les murs du couvent et l'estrade dressée au milieu de la place.

Entre leur double haie, une troupe de jeunes enfants s'avança, conduite par un prêtre en surplis : deux par deux, garçon et fillette, ils portaient des corbeilles ovales et, de leur main libre, y puisaient des fleurs dont ils jonchaient le sol.

Une aigre sonnerie de trompettes fusa, soutenue par le mugissement des conques marines. Les hallebardes s'enlevèrent toutes ensemble, les hommes se raidirent.

A reculons, Quilico et les deux Maures, en livrées bleues, sortaient de l'ombre, précédant Théodore, qui

marchait entre Paoli et Giafferi, encadré de gardes et suivi par les seigneurs corses. Son manteau de pourpre, largement ouvert sur un habit brodé d'or, laissait voir les plaques et les croix de ses ordres. Son tricorne à plumes blanches dominait les têtes nues de ses courtisans. On lui trouva grand air. La main droite appuyée sur sa canne, il répondait de la gauche aux saluts de son peuple.

Derrière lui venait le clergé. Les séculiers, vêtus de leurs plus beaux ornements, se groupaient autour du chanoine Albertini; les réguliers entouraient leur prieur.

Trois marches, recouvertes d'un tapis rouge, donnaient accès à la plate-forme du sacre. Aux quatre angles, de hauts buissons de myrte et de bruyère tremblaient dans l'air léger. Des étoffes bariolées dissimulaient le plancher de bois. Au milieu, un trône, flanqué de deux chaises, se carrait sous un arc de triomphe, dont le sommet liait par des nœuds de ruban les feuilles luisantes du laurier-rose aux rameaux gris de l'olivier.

Sa Majesté gravit allègrement les trois degrés et occupa son siège. Paoli s'assit à sa droite, Giafferi à sa gauche. Les principaux chefs se tinrent derrière eux. Prêtres et moines restaient debout, face à l'estrade. La foule, maintenue par les soldats, déferlait alentour.

Faute d'une couronne d'or enrichie de diamants et de perles, on en avait apprêté une de châtaignier. Fabiani, en la voyant, marqua une grande fureur : c'était, dit-il, se moquer du roi que de ceindre son front d'un aussi dérisoire feuillage! Le Balanais jeta aux pieds des gardes ce diadème indigne et, tirant de sous son manteau une couronne de laurier, la tendit à Paoli, à qui était réservé l'honneur de la poser sur la tête du monarque.

Théodore se leva, se découvrit, tendit à Costa son chapeau et, debout, reçut la couronne. Tout le monde, à cette minute, et peut-être Neuhof tout le premier, espérait quelque miracle : des signes dans le ciel, un roulement de tonnerre, l'apparition d'un messager céleste.

Rien ne vint et les patriotes en oublièrent de faire partir leurs mousquets.

Un silence angoissant pesa. Le roi lauré demeurait immobile et muet comme la statue d'un César. On eût dit que tous les assistants oubliaient leurs rôles et que chacun comptait sur son voisin pour lui donner un ordre ou lui souffler une réplique.

Costa, cependant, retrouva vite ses esprits et, non sans feu, débita le discours qu'il avait préparé. L'auditoire parut apprendre avec satisfaction que ce couronnement du premier roi de Corse était l'œuvre de tous et le sûr présage d'un triomphe commun. Des applaudissements, à diverses reprises, interrompirent l'orateur. On goûta moins la lecture de la Constitution, faite par Giafferi. Cette longue suite d'articles, rédigés en un langage que les patriotes ne comprenaient guère, n'obtint de succès que lorsqu'on vit le général replier son papier : ce fut le signal de nouvelles salves et d'ovations tumultueuses.

Mais déjà Paoli et Giafferi, un genou en terre, rendaient hommage au souverain. Les autres chefs vinrent à leur tour se prosterner devant Théodore et lui baiser la main. Puis ce fut le défilé des représentants du peuple, un pour chaque piève.

Enfin, Sa Majesté descendit de l'estrade. Le cortège se reforma. Cette fois, les clercs et les moines ouvraient la marche. Derrière le roi et sa Cour, plusieurs centaines d'hommes et de femmes firent irruption dans l'église.

Etendant la main sur le livre des Evangiles, que lui présentait le chanoine Albertini, Neuhof jura obéissance à la constitution. D'aucuns affirmèrent plus tard qu'ils avaient entendu le prêtre prononcer à mi-voix, dans cet instant même, quelques paroles d'un idiome étrange, à quoi Théodore répondit en mettant un doigt sur ses lèvres.

Quand les chefs, acclamés par leurs clients, eurent, l'un après l'autre, prêté serment de fidélité au roi, l'officiant

chanta le *Te Deum*, repris ensuite par deux chœurs dont les éclats de voix faisaient trembler la vaste nef.

La cérémonie s'acheva, devant le porche, par la bénédiction du Très Saint Sacrement. Le chanoine, tremblant d'émotion, éleva l'ostensoir au-dessus de la foule; comme aveuglés par l'hostie rayonnante, les femmes, les vieillards, les enfants s'humiliaient jusqu'à toucher du front la poussière semée de fleurs sauvages, tandis que les guerriers, la tête rejetée en arrière, les yeux au ciel, déchargeaient une dernière fois leurs fusils.

Aussitôt, le roi, très fatigué, regagna ses appartements. Sous des nuages de fumée qui s'effilochaient à la brise, dans l'odeur de la poudre mêlée aux parfums du maquis, la foule, avec lenteur, se dispersa.

A la Cour, la soirée, après ces grandes heures, s'annonçait morne. Le souper fut taciturne. On était à bout d'éloquence. Seul, Costa continuait à se sentir en verve, mais il n'osait ni reprocher à ses compagnons leurs figures maussades ni troubler par des paroles inconsidérées la méditation de son maître.

Neuhof, en prenant place à table, avait demandé qu'on ne lui parlât point : l'épreuve de la journée, les devoirs de sa charge l'inclinaient à se replier sur lui-même.

La tristesse de ses pensées se lisait sur son front.

Jamais, pourtant, il n'était monté si haut. L'événement capital de sa vie venait de s'accomplir. La réalité dépassait le rêve, la vérité des prédictions s'affirmait en triomphe. Au choix des seigneurs corses, à l'enthousiasme des hommes du commun, s'ajoutait la consécration de l'Eglise : l'élu de la nation devenait l'oint du Seigneur.

Tandis que tout un peuple frémissait d'espérance en répétant son nom, lui s'en voulait de n'avoir pas conquis pendant le sacre et d'ignorer autant qu'autrefois l'apaisement, la certitude, la robuste confiance que, depuis tant d'années, il poursuivait en vain. « Rien, pensait-il, ne justifie ces lauriers dont on m'a couronné. Pour m'en rendre

digne, que de travaux, de peines et de dangers m'attendent! Oui, je sais bien, il y a les promesses des astres, la foi d'Albertini. Dieu me destine à l'empire, ma volonté tendue seconde ses desseins; je dois vaincre, je vaincrai ».

Ces affirmations ne suffisaient pas à lui rendre son assurance. Il observait du coin de l'œil ses commensaux et se demandait si sa place était bien parmi ces rustres, si Rome, Paris ou Vienne n'offriraient pas à son génie un champ plus fertile et plus vaste.

Tout en humant le verre de Tallano que ses doigts réchauffaient, il se dit : « Le vin est tiré ». Ingurgité, le breuvage lui parut amer, comme l'odeur de ce laurier auquel Vannina d'Ornano refusait de marier le myrte de l'amour. La vraie cause de sa déception, de son écœurement, c'était de ne connaître encore ni le sort réservé à sa flamme ni l'avenir de sa dynastie. Il eût certes montré une humeur bien différente si, à cette heure, la cruelle se fût trouvée auprès de lui, portant le diadème royal sur les voiles blancs de l'épousée.

Le repas terminé, Théodore se préparait à regagner sa chambre lorsque Ali vint le prévenir à voix basse que deux cavaliers poussiéreux, dont les montures semblaient fourbues, sollicitaient audience immédiate et privée. Ils refusaient de dire leurs noms, comme de révéler l'objet de leur démarche. Le premier mouvement du roi fut d'envoyer au diable les fâcheux.

— Sans doute, ce sont des dépêches, grogna-t-il, dis à ces gens qu'ils te les donnent. Je verrai si la chose est d'importance et...

Il n'acheva pas.

Le Maure lui tendait une petite boîte d'écaille, ornée d'une miniature qui représentait Vénus guidant les premiers pas de son fils. Il la reconnut pour celle dont il avait fait présent, au moment de quitter Gênes, à Mlle d'Ornano. Elle contenait trois anneaux d'or en

chaîne, provenant d'un sautoir qu'il se souvint d'avoir envoyé, de Tunis, à la petite-fille de Sampiero Corse.

Il était fixé : les deux inconnus venaient lui remettre un message de sa belle.

Bien que Vannina fût moins versée que lui dans la Kabbale et qu'elle affectât souvent de dédaigner les sciences secrètes, elle n'avait pas habité sans profit dans un palais conçu par un architecte Rose-Croix : les objets confiés à ses courriers indiquaient un choix symbolique et contenaient un présage de victoire en même temps qu'un gage d'amour.

M. de Neuhof commanda d'introduire les visiteurs dans son cabinet, où il se rendit seul, non sans donner à ses deux fidèles Barbaresques la consigne de veiller sur sa porte. Il se sentait tout ragaillardi à l'idée de causer avec des gens qui avaient vu la jeune fille et qui peut-être la devançaient de peu.

Il crut bon, néanmoins, de prendre dès l'abord un ton de prince courroucé :

— Que me veut-on? dit-il avec hauteur en franchissant le seuil.

— Votre Majesté va le savoir, répondit une voix dont le son éveilla en lui des souvenirs qu'il ne parvenait pas à fixer.

Deux hommes se tenaient debout dans la pièce, enveloppés de grands manteaux de *pelone*. Leurs silhouettes s'inscrivaient en noir, dans le cadre de la fenêtre ouverte, sur les dernières lueurs du jour. Théodore ne distinguait pas leurs traits. Le plus grand, celui qui venait de parler, serrait dans sa main un bonnet pointu; l'autre cachait sa figure sous le bord rabattu d'un feutre.

Le roi se devait de relever vertement cet audacieux maintien.

— Hé! l'ami, railla-t-il, es-tu donc mon cousin pour rester couvert devant moi?

A cet instant surgit Mohammed; il plaça sur la table

un flambeau allumé et disparut sans bruit. Quand Neuhof — dont cet intermède avait détourné l'attention — releva ses regards sur l'impertinent cavalier, celui-ci, débarrassé de sa coiffure et de son manteau qui gisaient à ses pieds, offrait à la lumière un pur visage au teint mat, aux yeux noirs, sous les scintillantes torsades d'une chevelure blonde.

C'était Vannina d'Ornano, plus belle et plus hautaine sous ses habits d'homme qu'à Gênes dans ses atours de grande dame.

A demi pâmé de bonheur, le roi s'empara de ses mains et les couvrit de baisers en balbutiant des mots sans suite.

L'ayant repoussé doucement, comme elle eût fait d'un petit chien trop affectueux, elle lui rappela d'un geste la présence d'un tiers et qu'une tête couronnée n'a pas le droit de dire des folies. Puis elle se laissa tomber dans un fauteuil et, désignant à Théodore un siège en face du sien, parla sur le même ton enjoué que s'ils se fussent quittés la veille dans quelque salon de la Strada Nuova :

— Ah! Sire, je vous en prie, laissons là soupirs et madrigaux. Nous avons à deviser d'affaires plus sérieuses... Mais il faut que je vous présente mon chevalier servant, puisque vous n'avez pas daigné reconnaître en lui le petit frère Angelo, que vous laissâtes jeter à Livourne dans un cul de basse-fosse!

A ce rappel de jours moins glorieux, un pli de contrariété barra le front de Neuhof. Il regardait le compagnon de la jeune fille, sans parvenir à retrouver dans ce robuste gaillard, bien planté sur ses jambes, le moine arracheur de dents qui l'avait servi naguère, avec une si parfaite humilité, dans la préparation de ses entreprises, poussant l'esprit de sacrifice jusqu'à se faire arrêter pour lui permettre de dépister les espions de la République et de gagner sans encombre Florence.

— Cela n'est rien, fit l'homme en souriant. Lord Sto-

nehaven eut mille fois raison de me laisser me débrouiller tout seul, au lieu de compromettre pour moi son élévation au trône. Il m'estimait assez, j'espère, pour ne pas me prêter l'intention de passer ma vie dans les prisons du grand-duc de Toscane.

Rassuré, le roi de Corse reprit aussitôt l'avantage.

— Ruffino, répliqua-t-il avec bonhomie, tu es un brave. Je n'ai jamais douté ni de ton intelligence ni de ta fidélité. Pardonne-moi de ne t'avoir pas deviné tout de suite. L'erreur est excusable, car — je le vois à ta mine superbe — ce n'est pas d'hier que tu as rejeté le froc du mendiant et la besace qui te courbait la taille... Nous ferons de toi un grand capitaine.

L'ancien frère lai murmura en saluant de la tête :

— Je suis aux ordres de Votre Majesté.

Théodore avait hâte de savoir comment Vannina était parvenue jusqu'à lui.

— Quand vous reçûtes ma lettre, expliqua-t-elle en réponse aux questions dont il la pressait, nous arrivions à Porto-Vecchio, à bord d'une barque provençale. Depuis, nous avons parcouru ensemble les pays au delà des Monts. Ruffino a rallié à votre cause les gens de Sartène, où sa famille est parmi les premières. Quant à moi, je vous apporte les services de mon cousin, Luc d'Ornano, et de ses gens...

— On m'en a parlé déjà, dit Neuhof. Costa m'a renseigné sur les mérites de votre illustre parent...

Vannina reprit :

— Permettez-moi, Sire, de vous en signaler un en particulier : pendant qu'ici vos sujets tiraient leur poudre aux moineaux, Luc enlevait à vos ennemis, aux portes d'Ajaccio, un convoi de munitions, des bêtes de somme, des sacs d'écus, sans parler des trente hommes qu'il leur a tués fort proprement...

Le roi se mordit les lèvres.

Quelque impatience qu'il éprouvât d'éloigner Ruffino,

force lui fut d'écouter docilement ses deux interlocuteurs parler de guerre et de politique. Il dut accepter sans broncher le blâme implicite que le récit de leur activité infligeait à son inaction.

Mlle d'Ornano semblait prolonger à plaisir le dialogue à trois. Les yeux au plafond, le buste abandonné dans son fauteuil, les jambes insolemment croisées, elle causait sans hâte tout en frappant de sa cravache la tige d'une botte à revers.

Neuhof, dont les œillades suppliantes ne réussissaient pas à réaliser les souhaits, cherchait un prétexte pour obliger l'homme de Sartène à vider les lieux, lorsque, d'elle-même, Vannina se résolut soudain à prévenir la volonté royale.

— Ami, dit-elle d'une voix douce, je serais heureuse de passer avec vous une longue soirée. Mais nous devons rejoindre, cette nuit encore, nos compagnons. Me feriez-vous la grâce de nous prêter deux chevaux pour remplacer les nôtres, qui sont exténués? Si vous le voulez bien, Ruffino accompagnera quelqu'un de vos gens aux écuries et viendra m'avertir quand tout sera prêt.

Théodore s'empressa d'acquiescer, fit appeler Quilico et lui donna les ordres convenus. Les deux hommes avaient à peine refermé la porte qu'il était aux pieds de sa belle.

— Ah! perfide, s'écria-t-il, pourquoi n'êtes-vous pas venue plus tôt? Pourquoi m'avoir laissé recevoir seul une couronne qui n'a de prix que si je la partage avec vous? Que vous faut-il pour croire en mon étoile, pour vous rendre à mon fidèle amour?

Elle répondit, comme se parlant à elle-même :

— Que vous sauviez la Corse!

— N'ai-je pas conquis d'emblée la confiance de son peuple? Si votre cœur ne frémit que pour lui, pourquoi n'est-il pas à l'unisson de ceux qui, dans tout le pays, se sont donnés à moi? Pour m'aider à délivrer le royaume,

un seul mot de ma reine vaudrait toutes les armées du monde!

Elle lui avait abandonné une main, qu'il tenait dans les siennes et pressait sur ses lèvres. D'une caresse légère, elle effleura son front et, gravement, répondit :

— Vous me croyez coquette, ami. Vous avez tort : je suis Corse. Cela veut dire que ce cœur n'a jamais battu pour personne et qu'il appartiendra au plus digne, à l'homme en qui j'aurai trouvé, pour ma patrie, des sentiments pareils aux miens.

Le roi se releva et se mit à marcher dans la pièce.

— Cela signifie sans doute, gronda-t-il, que vous me préférez Ruffino, ce faquin...

Vannina haussa les épaules.

Braquant sur elle un œil aigu, il demanda :

— Et si je le faisais disparaître?

Elle soutint sans émoi son regard, puis, reprenant le ton du persiflage :

— Vous vous priveriez d'un ami, dit-elle, et vous m'enlèveriez le plus respectueux des serviteurs. Au surplus, ce faquin est gentilhomme, d'aussi bonne maison que la vôtre; sa famille, ses clients vous le feraient bientôt voir si vous commettiez l'erreur de lui chercher noise.

Il y eut une minute de silence. Par la croisée, on entendait monter les chants et les rires des soldats campés sous les murs du couvent. M. de Neuhof, ayant poussé quelques soupirs, implora son pardon :

— Je plaisantais, ma toute belle. Mais, puisque vous n'aimez personne, pourquoi refusez-vous d'être à moi, qui vous aime?

— Ah! fit-elle, voilà bien les hommes, avec leurs pourquoi! Vous êtes comme les autres, beau Sire. Pour un peu, je me croirais à Gênes, en train de modérer l'ardeur de quelque sigisbée! Pourquoi? Pourquoi? Mais parce qu'il ne me plaît point d'être votre femme!

Cette réponse n'était pas pour le satisfaire. Il insista.

Décidé d'abord à garder son sang-froid, il se montra tour à tour humble et respectueux, puis insinuant, flatteur, opiniâtre dans son propos, mais fertile et divers en moyens. Ses paroles, peu à peu, devinrent plus pressantes, pour se hausser enfin jusqu'au langage de la plus absurde passion. Il divaguait à plaisir quand Vannina l'interrompit brutalement :

— Vous voulez une raison? La voici, je vous l'ai déjà dite : je suis Corse. Chez nous comme ailleurs, plus qu'ailleurs, le corps méprisable des femmes est créé pour le plaisir de l'homme, pour perpétuer la race, pour servir. La femme obéit. A moi, vous le savez, personne encore ne m'a imposé quelque chose. Mais si jamais j'appartiens à un homme, je serai sa servante. Et vous voudriez que je me donne à vous, que je vous obéisse, avant de savoir si vous méritez l'obéissance!

En prononçant ces mots, elle s'était levée et, comme lui, arpentait le sol dallé de la chambre.

Le visage du roi s'empourpra. Les sourcils froncés, les dents serrées, les mains tremblantes de colère, il s'avança vers elle, tenta de lui saisir les poignets. Elle sentit à son oreille un souffle oppressé et brûlant.

— Ne voyez-vous pas, dit Théodore, que je pourrais vous prendre, ici, tout de suite, dans cette maison où je suis le maître?

D'un bond, elle se dégagea, mit entre eux la largeur de la table et fit jaillir de son habit de chasse un cordon qui portait un sifflet d'argent.

Sans élever la voix, elle le défiait de sa cravache et d'un sourire dédaigneux :

— Essayez! Parmi vos propres gardes, il y a des hommes à moi : le son de ce petit sifflet peut vous coûter le trône.

Des pas résonnèrent dans le corridor.

L'instant d'après, on frappait à la porte.

— Entrez, répondit Neuhof.

Ruffino, s'inclinant, annonça :

— Mademoiselle, les chevaux sont sellés.

Vannina tendit au roi sa main à baiser.

— Que Votre Majesté, dit-elle, daigne agréer nos remerciements et nous permettre de prendre congé d'Elle. Nos braves apprendront avec joie, Sire, que vous avez résolu d'entrer promptement en campagne. Ils brûlent de marcher à l'ennemi : Gênes connaîtra sous peu la force de leurs coups.

Théodore, qui ne tenait pas à révéler à la Cour les noms de ses visiteurs, s'abstint de les accompagner. L'âme chavirée, il écouta de sa fenêtre le double galop s'enfoncer dans la nuit.

RENÉ DE WECK.

(*A suivre*)

REVUE DE LA QUINZAINE

—

LITTÉRATURE

Henri Girard : *Le Centenaire du premier cénacle romantique et de la « Muse française », 1823-1824*, Editions des Presses françaises. — *Œuvres choisies de Sainte-Beuve*, notice biographique et littéraire par Marcel Hervier, Delagrave. — *Gaspard de la Nuit, Fantaisies à la manière de Rembrandt et de Callot par Aloysius Bertrand*, édition publiée d'après le manuscrit de l'auteur par Bertrand Guéguan, Payot. — René Benjamin : *La prodigieuse vie d'Honoré de Balzac*, Plon. — *Les Cahiers balzaciens*, publiés par Marcel Bouteron, fascicule 4, La Cité des Livres. — Marcel Bouteron : *Bedouck ou le Talisman de Balzac*, La Cité des Livres. — Arsène Arüss : *Le joli page de Balzac (Mme Marbouty), documents inédits*, R. Chiberre.

La prochaine commémoration de l'avènement du Romantisme nous vaut un redoublement de publications sur cette école littéraire, sur les poètes et prosateurs qui assurèrent son triomphe et sur la période qui la vit naître et grandir. Réjouissons-nous-en, bien que beaucoup de ces études contiennent plus de révélations d'alcôve que d'informations psychologiques, plus de lettres galantes que de faits généraux. Nous pensons, en écrivant cela, à Victor Hugo, à Sainte-Beuve et à quelques-uns de leurs amis dont nous examinerons, dans une chronique prochaine, les douleurs, les trahisons, les perfidies, les luttes amoureuses ou intellectuelles, d'après les documents nouveaux.

A cette heure, nous avons sous les yeux des volumes de bonne qualité dont les auteurs s'efforcent de demeurer sur le terrain littéraire, tout en expliquant ou clarifiant des événements ou bien en dévoilant des états d'âme. L'un de ces volumes, **Le Centenaire du premier cénacle romantique et de la Muse française**, est dû à la plume active de M. Henri Girard, directeur d'une *Bibliothèque romantique* déjà abondante et qui contiendra les publications de second ordre les plus dignes d'être remises en lumière. M. Henri Girard s'évertue surtout, dans son petit ouvrage, à préciser, après l'avoir fait avec ampleur dans une thèse remarquable, le rôle de son héros de prédilection,

Emile Deschamps, sur les destinées du romantisme. Il est bien certain qu'Emile Deschamps, haut fonctionnaire, bon poète, prosateur aux idées nettes, linguiste qui contribua à répandre, en France, le goût des littératures étrangères, ne tient pas la place qu'il mérite aux côtés des grands écrivains de son époque. Sa Préface à ses *Etudes françaises et étrangères* devrait compter comme l'un des plus nets manifestes de l'Ecole nouvelle. Dans le salon de son père se réunirent les hommes qui devaient donner naissance au mouvement et à la poésie romantiques. M. Henri Girard affirme que ces « pré-romantiques » ne demandaient point à Rousseau, comme on l'a trop assuré, mais à Voltaire leur inspiration. C'est Emile Deschamps, avec les familiers de son père, qui devait fonder le cénacle de la Muse française. La *Muse française*, organe de ce cénacle, parut le 28 juillet 1823, datée du 15. Sophie Gay en avait procuré l'éditeur dans l'espoir d'y voir sa fille Delphine triompher. Brièvement, après Léon Séché, M. Henri Girard fait l'historique du groupe et de la revue, patronnée par Chateaubriand, revue qui servit si heureusement le Romantisme à ses débuts. La *Muse* subsista pendant une année. Elle mourut du dissentiment de ses collaborateurs.

Mais le Cénacle ne disparut pas avec elle. En 1827, Sainte-Beuve y entrait, ayant à peine écrit ses premiers *Lundis*, cultivant en cachette la poésie et aspirant à devenir une sorte d'Orphée. Les historiens s'occupent beaucoup, ces temps-ci, de Sainte-Beuve. M. Marcel Hervier a même pensé que l'heure était venue de publier les **Œuvres choisies** du personnage et que le public prendrait quelque plaisir à connaître les passages essentiels de ces œuvres.

Bien heureusement, M. Marcel Hervier ne fait pas une trop grande place, dans son livre, précédé d'une bonne notice biographique, à Sainte-Beuve poète. Il se borne à nous offrir quelques rares pièces de *Joseph Delorme*, des *Consolations*, des *Pensées d'Août* et du *Livre d'Amour*. Cela suffit amplement pour donner la certitude que la Muse du critique faisait dans le monde, comme il le dit lui-même, figure de pauvresse. Les *Lundis* sont abondamment représentés dans ce recueil. Là, M. Marcel Hervier a choisi avec discernement. Par contre, ses extraits du *Tableau de la poésie française au XVIe siècle* sont médiocres. Il nous apparaît aussi qu'il a un peu trop sacrifié *Port-Royal*, œuvre

maîtresse de Sainte-Beuve. On rencontre autre chose que des portraits et des dissertations dans ces sept volumes de texte compact. Les doctrines, les œuvres, les tribulations, la vie publique et intime des jansénistes fournissent des pages émouvantes et belles que l'on eût préférées aux pages sur Balzac ou sur Montaigne, qui constituent des digressions souvent fatigantes dans l'histoire de la célèbre abbaye.

Admis au Cénacle de la Muse française, Sainte-Beuve y accueillit à son tour un jeune Dijonnais, Louis-Jacques-Napoléon Bertrand, dit Aloysius Bertrand, qui s'y présentait chargé de ses rêves et de quelques poèmes en prose. Il devait, dans la suite, protéger cet étrange jouvenceau et écrire sur sa vie et son œuvre la notice qui transmit son nom à la postérité.

Il faut tenir compte au grand critique de cette bonne action, car son naturel ne le portait guère à la générosité. Eut-il raison, eut-il tort d'encourager Aloysius Bertrand ? Celui-ci appartint à la lignée des Gilbert, des Malfilâtre, des Hégésippe Moreau, dont les existences malheureuses inclinent à la pitié. Comme eux, il mourut, juvénile encore, ayant produit une œuvre que des conjonctures fâcheuses l'empêchèrent de publier.

Gaspard de la Nuit nous apparaît, avec ses fantaisies moyennageuses et féeriques, ses pastiches, ses minces souvenirs de lectures, comme l'un des écrits les plus caractéristiques et en même temps les plus artificiels du Romantisme. Sans leur style léger, vivant, coloré, les petites pièces qui composent cet ouvrage n'offriraient qu'un maigre intérêt de lecture. M. Bertrand Guégan qui les réimprime avec la notice de Sainte-Beuve, d'après le manuscrit original, et en les accompagnant en appendice, de doctes notes, de fragments inédits et d'une illustration empruntée à Albert Durer, Holbein, Rembrandt, Callot, Abraham Bosse, etc... a fait cependant œuvre pie; car il a servi une belle mémoire, et il permet à quelques curieux de ne point ignorer cette production représentative d'une école heureusement magnifiée par le labeur de quelques écrivains de génie. Les *Contes* de Nodier, d'une inspiration analogue, semblent plus puissants, mieux équilibrés et d'une imagination plus fertile.

On se demande comment *Gaspard de la Nuit* rencontra des lecteurs à l'époque où se succédaient les fresques de Balzac. Sans doute satisfaisait-il quelques délicats épris du passé, appréciant

la couleur de ses croquis flamands ou de ses sylves bourguignonnes.

La grande masse du public, et les lettrés aussi, acclamaient cependant le géant construisant, sur des assises solides, sa *Comédie humaine*. Balzac faillit pourtant connaître le discrédit. Après sa mort, les raffinés méprisaient volontiers ce prodigieux créateur pour la raison que son style souffrait de sa hâte à écrire. Depuis quelque vingt-cinq ans seulement, Balzac entre dans cette gloire qu'il pressentit et désira sans cesse, nous voulons dire la gloire universelle et éternelle.

A cette heure, les études de tous genres, consacrées à sa vie et à son œuvre, se multiplient. Plusieurs nous sont parvenues. Signalons tout de suite celle de M. René Benjamin, romancier et polémiste plein de verve et de vigueur : **La prodigieuse vie d'Honoré de Balzac**, car elle compte parmi les plus pittoresques. C'est le type authentique de la biographie dite « romancée » que l'on cherche, en ce moment, à mettre à la mode.

Nous avons personnellement une assez médiocre estime pour ce genre hybride, trop commode, où le plus ignorant des hommes, avec quelque habileté et quelque talent, peut donner l'illusion de connaître un sujet. Nous avons cependant lu avec grand plaisir l'ouvrage sans références de M. René Benjamin où l'on retrouve, mises au service de l'histoire littéraire, toutes ses qualités de style primesautier. A travers ses pages, nous avons senti une longue préparation et une constante méditation de la *Comédie humaine*. Rien d'essentiel, en effet, ne manque, dans cette biographie, des faits connus. Ces faits sont présentés en action. Le dialogue, celui-ci imaginé fort souvent, donne de l'animation au récit, mais ne s'écarte de la réalité que par des détails insignifiants. La jeunesse de Balzac est un peu écourtée. Il semble que cette jeunesse ait été plus pénible que ne le pense M. Benjamin, la traitant à la farce. M. L.-J. Arrigon nous en traçait récemment une image plus émouvante. La psychologie de Balzac, dessinée au cours du livre, exagère peut-être son enthousiasme, sa familiarité, son illusionnisme, communique au personnage quelque grotesque et quelque vulgarité.

Dans son ensemble, l'ouvrage plaît. Il est réussi ; néanmoins mettons en garde les biographes que tenterait cette forme romanesque ; celle-ci est pleine de danger pour qui, comme M. Re-

né Benjamin, ne demeure pas dans les limites de la vérité et n'est pas servi par une connaissance approfondie de la matière documentaire.

De telles biographies présentent un grand avantage : elles font aimer un écrivain ; un grand inconvénient : elles n'apportent rien de nouveau. Nous leur préférerons toujours les études plus modestes, mais singulièrement plus savantes et, par suite, plus instructives, de M. Marcel Bouteron.

A M. Marcel Bouteron, avec justice, M. René Benjamin dédia son livre comme au maître incontesté des études balzaciennes. Le dédicataire, lentement, avec discrétion, perspicacité, assiduité, une sorte de flair de policier et un étonnant génie d'analyse, poursuit ses recherches autour de son grand homme. Chaque jour, il pose une nouvelle pierre du monument qu'il lui élève. Quand donc prendra-t-il la plume non plus pour annoter son œuvre, mais pour écrire la vie véritable du grand chimérique et y insérer tout ce qu'il a amassé de lumières sur le mystère de ses créations ?

M. Marcel Bouteron, dans le fascicule 4 des **Cahiers balzaciens**, toujours ornés de belles planches et édités avec un soin admirable, publie et commente des fragments inédits des merveilleux *Contes drolatiques*. Ces pages savoureuses méritaient assurément de voir le jour. Dans une autre brochure : **Bedouck ou le Talisman de Balzac**, M. Marcel Bouteron nous donne l'explication de ce singulier mot de « bedouck » que Balzac emploie à plusieurs reprises dans ses *Lettres à l'Etrangère*. Bedouck, l'ingénieux chercheur, a fini par le découvrir, c'est une inscription en lettres arabes, sur le chaton d'une bague talismanique en possession du romancier, bague qui fut donnée à ce dernier par Joseph de Hammer. C'est aussi une formule qui doit attirer tous les bonheurs et réussites au porteur du bijou. Balzac, féru de sciences occultes, y ajouta-t-il foi ? Sans doute, car en entretenant Mme Hanska, il lui dit : « J'ai vaincu bien des gens et des choses par mon Bedouck. »

Voici donc une petite énigme déchiffrée. M. Arsène Arüss, dans une charmante brochure : **Le joli page de Balzac**, en déchiffre, de son côté, une autre. Elle offre plus d'importance. Quel était donc ce joli jeune homme, ce page qui accompagnait le romancier en Italie en 1834 ? Ce joli jeune homme s'appelait

Caroline-Sophie-Julie Pénifiaud, femme de Jacques Marbouty, greffier à Limoges. Balzac le présenta partout sous le nom de Marcel.

On connaissait déjà sa présence dans la vie de Balzac. M. Arüss nous fournit des détails. Il précise que Mme Marbouty vint habiter Paris et que son galant lui dédia *la Grenadière*, nouvelle, puis que les deux amis se refroidirent, que Mme Marbouty, férue de littérature, publia en 1844, sous le nom de Claire Brune, un roman : *Une fausse position*, où, travesti en Ulrich, figure Balzac sous des traits peu flatteurs. Plus tard, Mme Marbouty, par nécessité, écrivit d'autres œuvres, vécut même de sa plume.

Il semble bien que Balzac sacrifia cette bourgeoise charmante, modeste et fine, à Mme Hanska et que, dans la suite, il ne lui sut aucun gré d'avoir, au péril de sa tranquillité, embelli quelques heures de son existence.

ÉMILE MAGNE.

LES POÈMES

Robert de Souza : *L'Heure nous tient*, « aux Editeurs associés ». — René Piat : *Du Fond des Limbes*, Messein. — (Sans nom d'auteur) : *Du Rostre*, « imprim. de la Mission française », T'Ou-Sé-Wé. — Marcel Diamant-Berger : *Carnet Poétique*, « éditions du P.Q.G. ». — Georges Bannerot : *Le Cantique des Morts*, « l'Ile-de-France ». — Jean Bodin : *Clémence de la mort*, Stock. — Jean Angeli : *La Métairie de Jean L'Olagne*, suivi de *Poèmes divers* et d'*Equinoxes*, préface de Henri Pourrat, « au Pigeonnier ». — Marcel Lesvignes : *L'Enfant de Bohème*, chez l'auteur, à Bordeaux.

M. Robert de Souza se persuade avec persévérance que la poésie, le sentiment poétique d'où jaillissent les grandes œuvres lyriques, se trouvent originellement aux sources les plus communes, et la tâche noble du poète, selon lui, consiste, parmi les événements quotidiens ou de l'existence banale, à découvrir l'élément qui les grandisse, les aide de grandeur ou de beauté. Ainsi s'exalte une œuvre de portée générale qui en dément ou annule par le prestige du chant le caractère éphémère ou anecdotique. Je n'aventure qu'avec une prudence extrême cette interprétation, que je crois exacte, des intentions de M. de Souza, parce que, je ne l'ignore pas, il est disposé à me croire de parti pris incompréhensif et hostile à tout ce qu'il entreprend. J'espère donc que sur le sens qu'il désire donner à son livre présent, du moins en tant que point de départ, il voudra bien estimer que je ne le préjuge ni ne l'explique à tort ou légèrement.

L'Heure nous tient, *feuillets lyriques* ; « le poète n'est pas celui qui attend l'heure; il est celui que toute heure prend. » Et encore : « le vrai lyrique peut il chaque matin ouvrir son journal sans que son émotion et son imagination en fasse s'envoler un peuple d'ailes blanches ou noires?... Je ne conçois pas que la poésie puisse être absente de quoi que ce soit... Le vrai poète n'en est pas moins poète quand il n'est pas ce créateur absolu, et devant tout objet qui tombe sous sa main, *et à toute heure.* » *L'heure nous tient.*

Et, pour que M. de Souza ne m'accuse de tendre à fausser ou à dénaturer sa pensée, j'ajoute qu'il n'exclut pas, bien entendu, malgré sa préoccupation, l'œuvre méditée, voulue, combinée, formée par le poète en le lent mystère de soi ou de son subconscient, sans tirer son prétexte de l'heure ou de l'incident.

Par choix il nous offre l'autre face de l'inspiration, voilà tout, et que ce choix s'avère définitif pour lui ou momentané; il ne s'interdit pas, a priori ou par principe, des voies différentes.

Ainsi entendue, sa théorie m'apparaît inattaquable. Il entend, à sa manière, peut-être, « reprendre à la musique son bien ». Les chansonniers qui s'installent au carrefour des rues barrées accomplissent en réalité la tâche qui incombe aux poètes. Moralités ou railleries par allusions, ils enchantent une foule attentive par des rappels d'événements publics récents ou d'aventures qui ont occupé les quotidiens, et ils en tirent l'essence, si l'on peut dire, esthétique, de signification apurée et générale. M. de Souza accepte, souhaite que le poète, ou son interprète, retienne, de même façon, un public, qu'il instruirait et guiderait à des disciplines spirituelles plus hautes, à plus d'intelligence des choses quotidiennes et de la vie environnante et ordinaire.

M. de Souza est un fervent de la poésie orale, comme il l'appelle, et sans doute a-t-il raison. Seulement il y a une double éducation à entreprendre préalablement : celle des diseurs et aussi celle des auditeurs. M. de Souza prévoit bien la création d'une *Scola Poetarum*, qui, en effet, pourrait fournir quelques indications utiles, mais, par contre, je le crains, aboutirait, à l'opposé des vœux du poète, à étouffer les élans sincères d'une spontanéité véritable par des contraintes ou des préjugés différents, mais tout autant nuisibles.

Au surplus, cela, dans le cas présent, importe secondairement.

L'essentiel est simplement que, de ces inspirations de circonstance, M. de Souza, selon ses ambitions, a formé plusieurs poèmes dont l'accent lyrique, le souffle s'élèvent haut, et qui vibrent d'émotion.

Certes ce n'est pas à la musique allitérée des syllabes suggestives que M. René Piat demeure indifférent. **Du Fond des Limbes**, les images magiques s'élèvent en tumulte. L'art du poète ne parvient pas toujours à en régler l'abondance et le débordement, et, surtout dans les morceaux en vers libres, parfois il donne l'impression que la tête lui tourne, et qu'on l'emporte un peu dans tous les sens au hasard des rafales de sons, de parfums, de couleurs. La plupart du temps, il les domine dans le calme de son ardeur, et en dispose les éléments, regorgeants au gré de ses désirs, pour le mieux des harmonies d'âme et de chant qu'il poursuit. Le jeune poète déploie une maîtrise plus ferme dans le vers régulier, même alors qu'il abandonne la rime au bénéfice de l'assonance, de la contre-rime ou simplement sans rien qui la compense, du moins à la fin de ses vers. Touffu et savant, ce recueil est néanmoins volontaire et personnel, et à *la Ruée des Glas*, que M. Piat nous donnait naguère, s'adjoignent noblement, par une victoire sur soi, son métier et son art, les nouveaux poèmes *du Fond des Limbes*.

Du bord d'un croiseur cuirassé, « en mer, vers Manille » m'est adressé un poème, imprimé avec une netteté merveilleuse sur le plus fin papier de Chine, chef-d'œuvre de l'Imprimerie de la Mission française, et marqué *T'Ou-Sé-Wé, Zi-Ka-Wei, février 1926*. C'est, **Du Rostre**, « pour être dit au peuple », un discours à la France victorieuse, aux ombres de ceux-là qui sont tombés, composé, à Shangaï, en janvier 1926, en vers de fière allure et de fervente éloquence.

Le **Carnet Poétique** de M. Marcel Diamant-Berger va du mois d'août 1914 au mois de novembre 1917. Il dit avec la plus louable simplicité le départ, les premières épreuves, les aventures de la guerre et de la captivité, les péripéties de l'évasion et du retour. Voilà un homme qui ne se campe point en attitudes de héros ; comme tout, dans ce gentil livret, apparaît naturel et facile, soumis à la volonté d'un destin qui n'est pas même invoqué, accueilli sans sursaut de détresse, ni démonstration d'orgueil. Le poète, correct, sensible et juste, ne fait pas tort à l'homme, Français typique et sympathique.

Un homme, sans doute maladif, et d'esprit tendre, heurté dans la douce extase de ses espoirs, par la soudaine irruption de la Guerre, assiste, le cœur meurtri, à l'écroulement du rêve, des certitudes promises à sa foi humaine, à son amour. La réalité présente le saisit de regret ; que n'a-t-il mieux situé son affection dans l'attachement au foyer, à la patrie, plutôt que de s'enthousiasmer pour les aspects lointains d'un monde de féerie ? Tous ses pareils, ses compagnons d'âge, ses amis sont convoqués au sacrifice qui amènera sans doute le retour de la paix et assurera la grandeur de la terre maternelle et sacrée. Lui, il traîne un corps débile, inutile, il n'est pas appelé. Et il songe, il ne cesse de songer à ceux-là qui sont partis, et qui se donnent, et à qui le pays devra de survivre : il songe, il ne cesse de songer à ceux-là qui sont morts, à ceux-là qui, arrachés par l'impitoyable, humble et grandiose devoir aux labeurs choisis et aux douceurs familiales, tombent sur les sillons ensanglantés, et ne reviendront jamais. Et ce poète, qui ignore qu'il ne vivra pas lui même assez longtemps pour assister au triomphe et au retour qu'attristeront tant d'irréparables deuils, Georges Bannerot, mort âgé de 26 ans en 1917, répète précisément, avec angoisse, avec admiration et avec la plus pénétrante émotion **le Cantique des morts**, suite de poèmes aux pensées nobles, aux sentiments douloureux et confiants, aux images ardentes et aux rythmes de la plus sûre gravité. Ce petit livre, par la simplicité poignante de sa conception, par la discrétion fervente de son enthousiasme contenu et sincère, par la beauté mâle, pleine et voilée de ses vers, est un des plus grands et peut-être le plus saisissant que la Guerre ait inspiré à un poète ferme et véritable. Si l'on ne vivait à une époque de confusion, d'indifférence et d'oubli, le nom de Georges Bannerot serait, pour ce livre menu, un de ceux que notre temps se flatterait de léguer glorieusement à ceux qui dans l'avenir s'occuperont de nos poètes.

Etranges chants, dépouillés, proches de la mort et cependant de rythmes enlacés et fervents, sonores et pleins d'extase, la **Clémence de la mort** y est par le poète, M. Jean Bodin, presque selon un sentiment romantique, louée, évoquée, attendue. D'une confrontation de la jeunesse vierge de l'épousée au râle du vieillard qui la mène à l'autel, de souvenirs sans nombre de tendres amies parties et défuntes les unes après les autres, d'un

contraste incessant entre la gravité tragique aux heures de la guerre avec l'insouciance rieuse des jeunes filles dans les demeures où l'on passe, le poète sent son âme pesante. Les images des temps révolus qui vivent en la mémoire l'attristent, l'assombrissent et la découragent. L'existence terrestre n'est qu'un leurre sans repos et sans charme qui l'éclaire. Vienne la mort ; elle seule est consolante, elle seule propice ; elle seule prend l'être entier, sans acception des rencontres de fortune ou des liens passagers, mais qui jamais ne se dénouent. Or, en sa conclusion même le poète n'a pas foi. Il croit à la survie de la mémoire, et à sa résurrection purificatrice. A-t-il la crainte de l'absolu ? Qu'importe ? L'intérêt, puisqu'il est (je suppose) jeune et au livre de ses débuts, c'est que le ressaisisse la passion de vivre et qu'il retrouve en lui la lumière. Je ne sais ce qu'il adviendra du poète toutefois, car son chant rapide et souvent sec incline, et surtout lorsqu'il prétend railler d'un dédain ou d'un sacarsme, vers le mouvement de la prose. Une forte et nette prose vaut certes mieux qu'une suite de vers inconsistants ou saccadés.

Un mort encore de la grande Guerre : « Le 11 juin 1915, à l'aube, dans un petit bois d'Artois, il tombe devant les Allemands qui contre-attaquent. On ne sait rien de plus. Une ombre... » M. Henri Pourrat, avec une émotion qu'il contraint avec peine, retrace ce que fut la vie, ce qu'est et ce qu'eût été l'œuvre de son ami, Jean Angeli, **La Métairie de Jean L'Olagne**, « à la recherche d'une allégresse et d'une force ». Amour du sol rustique des travaux, de la simplicité et de la paix baignée de bonne et saine nature. Le manuscrit en était débroché, brûlé en partie, au début de 1914. M. Pourrat et les amis de l'auteur publient ce qu'il en subsiste et y joignent des *Poèmes divers* et les sept poèmes en prose d'*Equinoxes*. On découvre aux pages de ce livre un ingénu poète qui se cherche, sans doute et surtout parce que sa personnalité spontanée et forte s'est astreinte, durant les années d'études passionnées, à des disciplines qu'il importe de rejeter après qu'elles ont servi, — et la libération ne s'opère pas sans combats, sans recherches, sans obstacles ou incertitudes de nature très diverse. De là, dans l'œuvre, qui, au reste, n'est pas mise au point, des brusqueries, des discordances qui peuvent surprendre, mais s'expliquent aisément. Et quand cela est écarté, quelle justesse grave, prompte et souriante avec la pureté de la

nature agreste et la divine pureté des êtres qui y vivent et, sans qu'ils s'en doutent, en jouissent merveilleusement. Jean Angeli avait compris que là se trouvaient sa tâche et la voie à suivre. Il se reconquérait magnifiquement sur les autres et sur soi.

Ce livret de vers sans prétentions, menus, prestes et faciles, **l'Enfant de Bohême**, ne manque de charme ni d'agrément. M. Marcel Lesvignes s'est diligemment amusé, sans doute, en le composant. Il est désinvolte et léger, comme la fumée bleue d'une blonde cigarette.

ANDRÉ FONTAINAS.

LES ROMANS

Colette : *La fin de Chéri*, E. Flammarion. — J.-H. Rosny aîné : *Le cœur tendre et cruel*, E. Flammarion. — Gustave Kahn : *La Childebert*, E. Fasquelle. — Jean Gaument et Camille Cé : *Le fils Maublanc*, Bernard Grasset. — Joseph Delteil : *Les Poilus*, Bernard Grasset. — Charles Derennes : *Bellarot*, Editions du monde moderne ; *Mouti, chat de Paris*, Albin Michel. — Jacques Lombard : *La confession nocturne*, A. Lemerre.

La fin de Chéri, par Colette. Il y avait, chez ceux que Dumas fils appelait des « Alphonse », et il y a même encore, chez quelques gigolos, une certaine sentimentalité douillette — féminine d'ailleurs — et qui explique qu'ils puissent, avec moins d'ignominie qu'on ne serait enclin à le croire, jouer leur rôle d'hommes entretenus. Leur égoïsme et leur brutalité même, parfois, s'accommodent parfaitement de l'adoration dont leurs maîtresses les entourent, surtout quand elles sont déjà âgées, et, en même temps qu'ils savent avoir les câlineries, ils ont la tendresse tyrannique des enfants gâtés. Aussi bien, marié richement, est-ce parce qu'il n'aime plus sa femme, et que sa femme a cessé de l'aimer, que Chéri se sent dépaysé chez lui, avant de l'être parmi le monde nouveau d'après-guerre. Aimé, aimant, il aurait droit à toutes les chatteries, à tous les luxes. L'amour purifie tout. Poncif, dira-t-on ? Point pour les Chéris, car sans la passion ceux-ci n'ont plus leur raison d'être. Ils tombent au rang de porcs à l'engrais ou d'usurpateurs déchus, et l'admirable de l'art de Colette est précisément de nous avoir rendu compréhensible la détresse de son personnage, si étrangers que nous soyons à la conscience dont elle procède. Ce triste prince Charmant ne laisse pas, dans sa nostalgie du temps où il était le favori de Léa, de

nous émouvoir et presque d'exciter notre sympathie. Le sentiment profond qu'il a de son inutilité lui confère une âme, et cette âme se pare d'un reflet de poésie, de remonter jusqu'à l'exténuement, dans la lumière de plus en plus déclinante, la côte fallacieuse du passé... Sans doute, Chéri demeure-t-il jusqu'au bout un égoïste. Sa douleur, qui crâne, ricane ou grimace, sans jamais pleurer. C'est une bête, malgré tout, que Colette, cette fois encore, nous montre, mais si désespérée dans son isolement farouche, qu'on a le cœur retourné quand une plainte lui échappe de toutes celles qu'elle étouffe... Point de repentir de la part de Chéri, bien entendu, ni de retour humble sur lui-même. Tout le monde a tort, et la vieillesse même de Léa. Lui seul a raison, qui n'a vécu que pour la matière, et son suicide est la négation suprême de l'esprit. Le miracle, c'est que cet esprit n'a jamais été si présent que dans la chambre louche où — n'ayant pu dissiper les fantômes qui flottent autour de quelques photographies de Léa — Chéri croit le conjurer, en se supprimant. Les pages qui terminent *Chéri* sont probablement des plus belles que Colette ait écrites. Ici, cet écrivain prestigieux, si riche en « impressions-souvenirs » pour parler comme Taine, mais auquel on peut reprocher son indifférence des préoccupations supérieures de l'humanité, atteint à l'inquiétude salvatrice, dans sa curiosité passionnée du monde physique, tant il est vrai que nous n'allons jamais au bout d'un des chemins qu'ouvre devant nous la vie (fût-celui de la poursuite des sensations les plus animales) sans rencontrer la vérité.

Le cœur tendre et cruel, par J.-H. Rosny aîné. Georges, le héros du petit roman de M. Rosny, a cet âge heureux où, comme dit Baudelaire, « faute de dryades, on embrasse le tronc des chênes ». Il est l'incarnation même de l'adolescence ; mais une timidité charmante émousse ou contracte l'impétuosité de ses désirs, et en exalte chimériquement les exigences précises... Aussi, est-il loin de montrer une férocité égale à celle de l'animal déchaîné par le pauvre Raymond Radiguet dans *Le diable au corps*. Que ce soit avec la sentimentale Marie qu'un ami confia à sa garde, ou avec la précoce Rose, trop voisine encore de l'enfance, des scrupules le retiennent de cyniquement s'assouvir, et il lui faut (après avoir pourtant fait la guerre !) rencontrer, par hasard, dans le quartier jadis hanté par Villon, on

ne sait quelle demi-fille, laide et vulgaire, et déjà sur le retour, pour savourer la douceur du premier triomphe. « Qu'importe le flacon, pourvu qu'on ait l'ivresse » ; sans doute. Dommage, pourtant, que tant d'émois, qui s'épanouissent en si éclatantes fleurs de rêve et de sang, soient ainsi cueillies... ! Mais la mélancolie qui se dégage du livre, tout débordant de poésie, de M. J.-H. Rosny, réside, précisément dans ce douloureux contraste entre les espérances et les aspirations, délicatement nuancées du jeune homme, et la réalité misérable. Conteur allègre, M. Rosny est toujours égal à lui-même, c'est-à-dire qu'il excelle à relier, dans le temps, les impressions les plus fugitives de l'individu à celles de sa lignée d'ancêtres, et à leur donner, par là même, une répercussion infinie. Il a une façon très personnelle de lui créer une immortalité à rebours, qui — si elle est vaine — séduit encore par sa pathétique beauté.

La Childebert, par Gustave Kahn. M. Gustave Kahn qui publiait récemment une très suggestive étude sur Baudelaire, et rappelait, de façon charmante, l'amitié de ce grand lyrique avec Banville dans *La Pépinière du Luxembourg* (poème dramatique), connaît à fond le Romantisme. C'est la période moyenne de ce prodigieux réveil d'activité artistique et littéraire, c'est à-dire celle qui touche à 1848, qu'il s'est plu à évoquer dans le présent roman que les lecteurs du *Mercure* connaissent, et dont ils n'ont pas manqué d'apprécier le réalisme fantaisiste et la pittoresque érudition. M. Kahn n'a pas craint de nous révéler, dans un « Eclaircissement » substantiel, quelles méthodes ont présidé à l'élaboration de son œuvre, et il faut le louer d'avoir si bien réussi ce qu'il ambitionnait de faire en présentant ses personnages — tous également authentiques — les uns sous leur nom véritable, les autres sous des noms inventés, et de les traiter de telle manière que ceux-là servissent en quelque sorte à modeler ceux-ci. Tout en étant franchement romanesque, son récit acquiert, par là, un caractère de crédibilité qui en harmonise avec bonheur les détails, et le situe de façon précise Il importait moins à M. Kahn de « fixer », comme il dit, la biographie de Gérard de Nerval, de Henri Heine et de David d'Angers, que de nous rendre leurs pensées et leurs sentiments familiers. Traitée épisodiquement, comme elle l'est, son « épopée » prend, d'ailleurs, quelque chose d'intime, qui en fait, en certaines de ses parties, une suite d'élé-

gies, gracieusement fleuries de figures de femmes. On sent que M. Kahn a pris plaisir à écrire *La Childebert*, et c'est le secret de l'émotion qu'éveille ce roman qu'un poète seul pouvait inspirer, mais auquel un critique et un artiste, à la fois tendres et spirituels, ont collaboré. Et comme l'auteur des *Palais Nomades* aime l'auteur des *Vers dorés* ! Nul doute qu'il n'ait avec lui et avec Heine des affinités. Mais n'en a-t-il pas avec le Romantisme tout entier ? Je disais plus haut qu'il le connaît à fond. Il y a mieux que d'ingénieuses et patientes études à l'origine de cette connaissance. La lecture de *La Childebert* nous convie à reprendre celle des poèmes de M. Kahn. N'est-ce pas significatif qu'il ait pu mettre dans la bouche de ses personnages les propos qu'ils tiennent, et qui nous paraissent si exactement en conformité avec ce que nous savons d'eux ?

Le fils Maublanc, par Jean Gaument et Camille Cé. Terrorisé par son père, qui est un monstre d'égoïsme, le fils Maublanc, enfant sensible, reporte sur sa mère toute sa tendresse qu'il laisse maladivement s'exalter jusqu'à l'amour... De sentir ce qu'il y a de passionné dans son affection, une misanthropie lui vient, qui s'enveloppe de pudeur farouche, et ressemble à de l'impassibilité. Mais Mme Maublanc a deviné ce qui se passe dans le cœur de son fils, et prise de vertige devant l'abîme qui s'ouvre sous ses pas — car on conçoit qu'elle n'a jamais été heureuse avec son mari — se donne la mort. Le fils Maublanc se laissera, plus tard, marier par son père qui s'imposera au nouveau ménage ; et ce ne sera qu'une fois délivré de la tyrannie odieuse qui, toute sa vie, l'oppressa, qu'il tentera d'épanouir enfin son âme, et d'aimer sa femme. Mais après une courte éclaircie de bonheur, il retombera bientôt dans l'ombre morne où le destin a voulu qu'il s'étiolât. Ce n'est pas sous la forme narrative que MM. Gaument et Cé ont conçu leur livre. Ils le présentent comme une ébauche (notes prises ou impressions consignées par un romancier qui a renoncé à regrouper et à fondre ses documents pour en dégager une œuvre) et cela lui donne, peut-être, un caractère plus réticent que mystérieux. MM. Gaument et Cé qui, par tempérament, ont plutôt tendance à s'abandonner à de copieux développements et à grossir le trait, ont volontairement simplifié, cette fois, leur manière. Ils ont tenté de suggérer, au lieu de dire, et de laisser à notre imagination, discrètement sollicitée, de reconstituer les

scènes et de rétablir les commentaires qu'ils ont retranchés de leur livre. Il faut les louer de cet effort pour atteindre à une conception plus moderne du romanesque. Par l'émotion qui se dégage de ses sous-entendus, *Le fils Maublanc* est déjà, du reste, une réalisation.

Les Poilus, par Joseph Delteil. Il y avait, dans la *Jeanne d'Arc* de M. Delteil, en dépit de ses défauts, de bien belles pages, et ces pages étaient celles qui présentaient des tableaux de nature ou qui figuraient des mouvements de foule. Aussi bien, quand il déclare qu'il a « la tête épique », M. Delteil se rend-il justice. Il a la couleur, et malgré sa malice, sinon sa rouerie, l'enthousiasme ou l'emballement qu'il faut pour réussir aux évocations légendaires. Son erreur a été de croire, dans son œuvre précédente, qu'on peut, en employant les procédés naïfs et violents d'un illustrateur de planche d'Epinal, déraciner une psychologie solidement fixée dans une époque, pour l'acclimater à l'atmosphère du temps présent ou de tous les temps. En abordant Jeanne d'Arc, il se trouvait en présence *d'une légende toute faite*, dont il ne pouvait que rajeunir le charme ou raviver par des traits expressifs le pittoresque, tel Hugo, quand il reprenait *La chanson de Roland*. Et, je le répète, il a su rendre, en certaines de ses parties, une beauté nouvelle à cette légende, s'il en a faussé la figure centrale. Mais cette fois, s'attaquant à un sujet vierge — je veux dire non encore figé dans un poncif — il nous a présenté de « la grand'guerre », comme il l'écrit, l'image rudimentaire, mais exacte en sa simplicité même, qui s'est peu à peu composée au fond des âmes françaises moyennes. Je l'en félicite, encore que je discerne moins le résultat d'un effort concerté que l'effet d'une complaisance, qui ne s'effraie même pas de la banalité, dans sa réussite... M. Delteil, il est vrai, pouvait faire tout aussi « populaire » sans donner, comme il lui arrive, dans la vulgarité ou — ce qui est pire — dans « le joli grandiose », selon l'expression de Stendhal, et dans le mauvais goût. A lire certains de ses morceaux, on serait parfois tenté de lui crier : « Holà ! » Rien ne l'obligeait, notamment, de surcharger d'aphorismes prétentieux, mais éculés, le texte qu'il rédigeait pour ses images d'Epinal, et de servir à son public — quelque modeste qu'il le supposât — tant de billevesées. Ce n'est plus seulement le Victor Hugo le moins bon, c'est-à-dire le plus arbitrairement antithétique que

M. Delteil rappelle alors, mais le plus fade Coppée et le plus panachard Rostand. Dirai-je, enfin, que s'il a voulu mettre « à la portée de tous » la philosophie, excellente en son principe, qu'il expose à propos de Wilson, cette philosophie est un peu bien terre à terre, et qu'elle manque de l'idéalisme dont il affirme, par ailleurs, que le Français est entiché ? Quoi qu'il en soit, M. Delteil a de la verve, une verve dense et farcie de maintes qualités hétéroclites, comme un plum-pudding britannique d'ingrédients de tous les genres. Je regrette, pour le côté moral de son histoire, qu'il ait négligé l'occasion qui s'offrait à lui d'exercer cette verve, en ne représentant pas la fuite du Kaiser. après la déroute de ses armées. Mais ses chapitres sur la veille de la guerre, sur la mobilisation, sur la Marne (avec l'épisode des taxis), sur Verdun et les victoires de Foch sont d'une venue particulièrement heureuse. M. Delteil — on l'a vu pour sa *Jeanne d'Arc* — a des repentirs. Il ne redoute pas de retoucher ses textes. Je lui conseillerais de nous donner, cette fois encore, une édition corrigée de ses *Poilus*. Ils en valent la peine.

Bellurot, par Charles Derennes. C'est, comme MM. Gaument et Cé, l'histoire d'un enfant amoureux de sa mère que M. Derennes nous conte ; mais il ne laisse pas grandir le sien, et le fait — trop précoce Werther — se tuer par désespoir. Point n'était besoin que M. Derennes dédiât son livre à Freud pour que l'on y découvrît l'influence du professeur viennois. Mais M. Derennes a enveloppé le tragique de son récit dans une atmosphère légère qui en accuse ironiquement l'exceptionnalité. Avouerai-je que j'ai trouvé qu'il badinait un peu trop avec l'amour ? En tout cas, le ménage très parisien qu'il nous présente porte bien l'estampille du xxe siècle ; et c'est fort subtilement qu'il a justifié l'extrême sensibilité du petit Georges, dit « le Jotard » par la psychose de son père, et notamment par les accès de mythomanie auxquels celui-ci est en proie. — Dans **Mouti, Chat de Paris**, M. Derennes ajoute un nouveau chapitre à son *Bestiaire sentimental*. Mouti s'ennuie dans la maison bourgeoise qui l'abrite. Avide de liberté, il se sauve un jour et va vivre en concubinage dans le jardin des Plantes. Son bonheur ne dure qu'une saison. Il revient mourir chez ses maîtres, en traînant le pied, comme le pigeon de la fable, après avoir échappé par miracle au supplice de la vivisection. Et dans cette simple histoire,

M. Derennes a dépensé beaucoup de verve, et révélé la plus savoureuse observation, selon son habitude.

La confession nocturne par Jacques Lombard. Le récit est très bien agencé et, en outre, établi sur une donnée psychologique parfaitement acceptable que nous conte, ici, M. Lombard, avec une entraînante conviction. « Il y a plus de choses sous le ciel que dans toute votre philosophie, Horatio », disait Hamlet. D'une de ces choses mystérieuses — la puissance active de la pensée, portant en elle-même son principe de réalisation — M. Lombard a tiré des effets d'une force dramatique incontestable, et l'on ne peut que lui reprocher de s'abandonner avec trop de complaisance à sa facilité narrative, j'entends de ne pas rejeter avec une rigueur suffisante les expressions toutes faites ou de ne pas se défendre avec assez de fermeté contre les enchaînements prévus.

JOHN CHARPENTIER.

THÉATRE

La Carcasse, trois actes de MM. Denys Aniel et André Obey, à la Comédie-Française. — *Têtes de rechange*, spectacle en trois parties de M. J.-V. Pellerin. — *La Riposte*, trois actes, quatre tableaux, de M. Fernand Nozière, au Théâtre de Paris.

On a fait, à propos de **la Carcasse**, une mauvaise querelle à la Comédie-Française. On trouve, apparemment, que la Maison ne supporte pas déjà suffisamment de servitudes. Au contraire de lui faciliter ses velléités rénovatrices ou simplement libératrices, la critique, au moins celle que consulte sa clientèle, jette des pavés sur ses rails. On comprend bien, parbleu! Si on représentait là des pièces amères, révélatrices, d'observation cynique, tableaux plausibles des gens démasqués, et que le public y prenne goût, il en serait vite fait de l'habituelle production des de Flers et Caillavet, Géraldy et consorts. Bien des jeunes gens même, aujourd'hui, ont la nausée certainement à *Primerose* ou à *Aimer*, par exemple. *La Carcasse* n'est pas une œuvre supérieure, loin de là, mais enfin c'est une passable pièce, et dans un sens qui rompt heureusement la misère, la monotonie, la puérilité sentimentale conventionnelle des pièces modernes à notre première scène. Le personnage principal est un officier général d'administration. Or, comme le caractère de ce personnage est de ceux que l'on a accoutumé de considérer comme infâmes, on

voit comme il est aisé, sur ce point, de chicaner les auteurs et surtout le Théâtre Français. Aussitôt on a élevé le bruit là-dessus, décrété que la pièce est bonne, mais pas acceptable sur la scène des Français, à cause de ce général, de moralité pas du tout orthodoxe. L'honneur de l'armée est en jeu; on le veut insulter. Et on prévient que le public habituel, dûment averti, pourrait bien ne pas laisser à la pièce le cours d'une vie normale (1). Hé bien, voilà de ces choses qui ne devraient pas être. On voit trop au surplus que de telles cabales provoquées vont à soutenir la survivance injustifiée de ces comédies, pas moins piètres que celle que l'on veut atteindre, conventionnelles, rances, dégénérées, qui depuis trop longtemps minaudent, susurrent, mélancolisent, sévissent enfin, rue Richelieu. Protestons : les auteurs ont parfaitement le droit de placer leurs héros, et quelle que soit la vilenie qu'ils leur prêtent, dans n'importe quel corps de la société. Quoi que proclame la servilité, le Français réclame, pour son théâtre, la liberté foncière qu'il a apprise, enfant, dans le génie de Guignol. Que les coups pleuvent et drus, et sur tous. De tels spectacles aucun discrédit n'est jeté à quiconque. *La Carcasse* nous montre un individu. L'habit qu'il a ne nous importe pas. Qu'il n'aille pas tout nu : voilà ce que, simplement, le spectateur demande. Vernon est un militaire et abject ! Mais quoi ! le répertoire n'en comporte-t-il pas d'autres et parfois fort dangereux, voire des assassins... Sans doute, mais Vernon est infâme. C'est un lâche, un abominable ferment de décomposition, le ressort détrempé qui a créé, par sa vacuité, cette vie amorale, laissé débrider la liberté extraconjugale de son épouse, puisé aux libéralités de l'ami. Je vous entends; mais, pour mon goût, je préférerais néanmoins de beaucoup rencontrer, au coin d'un bois, Vernon, plutôt que tel autre gaillard, le cœur haut, mais le stylet au poing... Mais, chacun son goût. D'ailleurs, il faut toujours penser qu'un mal pourrait être parfois encore surpassé par un plus grand, dit le moraliste. Dans le destin de la famille Vernon, voit-on ce qu'eût pu accomplir le général si, pris de vices moraux contraires, il eût écrasé, de volonté brutale et de tyrannie, les sensuelles prédispositions de la générale ? Que de plaisirs alors, pour celle ci, contremandés ; et que de sinistres risques, si Ver-

(1) Trois représentations se sont normalement passées. Mais, devant des menaces d'interruption organisée, les auteurs ont retiré leur pièce.

non avait été une de ces brutes inhumaines et rigides, fermées à l'intelligence et à la protection du dramatique mystère qui mène les femmes, une de ces brutes à la Dumas fils, qui osa prononcer, avec une autorité mondaine qui en faisait quasi un décret, et sur cette même scène officielle des Français, l'abominable : — Tue-la !

C'est une bonne comédie, aux situations chargées un peu platement, mais que l'on peut trouver audacieuse (au moins d'intention), amusante ; et on aurait mauvaise grâce — ou bien on serait aveugle — à contester que les choses se passent — aujourd'hui, hier et toujours — bien souvent, dans le monde, comme elles sont rapportées ici. *Ce serait*, plutôt, une bonne comédie, si les auteurs n'avaient eu dans l'esprit ce quelque chose de sinistre dans la considération des traits et des mœurs qui hantait déjà tellement Mirbeau. Aussi y a-t-il un cadavre à l'ombre duquel va toute la pièce. C'est celui du fils, qui s'est exécuté, pour ne pas survivre à un détournement. C'est d'ailleurs le très simple mobile de la pièce. Au premier acte, on hésite à apprendre le suicide au père ; au second, on le lui apprend, sans qu'il en ait aucun mouvement de la bile ; puis, après, ce sont les préparatifs d'un départ en voyage.

Les auteurs ont fabriqué le caractère veule du général un peu comme les enfants font des pâtés : en ajoutant toujours davantage de sable Pour dessiner un homme lâche, ils accumulent simplement tous les détails conformes ; jeu assez facile, à tout prendre ; d'un art et d'une psychologie sommaires ; et pourquoi ils n'ont pas fait une œuvre forte. Une œuvre forte eût comporté un autre soutènement, une autre équité, dans l'analyse et dans la composition du type. Leur homme est inhumain par trop d'un ingénu travail de perfection. Il n'a pas de certains traits frappants, émouvants, positifs, qui, même chez les plus misérables, sont tout de même toujours touchés par les vrais dramaturges.

Au fond, et à cause peut-être de la répugnance absolue, sans compensation, avec laquelle les auteurs présentent leur flasque créature, répugnance que les spectateurs partagent, cette pièce reste dans un sens furieusement, primairement et limitativement traditionnel. Ce sont de ces tentatives, hardies d'apparence, dont on voit très vite qu'elles se recroquevillent, et même très lourdement, sur de bien vieux principes, officiellement intangibles et sacrés, aussitôt qu'on veut les sonder. Logiquement, cette pièce

devrait recevoir justement les suffrages de ceux qui tâchent à l'exécuter.

Mlle Berthe Cerny est probablement le plus bel objet des Français ; son jeu nerveux, net, souple, cavalier, s'y oppose heureusement au jeu artificieux, discursif, emplumé, de Mlle Sorel. M. de Féraudy est toujours excellent comédien, usé mais malin et têtu, au jeu adéquat à son physique et à ses moyens. Mais il n'a pas ici l'emploi de ses meilleurs dons, de ceux qui l'emportent parfois en crises, et tout à coup le font se brider, se mesurer, tout ahuri de s'être laissé éclater. Il a très courageusement et uniformément consenti à faire tout le soir le chiffon mouillé. Quant à Granval, cet artiste dont l'ingéniosité, l'initiative décorative — d'ailleurs intelligemment accueillie, encouragée — a pour ainsi dire bouleversé brillamment tout le décor de la Comédie, il se montre une fois de plus, aujourd'hui, comme l'un de ses grands acteurs. Il se connaît et sait s'employer. Il a donné ce soir un provincial d'une touche que lui seul pouvait dessiner. Ce fut un régal.

Têtes de rechange est un de ces mille spectacles éphémères bien à la marque du moment. Cela fait partie de la queue du cerf-volant « dadaïste », qui traîne aujourd'hui sur le sol, mais sans cette aberration si complète qui laissait le chaland innocent bouche bée. Maintenant on dilue ces grosses et bêtes provocations à scandale et à profit, en de petites fabrications beaucoup plus sages. A défaut d'une esbrouffe qui a fait son temps, pour chacun des « dadas » (en deux ou trois coups de grosse caisse et le fiasco), d'ingénieux jeunes gens en accommodent les restes aux autres branches de l'industrie : Architecture, décoration, modes, théâtre. Sans doute sont ils avisés en apportant quelque tempérament aux pratiques de leurs modèles, mais alors on remarque aussi mieux que, dans leur meilleur bon sens apparent, ne gît guère davantage d'originalité. Sans les pétarades saugrenues, on ne distingue plus que les efforts — d'ailleurs parfois spirituels, comme ici — d'une excitation juvénile, mais quelque peu vulgaire.

Dans *Têtes de rechange*, on voit le jeune homme d'aujourd'hui et son oncle, le vieillard d'hier. Naturellement, si le sentiment de la famille les tient réunis, le jeune s'ennuie avec le vieux. Sa pensée (qui n'a, est-il besoin de le dire, aucune qualité de fond person-

nel ni de culture) s'évade à tout propos. Ces « évasions » du neveu, ce n'est guère original, à moins que l'on prenne pour tel de les avoir représentées par des personnages en chair et en os, qui viennent de temps à autre jouer leur petit sketch. Les évasions ou rêveries du neveu (qui autrement est un *struggle-forliver*, un commissionnaire en toutes sortes d'affaires, actif et roublard) sont moins intéressantes et moins poétiques que celles de Fantasio ou de Mme Bovary. Alors, on prononce devant lui le mot *chapellerie*, — et aussitôt nous le voyons se dédoubler pour aller acheter un chapeau, — etc... On a parlé à propos de cela « d'esprit satirique, d'une vivacité très plaisante (P. Brisson, *le Temps*) », je n'ai guère su le trouver. Un des mots qui ont eu le plus de succès, fut *l'or dur* ! L'auteur daube sur les pauvres bourgeois et sur les conservateurs, qui n'ont certes pas besoin de ce surcroît d'accablement au milieu, déjà, de toutes leurs difficultés du moment. Le jeu est facile et pas neuf du tout. Au début du Théâtre Libre, c'était grande mode de taper sur les bourgeois, — qui s'en montraient d'ailleurs ravis, bien assis qu'ils étaient. Scènerie alerte due à la verve de M. Baty ; interprétation adéquate.

La Riposte. — Mélo qui ne fatigue pas la tête. Ça repose des pièces symboliques. En revanche, on assiste à deux morts ; mais pour en être ému, il faudrait avoir les nerfs bien sensibles, et assez de crédulité pour se figurer que « c'est arrivé ». C'est du très gros roman feuilleton :

Une ouvrière a été mise enceinte, puis abandonnée par le fils du patron. Elle tombe très rapidement dans la misère et dans la prostitution. A 48 ans, c'est une vieille hideuse que nous voyons mourir dans un accès d'alcoolisme. Elle laisse une fille — qui vit loin d'elle et méprise sa mère, — élevée par des gens charitables, sage et couturière (encore modeste). Par un coffret que lui a légué sa mère, et qui contient la correspondance de l'idylle première, cette fille apprend qui fut le promoteur des déchéances de sa mère, et quel fut son père, — qui est actuellement un banquier connu, quinquagénaire et fêtard. Subitement retournée par cette lecture, la fille jure de venger sa mère (qui, dans le *delirium*, la battait autrefois — avant que l'enfant ne fût quasi adoptée par lesdites gens charitables), et de se venger elle-même. Elle rumine cette idée pendant plusieurs années, au cours des-

quelles — toujours ferme dans le sentier de la vertu — elle est devenue une des plus grandes couturières de Paris. Elle habille les amies passagères du banquier et s'abouche ainsi avec lui. Il la trouve fort à son goût, elle paraît s'y prêter ; elle le visite un soir chez lui, se fait longuement et farouchement provocante. Quand elle croit venu chez cet homme le moment du bouc, elle l'appelle Papa — mais sur un ton peu tendre. Sur quoi le banquier— qui pourtant nous semblait un robuste et un sceptique — s'écroule à terre foudroyé. Et le rideau tombe, tandis que la fille, radieuse et sauvage, s'écrie : Balayez ! (*ter*).

Pour ne pas trouver dans tout cela une foule d'invraisemblances, d'incohérences, il faudrait ne pas réfléchir, — et l'action, assez lente, donne tout le temps de la réflexion. Enumérer serait fastidieux.

Somme (comme dit Montaigne), ce n'est pas ennuyeux. Il y a un grand luxe de toilettes et de déshabillages ; un acte se passe chez la grande couturière, avec quantité de mannequins. L'interprétation contribue de même à porter la pièce. Mme Véra Sergine est tour à tour sévère, tragique et séductrice. Y a-t-il au théâtre actuellement une fille dont le masque et le corps témoignent davantage la prédestination au drame ? Dans la longue, très longue scène où elle achève de faire enflammer son père, elle a des mouvements félins très significatifs. Elle est très adroite à faire écumer sur elle la luxure et la rage. Elle mène l'une et l'autre avec intelligence. Elle y met beaucoup de stimulant, de fièvre chaude. On comprend que survienne, chez celui qu'elle désappointe, l'apoplexie. Harry Baur se maintient une tête qui me paraît un peu bonasse, un peu bébête, pour un personnage qu'on nous donne : 1° comme odieux ; 2° comme madré en affaires.

J'avoue que j'ai perdu une assez grande partie du dialogue. La salle est immense ; j'étais à un rang éloigné ; les artistes parlent généralement *au naturel*, parfois tout au fond de la vaste scène.

Le public a applaudi les acteurs ; mais, à aucun moment, le gros frisson, même très vulgaire, n'a couru ; tellement tout cela est suranné. Rares, aussi, disons-le, ont été les rires ou sourires. On écoute sans surprise. Evidemment, aujourd'hui, on s'attend à tout.

ANDRÉ ROUVEYRE.

LITTÉRATURE DRAMATIQUE

Romain Rolland : *Le Jeu de l'Amour et de la Mort.*

M. Josse était orfèvre. Il l'était avant toute chose ; de même, avant d'être auteur dramatique, Romain Rolland est historien. Pour cet historien, la forme théâtrale n'est que moyen littéraire pour répandre les vues du savant sur les événements et les hommes. Aussi l'œuvre n'est-elle point le produit de l'inspiration, c'est-à-dire d'une éblouissante perception des profondes, mystérieuses, et surhumaines raisons d'être de la Révolution, mais celui de la transposition pour la scène d'une anecdote caractéristique de ce temps, transposition opérée moins selon les moyens de l'art qui est vérité et vie, que selon les modes abstraits du savant habile à tirer parti des textes et qui s'émeut lyriquement devant le formidable cadavre d'une époque dont il a très logiquement décomposé et recomposé l'organisme et déterminé les mouvements tant généraux que particuliers.

Ouvrage de pure imagination où la métaphysique usurpe la place et la fonction de l'esthétique, où les personnages en cause n'ont de raison d'être que leur symbolisme historique, de valeur que celle d'argument de raison.

A en croire l'anecdote empruntée aux Mémoires de Louvet et dont Romain Rolland a tiré le sujet de **Le Jeu de l'Amour et de la Mort**, nous ne pouvons qu'assister, dans toute son étendue et ses péripéties, à la prodigieuse aventure d'un proscrit dont la tête est mise à prix et qui traverse la France révolutionnaire pour venir, dans la capitale même, dire son amour à celle qu'il aime.

Que d'émouvantes péripéties de l'exposition du sujet à son dénouement, que d'espérances et de déceptions le spectateur ne doit-il point partager avec le proscrit, quelles fortes émotions lui sont promises par ce titre et aussi quelles vues profondes sur l'âme humaine, depuis ses plus lumineuses régions jusqu'à ses plus secrètes ténèbres, et ce en raison des divers personnages de toutes conditions et de toutes castes, mêlés nécessairement à cette tragique pérégrination ! Un beau drame plein de mouvement et d'imprévu, une action sans cesse rebondissante, voilà ce que nous attendons.

Or, le drame se situe au terme du voyage, à Paris, dans la demeure de Jérôme de Courvoisier. Son décor ? Un salon ouvrant

sur un jardin, décor unique pour les scènes du seul et très long acte que comporte la pièce. Romain Rolland décrit minutieusement ce décor. On sent, dans les explications qu'il donne pour sa plantation, le souci légitime d'une parfaite exactitude documentaire en même temps que celui de disposer, d'opportune façon, certains objets appelés à servir l'action.

Quand le rideau se lève, une petite société est réunie autour de Sophie de Courvoisier. On fête par des chants et des rondes l'avènement du printemps. Cependant, nous aurions tort de chercher parmi les personnages assemblés le protagoniste de la tragédie, le proscrit Vallée. En fait, seule la Révolution importe ici. L'auteur s'efforce d'en reconstituer le milieu, l'atmosphère. Il use pour cela des mêmes méthodes qu'il vient d'employer à établir son décor. Son petit groupe est donc composé de manière à nous fournir une représentation de ce que la société a de raffiné à l'époque révolutionnaire et qui vit sous la menace permanente de la guillotine. Le dialogue est savamment composé, comme le décor. Il reproduit les formes du langage de l'époque, comme celui-ci les apparences des objets, et presque avec autant d'exactitude. Il commente les événements, et chacun d'exprimer sur la politique, l'amour, la guerre, l'existence immédiate et quotidienne, les opinions du moment, qui sont ainsi présentées comme autant de phénomènes moraux propres à définir l'âme de cette société. Le tableau est juste de ton et de couleurs; son ordonnance conforme à la méthode déterministe ; chaque chose est à sa place, justifiée par ses rapports avec l'ensemble, et rien n'est omis de ce qui doit être dit pour que nous puissions nous former une idée de la vie dans la capitale au moment où Robespierre y triomphait de Danton. Mais l'action ? D'action, point. Les personnages parlent et s'agitent dans le vide lumineux de cette fin de journée printanière. Nulle âme ne les habite. Leurs gestes, leurs paroles, ils les tiennent de l'auteur dont ils récitent le texte savant. Et ce texte n'exprime point leur vie intérieure, leur nature humaine, mais seulement le sens historique des documents qu'il interprète.

Enfin voici Vallée. On venait d'apprendre sa mort par les gazettes. Elles le disaient dévoré par les loups, dans les plaines girondines Et il paraît. L'incroyable est accompli. Le proscrit est à Paris, chez la femme qu'il aime. Hagard, épuisé, défaillant, on le voit debout, appuyé à la porte qu'il vient de refermer derrière

lui et sur laquelle il pèse en écoutant si on ne le poursuit pas. Belle entrée qui évoque le drame de sa tragique aventure à travers la France... Dans le salon, le silence s'est fait. La peur accompagne Vallée. Chacun s'esquive. Le proscrit reste seul avec Sophie.

Du suprême épisode de l'aventure notée par Louvet, Romain Rolland fait donc la matière de son œuvre. La mort a été jouée, les amants sont réunis. Le temps les presse, car la situation demeure tragique. D'un instant à l'autre, on peut perquisitionner dans la maison. Le danger est, en ce cas, égal pour Sophie et pour Vallée. Le souci de chacun d'eux ne saurait donc être que pour la sécurité de l'autre. Sophie voudra cacher le proscrit ; elle imaginera des moyens pour égarer les soupçons ; elle souhaitera garder son amant auprès d'elle ; elle désirera veiller sur lui. Elle est femme. Lui se refusera à la compromettre ; il proposera de se terrer dans quelque coin de la capitale ; il demeurera ignoré, perdu dans la foule ; on le croit mort, qui donc penserait à lui ? Et, s'il le faut, il acceptera de fuir encore. Toutes les conjectures seront donc examinées par ces deux êtres que l'amour anime, que la mort menace et qui se heurteront fiévreusement dans leur passion et dans leur crainte.

L'art dramatique exige alors un dialogue rapide, émouvant, tendu, où l'espérance, l'amour, la crainte se joignent, s'affrontent, se mêlent dans un débat ardent et âpre, mettant en cause dans son horreur sublime la terreur révolutionnaire. Par son rythme et son mouvement, ce dialogue engendrerait cette « atmosphère » que l'auteur s'est efforcé vainement de créer avec d'autres moyens que ceux de l'esthétique dramatique.

Oui, mais l'Histoire a des exigences qui contrarient celles de l'Art dramatique, auquel elle fournit des matériaux d'incontestable valeur. C'est ainsi qu'au tableau du Paris révolutionnaire, objet de son exposition, l'auteur se doit d'ajouter, pour situer l'héroïsme de Vallée et se conformer aux données de l'anecdote, un tableau de la province dans le même moment. Pour le peindre avec exactitude, pour en évoquer les multiples aspects, nul n'est plus indiqué que le proscrit qui l'a parcourue pendant cinq longs mois de quotidiens dangers. Aussi le voyons-nous faire à Sophie, qui l'écoute patiemment, un long récit de ses aventures. La réplique s'allonge, s'étend sur des pages compactes et nombreuses, qui sont d'ailleurs d'une remarquable qualité littéraire.

Car Vallée n'ignore aucune des ressources classiques de l'art oratoire. Il parle en tribun plus qu'en amant. Peut-être même s'écoute-t-il et non sans plaisir, pris au charme de son talent qui est réel. Entre deux périodes, il se souvient qu'il aime et le rappelle à Sophie par une phrase qui est plus une indication de la nature de son rôle dans la présente situation qu'une expression émue de son sentiment.

Puis, ayant narré ce dont le titre de l'ouvrage nous promettait la vue en actes sur la scène, Vallée cesse d'être le porte-parole de l'auteur et demande à Sophie de fuir avec lui.

Elle s'y déciderait peut-être si un bruit de pas ne se faisait entendre. Prudente, elle pousse Vallée dans une pièce voisine. Qui entre alors ? La seule personne dont la jeune femme n'ait rien à redouter : Jérôme de Courvoisier, son mari.

La voici donc en situation de travailler activement au salut de l'homme qu'elle aime. Elle connaît la noblesse de caractère, la grandeur d'âme de celui que Romain Rolland a voulu à l'image « du dernier des Encyclopédistes et du génial Lavoisier ». Elle peut s'en remettre à lui du salut de Vallée. Par son ardeur à solliciter l'intervention de son époux, par sa hâte fiévreuse à lui suggérer des moyens de salut, par l'ardeur désespérée de la confiance qu'elle place en lui, Sophie, en même temps qu'elle nous renseigne sur la grandeur d'âme de Jérôme de Courvoisier, sur l'estime dans laquelle elle le tient, éveille l'attention de celui-ci sur les véritables sentiments qui lui font désirer de sauver ce proscrit. Son obstination d'amante se heurterait jusqu'à l'affolement, non point à la volonté contraire de Jérôme, mais aux inéluctables décisions du Comité de Salut Public, aux affreux déchirements des partis politiques, à tout ce dont se composait l'âme tragique de la Révolution, terrible divinité dont l'ombre fatale planerait sur cette scène où trois existences seraient en jeu.

Voilà ce que l'art demande encore, quelle réalisation scénique il attend de l'auteur. Et qu'avons-nous ? De belles pages d'historien évoquant une des plus douloureuses séances de la Convention ; celle où la mise en accusation de Danton fut votée. Ce n'est plus Vallée, mais Courvoisier qui, maintenant, est le porte-parole de Romain Rolland. Et tous deux sont de magnifiques orateurs. Ils excellent à construire un discours, à développer une

période, à faire valoir un argument. Leur art n'est autre que celui de Romain Rolland, dont le talent d'écrivain atteint ici à sa pleine expression.

Regrettons donc que ces pages d'un beau lyrisme et d'une émouvante puissance d'évocation ne ressortissent pas à l'action, qu'elles soient d'un livre d'histoire et non d'une tragédie. Car ce n'est plus à un drame, mais à une tragédie et à une tragédie classique dans sa forme et son fonds que nous allons assister ; l'éternelle tragédie de l'amour. Par le jeu et l'ardeur des passions, des âmes vont nous apparaître jusqu'aux plus secrets mouvements de leur vie intérieure. Indépendants de toutes considérations historiques, affranchis des contingences immédiates, les mouvements de cette vie, les phénomènes qui en sont les conséquences n'ont pour les déterminer que le caractère de ceux qui les éprouvent. Car, pour Vallée aussi bien que pour Courvoisier, il ne s'agit point de l'idée de la Révolution, ni des intrigues politiques des partis, ni même de la mort ignominieuse qui menace le conventionnel et le proscrit, mais exclusivement de l'emporter sur un rival dans le cœur d'une femme, et, pour celle-ci, de choisir entre un mari qu'elle estime et un amant qu'elle aime.

Nous sommes loin de l'anecdote de Louvet. Elle a fourni à l'auteur, non pas un sujet d'ouvrage, mais un prétexte à une invention tragique : celle d'un débat douloureux entre trois êtres que la nature et la force de leurs sentiments tirent hors du temps, puisque aussi bien ce débat est de tous les temps. L'époque et le milieu où il nous plaît de le situer n'ont de valeur que celle purement subsidiaire d'un décor, car ce n'est point le « milieu » qui « produit » les êtres qui s'y meuvent. A ces êtres, le milieu ne propose que des moyens de se manifester, soit en le transformant pour le mettre à leur mesure, soit en se transformant eux-mêmes pour s'y adapter ; en vérité, les deux opérations sont constantes et réciproques et l'action tient d'elles son nombre et sa mesure.

Ici même où l'œuvre doit se dégager de tout ce qui est contingences matérielles, l'historien n'accepte point de s'effacer devant le dramaturge. Il exige qu'à l'esthétique dramatique si négligée, l'artiste continue de substituer les méthodes analytiques du savant exégète de documents d'archives et que, produits du milieu si laborieusement évoqué, protagonistes et comparses n'en soient que des représentations arbitraires et abstraites. Il n'y aura donc

en ces personnages rien qui ne soit de l'époque révolutionnaire, mais il n'y a non plus rien d'humain.

Ayant emprunté aux classiques la dure loi des trois unités qui permet justement de tirer d'un sujet tout ce qu'il comporte de vie et d'émotion, pourquoi Romain Rolland, s'inspirant de nos classiques et ne demandant à l'Histoire que l'aide qu'elle peut fournir à l'art, pourquoi n'a-t-il pas donné à Courvoisier l'âme ardente et la foi d'un Polyeucte qui aurait eu pour évangile la Déclaration des Droits de l'Homme ? N'aurait-il pas ainsi réalisé humainement la grande figure où il prétendait unir les caractères d'un Condorcet et d'un Lavoisier ? Et pour lui faire équilibre et l'égaler en grandeur, pourquoi Sophie n'aurait-elle pas eu l'âme tendre et déchirée d'une Bérénice ?

Alors, dans les scènes qui les affrontent aurait nécessairement apparu ce qu'il y a d'éternel, d'immuable dans la nature humaine, qu'il revenait à l'artiste d'exprimer, que lui seul pouvait exprimer dramatiquement en demandant à l'historien, pour situer son drame dans le temps et déterminer objectivement ses personnages, les caractères circonstanciels de l'époque révolutionnaire.

Faute d'avoir consenti à ce sacrifice, Romain Rolland n'a écrit ni une tragédie, ni un drame, mais un poème historique dialogué, une « geste » savante à plusieurs voix, propre à être dite sur une scène par des récitants appelés à en faire valoir, par les effets de leur diction, les réelles beautés oratoires et la force d'évocation. Ainsi *Le Jeu de l'Amour et de la mort* est l'œuvre, le « produit » logique d'un écrivain extrêmement cultivé, connaissant aussi parfaitement notre histoire que notre littérature, possédant une sensibilité raffinée de dilettante en qui l'imagination, particulièrement ardente, amplifie la sensation et colore les produits de l'intelligence. De cette imagination l'écrivain tire ce qu'il devrait tenir de l'inspiration ; de même, il demande aux seuls pouvoirs de la raison ce qu'il devrait obtenir des puissances effectives de sa vie intérieure pour ajouter à ses qualités d'évocateur les mérites du créateur et risquer d'atteindre à la perfection de l'œuvre d'art.

LOUIS RICHARD-MOUNET.

LE MOUVEMENT SCIENTIFIQUE

Luc Picart : *Astronomie générale*, Colin. — André Danjon : *Description du Ciel*, Rieder. — Mémento.

Auguste Comte avait classé l'astronomie parmi les sciences fondamentales, entre les mathématiques et la physique, et au même titre que la chimie, la biologie et la sociologie. Cette célèbre classification des sciences abstraites (ou sciences de lois) doit être retouchée, non pas dans son idée directrice, mais dans ses détails, car il faut en supprimer l'astronomie — qui est une science de faits — et la chimie, qui devient de plus en plus un simple chapitre de la physique. En outre, il faut faire une place — tout au moins provisoire, (mais un provisoire qui risque fort de s'éterniser) — à la psychologie entre la biologie et la sociologie.

L'importance de l'astronomie, encore que souvent méconnue, n'en est pas moins essentielle, tant au point de vue social qu'au point de vue épistémologique. La plupart des grandes révolutions intellectuelles sont dues à cette science : elle a ruiné le fétichisme primitif en faisant surgir l'astrolâtrie ; elle a ruiné, postérieurement, le polythéisme, en s'engageant dans la voie scientifique, avec Thalès, Pythagore, Hipparque et Ptolémée ; enfin, au dix-septième siècle, sous l'impulsion de Copernic, de Galilée, de Képler et de Newton, qui ont fourni la démonstration scientifique du double mouvement de la terre et du système général du monde auquel elle appartient, l'astronomie a émancipé l'esprit humain de la théologie, en substituant au bon plaisir de Dieu le règne des lois de la mécanique céleste. Henri Poincaré indiqua, à diverses reprises, que, si l'astronomie n'avait pu atteindre un développement suffisant, si, en particulier le ciel avait été sans cesse couvert de nuages, l'évolution de l'humanité aurait été retardée de plusieurs siècles : les hommes seraient difficilement parvenus aux notions de « mesure » et de « loi scientifique », et l'idée de temps, née de l'observation persévérante et minutieuse du déplacement des corps célestes, leur serait restée longtemps étrangère.

On a aussi reproché à Auguste Comte d'avoir voulu arbitrairement limiter l'astronomie à l'étude du système solaire : en cela, il avait certainement tort: vingt siècles plus tôt, il aurait évidemment interdit à Archimède de s'occuper d'autres courbes que la ligne droite et la circonférence, sous prétexte que la parabole ne

servait encore à rien... Cet illustre philosophe étayait son affirmation en prédisant qu'on ne connaîtrait jamais la composition chimique des astres, oubliant seulement que la lumière que nous envoient les étoiles peut avoir des propriétés différentes, d'après la nature de la matière capable de rayonner !

En fait, l'astronomie actuelle comprend deux grandes branches : la *mécanique céleste*, qui a réussi à pénétrer le secret des mouvements des corps célestes et des forces mystérieuses qui les entraînent et l'*astrophysique*, qui s'occupe de la constitution des mondes, en permettant des aperçus vraisemblables sur leur origine et leur destin. Les deux petits ouvrages de dimensions sensiblement égales, mais de difficultés différentes, répondent l'un à la première question, l'autre surtout à la deuxième.

§

Luc Picart est directeur de l'Observatoire de Bordeaux, et il a rédigé, pour l'excellente collection Armand Colin, un ouvrage succinct, qui ne met certes pas l'**Astronomie générale** à la portée de tout le monde, mais qui fournit de cette science un tableau très complet pour quiconque possède une première culture mathématique. Il suppose en outre à son lecteur une connaissance sommaire du système du monde, qu'il sait par exemple que la Terre est un corps isolé tournant sur lui-même en un jour, que la Terre accomplit d'autre part une révolution annuelle autour du Soleil. Et c'est avec raison qu'il ne se préoccupe nullement de suivre, dans son exposé, le développement de la science : une mise au point doit être dogmatique, et non historique.

Les premiers chapitres s'appliquent à préciser en quoi consistent les mesures astronomiques, comment on détermine les distances angulaires, quels sont les procédés d'observation, comment on corrige les observations brutes ; Picart insiste suffisamment aussi sur les mesures du temps. Après quelques notions sur l'astronomie stellaire, c'est naturellement au système solaire qu'il consacre la plus grande partie de son étude : le mouvement des planètes conduit l'auteur à développer la loi de la gravitation universelle, à montrer comment la loi de Newton, loi théorique, condense les lois empiriques de Képler; il donne ensuite, en quelques pages, un résumé de l'importante et difficile *théorie des pertur-*

bations. J'aurais aimé qu'à propos de la loi de la gravitation il signalât, en quelques lignes, comment le mouvement de la planète Mercure conservait jusqu'en ces dernières années un « irrationnel », que la loi de Newton ne parvenait pas à expliquer et qui se trouve interprété par la théorie de la relativité générale, due à Einstein.

Après quelques développements relatifs aux comètes, aux « étoiles filantes », à la lune, aux éclipses, Picart termine par des considérations, du plus haut intérêt, sur les hypothèses cosmogoniques :

Le problème de l'origine du monde, écrivait Henri Poincaré dans la préface de son livre sur les *Hypothèses cosmogoniques* (Hermann, 1913) a de tout temps préoccupé tous les hommes qui réfléchissent; il est impossible de contempler le spectacle de l'univers étoilé sans se demander comment il s'est formé : nous devrions peut-être attendre, pour chercher une solution, que nous en ayons patiemment rassemblé les éléments, et que nous ayons acquis par là quelque espoir sérieux de la trouver ; mais, si nous étions raisonnables, si nous étions curieux sans impatience, il est probable que nous n'aurions jamais créé la science et que nous nous serions toujours contentés de vivre notre petite vie. Notre esprit a donc réclamé impérieusement cette solution, bien avant qu'elle fût mûre et alors qu'il ne possédait que de vagues lueurs lui permettant de la deviner plutôt que de l'atteindre. Et c'est pour cela que les hypothèses cosmogoniques sont si nombreuses, si variées, qu'il en naît chaque jour de nouvelles, tout aussi incertaines, mais tout aussi plausibles que les théories plus anciennes, au milieu desquelles elles viennent prendre place sans parvenir à les faire oublier.

§

Le docteur Paul-Louis Couchoud, que les lecteurs du *Mercure* connaissent bien, vient de fonder une nouvelle *Bibliothèque générale illustrée*, dont le deuxième volume a paru dernièrement sous le titre **Description du Ciel**, par André Danjon, astronome à l'Observatoire de Strasbourg.

Voilà un ouvrage parfaitement accessible au grand public : au courant des résultats les plus récents, il s'efforce de prouver que

l'astronomie n'est pas la science morte que bien des gens se figurent. Elle se développe sans cesse, avec une rapidité et une continuité que d'autres sciences, bien plus jeunes qu'elle, lui envient.

C'est un large coup d'œil sur les sept planètes, nos voisines, le million de nébuleuses identifiées et les deux milliards d'étoiles dénombrées. L'univers stellaire a des dimensions telles que la lumière — qui nous vient en huit minutes du soleil — mettrait *une centaine de siècles* à le parcourir, et cet « univers stellaire » n'est lui-même qu'une fraction infinitésimale de l'*univers tout entier* qu'Einstein nous a appris à évaluer et dont l'influence se fait sentir sur nous.

Ajoutons que les soixante-quinze pages de texte de cet ouvrage sont complétées par 59 planches en héliogravure représentant des amas d'étoiles, des nébuleuses, des comètes, des planètes, des éclipses,... et aussi des instruments d'observation: il nous donne une idée de ces « magnifiques observatoires américains, si puissamment outillés que notre vieux matériel n'est que pièces de musée ».

Mémento. — *La Science et la Vie* (avril 1926). Deux intéressants articles, l'un sur *les vagues de la mer, leur mécanisme, leurs lois, leur utilisation*, par Alphonse Berger ; l'autre sur les brusques variations du magnétisme terrestre (*orages magnétiques*), par Charles Maurain, professeur à la Sorbonne.

La Science Moderne (même date). Une étude, par Eugène Darmois, professeur à la Faculté des sciences de Nancy, sur l'*éclairage public* (besoins, calculs, réalisations). Une courte monographie sur l'*Ecole de physique et de chimie de la ville de Paris*, par Hippolyte Copaux, sous-directeur de cette école. — Cette revue organise à juste titre des concours scientifiques pour ses lecteurs, mais elle ferait bien de recruter plus sévèrement les anonymes qui rédigent la « solution » de ces concours...

Larousse mensuel (avril 1926). A propos du *centenaire de la photographie*, célébré en juin 1925, et du livre qu'a publié Georges Potonnié, Pierre Monnot, dans un article documenté et illustré, s'occupe de cette découverte fondamentale et de ses premières conséquences (1825-1851) : ses principaux auteurs, Nicéphore Niepce et Louis Daguerre, moururent pauvres ; pouvaient-ils prévoir que leurs modestes essais révolutionneraient la technique des laboratoires et aussi les divertissements de la postérité ?...

MARCEL BOLL.

SOCIÉTÉ DES NATIONS

L'Internationale et l'enquête sur la production. — Tous les calculs sont faussés quand on néglige une donnée im-

portante. Beaucoup d'auteurs parlent de la S. D. N., comme si le Bureau international du Travail n'existait pas. Si une partie du Traité de Versailles devient lettre morte, ce n'est pas la partie XIII. Tandis que l'attention se concentre sur les accords de Locarno et la réorganisation du Conseil, l'Internationale consolide ses positions et va de l'avant.

La double internationale, socialiste et syndicale, veille sur la charte du travail qu'elle a obligé les gouvernements à insérer dans les traités de paix. Elle exerce sur les gouvernements une pression continue, dont les effets peuvent être mesurés par le nombre de conventions ratifiées. Le tableau publié par le B. I. T. (1) montre que le débat sur la démocratie et la dictature est en partie une logomachie fastidieuse. Le développement de la législation sociale est indépendant des immortels principes de 1789 et tel pays qui subit un régime réactionnaire ou dictatorial pourrait en remontrer en fait de « libéralisme » à ses voisins très démocrates. Mais ceux-ci pourraient se retourner vers M. Mussolini pour lui demander : quelle est donc cette parole nouvelle que vous apportez au monde ?

En politique étrangère, l'internationale socialiste et syndicale a exercé une action plus ou moins sensible dans le règlement de toutes les grandes affaires nées depuis l'armistice. Elle compte au moins trois représentants dans le Conseil de la S. D. N., savoir MM. Vandervelde, Unden et Paul Boncour. Elle a donné sa mesure en contribuant pour sa bonne part à la conclusion des accords de Locarno. M. Jouhaux la représente à la Commission économique qui s'est réunie le 26 avril à Genève.

/ Pendant que la 7e Assemblée de la S. D. N. discutait laborieusement à Genève l'admission du Reich, dans le choc des souverainetés nationales, la double internationale, par l'intermédiaire du gouvernement britannique, convoquait à Londres (2) les ministres du Travail d'Angleterre, Allemagne, Belgique, France et Italie. Ces ministres, de toutes couleurs politiques, se sont mis d'accord sur l'interprétation à donner à la Convention de 8 heures. Le principe de la souveraineté baisse pavillon.

La journée de 8 heures qui a déjà une longue histoire revient au premier plan au moment où s'ouvre à Genève la Conférence

(1) Cf. *Le progrès des ratifications*, mars 1926.
(2) Cf. *Informations sociales du B.I.T.* du 12 avril 1926.

économique. Cette question est à l'origine de la vaste *Enquête sur la production*, instituée par le B. I. T. en juin 1920, à l'instigation du groupe patronal du Conseil d'administration. Si les patrons pensaient enrayer le courant des revendications ouvrières, en suggérant une enquête, on constate aujourd'hui qu'ils ont fait un faux calcul.

Peu de personnes, sans doute, peuvent se vanter d'avoir lu d'un bout à l'autre les 5 tomes compacts de cette enquête, mais elle ne manquera pas d'être abondamment consultée par les membres de la Conférence économique.

Les auteurs de cette vaste encyclopédie attirent honnêtement l'attention sur les limites de la documentation et sur les réserves qu'elles imposent. C'est une œuvre de bonne foi, qui sera une mine documentaire longtemps exploitable. Mais les auteurs ont cru devoir diviser les matières en deux parties : les faits et l'explication des faits. Cette division arbitraire dissimule mal, sous une apparence de clarté et de méthode, beaucoup d'hésitation, des conclusions involontairement tendancieuses et pour tout dire une erreur fondamentale. Deux solides aphorismes mettent cette erreur en pleine lumière : Il n'y a rien de bête comme un fait, et la science n'explique rien. Les faits sont innombrables et dociles. Ils ne prennent un sens que choisis et mis en place. Quel est votre critère et quel moyen de vérification proposez-vous ? Quant à la science, on le sait, mais on l'oublie, c'est pourquoi il faut le répéter, elle n'a jamais rien « expliqué », puisqu'elle se borne à établir des rapports entre les faits innombrables et dociles.

Il s'agissait d'abord, disent les auteurs de l'enquête, d'établir les faits. Quels faits ? Réponse : les mouvements généraux de l'activité productive, concernant 47 productions, et les mouvements du rendement moyen par ouvrier. Cette réponse préalable comporte toute une doctrine, si l'on songe qu'elle repose sur une conception surannée de la production et qu'elle assigne au rendement moyen par ouvrier un coefficient dogmatique, alors que les coefficients de la production varient suivant le temps, le lieu et les circonstances. Ce coefficient dogmatique, le choix des 47 productions et « la mise en valeur de la documentation » font passer subrepticement l'explication des faits dans les faits eux-mêmes. Les auteurs de l'enquête ne paraissent pas s'en douter. Leurs explications s'en ressentent. Il y a du flottement, comme

quand un peintre s'amuse à déplacer son chevalet et à changer de point de vue.

Les auteurs de l'enquête reprennent à leur insu une vieille théorie socialiste qui tend, parmi les facteurs de la production, à attribuer une importance démesurée à ce qu'on appelle le travail par opposition au capital. Ils ont fait passer la question des capitaux du chapitre des faits dans celui des explications, comme si les capitaux, sous les formes les plus diverses, n'étaient pas un des éléments principaux de toute espèce de production. La même théorie a détourné leur attention de certains phénomènes politiques et sociaux qui intéressent directement la production. Si, en stabilisant la couronne autrichienne, la S. D. N. a « frayé la voie à la stabilisation monétaire dans le monde », il ne faudrait tout de même pas perdre de vue les moyens employés : la mise sous tutelle. Et ne serait-il pas intéressant de déterminer, par exemple, quelle quantité de richesse est enlevée à la production pour être sacrifiée sur les autels de majorités parlementaires ?

Crise des matières premières, crise de l'outillage, des transports, des capitaux, des débouchés, crise des changes, autant de monographies qui certes se rejoignent et s'enchaînent, mais sans qu'il apparaisse clairement comment et dans quelle mesure elles font fonction l'une de l'autre. De plus, en relatant les événements « étape par étape », l'enquête participe de la chronologie et cela lui enlève une grande partie de sa valeur démonstrative. Le phénomène concret change, des faits nouveaux interviennent, toute la démonstration est à recommencer.

La question des 8 heures a reçu un traitement de choix. Il fallait, nous dit-on, « appliquer à une telle étude la méthode des sciences expérimentales ». Pourquoi à cette étude et pas aux autres ? La réponse n'est pas douteuse. Il s'agissait, ici surtout, d'inspirer confiance au lecteur. D'après le « témoignage commun de la plupart des gouvernements... il convient, jusqu'au moment où l'expérience aura suffisamment duré, et où elle aura pu se dérouler dans des conditions normales, de suspendre son jugement ». Or, on sait que, contrairement à cet avis, la plupart des gouvernements ont inscrit la réforme dans la législation nationale. Quant aux enquêteurs, ils se contredisent sans paraître s'en douter. S'il appartient aux chefs d'industrie « de faire effort par tous les moyens en leur pouvoir pour compenser les

effets de la réduction de la durée de travail », comment cette réduction peut-elle accroître le rendement de l'ouvrier ? Pas n'était besoin de la méthode des sciences expérimentales pour proclamer que la réforme est « une nécessité de l'heure » et qu'elle s'impose « pour des raisons de récupération physique aussi bien que pour des raisons morales ». Nécessité de l'heure, peut-être, mais c'est une toute autre affaire.

FLORIAN DELHORBE.

QUESTIONS MILITAIRES ET MARITIMES

A. Henry-Couannier : *Légitimité de la Guerre aérienne*, Ed. Per Orbem. — Général Camon : *La manœuvre de Wagram*, Berger-Levrault.

Le développement intensif de l'aviation militaire chez toutes les nations dites civilisées a fait naître une certaine inquiétude parmi les quelques hommes de bon sens qui réfléchissent au milieu du déboussolement général. Ces hommes en sont à se demander s'il sera possible de mettre un frein au débordement des engins mécaniques, qui visent à détruire dans le temps minimum le plus grand nombre d'existences humaines :

L'homme, nous dit M. A. Henry-Couannier, commence à redouter les effets de sa propre audace. Il cherche avec inquiétude un abri contre les funestes armes nées de son génie.

M. A. Henry-Couannier, — qui s'exprime ainsi, — est professeur de droit aérien à l'Institut des Hautes Etudes Internationales et à l'Ecole supérieure d'Aéronautique. Ce distingué spécialiste ès sciences juridiques aériennes, sans doute inquiet lui-même sur les formes plutôt barbares que menace de plus en plus de prendre la guerre dans les airs, s'est livré à une vaste enquête auprès d'hommes d'Etat, de jurisconsultes, de savants, de techniciens, et il nous en donne aujourd'hui les résultats dans un ouvrage intitulé : **Légitimité de la Guerre aérienne**. La question posée était la suivante : « La guerre aérienne est-elle légitime, et si elle est légitime, quelles doivent être, à votre avis, les limites de son action ? » Nous connaissons ainsi les opinions d'environ 140 jurisconsultes, hommes d'Etat, philosophes, savants, romanciers même, mais seulement d'une dizaine de techniciens.

Un grand nombre de ces opinions présentent un haut intérêt,

mais, à notre avis, le petit nombre de techniciens interrogés fausse les résultats de cette enquête. C'est dommage.

Les opinions ainsi rassemblées peuvent se classer en trois groupes : 1° Un tout petit nombre est pour la non-légitimité de la guerre aérienne ; 2° Un plus grand nombre en admet la légitimité avec des limites à son emploi ; 3° Un nombre moindre se déclare partisan de sa légitimité sans aucune restriction. C'est le deuxième groupe de réponses qui doit, avant tout, retenir l'attention. Parmi ces réponses, il en est qui entendent limiter l'emploi des aéronefs aux opérations de transport et de reconnaissance, de repérage de l'artillerie et de réglage du tir. D'autres admettent l'extension de son emploi aux opérations de bombardement des établissements militaires et des centres de production industriels de la zone de l'arrière, même au prix de victimes innocentes. Il était malaisé de trouver à ce sujet une formule de limitation suffisamment claire et précise, et une grande confusion subsisterait malgré tout, après tant de consultations, nourries de suggestions intéressantes, si nous ne nous trouvions en présence d'une formule particulièrement heureuse de M. le professeur D. Josephus Gitta, conseiller d'Etat à La Haye. Le distingué professeur écrit :

Un projectile de dimensions minimes, destiné à déchirer un homme en morceaux, au lieu de le mettre hors de combat, a été déclaré illégitime. Au fond, il y a l'idée juridique instinctive qu'un mal, causé à l'ennemi, *sans avantage militaire caractérisé*, est illégitime... Je vois une certaine analogie entre les aéronefs et les projectiles explosibles. Je ne crois pas qu'on puisse condamner l'emploi d'aéronefs contre les gros cuirassés en mer. L'avantage militaire est trop grand. Je ne vois pas non plus une différence fort grande entre le bombardement d'une place forte avec les canons monstrueux d'aujourd'hui, et le fait de lancer des bombes par aéronef, dans cette place. Mais on a pu constater, dans la dernière guerre, que le fait de lancer des bombes, par aéronef, sur des villes ouvertes, même sur celles qui présentent un objectif fort large, ne produit pas un *résultat militaire bien caractérisé*. Provisoirement, il y a là une limite, basée sur l'instinct juridique des nations. Elle peut devenir une limite positive, si les nations s'entendent.

Ainsi, tout dommage, *sans avantage militaire caractérisé*, devrait être interdit. Nous trouvons la formule particulièrement heureuse. Elle répond à des réalités, et elle se lie à la question même du rendement de l'aviation, considérée comme arme spé-

ciale. Toute arme est, en effet, comparable à une machine industrielle. Si on veut juger de son excellence, il faut faire entrer en ligne de compte son rendement. Or, il y a toute apparence, et c'est là le point faible de l'enquête, que les éminents jurisconsultes, consultés par M. Henry-Couannier, se sont désintéressés de cette question du rendement. Elle est cependant de première importance. Il semble qu'ils n'aient à ce sujet que les vagues connaissances que l'on peut avoir d'après les bobards des journaux ou encore les déclarations chroniques et enflammées d'un sous-secrétaire d'Etat à l'Aéronautique. L'engouement pour l'aviation est général ; il n'y a, pour le moment, rien à faire contre cet emballement de l'opinion. Trop de puissants intérêts sont coalisés pour le favoriser. Mais il pourrait bien arriver qu'on reconnût, avant qu'il ne soit longtemps, que le rôle de l'aviation n'est vraiment utile que dans un certain nombre de cas très limité.

Le nombre, relativement élevé, d'opinions concluant à un emploi, sans restrictions, des aéronefs mérite aussi quelques réflexions. Un petit nombre déclare sans ambages qu'il est tout à fait illusoire de chercher à humaniser la guerre et qu'il est parfaitement légitime de frapper indistinctement combattants ou non combattants, d'atteindre l'adversaire dans ce qu'il a de plus sacré, de plus inviolable. Ce sont là propos de gens déboussolés, qui glissent à la sauvagerie. Je préfère le langage de M. Ed. Pittard, avocat à Genève : « Il faut réglementer la guerre tant que nous ne pourrons pas la supprimer. » C'était l'avis de tous les militaires avant la dernière guerre.

Reconnaissons qu'il y a eu depuis un fléchissement de l'esprit chevaleresque qui tend à devenir définitif. Aussi certaines consultations ne sont-elles pas pour nous étonner, malgré le défaut de psychologie qu'elles révèlent. Il nous faut citer comme exemple les conclusions de M. E. Sudre, membre du comité juridique international de l'Aviation :

Pour des raisons morales et pratiques de tout premier ordre, j'estime tout à fait nécessaire que l'évolution amorcée par la dernière guerre se continue et arrive à son total aboutissement, c'est-à-dire que la guerre devienne surtout dangereuse pour les non-combattants et les foules désarmées. Le jour où l'on courra moins de risques au front que dans un paisible village, à 500 km. de là, et où les exploits guerriers consisteront à faire périr par le feu, le poison et l'inhibition nerveuse, des femmes, des enfants et des vieillards par milliers et millions, la guerre

apparaîtra sous un aspect tellement répugnant qu'à moins de régresser au niveau des anthropophages populations congolaises, les civilisés auront un sursaut de dégoût devant ce paradoxe, devenu la réalité même des choses.

Il ajoute, comme bouquet :

Si le monde civilisé était vraiment inaccessible à ce sursaut de dégoût, je ne verrais pour ma part que des avantages à ce qu'une civilisation, capable uniquement de progrès matériels et incapable du moindre progrès moral, soit mise en miettes par tous les moyens possibles, et à ce que l'humanité aille rejoindre, dans la poussière, les vieilles hordes préhistoriques. Voilà pourquoi j'estime nécessaire et légitime l'emploi, sans limites, de la guerre aérienne.

M. E. Sudre manque de logique ; mais je m'associe, partiellement, au vœu qu'il exprime en souhaitant la prompte disparition par le feu, le fer, le poison, l'inhibition nerveuse et les sept plaies d'Egypte, s'il le faut, de tous les mauvais bergers, reliquats de déprimés, d'embusqués et de défaillants, qui se disputent le pouvoir dans presque tous les pays d'Europe. Cette disparition accomplie, l'aviation retrouvera sa voie étroite. M. A. Henry-Couannier pourra alors reprendre son enquête en demandant si la guerre aérienne est, comme il l'écrit lui-même, « fondée en raison ».

§

M. le général Camon a réédité, ces derniers temps, son *Précis des Campagnes napoléoniennes*, et il vient de nous donner une étude aussi claire que précise sur **La manœuvre de Wagram**. L'étude de la campagne de 1809 est, paraît-il, inscrite au programme de l'Ecole de Guerre pour le concours de 1926 et 1927. Heureux signe de temps nouveaux. Nous finirons bien par nous délivrer de l'obsession de la dernière guerre. Il n'est pas mauvais qu'on se remette à étudier les guerres napoléoniennes avec un esprit frais, libéré du particularisme clausewitzien, en un mot avec notre esprit français, épris de simplicité et de clarté. Notre corps d'officiers reprendra un bain de santé intellectuelle et morale, dont il a le plus grand besoin après la régression de la dernière guerre.

JEAN NOREL.

LES REVUES

Le Divan : Stances, de M. Joseph Farès.— *Europe :* Une belle page de M. Joseph Jolinon. — *Le Monde nouveau :* La civilisation responsable de l'abaissement de la natalité. — *Les Cahiers libres :* Souvenirs sur Jules Laforgue ; ses authentiques débuts littéraires. — *La Revue de Bourgogne :* Le véritable Cadet-Roussel et sa réelle maison « sans poutres, ni chevrons ». — Mémento.

Le Divan, que nous aimons pour la qualité des poèmes qu'il publie, insère dans son numéro d'avril de bien remarquables « Stances » de M. Joseph Farès. M. Jean Royère a fait un heureux geste d'aîné, en nous signalant cette œuvre d'un jeune con« frère, un poète syrien, passionné pour la France ». L'animateur de *la Phalange*, que nulle revue n'a remplacée, nous écrit, des vers de M. J. Farès : « C'est un poème d'une jolie matière et d'une très belle tenue et qui m'a rappelé Racan ». Vous confirmerez sans doute, ainsi que nous, ce jugement, à lire ces stances harmonieuses, d'une perfection de travail peu commune aujourd'hui :

Il est une fontaine où les cœurs viennent boire,
Tel un troupeau bêlant par le soleil brûlé,
Qui s'en retourne, après s'être désaltéré,
Laissant de son passage une poussière noire.

Les fauves, dans la nuit, ont ravagé les champs,
Poussés par la fureur de leur désir atroce,
Et le sol déchiré par des griffes féroces
Pour cacher sa blessure a bu son propre sang.

. . . .

Les roses du jardin ont gardé leur odeur,
Mais le sombre destin a marqué leurs pétales.
En soupirs vaporeux leur douce âme s'exhale.
Les roses maintenant ont d'étranges pâleurs.

Les fruits, dans le verger, dont mes yeux pleins d'aurore
Caressaient chaque fois les superbes contours,
Ravivent mon regret des premières amours
En dépit des rayons dont le soleil les dore.

Au-dessus de ma tête, avec des cris d'adieu,
Dans un convoi léger passent des hirondelles,
Emportant le bonheur sur les bords de leurs ailes,
Ne laissant qu'un sillage en le vide des cieux.

Voici qu'à l'horizon un nuage appareille :
Il fonce sur l'azur qui rompt épouvanté.
Je regarde impuissant la fuite de l'été
Prêt à fêter l'automne aux pampres de la treille.

§

Europe (15 avril) publie « Les seins durs », de M. Joseph Jolinon. C'est, en une quinzaine de pages, « l'image d'une calme paysanne de Lorraine », en septembre 1914. C'est une de ces œuvres fortes et sincères qui, autrefois, eussent du coup établi la maîtrise d'un écrivain. De beaux livres ont déjà signalé M. Joseph Jolinon à l'attention des lettrés et du public. Nous doutons qu'il ait encore rien écrit qui vaille cette nouvelle, digne des meilleurs récits de guerre. Elle est toute composée de pages qui ont la valeur de celle-ci, d'une grave beauté, intense de vie. La calme paysanne, dont le mari est mobilisé au loin, loge deux sections de chasseurs alpins et le capitaine. C'est la nuit.

Le capitaine était beau, la nuit trouble, la femme brûlante, la maison pleine de chairs silencieuses, les chairs pleines d'organes et de désirs, les âmes pleines d'images. Le ciel vaste accueillait toutes les images.

La femme entendait chuchoter les soldats couchés dans le réduit. Le capitaine devait penser qu'elle ne couchait pas seule. Cette supposition passionnée gêna sa respiration de femme, désorganisa ses songes.

Ensuite plusieurs convois de voitures s'éternisèrent sur la route.

Ensuite, beaucoup plus tard, elle entendit un frôlement de pieds nus sur les carreaux. Cela venait-il du réduit, du palier ou de la chambre? Elle aurait voulu savoir, elle en était palpitante. Le frôlement touchait son lit. Elle était plus saisie de curiosité que de crainte. Le frôlement s'arrêta. Elle feignit de dormir en soupirant profondément, immobile comme si jusqu'alors tout répondait à de mystérieuses conventions. Le frôlement hésita en montant à la tête du lit. Cela lui parut contraire à son attente. Puis, le frôlement devint une main qui lui touchait l'épaule. Cette main sentait l'ail. La curieuse alors se tourna en criant : « Allez-vous-en », bien que son mari l'eût habituée à cette odeur.

Elle exprimait par là que sa conduite eût été différente si elle n'avait pas respiré les parfums de toilette de l'officier.

Ensuite les chasseurs alertés quittèrent le village avant l'aube, laissant toutes les granges ouvertes, et elle ouverte comme une grange.

§

Dans **le Monde nouveau** (15 avril), M. Marcel Réja traite sous ce titre : « Le pavé de l'ours », de la décroissance de la

natalité. Il démontre l'inefficacité des dernières lois votées pour remédier à cette décroissance. Sa conclusion accuse formellement la civilisation de causer le grand mal qui dépeuple la France :

La civilisation, c'est l'avènement et le développement du meilleur et du pire, c'est l'intelligence aiguisée, la finesse substituée à la brutalité, la tolérance au fanatisme, c'est l'éclosion de l'amour et de la passion au lieu de la simpliste fonction sexuelle.

C'est le développement du luxe et la dissolution des mœurs, c'est l'épanouissement des arts et des sciences.

C'est la perte des préjugés, l'abandon de l'impératif religieux au profit d'un scepticisme plus ou moins élégant, l'amélioration de la sensibilité et du besoin de justice en même temps que le snobisme, le mercantilisme et la folie.

La civilisation, c'est avant tout le règne de la prévoyance et de la prudence positive : le sauvage et le chien pensent à leur prochain repas, le civilisé s'inquiète des repas ultérieurs ; il pense non seulement à son dernier repas, mais à l'avenir de ses enfants. Moins soucieux de les multiplier que de leur assurer une existence enviable, il limite leur nombre. Que son calcul soit juste ou faux, il écoute son bon sens immédiat.

La civilisation, c'est l'amour exclusif de l'argent, le culte du bas de laine, la déification de l'or, la perte de l'esprit de sacrifice ; c'est le développement de l'individualisme et du positivisme ; c'est la nécessité d'apprendre un métier qui nourrit son homme de plus en plus tardivement.

C'est le mariage tardif, le divorce permis aux forçats du mariage.

C'est la suppression du droit d'aînesse, la loi sur le travail des enfants et la protection scolaire, c'est la protection de l'enfance contre la férocité des adultes, c'est l'école à tous.

C'est la libre intelligence se substituant aux dogmes abêtissants, aux « mystères » qu'il faut accepter sans chercher à les comprendre.

C'est le mouvement féministe, la jeunesse prolongée des femmes, le dancing et l'érotisme, l'impudence cynique des gens qui cherchent à éviter les ennuis et les embarras, etc., etc... Il serait facile de démontrer que chacun de ces éléments est un des facteurs de la diminution de la natalité.

C'est donc en supprimant chacun de ces éléments, c'est en supprimant la civilisation elle-même que nous aurons quelque chance d'obtenir enfin un relèvement des statistiques : pour l'amour de la patrie, abêtissons-nous, mes frères...

Mais méfions-nous des remèdes d'amateurs, des idées de gendarmes et des coups de tête du désespoir.

§

M. Ernest Foissac a confié aux **Cahiers libres** (mars-avril) ses « Souvenirs sur Jules Laforgue ». Il parle ainsi des débuts du poète des *Complaintes*:

On a beaucoup écrit sur Jules Laforgue. Aucun de ses biographes n'a signalé que ses premières lignes ont reçu, à Toulouse, le baptême de l'impression.

En ce temps déjà lointain, quelques jeunes étudiants, récemment sortis du lycée et plus ou moins inscrits dans les facultés de cette ville, s'assemblaient le soir pour dire des vers ou divaguer sur de hautes questions de littérature et d'art.

. . . .

Le journal fondé par les jeunes gens de Toulouse s'appelait la *Guêpe*. Il tirait à 500 exemplaires, coûtait 50 francs et était vendu dix centimes...

Un des rédacteurs de la *Guêpe*, mort jeune aussi, offrit la collaboration d'un camarade du Lycée de Tarbes qui prétendait entrer dans la carrière des lettres et habitait Paris. L'offre fut acceptée avec enthousiasme, et la feuille toulousaine eut ainsi un correspondant parisien. Ce correspondant était Jules Laforgue. Ses articles, écrits avec un rare souci de personnalitéet d'élégance,étaient intitulés : Chroniquette parisienne.

Je déplore de n'avoir pas eu plus de flair que les archivistes de Toulouse. Je n'ai retrouvé dans mes vieux papiers qu'une lettre de lui et un numéro de la *Vie Moderne*, où il venait de publier les *Fiancés de Noël*, tryptique en prose, qu'il me donna quand j'allai le voir en arrivant à Paris.

« Moi, je voudrais être un type dans le genre de Taine », a dit un jour Laforgue à M. Foissac. Il rapporte aussi que le poète pressentait l'avenir politique de Th. Delcassé, qu'il avait eu pour maître d'études à Tarbes et retrouva, débutant journaliste, à *la République française* de Gambetta.

Il [Laforgue] a été bon prophète. Il devait l'être aussi quand, un an plus tard, il disait en parlant du prince héritier, qui devait être Guillaume II : En voilà un qui fera parler de lui.

Quand Laforgue eut accepté le poste qui lui était offert à la Cour d'Allemagne et qu'il me fit part de son acceptation, mes lèvres ébauchèrent une objection, peut-être un blâme, car notre génération est une génération de vaincus, et les vaincus n'oublient pas.

Laforgue se défendit : j'ai mûrement réfléchi. Je suis né à Montevi-

deo. Mais mes parents sont Français et j'aime ma patrie. Je pars avec la certitude que là-bas je serai utile à mon pays.

On peut affirmer qu'il y trouva des notes d'art suggestives, des pages curieuses sur les principes métaphysiques et l'Esthétique, des articles savoureux, de nombreux documents que la Destinée ne lui a pas permis d'utiliser.

Quand il revint à Paris, un an après son départ, nous fûmes étonnés de sa métamorphose. Il n'avait plus les longs cheveux qui nous faisaient dire qu'il voulait se faire la tête de Coppée. Il portait un complet gris très élégant. Le melon avait remplacé le gibus. Il n'avait plus l'allure d'un révérend anglais, mais la distinction d'un vrai gentleman.

Il nous parut très satisfait. Je n'ai pas besoin d'ajouter que sa conversation était extrêmement attachante. On peut s'en faire une idée en lisant les correspondances publiées dans le *Figaro* et dans la *Gazette des Beaux-Arts*.

Son congé terminé, il regagna Coblence. Je ne l'ai plus revu.

Par un ami commun, j'avais connu son mariage avec une jeune Anglaise. C'est par les journaux que j'ai appris sa mort. Après de longues souffrances, rendues plus cruelles par la gêne, il succomba à la phtisie, à l'âge de vingt-sept ans.

Neuf personnes l'accompagnaient au cimetière de Bagneux où il repose.

§

La Revue de Bourgogne (15 février) publie une note de M. Pierre Desplantes (d'après deux conférences de M. Thierrat, faites à la Société des Sciences de l'Yonne et publiées à Joigny, chez l'éditeur Vuilliez) sur la maison de Cadet-Roussel à Auxerre :

Cadet Roussel fut Guillaume Roussel, premier huissier audiencier au bailliage et siège présidial d'Auxerre dans les dernières années de l'ancien régime, et une des fameuses maisons était sise dans la même ville à l'ombre de la Tour Gaillarde.

Guillaume Roussel la reçut vraisemblablement en dot de sa première femme, Jeanne Serpillon. Encastrée entre le porche de la Tour et un corps de garde, cette maison avait à l'origine toutes ses vues masquées par la masse de la Gaillarde. Afin de remédier à cet inconvénient, Guillaume Roussel obtint des magistrats de la ville, le 19 août 1781, et contre la redevance annuelle de 6 livres, l'autorisation de construire en élévation et au-dessus du porche un avant-corps long de 20 pieds, large de 8. Cette construction bizarre ne nécessitait ni poutres, ni chevrons, et comme elle venait après bien des excentricités de son propriétaire, un loustic local mit en chanson les unes et les autres. Enrichie au fur et à mesure des événements, adaptée à l'air de *Jean de Nivelle*, elle

devenait en 1792 comme le chant de ralliement des volontaires auxerrois à l'armée du Nord, tandis que le héros, insensible à ces brocards, menait toujours dans la ville son existence tranquille et originale. Il ne devait mourir qu'en 1807, âgé de 64 ans, et tout aussitôt devenir, pour un quart de siècle, le héros d'un nombre considérable de comédies, de vaudevilles et opérettes.

Les erreurs, les imprécisions des dictionnaires, ou d'autres ouvrages érudits sur Cadet Roussel et sa maison, tombent devant les témoignages, les documents publiés par M. É. Thierrat, et, comme il le dit lui-même : « Il n'y a pas lieu de priver Auxerre de cette gloire locale si spéciale qu'est Cadet Roussel ou sa chanson. »

Mémento. — *La Tramontane* (mars) publie « En marge de Daphnis et Chloé », quatre sonnets dédiés à « Madame Colette, pour le blé en herbe » et qui sont l'œuvre de M. Robert Brasillach, Roussillonnais de 17 ans, élève au lycée Louis-le-Grand. C'est l'heureux début, sous l'égide du frais Longus, d'un poète d'avenir.

L'Europe nouvelle (17 avril), numéro consacré aux « Origines de la Guerre », d'après les documents officiels allemands, — rédigé par M. E. Vermeil, professeur à l'Université de Strasbourg.

L'Opinion (17 avril) : « Le Cirque Olympique », par M. A. de Bersaucourt. — « La transmission de la pensée », par M. Paul Heuzé. — « La nouvelle alchimie », par le Dr J. Laumonier.

Les Marges (15 avril), suite de l'enquête sur « L'Homosexualité ». — « Jules Renard au lycée Charlemagne », par M. Louis Ningler.

L'Antivivisection (janvier-février) : « Au pays des courses de Taureaux », par M. R. Mauriès. — « Des rapports de la vivisection avec les spécialités pharmaceutiques ». — « Des faits ». — « Le cas du professeur Maurice Arthus ».

Revue de Paris (15 avril) : « Un Saint Colonial », par M. Pierre Mille. — « De l'avarice », par M. Paul Morand.

Les Lettres (avril) : « La doctrine de Baudelaire », par M. Stanislas Fumet. — « Médaillons », poèmes de M. Paul Harel.

La Revue Hebdomadaire (17 avril) commence « Le Chiffre », nouveau roman de M. Alexandre Arnoux. — « Don Juan ou la vie vengeresse », par M. E. Henriot. — « Ceylan avec les Anglais », par M. F. de Croisset.

La Revue Universelle (15 avril) commence « Le roman de François Villon », par M. Francis Carco. — « Pour une solution du problème alsacien », par M. R. Postal.

Le Correspondant (10 avril) : « Le mouvement autonomiste en Alsace », par M. le général de Pouydraguin. — « Evidences pour les bons lecteurs », par M. A. Boschot.

Revue des Deux Mondes (15 avril) : « Journal intime et lettres iné-

dites » de George Sand, son roman avec Aurélien de Sèze. — La fin du « Robespierre », de M. G. Lenôtre.

La Grande Revue (mars) : « La littérature belge depuis la guerre », par M. G. Harry. — « Forces nouvelles et médecine », par M. le Dr Foveau de Courmelles.

L'Internationale communiste (no 8, février) : « Organe du comité exécutif de l'internationale communiste » : « La situation internationale et les perspectives de la lutte des classes en 1926 ».

La Revue fédéraliste (avril) : « Le lyrisme de Paul Claudel », par M. L. Aguettant. — « Océan Pacifique », poème de M. H. Charpentier.

CHARLES HENRY HIRSCH.

LES JOURNAUX

Chirurgie nègre (*La Chronique médicale*, avril). — Octave Mirbeau et son regret d'une impossible culture scientifique (*La Chronique médicale*, mai).

Le docteur Variot, médecin honoraire des hôpitaux, communique à la **Chronique médicale** cet extrait du *Bulletin des Missions d'Afrique des Pères blancs* (avril 1925) qui nous renseigne sur la méthode de traiter les maladies de poitrine à laquelle sont arrivés les nègres qui pratiquent la chirurgie empiriquement.

Il est vrai, écrit le docteur Variot, qu'il existe à Dakar, dans notre colonie de l'Afrique occidentale, une école de médecine où l'on éduque des médecins noirs ; elle est dirigée par le docteur Le Dantec. Mais le récit du Père blanc semble extrêmement sincère et ne permet pas de supposer qu'il s'est trouvé en présence d'un de ces esculapes nègres, au courant des progrès récents de la chirurgie.

VICARIAT APOSTOLIQUE DU VICTORIA-NYANZA

Lettre du P. Reumaux, missionnaire à Oukérévé.

On a beaucoup parlé de la confiance des Noirs dans leurs gris-gris et autres talismans. On a moins parlé de leurs nombreux remèdes, et presque pas de leur chirurgie.

De longues années durant, j'avais entendu parler d'une opération fort originale.

— Ecoute, Père, me dit un jour un nègre : tu es poitrinaire, tu vas chez le médecin, il t'ouvre la poitrine (mot à mot : il te perce), il coupe, il tranche, et, si Dieu le veut, tu es guéri.

Et, comme je semblais sourire d'un air d'incrédulité, il ajouta :

— Crois-moi ! D'ailleurs, regarde un tel... puis tel autre que tu connais aussi... C'est comme cela qu'ils ont été traités et guéris !

Il y a quelques semaines, un de nos chrétiens se présente à la station.

— Père, dit-il, Oscar est malade.

— Oscar ?

— Oui, Oscar, de ton ancienne mission de l'île de Komé, celui qui était catéchiste à tel endroit.

— Que fait-il donc ici ? A-t-il abandonné son poste ?

— Non, Père, mais il est venu à Oukéréwé pour se faire soigner. Tu sais bien que, depuis plusieurs années, il cherche du remède pour sa poitrine. De guerre las, il est venu se faire opérer. Mais l'opération n'a guère réussi ; viens le voir, car on ne sait pas... quelquefois ça peut tourner mal !...

Le chirurgien est là. C'est chez lui qu'habite le malade.

A ma vue, il paraît quelque peu inquiet et me pose diverses questions qui, dûment interprétées, signifient : « Si un de mes patients trépasse, ne va-t-on pas me pendre pour meurtre ? »

— Et pourtant, ajoute-t-il, voilà que j'emploie un art que Dieu nous a donné, et qui est utile à la race humaine ; les Européens sont assez intelligents pour juger qu'il n'y a pas là de délit.

Voici comment opère le noir Esculape.

Avant d'entreprendre l'opération, il étudie longuement son malade, cherche surtout l'endroit précis de la douleur, et finalement prononce son jugement.

— Ça peut réussir !

A l'heure fixée, opérateur et opéré vont s'installer au bord du lac. Le chirurgien fait une incision de six à sept centimètres au niveau inférieur d'une côte, et dans le sens de la côte. L'incision faite, le patient, à genoux, se baisse, allonge le corps, la main arc-boutée contre terre, et, peu à peu, une portion du poumon finit par passer par cette ouverture. Le chirurgien sectionne les parties attaquées, fait rentrer le reste et ramène son client dans sa case.

Chaque jour, on baigne le malade. Des onctions de beurre fondu sont faites sur les plaies, et au bout de peu de semaines, celles-ci sont cicatrisées.

Je vois d'ici plus d'un lecteur sourire de façon très sceptique, et la Faculté lever les bras ou hausser les épaules, à la lecture de cette opération chirurgicale (1).

(1) Mgr de Jacobis, ancien vicaire apostolique de l'Abyssinie, nous apprend que les gens de la tribu des Irob-bochaita excellent dans les opérations chirurgicales et y font preuve non seulement d'une adresse rare, mais d'un grand courage. Et il rapporte le fait suivant, dont il a été témoin. Un certain Blatta Sebhatou souffrait horriblement d'un mal d'entrailles dont il voulut se guérir lui-même. Il commença par remplir de beurre fondu une grosse écuelle de bois, qu'il recouvrit d'un réseau abdominal d'une vache tuée sur l'heure. Ceci fait, il

Et, de fait, l'opération n'a pas réussi : le poumon d'Oscar n'a pas fait son apparition. D'ailleurs, en a-t-il suffisamment, le pauvre garçon? car voilà cinq à six ans qu'il traîne sa maladie de médecin en médecin.

Qu'à cela ne tienne, dirent alors les témoins, guérissons d'abord la plaie et l'on recommencera l'opération une côte plus haut.

Mais, quelques jours après, se produisit une complication. Pendant qu'on baignait le malade, qu'à cet effet on avait apporté au bord du lac, survint une hémorragie.

Croyez-vous le chirurgien découragé ? Pas le moins du monde.

Si l'hémorragie ne se reproduit pas, dit-il, préparons-nous à une nouvelle opération.

Le malade succomba avant la deuxième opération.

Cette chirurgie nègre pourrait peut-être donner quelques indications à nos chirurgiens européens. Serait-il donc tout à fait impossible de réussir cette opération que les nègres réussissent quelquefois, de sectionner les parties attaquées d'un poumon tuberculeux? L'opération a-t-elle jamais été tentée ?

§

Dans la **Chronique médicale** encore, je trouve cette curieuse page d'Octave Mirbeau, « page à peu près ignorée du célèbre écrivain », que M. Louis Forest a découverte (dans quel livre? dans quelle revue? dans quel journal ?) et qu'il publie presque comme inédite dans son *Animateur des temps nouveaux* :

J'arrive à cette conviction qu'il n'y a rien de plus vide, rien de plus parfaitement abject que la littérature. Je ne crois plus à Balzac, et Flaubert n'est qu'une illusion de mots creux.

Alors que les sciences naturelles découvrent des mondes et vont désembroussailler les sources de la vie de toutes les ronces qui les cachaient, alors qu'elles interrogent l'infini de l'espace et l'éternité de la matière et qu'elles vont chercher au fond des mers primitives la mucosité primordiale d'où nous venons, la littérature, elle, en est encore à vagir sur deux ou trois sentiments artificiels ou conventionnels, tou-

s'assied à terre, s'ouvre le bas du ventre avec un rasoir, fait tomber ses intestins sur le réseau tout fumant encore et les dégage successivement d'une graisse d'où, dit-il, vient tout son mal, ayant soin, durant l'opération, d'oindre de temps en temps ses mains avec le beurre. Il fait rentrer ensuite le tout à sa place naturelle, coud la blessure avec soin ; après quoi, il se couche sur le dos, tire les jambes à lui et reste immobile dans cette position, ne prenant que très peu de nourriture, jusqu'à ce que la plaie soit cicatrisée.

jours les mêmes, engluée dans ses erreurs métaphysiques, abrutie par la fausse poésie du panthéisme idiot et barbare.

Et ce qu'il y a de plus terrible, c'est l'impuissance où je suis, moi, particulièrement, de sortir de cette crasse intellectuelle, de ce mensonge, de cette abjection.

J'entrevois bien ce qu'il y aurait à faire : ce serait la chimie, l'anatomie, la géologie, la paléontologie, l'embryogénie à apprendre. Et je suis trop vieux. Alors un dégoût me vient de mon ignorance et de la besogne plate et infiniment stupide à laquelle je suis condamné.

Cette page est curieuse, en effet, et elle nous montre qu'un des premiers dans la littérature contemporaine, Mirbeau a eu l'intuition de la vanité de la littérature pure, lorsqu'elle n'est pas seulement de la poésie. Remy de Gourmont subit, plus discrètement, une crise identique ; mais il sut réagir efficacement en s'initiant à la science et en portant ses curiosités neuves vers ce monde nouveau.

La plupart des œuvres littéraires contemporaines périront à cause de ce divorce entre la science et la littérature qui les caractérise. Il y a aujourd'hui des écrivains sacrés grands parce qu'ils ont ajouté quelques métaphores aux vieilles Bibles, et qui ne sont en réalité que de tout petits bonshommes gonflés d'une foi puérile et d'une ignorance qui les fait s'élever dans le ciel, comme de fugitives montgolfières.

Je ne puis m'empêcher d'éclater de rire quand je vois nos plus célèbres penseurs s'engouffrer à la queue leu leu sous le porche de l'Eglise et barboter dans le même bénitier. Il n'est pas permis, à ceux qui ont eu à la disposition de leur intelligence les livres de la science et de la sagesse humaine, d'aboutir à une si basse défaillance.

R. DE BURY.

ART

Le Salon des Artistes français et le Salon de la Société Nationale (Grand Palais). — Exposition d'art contemporain hollandais : Jeu de Paume. — Exposition d'art religieux de Maurice Chabas : galerie de la Palette française. — Exposition Max Band : galerie des Quatre-Chemins. — Exposition Lerner : galerie Carmine. — Exposition Jean Texier et Georges Zezzos : Galerie Carmine. — Charles Augrand.

Le Salon des Artistes français et le Salon de la Société Nationale. — LA PEINTURE. — Le Salon de la Société des Artistes français est spécialement faible cette année. Et

pourtant on sent un effort de renouvellement, un travail appréciable, un souci du jury d'accueillir les jeunes. Mais les jeunes ne viennent pas, du moins les jeunes de qualité. Pourquoi? Parce que l'ombre des faux grands peintres, et ce que l'on est forcé d'appeler leurs réalisations, encombrent les cimaises. Puis ces peintres d'école ne se foulent pas. Ils ne font plus le tableau de Salon. D'aucuns les en acclament. Pourquoi s'évertuer vainement à un pensum annuel de grande dimension, qu'il faudra rouler dans un coin d'atelier à moins qu'on n'obtienne un achat d'Etat? et alors l'achat obtenu, la presse en a pour deux ans à faire des gorges chaudes et cribler le peintre favorisé des épigrammes les plus justes et les mieux lancées. Alors ces messieurs font comme les vrais grands peintres qui se soucient peu des salons. Ils décrochent quelque chose de l'atelier, négligemment, et ils l'exposent à côté de leur portrait de l'année, du bon portrait officiel ou rémunérateur. Une grande part de la monotonie de ce Salon vient de ces portraits. Le bleu horizon se propage fâcheusement. Je ne suis pas sûr que M. Gaston Doumergue n'y soit pas représenté en bleu horizon, tant il y a sur les murs de reflets de maréchaux, de généraux, de colonels, à qui des pinceaux dévoués accordent des aspects de jouvence éternelle. Le *Caillaux* de Jean-Gabriel Domergue a beau se détacher sur un fond fuligineux comme il convient à un réformateur de nos finances. Ce portrait vif et précis est empreint de jeunesse résistante. D'ailleurs, peignant une jeune femme en châle versicolore dont il rend bien la svelte jeunesse, Domergue l'appuie sur ce même fond d'orage menaçant.

N'avons-nous pas l'occasion de rencontrer là quelques bons portraits : Mme Wolff-Jué, P.-A. Laurens, Déchenaud, encore que très sec, Constantin Font, un Puech très détaillé, Mme Jeanne Chabod avec une étude de femme, remarquable physionomiquement, mais d'une couleur trop monotonément agréable, un excellent portrait de femme de Jac Martin-Ferrières ; bonne étude du modèle et arrangement de toilette d'une simplicité pittoresque et harmonieuse.

§

Deux mille trente-cinq toiles. Citons les beaux tableaux.

Ernest Quost, un doyen, qui longtemps a maintenu tout seul

aux A. F. la gloire du paysage, dont quelques prés et quelques ciels et quelques jardins demeurent de premier ordre. Cette année, un *Boulevard Rochechouart*, d'été clair, avec des roulottes et ses passantes élongées, puisque la mode des robes courtes les allonge; c'est d'un joli diaprage lumineux Une Ariane abandonnée sur les rives d'un Délos d'hiver : paysage désolé à souhait, un bel accent vériste, parfaitement individuel.

Nous retrouvons Victor Charreton qui est peut être notre plus grand paysagiste, sans cesse varié, attentif à tous les jeux de lumière, à toutes les densités de terrain, étonnamment sensible à toute la variété du paysage avec un frileux hameau d'Auvergne et un jardin couvert de neige avec une belle variété dans sa gamme de blanc et de gris.

Gaston Balande, autre grand paysagiste, aime traduire les joies intimes et même populaires du plein air. Il peuple de beaux décors verdoyants, où toujours passe quelque beau fleuve, de silhouettes très étudiées, sans l'ombre de convenu. Il a, à ce Salon, trois *Baigneuses*, des nus solides, vrais, sans convention aucune, même de dernière mode. C'est un excellent tableau.

Nous avons eu l'occasion de décrire, lors d'une exposition d'Henri-Martin, galerie Georges Petit, sa belle toile du *Travail*, pour la décoration de la grande salle de délibération du Conseil d'Etat. L'impression de force, de belle lumière, de beau paysage parisien, ne se dément pas à ce Salon. L'exposition des quatre panneaux à un Salon, surtout si Henri Martin y joint ses esquisses préalables et ses études de détails, offrirait un haut intérêt. Henri-Martin est un peintre savant et personnel et qui sait mener à bien les grandes tâches.

Charles Léandre garde, à côté de sa solidité de dessin et de ses dons véristes, sa belle qualité d'harmonie claire et nourrie.

Du Gardier peint très librement des scènes de canotage avec un beau frisson des eaux sous le soleil et de jolis détails d'ombrelles japonaises égayées d'averses de lumière.

Gagliardini montre un pittoresque coin de Venise, avec de belles irisations de clarté sur les vieilles pierres.

Eugène Foreau est un vrai paysagiste. Il affectionne les terrains mélancoliques et les larges étendues de fleuve. Sa rivière ouatée de nuages gris, avec la tache, sur une rive, d'une diligence des temps les plus anciens, est d'une impression intéressante.

M. Montézin tente d'arriver à sa clarté. Sa place de village, entrevue à travers une fenêtre ouverte à l'appui garni de bouquets, malgré quelque blanche monotonie, est satisfaisante.

Denis-Valvérane a un intéressant mouvement de jeu de tennis et une baigneuse inondée de soleil : faire impressionniste et fidèle à sa belle lumière du midi. Lumière du midi aussi chez Mlle Blanche Camus qui excelle à grouper sous de beaux ombrages (*Saint-Tropez*, *Saint-Maxime*, ou *Cavalaire*) des groupes harmonieux de femmes en jolies robes d'été, diversement chantantes, et d'une ligne pure. Midi aussi, mais farouche, chez Van Maldère qui rissole au soleil d'août, si violemment bleu qu'il en est noirâtre, des *mas* blancs, auprès de l'étang de Berre et de sa flaque d'eau violet sombre et lisse comme une bande de métal.

Jules Adler envoie deux cartes de visite. Il est un de ceux qui peuvent faire le grand tableau. Il y reviendra sans doute l'an prochain. Son aveugle sur une route est un joli tableau et la sincérité de sa vieille couseuse a du charme, sans que ces deux tableaux résonnent suffisamment de ses belles qualités de vériste.

§

Une salle d'orientalistes ; c'est le résultat de l'École d'Alger et des Bourses de voyage, aussi de notre curiosité vis-à-vis des choses du Maroc.

Ulysse Caputo, qui a peint si joliment les jardins de Provence, rapporte de Fez de claires visions détaillées. Alfred Dabat donne un marché de Ghardaïa et une toile dénommée *Tapis d'Orient*. Alfred Dabat a tiré de l'Algérie de bons tableaux, notamment une belle danseuse rouge, qui est célèbre. Actuellement, il subordonne tout à l'harmonie colorée qui est remarquable, mais sacrifie les contours de ses personnages qui ne sont lus que des sortes de lignes architecturales. Excès de modernisme ? Recherche ? Après les vitraux de Gauguin, on devait s'attendre au tapis. Encore faut-il le réaliser. Il y faut de la patience, pour le peintre et aussi pour le critique.

Barcoulès, jusqu'ici peintre de goumiers étincelant dans les sables comme des fleurs éparses, peint le dais d'ombre d'une oasis. C'est chaud, ouaté, fermé, peut-être un peu plus que nature : essai de renouvellement. P.-E. Dubois a vu, dans une arrivée de

mauresques à la fontaine, quelque chose comme un cortège de nonnains. Effet particulier, peut-être vrai. Marius de Buzon ne peint point l'Algérie en touriste ; on le sent pénétré de la beauté du pays, et il est armé pour la rendre. Il a de grandes qualités d'émotion ; c'est un intimiste de valeur, sans sentimentalité ni fausse note. Son *Odalisque à la gazelle* est un bon tableau.

Mme Anna Morstadt a été plus heureuse que cette année. M. Drouet-Cordier nous donne un joli jeu de petites mauresques. Mme Martin-Gourdault peint de jolies mauresques d'un pinceau élégant et facile. Mme Ackein tente de combiner l'hiératisme et l'exactitude dans des silhouettes de nègres. M. Poole Smith traite les arbres d'Algérie comme de grandes herbes. Berjonneau rend bien de spacieux horizons d'Algérie.

§

Il y a une gravure célèbre, une eau-forte de Louis Legrand représentant un violoniste jouant pour distraire une femme nue, couchée sur un divan. M. Allard l'Olivier en donne bien inutilement un parallélisme coloré qui ne bénéficie pas du souvenir de l'eau-forte de Legrand.

Parmi les jeunes, citons MM. Bonney, Blatel, Corlin (une belle nature-morte). Georges Carré (un portrait de jeune fille), Baignol. Il y a un beau progrès chez Carrera avec un jeu de boules aux personnages très vivants, surplombé d'un beau village provençal.

Progrès aussi chez M. Hervé, qui peint des places du nord avec un luxe nombreux de figurants bien observés.

Parmi les anciens, Rochegrosse avec un tableau mystique, une foule suivant un Christ prêcheur et une *Crucifixion* de Dagnan-Bouveret qui n'a d'autre intérêt que de montrer un Christ vu de dos, et les figurants du drame sacré de face, pleureuses et soldats, indifférents; un *Guignol* de Victor Gilbert, dans le métier de Drolling et de Meissonier, mais non sans verve, la dernière expression peut-être d'une peinture anecdotique qui a fait la joie de nos pères et le discrédit du Salon des A. F. Mais il y a plus de talent là que chez quelques académiciens prétentieux.

§

Il y a tout de même un beau nouveau qui s'élabore à l'Ecole des Beaux-Arts et à Rome par les soins des derniers prix de

Rome. Leurs travaux (je ne parle que des peintres et j'excepte soigneusement les sculpteurs, Bertola ou Jonchère) n'embellissent pas les routes de l'art. C'est, je crois, M. Depas, qui s'est mis à élonger les personnages, selon les us du Greco, mais dans d'autres décors. Il y a tout de même quelques sculpteurs qui ont suivi, dont M. Janiaud. Il y a d'ailleurs, là, une influence sculpturale vaguement dérivée de Jean Goujon. Aussi une influence de Gustave Moreau, mais infidèle à cette plausibilité de formes que gardait toujours Gustave Moreau. M. Despujols a donné, dans ce sens du hiératisme élancé, des efforts remarqués. Cette année M. Pongheon nous propose des amazones, tableau certainement très travaillé et qu'il faut, de ce fait, traiter avec politesse. Mais il faut bien dire qu'il est inintelligible et que ses lignes très cherchées donnent le contraire d'une harmonie.

§

En revanche, en entrant à la **Société Nationale**, on trouve un bel exemple de peinture idéaliste sous la signature de Rupert Bunny.

On est injuste pour la Société Nationale. Elle montre ce qu'elle peut, et ce peu est quelque chose. Elle présente un apport étranger, assez nombreux, de gens qui savent bien leur métier, et si la langue qu'ils parlent n'est pas nouvelle, c'est du français pictural d'hier et prononcé sans accent. On se rend compte dans ces salles de l'influence de l'art français et l'écho n'en est point désagréable. De plus, il est demeuré là quelques bons artistes. On fait accueil aux jeunes et la visite n'est pas oiseuse. Ça ne sonne pas le vide. Mais revenons à Rupert Bunny.

C'est un Australien qui a trente ans de Paris. Il a débuté avec éclat par de grands portraits qui offraient une joie profonde de couleurs, des visions de femme au bord de la mer, d'un art libre et vivant, très décoratif. Il s'est mis ensuite à évoquer la légende grecque avec un profond sentiment des humanités, et aussi la légende arabe. Il s'est toujours donné la peine, pour décrire Hélène devant Troie, ou le harem de Boabdil à Grenade, d'assembler des bouquets de tons rares, toujours différents, toujours ingénieux et toujours d'une belle intensité. Sans doute il sait que les préraphaélites anglais ont existé. Mais il est plus soucieux qu'eux du métier de peintre, et c'est un technicien très savant en matière d'éclat.

Cette année, il estompe un peu son coloris. Il garde tout son sentiment de l'antique, et je ne crois pas qu'un poète puisse rester fermé au charme de cette *Nausicaa* ouvrant ce beau coffre rouge, barbarement historié, pour distribuer des linges à laver à ses belles compagnes.

Autre toile : *Les Esclaves* : un patio du Moghreb, des femmes remplissant à la piscine des cruches de cuivre. Une Européenne résignée emporte son fardeau. Une autre, désespérée, tarde à remplir sa tâche. Une Bédouine vaque machinale à cette occupation. Une négresse fataliste attend son tour. Il y a là une intention idéaliste, informée, logique, donc précieuse. Ce ne serait rien si Rupert Bunny n'était pas un prestigieux exécutant. Il l'est.

Paul-Emile Colin est un de nos beaux peintres. Ce n'est pas une vérité généralement reconnue. On le renvoie volontiers à la gravure sur bois, où il excelle. Ses admirables planches — blanc et noir — font tort, dans l'opinion, à ses réalisations colorées. Il n'en a pas moins donné des retours de moisson et des scènes paysannes où dans un beau paysage sobrement traité, ses figures offrent une valeur sculpturale de premier ordre, d'une sobriété pure et classique. Il a réalisé ce que d'autres, à prétention de novateurs, cherchent dans la construction de leurs figures. Cette année, il ne nous donne qu'un beau paysage d'hiver des environs de Bourg-la-Reine, d'une étonnante impression de neige et de froid et une large vue de Florence ; ce qui n'est point assez pour le représenter.

Hugues de Beaumont est aussi un de nos bons peintres. Métier un peu traditionnel, mais pourtant les graduations de lumière de son *Feu de Bengale* sont intéressantes, techniquement. Hugues de Beaumont est un satirique exaspéré et froid. La vie de province, les études de notaire, les congrès d'héritiers, lui ont fourni de bonnes pages frémissantes d'indignation contenue. Je crois que son *Feu de Bengale* symbolise l'insignifiance des héros du monde et la bassesse d'âme et la trivialité de trognes des machinistes du succès. A l'apparence pure, c'est un beau tableau bien architecturé, et qu'il flanque de deux bons portraits dont celui d'Henry Cochin.

Van Dongen apparaît assagi, ou du moins il envoie trois toiles très sages, où il n'oublie point, toutefois, de chanter la pierre précieuse dans toutes ses pyrotechnies. Ses trois portraits sont,

sans doute, en dehors de ses premières études de lumière électrique dans les casinos, ce qu'il a fait de mieux depuis quelque temps. Ses rares qualités de peintre y jouent sans emphase et sans pose.

Un petit tableau de Mme Arminia Babaian est d'un art charmant : *Impression musicale*. Une jeune femme au piano. Une justesse de mouvement, une puissance d'attention de la figure, une harmonie discrète et pourtant somptueuse, un très beau tableau. Ce sont d'analogues qualités de sincérité, de justesse, de sobriété de ton, d'éclat mesuré, qui signalent le portrait de femme de Roger Casse, l'auteur il y a trois ans de ce très beau portrait d'Edgar Demange.

Guiguet n'envoie que des dessins rehaussés, tous vivants et pittoresques, liseuses, couseuses, effigies de jeunes filles, d'une belle pureté de dessin et comme douées de vie silencieuse.

De Hérain montre une large vue des Baux, une place de village en Normandie, paysages dont la belle mise en place dénonce son art subtil de graveur.

Paysages animés d'Eugène Cadel, dont le *Pèlerinage* est d'un beau coloriste et la vision de Villefranche très particulière ; paysages très nuancés de Clary-Baroux ; paysages d'Afrique très mouvementés de Gumery ; paysages de Paris, bizarrement allégoriques mais d'un joli accent, de Constantin Kousnetzoff ; paysages de Lafourcade très colorés, synthétiques de Fernand Piet, délicats de Moullé, de Gaston Prunier ; des visions de paysages lunaires, peuplés de grandes Muses silencieuses, où se plaît un peu trop exclusivement peut-être Osbert ; la transposition en féeries lumineuses de femmes d'aujourd'hui par Louis Picard ; paysages un peu gris, mais très détaillés dans leur vérité, de Raoul Olmann ; fleurs de Val surgissant de précieuses poteries ; paysage tranquille de Besnus ; natures mortes d'un bel éclat et d'une composition personnelle de Germaine Casse ; jolies visions païennes d'Henry-Baudot, excellent harmoniste ; portes de ville du Maroc et paysages d'Italie savamment nuancés par Dagnac-Rivière ; une très vivante avenue de Barcelone, ensoleillée avec vérité par Castelucho ; transcriptions lumineuses de vitraux par David-Nillet ; portraits pittoresques de Madrassi : autant de toiles intéressantes.

De beaux nus bien groupés de Desurmont, de Laurent-Gsell,

des paysages de Bauche; des canaux dormants de Willaert; une crique du midi puissament colorée avec un beau mouvement d'eaux, d'Eliot; de bons paysages truellés de Lépine; d'insuffisantes images de piété de M[lle] Chaplin, qui dépasse pourtant M. Montenard qui inflige à l'église Saint-François de Sales une promenade de badauds de Jérusalem autour des croix de Jésus et des larrons, posées en plaine, auprès des murailles de la ville; de somptueux intérieurs de Versailles peints avec une belle fidélité résumatoire par Maurice Lobre; des Bretagnes de Dauchez, larges et monotones; un beau portrait d'André Maire; les tumultueuses fêtes foraines de René Olivier; les fleurs de Pallandre; les paysages du Comtat d'Achener; les remparts d'Avignon de Paul de Castro; l'Aunis de Charlopeau; le portrait de femme de Gerna Wegener; les marines tourmentées de Marcel Clément, ajoutent à l'intérêt de l'Exposition.

Forain nous montre un prétoire avec un terrassier balourd devant des juges auxquels il n'accorde point de subtilité, et une danse de femmes plus que nues, parmi des habits noirs. André Chapuy montre des nus de femmes dans des intérieurs où les tentures offrent des jeux de couleurs neufs et amusants. Dans son *Soir d'été*, il donne une description de repos et de liesse populaire d'un accent très curieux, avec une figure d'enfant gauche et réjoui, toute personnelle.

§

Trois rétrospectives, l'une pieuse et sans grand intérêt de Paul Delance et de M[me] Delance-Flangeard; une très sommaire de Willette; une copieuse de Cottet, esquisses de ses grands tableaux, dessins et eaux-fortes. A certaines de ces eaux-fortes la collaboration de Charles Coppier ajoute une remarquable certitude dè métier. Les villes fauves que Cottet allait noter en Castille gardent leur intérêt. Le choix des esquisses montre le consciencieux flottement de Cottet sous diverses influences, Gauguin, Aman-Jean, Courbet. Il en demeure l'image d'un bon peintre, aussi inquiet que consciencieux.

Il y a à ce Salon une belle série de gravures sur laquelle nous reviendrons, en traitant aussi de la sculpture et des arts décoratifs dans les deux Salons.

§

Après l'art argentin, c'est l'art pictural actuel de la **Hollande** que nous montre le Jeu de Paume. Ne nous attendons pas à une manifestation complète, entièrement détaillée, tout le monde présent. Mais ne soyons pas trop exigeants. Car nos expositions d'art français à l'étranger sont toujours incomplètes. L'éclectisme parfait est une chimère.

Donc, aux Hollandais, il peut manquer quelques peintres. Tous les peintres qu'on y trouve ne sont pas tous suffisamment représentés. Il en est qui foisonnent, en œuvres similaires. Il n'y en a point qui n'aient de talent.

L'influence française se manifeste de plusieurs façons. Chez les uns, elle est directe, c'est-à-dire se saisit dans la conception et le faire. Chez certains, qui s'en croiraient exempts, elle filtre par les vieux paysagistes, Mesdag, Maris et par Breitner, à qui l'impressionnisme français ne fut pas indifférent. De plus la peinture hollandaise fut renouvelée dans la dernière moitié du siècle dernier par Jozef Israels et si Israels a pris largement la leçon de la nature, sa transformation date aussi d'un assez long séjour à Paris, où il prit des leçons de vérisme et l'éloignement de l'anecdote qu'auparavant il pratiquait. Réciproquement, Jongkind n'est pas sans influence sur le paysage français.

D'un autre côté, l'influence française s'est manifestée chez des Hollandais qui pratiquent la peinture et le dessin symbolique; on pourrait dire symboliste. Il y a des ressemblances avec ce que cherchaient, au temps de la Rose-Croix, des peintres comme Henri Martin. Mais si tel est le point de départ, le développement est autochtone. On n'est pas surpris de trouver, par contraste, dans cette réaliste Hollande, des peintres qui soient des rêveurs et des mystiques, aussi déterminés.

Un des plus curieux est Jan Toorop, un des doyens actuels de l'art hollandais. Ce mystique vient d'Insulinde et il n'y a rien d'oriental dans sa conception. Il avait débuté en vériste, en impressionniste, et c'est judicieusement qu'on nous fait revoir ici un de ses anciens tableaux, très remarquable, avec un mouvement de dockers et de pêcheurs au sarreau garance autour d'une grande barque qu'ils veulent mettre à flot.

Parallèlement on nous montre, évolution particulière de l'artiste, des évocations dessinées d'un trait ferme: un pèlerin

qui va sans doute vers la vérité dans un cortège de mages, un ange en plein vol. Nous reprenons terre avec des dessins précis et méticuleux comme d'un primitif du xve siècle de têtes et de gestes d'apôtres ; mais ces apôtres ne sont point ceux qui entouraient Jésus. Il y a, en Hollande, des apôtres nouveaux. Ce sont paysans ou petits bourgeois, pieux, et qui, convaincus de la supériorité d'une des nombreuses sectes protestantes sur les autres, se font les propagandistes de leur nuance de foi préférée. Ici, l'artiste est sur un terrain solide et dresse de beaux et curieux portraits de simples et de fervents.

M. Van Koninjenburg pratique le même mysticisme. Il est moins vériste et plus synthétique. C'est à des concentrations de lignes, à des architectures d'analogie plastiques qu'il demande le sens et la force de son dessin. Il réussit à se tenir dans ce domaine intellectuel sans trop d'entorses à la construction et avec une certaine variété.

Comme à une précédente exposition d'art hollandais, presque entièrement rétrospective, on nous avait fait connaître Breitner paysagiste, et surtout paysagiste urbain, en d'émouvants Amsterdam sous la neige ou dans l'irisation mate du dégel, on nous montre cette fois, de lui, d'intéressants tableaux de figures, un nu, un peu sombre, mais très nettement décrit, un grand portrait un peu dramatique (mais c'est celui d'une actrice) et un portrait de lui-même, saisissant de vérité; on retrouve son paysage dans une scène de grandes manœuvres où les personnages comptent moins que l'atmosphère brumeuse. Auprès de lui, nous trouvons Isaac Israels, descendant de Jozef Israels, très peintre, amoureux de légèreté, de grâce, de mouvement et de vérité des attitudes. Il présente de belles images d'Insulinde; danseuse écarlate parmi des musiciennes en costumes sombres, une fine et expressive figure de prince malais, et aussi des visions de jardins et de parcs hollandais, avec de jolis bouquets de jeunes filles traitées avec exactitude, charme et subtilité.

Autre peintre au sommet de sa carrière, Floris Verster, somptueux et vivant peintre de fleurs.

Maks, qui semble bien le plus solide des peintres hollandais d'aujourd'hui et qui est d'ailleurs un habitué triomphant de nos Salons, n'est représenté que par une toile : une des scènes de cirque où il excelle.

La transcription de la vérité et des féeries de lumières du soir, leurs étincellements et leurs ombres sur les objets, la spécialité de ces feux électriques à la fois aigus et confus, la justesse dans cette clarté fausse de son écuyer et de son cheval, l'agrément du fond composé d'écuyers bleus, de clowns, de spectateurs, l'art avec lequel le peintre dose le velouté partiel et la rugosité de surface de ses éléments inorganiques confèrent à cette toile un intérêt de premier ordre.

Comme Maks, Monnikendam obéit à la tradition hollandaise, par l'amour d'une matière somptueuse et nuancée. Sa toile des *Noces d'or*, représentant un couple de vieux paysans assis dans un jardin, si elle rappelle un peu par la conception l'admirable « soir de la vie » de Boecklin, est techniquement une œuvre d'une indépendance complète et d'une réelle beauté. C'est dans une vague de ces fortes végétations de l'été hollandais, aux fleurs éclatantes et aux verdures sombres, que ces deux heureux sont noyés. Le jardin s'encadre de forts beaux arbres; quant aux jeux de cette lumière hollandaise, irisée, ouatée, dorée, sur les vitres et les briques de la maison qui barre le fond du tableau, ils présentent une rare qualité de pittoresque.

Ce sont des études physionomiques qui constituent le mérite des *Obsèques juives* du même peintre. Il y a là, en chaire, un rabbin en prière, qui synthétise tous les jeunes rabbins ; les autres figures offrent une admirable vérité.

M. Sluyters est aussi un peintre de grande valeur. Son portrait de son père est très vivant. La famille de l'artiste, groupée dans un intérieur clair et moderne, est interprétée avec un pittoresque simple des attitudes, tout à fait attrayant. La mentalité de ces gens affleure à leur physionomie. Du même peintre des *Tourne-Sols* d'un arrangement libre et neuf, une belle étude de paysans, à *Staphorst*, sans indulgence, mais non sans relief, une *Pietà* de beau caractère, des études de nègres, etc...

Jean Mankes, récemment décédé, s'affirmait une sorte de primitif, ému, fort intelligent, sincère et doué d'un faire harmonieux. C'est une belle carrière qui a été interrompue.

Notons encore de bons portraits de Tjerck Bottema, de son ancienne manière dont le fini volontaire contraste avec le faire elliptique qu'il a adopté non sans bonheur et sans audace, une très belle nature morte de Coluot, d'une remarquable somptuo-

sité de matière, des pêcheurs de P. Van de Hem, des natures mortes et de clairs paysages de Léo Gestel, la nature morte de Conrad Kickert, sobre et accentuée, les peintures en style vieux hollandais de Karsen, quais mélancoliques, passants graves ; un moine en prière, d'après Verhaeren, de Thorn Prikker, un des symbolistes hollandais intéressants, les portraits vivants de Roelofs, un paysage d'hiver de Van Raalte, les Amsterdam impressionnistes de Wolter, les images religieuses, robustes et ingénieuses de Mathieu Wiegman.

§

Maurice Chabas donne à la Palette française une exposition d'art religieux. Il accentue la peinture religieuse d'une forte dose de mysticisme. Il aborde la peinture des ciels visionnaires où passent des vols d'anges et d'âmes en partance vers les paradis. Il a, pour décrire ces ciels, une palette d'une extraordinaire richesse de tons, et ces personnages de féerie sont traités d'un mouvement logique et picturalement vraisemblable. Il présente des figures de rêve et de méditation, empreintes d'un profond sentiment. Souvent il appuie ses figures mélancoliques ou simplement rêveuses d'un fond de paysage traité avec une belle richesse et une remarquable précision de détails. Grâce à sa puissance de métier et sa variété d'harmonies colorées, ses visions tiennent à la réalité poétique. La tentative est des plus intéressantes.

§

Galerie Fabre, de remarquables études véristes d'**Eberl**, artiste profondément logique, dont les nus féminins offrent un bel intérêt de dessin, de solides natures-mortes de **Fautrier**.

Galerie des Quatre-Chemins, **Max Band** expose une série de portraits et d'aspects de vie juive représentée surtout par des portraits véridiques et doués de vie. Son portrait du poète hébreu Schneour est curieux. Son rabbin lithuanien, en bizarre costume de ville, est curieux de pénétration. Un croyant en costume de fête est très pittoresque. Quelques paysages de Paris complètent cette belle exposition.

§

Lerner est également un peintre de la vie juive, mais c'est aussi un transcripteur de chimères et dans une curieuse variété

de mise en scène vériste. Son *Chanteur de village* sur fond joyeux de rondes est curieux. Il y donnera en parallèle un chanteur que l'on n'écoute point, et cette figure désolée a son intérêt. Il satirise volontiers, et représente l'opulence et l'égoïsme sous les traits d'une matrone mafflue, avec une indignation que sait traduire son pinceau. De plus, quelques portraits véristes, un peu gris, mais de bon dessin.

§

Galerie Carmine. **Jean Texcier**, avec quelques bons portraits, celui très vivant de Maximilien Luce, en train de peindre à une heure de soleil, du poète Vincent Muselli très pittoresque, du peintre Alfred Veillet, traité très à fond et d'une intéressante plausibilité. Le peintre a noté aussi avec intensité des paysages de Rolleboise, maisons et jardins, des coins de Douarnenez et des petits ports où se profilent des barques d'une allure très juste.

Georges Zezzos expose, dans la même salle que M. Texcier, d'intéressantes figures paysannes traitées avec naturel et sobriété, des paysages du midi gascon bien ensoleillés et des portraits d'un faire très agréable.

§

Charles Angrand, qui vient de mourir, était un des bons artistes de la période néo-impressionniste. Aux toutes premières expositions des Indépendants, il donnait de larges paysages de Seine et des étendues de jardins, d'un beau métier et d'une captivante mise en page.

Il ne se convertit pas au pointillisme, mais ne cessa de demeurer en rapports étroits avec Seurat, Signac, Luce, Cross.

De très bonne heure, il se borna au dessin. Sans doute cette exclusivité de préoccupation fut-elle d'abord, comme la période de dessin de Seurat qui dura trois ans, une sorte de retraite, loin du charme de la couleur, en vue de l'apprentissage d'une précision esthétique plus grande.

Cette période de recueillement se prolongea et, jusqu'aux dernières expositions des Indépendants, auxquelles il demeura strictement fidèle, Angrand n'exposa que des dessins.

Mais il s'était fait du dessin rehaussé un domaine où il régna, de plus en plus personnel, original, féerique et nuancé. Certains de ces dessins sont remarquables par leur solidité ; d'autres, des

plus récents, atteignent à une souplesse turnérienne. C'était un très remarquable artiste dont les Musées nous doivent de rappeler l'œuvre.

GUSTAVE KAHN.

MUSÉES ET COLLECTIONS

La réorganisation du Musée du Luxembourg. — Au Musée du Louvre : la donation Comiot; entrée du *Portrait de ma mère* de Whistler. — Mémento bibliographique.

Le **Musée du Luxembourg**, fermé durant six semaines pour cause de remaniement, a rouvert ses portes le 16 avril, et, dans ses salles aux tons plus clairs, s'est présenté à nous rajeuni et totalement transformé. La galerie de sculpture, où des vitrines de médailles et de plaquettes se mêlent aux statues, a subi moins de changements que les salles de peinture : on n'en a retiré qu'une quinzaine d'œuvres, dont plusieurs — tels le *Tarcisius* de Falguière et le *Faune aux oursons* de Frémiet — sont allées au Louvre, et l'on n'y a ajouté que quelques pièces nouvelles, parmi lesquelles on remarquera surtout le *Sisyphe* de Desbois, le *Vigneron* de M. Bouchard, et surtout la figure tombale en bronze de *Mme Jean-Paul Laurens* par son mari et l'*Ephèbe* en marbre de M. Lejeune, d'un sentiment antique si pur, puis, dans deux vitrines murales, des masques de Saint-Marceaux et des statuettes en terre cuite ou en bronze de M. Maillol prêtées par un généreux amateur, M. Marcel Guérin. Mais, en outre, ont été placés dans la grande salle de peinture suivante une magnifique fonte en bronze doré du puissant *Héraklès* de M. Bourdelle, son buste de *James Frazer* et, plus loin, ceux d'*Anatole France* et du *Dr Koeberlé* ainsi qu'un charmant groupe en bronze de M. Joseph Bernard : *Jeune femme et enfant*.

Les collections de peinture ont été remaniées plus à fond. On n'en a pas retiré moins de 180 toiles, les unes trop encombrantes pour leur valeur picturale (les *Fils de Caïn* de Cormon, le *Rêve* de Detaille, l'*En avant* de Roll, la *Divina Tragœdia* de Chenavard, la *Naissance de Vénus* de Cabanel, la *Vérité* de Jules Lefebvre, la *Vierge consolatrice* de Bouguereau, etc.), d'autres passées dans des musées nationaux, comme le *Cardinal Lavigerie* de Bonnat envoyé à Versailles et les incisifs portraits de Gaillard qu'on reverra au Louvre. Nous aimons à

croire que ce sera aussi le cas des deux paysages de Lépine et de Boudin ; s'il n'en était pas ainsi, on ne comprendrait pas leur exclusion. On regrette aussi la disparition d'autres toiles comme le *Ménélik*, d'une si belle allure, de l'abbé Paul Buffet, *Après la bataille* de M. Hoffbauer et même *Floréal* de Raphaël Collin, qui valaient bien telles ou telles occupantes des salles actuelles et qu'on aurait pu, il nous semble, arriver à loger en supprimant, par exemple, des doubles inutiles, comme un des deux grands Philippe Rousseau, ou en reléguant encore plus haut qu'on ne l'a fait ce tableau de *Baigneuses* de Renoir dont l'acceptation finale par l'Etat, quoique tout d'abord le Conseil des Musées l'eût refusé, est un véritable scandale dont seuls se réjouissent les marchands désireux d'écouler à haut prix le stock qu'ils possèdent de ces lamentables productions d'un artiste à son déclin : n'est-ce pas un spectacle pitoyable que le contraste de ces femmes aux corps boudinés et aux chairs de couleur chaudron avec les œuvres exquises de la belle période de Renoir exposées non loin de là : le *Portrait de Mme Georges Charpentier*, la *Tricoteuse*, le *Moulin de la Galette*, et autres peintures délicieuses qu'on dirait pétries de la pulpe des fleurs ?

Mais suivons l'ordre des salles. Des deux petites placées sur le côté de la galerie de sculpture, l'une, qui sera consacrée à des expositions temporaires, abrite en ce moment les toiles de Charles Cottet léguées par cet artiste à l'Etat et groupées autour de ses deux grandes compositions si émouvantes que le musée possédait déjà : *Au pays de la mer* et *Les Victimes de la mer*, et de son buste par Constantin Meunier : une trentaine de toiles, études pour la plupart, qui montrent ce grave et robuste talent sous tous ses aspects et fait apprécier tour à tour le peintre de portrait, de nu, de natures mortes, de paysages bretons ou orientaux. L'autre réunit le groupe — auquel s'apparentait Cottet — constitué par les peintres Blanche, Desvallières, René Ménard, Simon, Laparra, Aman-Jean, Prinet, Jeanniot, Béraud, et qui représente ce qu'on pourrait appeler le genre « Société Nationale des Beaux-Arts ».

Et maintenant, à partir de la grande salle au milieu de laquelle le sauvage Héraklès dorien de M. Bourdelle bande son arc, et la tête coupée de Méduse de M. Dardé apparaît livide dans l'emmêlement des serpents de sa chevelure, on va (et c'est là le

grand intérêt du remaniement dont le musée vient d'être l'objet et le grand mérite du nouveau conservateur, M. Ch. Masson, qui nous rend des collections si clairement ordonnées) suivre chronologiquement toute l'évolution de notre école de peinture depuis le dernier quart du XIXe siècle jusqu'à maintenant. Cette première salle est surtout celle des ancêtres disparus : le charmant Bonvin, fils spirituel de Chardin (mais pourquoi, étant mort depuis bientôt quarante ans, n'est-il pas au Louvre?) les grands idéalistes Puvis de Chavannes et Gustave Moreau (mais on cherche vainement parmi les aquarelles du second la plus importante et la plus célèbre : *L'Apparition*), Baudry, Delaunay, Guillaume Régamey, Fantin-Latour, Henner, Ziem, Harpignies, Desboutin, Mettling, Bonnat, et autres, parmi lesquels ces deux excellents peintres régionaux : le Provençal Guigou, le Lyonnais François Vernay. Cette revue des morts se poursuit dans la deuxième salle avec Jean-Paul Laurens, dont on n'a conservé que l'*Excommunication de Robert le Pieux*, Jules Lefebvre, Carolus Duran, Cazin, Carrière, Cormon, Roll, Ary Renan (accroché bien haut), Gustave Colin, Lhermitte, Legros, de nouveau Fantin,etc., auxquels s'ajoutent des artistes vivants : Dagnan-Bouveret, Friant (avec son trop grand tableau *La Toussaint*), Pointelin. Dans la salle qui suit, des tableaux de Degas et de Forain, le *Dr Péan* de Gervex et un magnifique ensemble d'œuvres de Besnard encadrent les toiles impressionnistes du legs Caillebotte qui suscita en son temps tant de protestations véhémentes : œuvres de Manet, Renoir, Sisley, Claude Monet, Pissarro, Berthe Morisot, Eva Gonzalès et Caillebotte lui-même, auxquelles est venue s'adjoindre une toile de premier ordre (*L'atelier de l'artiste*) de ce précurseur que fut Frédéric Bazille, tué en 1870 à l'âge de vingt-quatre ans, et dont la salle suivante contient le chef-d'œuvre, qui est en même temps une des plus belles toiles du Luxembourg : la *Réunion de famille*. Voilà donc enfin glorifiés comme il convient ces maîtres si honnis à leurs débuts et que nos surréalistes d'aujourd'hui méprisent si volontiers. La postérité dira ce qui, de la délicatesse de vision et de métier des uns et de la brutalité des autres, aura le mieux servi la cause de l'art. Degas, de nouveau, avec son magnifique et classique *Portrait de famille* et la charmante petite *Tête de femme* (Rose Degas, tante de l'artiste) de l'ancienne collection Viau

rapatriée il y a deux ans, Cézanne avec deux beaux paysages, les néo impressionnistes Seurat (avec un *Paysage* assez insignifiant prêté par un amateur) et Van Gogh (avec les deux toiles léguées par Joseph Reinach et Pierre Goujon) nous amènent enfin, avec les œuvres de ces autres chefs que furent Gauguin et Toulouse-Lautrec, placées dans l'une des petites salles qui suivent, à l'école actuelle, répartie dans celles-ci. Elle y est assez bien représentée : aux œuvres de Pierre et Albert Laurens, de Milcendeau, de Martel, de Louis Legrand, de David-Nillet, de Guignet, de Henri Martin, d'Ernest Laurent, de Le Sidaner, de Cross, de Signac, de Maurice Denis, de Vuillard, de Bonnard, de Roussel, de Piot, d'Henri Matisse, de Le Fauconnier, de Lebasque, de Charlot, de Chapuy, de Cauvy, etc., que possédait déjà le musée, on a ajouté deux tableautins (prêtés par M. Paul Jamot) de cet artiste exquis que fut Charles Dulac, et des toiles caractéristiques de Ch. Lacoste, de Jules Flandrin, de Luce, de Baignères, de Vlaminck, de Friesz, de Quizet, de Zingg, de H. de Waroquier, de Marchand, d'Utrillo, de Girieud, de Gernez, de Vallotton, de Van Dongen (mais la place de ces deux derniers, d'origine étrangère, ne serait-elle pas plutôt au Jeu de Paume dont les collections sont si pauvres ?), etc. Mais d'autres, tel le charmant Fauconnet, sont beaucoup moins bien représentés, et alors que certains ont le privilège parfois exorbitant (c'est le cas, par exemple, de Mme Marval) de se voir, malgré le manque de place, signalés par deux œuvres, on déplore l'absence d'artistes comme Bottini, comme Marie Laurencin, comme Rouault, peintre si puissant et si original, ou comme Lehmann dont la récente exposition des élèves de Gustave Moreau montrait d'excellentes toiles. Et l'on souhaiterait enfin qu'on mît sous nos yeux, comme le regretté Bénédite avait commencé de le faire, une sélection de beaux dessins dans des meubles tournants qui s'ajouteraient aux vitrines d'objets d'art placées çà et là. Mais, tel quel, le nouveau musée, avec son avenante présentation et le choix généralement heureux de ses œuvres, constitue une leçon d'art moderne des plus instructives et des plus attrayantes.

§

Trois nouveaux tableaux modernes, d'une rare qualité, viennent d'être donnés au **Louvre** par un amateur, M. Charles Comiot, et sont actuellement exposés dans la salle Denon. Ce sont : une

exquise toile de Corot, *Vue de Saint-Lô*, toute baignée de fine lumière ouatée ; le *Portrait du violoncelliste Pillet* dans son intérieur, par Degas, merveille de délicate exécution dans le clair-obscur qu'on admira en plusieurs expositions et notamment à celle de l'œuvre du maître en 1924 à la galerie Georges Petit (1) ; enfin un *Paysage* de Renoir, coin de nature comme pris au hasard — des champs de hautes herbes mêlées de fleurettes, parmi lesquels s'avancent des enfants — et que la technique impressionniste a rendu avec une telle vérité qu'on croit sentir le souffle de la brise et respirer la fraîche odeur de ces verdures.

On aura plaisir, en passant de là dans la grande salle des Etats, à y voir accrochée au centre, sur une épine, en attendant l'installation projetée d'une salle des maîtres étrangers du XIXe siècle, l'admirable *Portrait de ma mère* de Whistler, venu du Jeu de Paume. Il subit victorieusement le voisinage des grandes œuvres de Delacroix, d'Ingres, de Courbet, de Manet, qui l'entourent, et — ce qui est la marque des vrais chefs-d'œuvre, — loin d'être écrasé par ce voisinage, semble avoir gagné encore en beauté et en autorité.

MÉMENTO. — Dans la collection des « Maîtres anciens et modernes » (éditions Nilsson, in-18, av. 24 planches, 10 fr.) que dirigeait le regretté Gustave Geffroy et dont nous avons signalé ici quelques-uns des premiers volumes, ont paru trois nouvelles monographies qui méritent d'être louées. Tout d'abord un *Chardin* de M. Tristan Klingsor, pénétrante et solide étude où le bon ouvrier, le technicien merveilleux que fut l'auteur de la *Raie* et de la *Pourvoyeuse* est compris, analysé et commenté comme il eût aimé l'être par un peintre (car M. Tristan Klingsor n'est pas seulement critique d'art, poète et musicien, et l'on a admiré maintes de ses œuvres dans les Salons annuels) sensible comme lui à la belle qualité de la matière et de la facture : il faut lire (p. 103, 107, 108) la fine analyse du métier savoureux de ces natures mortes où

(1) Ainsi peu à peu — on le voit par la série du Luxembourg et par les dernières donations faites au Louvre — les œuvres de ce maître viennent prendre dans nos musées la place qui leur revenait et où leur autorité ne fera que grandir. C'est le moment de signaler et de recommander à ceux qui désirent mieux connaître ce grand artiste, ou qui l'admirent déjà comme il le mérite, le beau livre que M. Paul Jamot, conservateur au Louvre, — qui contribua si efficacement à faire acquérir par l'Etat le magnifique *Portrait de famille* dont nous parlions tout à l'heure — a consacré récemment à Degas (Paris, éd. de la *Gazette des Beaux-Arts* ; in-4, 156 p. avec 74 planches), étude pénétrante de son esthétique et de son œuvre, suivie de la liste des Salons et expositions diverses où figura Degas et de précieuses notices historiques sur les peintures et les dessins reproduits dans les 74 belles planches qui accompagnent le texte.

Chardin s'affirme « le peintre des peintres » et de ce qui fait le charme de ses tableaux d'intérieur : le *Benedicite*, la *Mère laborieuse*, la *Gouvernante*, la *Toilette du matin* et tant d'autres œuvres délicieuses où il se montre, avec plus d'émotion, le rival de Vermeer (1) : « Tout dans son art est mesuré : pas de sensiblerie dans ses compositions, mais une secrète bonté ; pas de coquetterie chez ses personnages, mais un charme naturel ; pas de voyante virtuosité dans sa facture, mais un rare savoir ; la tendresse du cœur n'exclut pas la fierté, ni la robustesse de la main la douceur. » Et, mêlé à cette étude des œuvres, le récit de la vie, si touchante dans sa simplicité, de ce brave homme et de ce probe ouvrier fait aimer encore davantage celui qu'avec M. Klingsor on peut sacrer « un des plus purs représentants de l'art français ».

Personne non plus n'était mieux qualifié pour parler de *Boucher*, et principalement de la partie décorative de l'œuvre de ce peintre, que M. Maurice Fenaille, successeur en notre temps des grands amateurs-mécènes du XVIIe et du XVIIIe siècle, bienfaiteur de nos musées et de nos artistes décorateurs qu'encouragèrent ses commandes (c'est à sa munificence qu'on doit le salon Chéret de la manufacture des Gobelins), historien des créations de cette manufacture depuis ses origines jusqu'à 1900 : ayant, en outre, sous les yeux, parmi les richesses de ses collections, de nombreuses œuvres de Boucher et amené, par elles, à étudier l'ensemble des productions de l'artiste, il était tout préparé et désigné pour écrire cette monographie. Il l'a fait de façon excellente et définitive, en historien exact et précis, apportant même sur plusieurs points (dates du séjour de Boucher à Rome, portrait de la femme de l'artiste de la collection David Weill, gravure inédite d'après un portrait inconnu de Mme de Pompadour, classement des tapisseries de Beauvais et des Gobelins tissés d'après Boucher, participation de celui-ci à la fondation de la manufacture de Sèvres) des documents nouveaux, et a mis particulièrement en lumière les créations qui font de Boucher le plus grand en même temps que le plus abondant artiste décorateur de son temps.

Moins approfondie au point de vue technique que ces deux études, mais non moins compréhensive et pleine de fine sensibilité, la monographie de *Giotto* par Mlle Alice Meunier ne mérite aussi que des élo-

(1) Comme Vermeer aussi, il connut ces fluctuations de la mode que nous évoquions, à propos de celui-ci, dans notre dernière chronique : à la vente de son atelier en 1780, au lendemain de sa mort, on pouvait acquérir pour 30 livres 4 sols la *Gouvernante* et la *Mère laborieuse*, pour 35 livres 7 sols les *Tours de cartes* et le *Jeu de l'oie* ; en 1811, à la vente Silvestre, les deux pastels (aujourd'hui au Louvre) de Chardin en bonnet de nuit et de sa femme Marguerite Pouget étaient adjugés 24 francs ; on donnait le même prix pour la *Tricoteuse* et le *Dessinateur*, et l'on avait deux natures mortes pour 9 francs !

ges (1). Ecrite sans prétention, mais sans dédaigner pour cela le charme de la forme, et préférant au verbiage et à la vaine phraséologie de tant de critiques féminins la simplicité et la précision, elle commence par établir la filiation de l'art de Giotto avec les productions picturales de l'antiquité et des premiers siècles du moyen âge et, montrant ce qu'il doit, en outre, au sentiment franciscain de la nature, met en lumière ce qu'il apportait de nouveau et de fécond à l'art italien ligoté dans les formules byzantines ; après quoi elle retrace la carrière de l'artiste, jalonnée par les ensembles grandioses d'Assise, de Rome, de Padoue, de Florence et donne de ces œuvres une description et un commentaire respectueux qui, dans leur sobriété, en font apprécier pleinement la noble et grave beauté.

AUGUSTE MARGUILLIER.

ARCHÉOLOGIE

Maximin Deloche : *L'énigme de Civaux*, Auguste Picard. — Emile Mâle : *L'architecture gothique du Midi de la France*, « Revue des Deux Mondes ».

Parmi les publications de ces derniers mois, j'appellerai volontiers l'attention sur un ouvrage de M. Maximin Deloche, au sujet plutôt ingrat et paraissant n'intéresser que les spécialistes : **L'Enigme de Civaux**, *Lemovices et Pictons, le Christianisme en Poitou*. Il s'agit en effet d'une ville non seulement morte, mais complètement disparue; elle n'a laissé que d'immenses cimetières.

Civaux date au moins de l'époque gauloise et a dû à sa position, au bord de la *Vienne*, d'être le rendez-vous politique des cités avoisinantes et le grand marché d'une région très peuplée. La *Vienne* était la grande voie de pénétration de ce côté du Poitou ; mais par sa situation même, Civaux devait devenir hostile à Poitiers lorsque la ville de sainte Radegonde eut accepté l'hégémonie romaine. On sait qu'à l'époque Civaux formait deux grands quartiers ou plutôt deux villes distinctes, qui aboutissaient à la *Vienne*. Le port était très fréquenté et desservi par une nombreuse batellerie ; c'était l'*emporium* de Poitiers, mais l'endroit eut un prestige politique et religieux qui en faisait un des centres les plus importants de la Gaule.

La corporation des bateliers de la *Vienne* joua d'ailleurs un rôle important dans la ville, comme celle de Nantes à Paris.

(1) Cependant la bibliographie qu'elle donne serait à compléter et, en certains endroits, à être rectifiée.

Constituée en collège (fin du IIe siècle), elle se rallia bientôt au christianisme, elle eut son cimetière spécial.

Civaux fut à l'abri des persécutions ; et avec Constantin la ville celtique prit possession de la ville romaine, dont devait la rapprocher bientôt le péril des invasions barbares.

La ville connut pourtant une nouvelle ère de prospérité avec le IVe siècle. Mais sa déchéance arriva avec les invasions du siècle suivant. Elle dut être incendiée alors. Si elle ne disparut pas entièrement, elle était en pleine décadence à l'apparition des Francs, ainsi que les autres ports de la *Vienne*. Ce fut également le déclin des nécropoles de Civaux. On inhumait dans des tombeaux déjà existants, et les cimetières se groupèrent bientôt autour de l'église. L'invasion des Normands fut le dernier coup porté à la vieille ville, qui ne fut plus désormais qu'un village, un village près duquel s'étendirent d'immenses nécropoles. Comme pour des villes plus importantes encore, Carthage, dont il a subsisté surtout des tombeaux, Civaux n'a guère conservé — sépulcre de sa grandeur morte — que d'immenses terrains parsemés de tombes en pierre, des cippes, fragments de colonnes, frises, entablements, etc., tandis que vers l'entrée se trouvent les ruines d'une chapelle du XIIe siècle, autrefois au centre du cimetière. D'ailleurs cette immense nécropole a fourni des pierres pour divers usages à la localité actuelle. On en a pavé les cours, bordé les haies, couvert les caniveaux, édifié des maisons et des granges, etc. On retrouve même des tombes entières, sous le sol et à l'angle des maisons, dans les jardins; et elles servent aussi d'abreuvoir pour les animaux.

Comme on peut le penser, du reste, l'existence de ces vieux cimetières a donné naissance à bien des histoires, à bien des légendes, dont M. Maximin Deloche a rapporté les principales, et donné naissance à bien des controverses parmi les archéologues. Civaux a été le chef-lieu d'une *Viguerie* importante dans le haut moyen âge ; mais surtout ce fut pendant la période d'indépendance gauloise un centre religieux, commercial et politique. Au temps de la domination romaine, sa prospérité s'accrut encore. Les villages environnants s'y rattachaient d'ailleurs plus ou moins et l'on y trouve aussi des nécropoles qui complétaient la sienne. Les Pictons et de même les habitants des *cités* voisines y fréquentaient — rendez-vous religieux ou politiques. Au point

de vue commercial, Civaux possédait sur la *Vienne* un quai de plusieurs kilomètres qui en faisait un port fluvial exceptionnel. Mais, au Nord, elle fut surtout en rivalité avec Poitiers, qui devait prendre une bien autre importance par la suite. Civaux, toujours est-il, nœud géographique de la contrée par sa situation, en était aussi l'âme et l'on y venait de toutes parts pour le commerce comme pour les cérémonies religieuses. Le volume de M. Maximin Deloche rapporte le peu que l'on sait de l'histoire de la ville à l'époque des guerres de l'indépendance gauloise; puis, avec la fin de l'époque romaine, l'établissement de nombreuses défenses stratégiques qui couvrirent ses abords. Dès le IIe siècle, le trafic de Civaux, l'encombrement de son *forum* s'accroissait. Les céréales, les fromages, les fruits, l'huile, le vin, la laine, le gros bétail, les porcs et moutons, la volaille affluaient sur son marché.

L'impôt était prélevé en numéraire ou en nature par des portes aménagées à cet effet. Ainsi que nous le disons plus haut, la ville disparue formait deux grands quartiers. L'un, au sud, était l'ancienne ville gauloise aux huttes en terre battue ou en pierres sèches, « édifices bizarres » ; et au nord, de l'autre côté du forum que bordait la rivière, la ville romaine, bâtie de pierres blanches et de tuiles, théâtre près la route de Lussac et dont il reste un « bloc énorme » ; temples, situés un peu au-dessus ; « balneum », au delà de la route actuelle et qui fait pendant au théâtre ; d'autres constructions encore enfouies et dont on peut voir quelques fragments, sur une longueur de 7 à 8 mètres. Le temple occupait la place de l'église actuelle et le volume en parle surtout plus tard, au moment de la destruction.

La ville gallo-romaine s'étendait à 700 mètres de l'ancienne ville celtique ; le long de la *Vienne*, on rencontre quelques vestiges épars de la ville romaine. On y a retrouvé, entre autre choses, une boutique de céramique aux vases de terre rouge vernissée. Entre les deux quartiers s'étendait l'esplanade de la foire où se faisait tout le trafic du lieu. Mais c'est là qu'on trouvait surtout le *collège* des bateliers de la *Vienne* (IIe siècle) qui fut des premiers à accepter le christianisme. Au IVe siècle, on vit la destruction plus ou moins violente des édifices païens, — temples, monuments funéraires, théâtre, — par représailles ou pour en utiliser les matériaux. L'église qui a pris la place de l'ancien sanctuaire

païen en a gardé des vestiges, et l'on a pensé que même le sanctuaire chrétien fut construit sur les fondations antérieures. Mais je renvoie au livre de M. Maximin Deloche pour les détails. Il est abondant et en somme intéressant, bien que, par un souci de trop préciser sans doute, il abonde en répétitions. — Les restes de Civaux pourraient être fouillés sans doute avec intérêt et amener des constatations permettant de reconstituer l'existence passée du lieu et l'époque de sa disparition, qui reste incertaine. Mais les vastes cimetières de Civaux ont donné lieu à beaucoup de légendes parmi lesquelles on en peut citer une qui y place les tombeaux des guerriers de Clovis, tués à la bataille de Vouillé, et qui seraient venus dormir là leur dernier sommeil.

§

M. Emile Mâle, poursuivant ses études, d'une logique et d'un intérêt toujours si pressants sur notre vieil art lapidaire du moyen âge, vient de publier, dans la *Revue des Deux Mondes*, un remarquable travail sur **L'architecture gothique du Midi de la France.**

L'architecture ogivale ou gothique, au sud de la Loire, se trouve en effet en pays de conquête, et certains aspects de l'église se modifient avec la région. Dès la vieille petite ville de Martel, en Quercy, dont les bâtisses archaïques portent encore des blasons, avec des rues étroites, un vieux palais aux fenêtres accusant le XIVe siècle, on peut remarquer que l'église n'a ni piliers, ni bas côtés ; c'est une grande salle voûtée sur croix d'ogives, sans les arcs-boutants qui étaient devenus un motif de décoration pour la cathédrale du nord. Les chapelles latérales s'ouvrent entre les contreforts, des deux côtés de la nef. En descendant au sud, il en est de même pour les églises de Cahors, de Moissac, de Toulouse, d'Albi, de Carcassonne, de Perpignan, ainsi qu'en Languedoc, en Gascogne, en Auvergne, etc. Il y a en effet un gothique méridional, qui ne s'arrête pas aux Pyrénées, pénètre en Catalogne.

En somme il y a une architecture du Midi, — le fait est depuis longtemps connu — et qui mérite d'être étudiée attentivement. L'Italie du Nord, la Lombardie, paraît bien avoir eu une influence, dont M. Emile Mâle a cité divers exemples, sur l'architecture méridionale. Mais ce fut l'architecte Jean Deschamps qui éleva

ou du moins commença les cathédrales de Bayonne, Clermont, Limoges, Narbonne, Toulouse et Rodez, etc. Il y a en effet un « air de famille » entre elles, des dispositions indiquant une parenté d'origine.

M. Emile Mâle nous donne du reste d'excellentes pages, entre autres sur la cathédrale d'Albi et sur les constructions religieuses jusqu'au XVIe siècle, — tout cela pour aboutir enfin à l'architecture des jésuites — ce qui était peut-être un résultat logique, mais assez malheureux. Nous avons grand regret sans doute à nous séparer ici de l'auteur, mais l'architecture des jésuites nous a toujours paru une invention lamentable. Elle donne des édifices vastes et clairs, mais qui n'ont ni mystère, ni beauté.

Le travail de M. Emile Mâle fait partie sans doute d'un ouvrage en préparation sur l'art architectural qui a précédé la Renaissance, et sur lequel nous reviendrons avec plaisir quand il paraîtra.

CHARLES MERKI.

LETTRES ANTIQUES

Etudes de philosophie ancienne et de philosophie moderne, par V. Brochard, Vrin. — *Les idées philosophiques et religieuses de Philon d'Alexandrie*, par E. Bréhier, Vrin. — Platon : *Timée, Critias*, texte établi et traduit par A. Rivaud ; *Phédon*, texte établi et traduit par Léon Robin, Les Belles-Lettres. — Mémento.

Victor Brochard, le docte écrivain des *Sceptiques grecs*, avait eu l'intention de grouper en un livre les articles qu'il avait écrits, dans divers recueils périodiques, sur différents sujets de philosophie tant ancienne que moderne. Le mal atroce qui, avant de l'emporter, avait paralysé ses membres et éteint ses yeux, ne le lui permit pas. Ce fut un de ces amis, Victor Delbos, qui se chargea de ce travail. Ce livre eut tout le succès qu'il méritait, et la première édition en était épuisée depuis un certain temps. Aussi, faut-il féliciter la *Librairie Philosophique* de nous rendre de nouveau accessibles de si précieuses pages. Quoique la parution des articles qui constituent ce volume s'échelonnent de 1888 à 1908, il ne faudrait point croire qu'aient vieilli, au point de faner leur intérêt, les **Etudes de philosophie ancienne**, de V. Brochard. Si, depuis ce temps, la bibliographie de ces *Etudes* a pu s'accroître, si d'autres penseurs se sont essayés aux mêmes questions, nul plus que ce maître ne sut les envisager et les trai-

ter sous leur aspect éternel. Aujourd'hui comme hier, demain comme aujourd'hui, leur lecture ne saurait manquer de profit et d'attrait. Mais, entre tous les travaux que Brochard a consacrés à la philosophie ancienne, il faut sans nul doute mettre au premier plan ses diverses études sur Platon : *Les mythes dans la philosophie de Platon*; *La théorie platonicienne de la participation d'après le* Parménide *et le* Sophiste; *Sur le* Banquet *de Platon*; *Le devenir dans la philosophie de Platon*; *Les* Lois *de Platon et la theorie des idées*; *La morale de Platon*. Brochard en effet s'était visiblement complu dans le platonisme, et il en avait fait à diverses reprises l'objet de son enseignement. Non seulement ce maître regretté sut exposer, avec une merveilleuse finesse d'argumentation et d'analyse, en un style sobre et lucide, l'essence même du platonisme, mais il excella aussi à saisir la filiation des idées à travers les différents systèmes de la philosophie ancienne. Ses articles sur *La théorie du plaisir d'après Epicure*, sur *La Morale d'Epicure*, en sont la preuve évidente. Notons aussi que ce qui fait la valeur et la vie des *Etudes* de Brochard, c'est que ce professeur n'était pas seulement qu'un philologue érudit : c'était aussi un philosophe, un moraliste averti qui se refusait à regarder les théories philosophiques et morales du passé comme des faits extérieurs et lointains, destitués désormais de toute valeur et de toute fécondité spirituelle. En bon maître, il se souvenait, à l'exemple des Anciens, que la culture morale ne doit pas se séparer de la culture intellectuelle, et que l'une sans l'autre, si savante qu'elle soit, est incomplète et mort-née.

Avec les *Etudes* de Brochard, la *Librairie philosophique* nous donne une nouvelle édition revue des **Idées philosophiques et religieuses de Philon d'Alexandrie**. Il est réconfortant de penser que ce très beau livre de M. E. Bréhier, livre qui suffirait à lui seul à illustrer un grand nom, reçoit par le succès la récompense de son indiscutable mérite. Si on a beaucoup écrit sur Philon, le philonisme reste encore pour une grande part inexpliqué. Avec une réserve prudente et une science exactement informée, M. E. Bréhier a tenté d'expliquer l'origine du philonisme par les milieux intellectuels dans lesquels il s'est développé. Tout en essayant de replacer Philon dans son cadre historique, ce savant auteur cherche, d'une part, quels liens

intellectuels le rattachent encore à la Palestine, et, d'autre part, quelle est la marque de son alexandrinisme. Toutefois, et c'est un point que M. E. Bréhier a particulièrement élucidé, il apparaît nettement que Philon, dans le développement du judaïsme alexandrin, reste à peu près isolé. Il semble bien, puisqu'il nous est impossible de reconstituer une école juive alexandrine dont les œuvres de Philon nous feraient connaître les travaux et les aspirations, que le philonisme ne représente qu'une école assez restreinte. Pour bien comprendre Philon, et c'est ce que fait excellemment M. E. Bréhier, il faut donc s'étendre au delà de la colonie juive d'Alexandrie. Philon, en effet, touche à la philosophie grecque par son éducation, au christianisme par sa foi judaïque, et à l'Orient par certaines traditions et par son mysticisme. On a dit pourtant depuis longtemps que le philonisme était né d'une fusion entre l'esprit juif et l'esprit hellénique. C'est vrai sans doute, mais à condition que l'on admette, écrit M. E. Bréhier,

> qu'il n'y a rien dans cette union d'artificiel et de voulu. Philon qui a reçu une éducation grecque, qui a écrit des traités philosophiques sans aucune intervention de la Loi, ne paraît jamais avoir vu la moindre contradiction entre le génie hellénique et le mosaïsme, et, nulle part, il n'éprouve le besoin de les concilier. Il n'y a donc pas chez lui fusion de concepts opposés. L'entente paraît se faire moins sur la philosophie elle-même que sur certains concepts religieux comme ceux du Logos et de la Sagesse. Des concepts de ce genre ont, en partie du moins, une origine hellénique, mais ils ont subi, à Alexandrie, une élaboration qui en renouvelle la signification. C'est par cette base commune que le philonisme va rejoindre l'hellénisme.

Toutes les œuvres de ce juif alexandrin nous révèlent ainsi une transformation profonde de la pensée grecque, tout à fait en dehors du judaïsme, sous l'influence des directives complexes qui marquèrent d'un sceau particulier l'école d'Alexandrie. Il s'agissait pour elle, bien moins de déterminer les principes des êtres tels qu'ils sont et d'arriver à la connaissance pure, que de se rapprocher de Dieu et de s'unir à lui. Pour Philon aussi, l'objet de la philosophie est moins de connaître que de rapporter à Dieu, par un culte intérieur, l'origine de nos connaissances. La connaissance aboutit donc chez lui à la révélation de l'Etre suprême. Or la révélation philonienne a pour corps le *Discours sacré*, qui a été donné aux Juifs par Moïse. Mais ce discours n'est pas une

autorité également claire pour tous les hommes, il n'est donné qu'à ceux qui ont ouvert l'œil de l'âme de pouvoir en pénétrer le sens, et cet œil intérieur ne peut être illuminé, comme chez tous les mystiques, que par la grâce d'une clairvoyance ineffable. Il résulte donc que le caractère essentiel de la révélation, selon Philon, est d'être intérieure, et c'est ce qui permet de suspendre à cette idée toute la vie morale. Si, en effet, la révélation est extérieure, le conformisme légal des actes, qui est également extérieur, suffira à la moralité. Si, au contraire, la révélation du bien est intérieure, c'est par une amélioration intérieure de la volonté que l'homme atteindra à la perfection, qui est l'abandon de tout vouloir personnel et l'identification de la pensée spéculative et pratique avec la parole de Vérité. La connaissance philosophique des choses cesse donc d'être chez Philon son but à elle-même. Tout dans son système est envisagé à la lumière de la seule révélation mosaïque; et du platonisme ; par exemple, Philon ne reçoit et n'accepte que ce qui implique un rapport moral entre Dieu et l'âme humaine.

Poursuivant son inlassable et admirable effort, la *Collection des Universités de France*, publiée sous le patronage de l'Association Guillaume-Budé, vient de faire paraître trois dialogues de Platon. Le **Timée** et le **Critias**, dont les textes ont été établis et traduits par Albert Rivaud, professeur à la Faculté des Lettres de l'Université de Poitiers, composent un des volumes les plus remarquables de cette savante et si précieuse collection. L'éminent auteur du *Problème du devenir et la notion de la matière dans la philosophie grecque* a fait en effet précéder sa traduction de *Timée* et du *Critias* de deux longues notices qui constituent, celle du *Timée* surtout, un commentaire substantiel, nourri, clair et aussi précis que possible de ces deux fameux dialogues. En termes nets et concis, sans verbiage inutile, sans fatras germanique, M. A. Rivaud nous y donne, avec charme et mesure, tous les éléments nécessaires à la compréhension, difficile parfois, du *Timée*, de ce dialogue qui passait déjà, parmi les disciples immédiats de Platon, pour l'œuvre capitale du Maître. Le *Timée*, en effet, renferme une encyclopédie complète de la science platonicienne. Mais, si intéressantes que soient ces données scientifiques, elles ne sont là, pour Platon, que pour faire ressortir l'idée maîtresse de l'ouvrage, qui est relative à

l'homme et qui tend à établir et à fonder l'union étroite qui existe entre la nature humaine et la nature universelle. Le texte que nous présente M. A. Rivaud n'offre guère de différences avec celui qui a été établi avec tant de goût par Burnet. Sa traduction se lit avec plaisir, avec saveur et avec intérêt.

Quant au **Phédon**, c'est M. Léon Robin, professeur à la Faculté des Lettres de l'Université de Paris, qui a pris soin d'en établir le texte et de le traduire. La longue et savante introduction qui précède son texte est tout à fait digne du travailleur consciencieux et probe auquel nous devons cette encyclopédie, compacte si l'on veut, mais combien riche et sûre qu'est *La pensée grecque*. Les pages qu'il y consacre au *Mythe final du Phédon* sont, entre toutes, dignes de la plus grande considération. L'objet de Platon est ici de concilier par le mythe, ou exposition narrative de ce que *peuvent être* selon toute apparence les conséquences de faits déterminés, certaines données cosmologiques, avec la conception finaliste qu'il s'est faite de l'univers et les exigences morales qui, dans sa pensée, ne se séparent pas de cette conception. La question est donc de savoir comment l'organisation physique du monde peut être vraisemblablement conçue pour satisfaire à ce double principe qui a servi à établir la survivance des âmes : que les méchants doivent payer la peine de leurs fautes, et que les bons doivent recevoir la récompense de leurs vertus. Bien loin donc de ne voir, dans les dernières pages du *Phédon*, qu'un jeu frivole ou qu'une concession aux croyances populaires, M. Léon Robin croit y trouver avec raison « comme une récréation pour le philosophe, qui se repose ainsi de la contemplation des pures Idées ».

En fait, ajoute-t-il, dès que la complexité des choses concrètes ne permet plus de les rattacher à leurs essences intelligibles, le mythe devient indispensable, et tout ce qui n'a pu être démontré par la méthode logique appartient de droit à l'expression mythique.

Soyons donc reconnaissants à M. Léon Robin, malgré les quelques maladresses littéraires qui déparent une traduction qu'il a trop voulue scrupuleusement exacte et asservie à la lettre, de ce noble travail. Nul mieux que lui n'a délimité avec autant de justesse la portée du *Phédon*.

Ainsi, écrit-il en effet, d'un bout à l'autre, le *Phédon* se présente à nous comme un sermon sur la mort : à travers les hésitations, les

craintes, les doutes, il ne cesse de chercher des motifs de sérénité et d'espérance dans la détermination toujours plus exacte d'une certitude rationnelle.

Mémento. — Le *Bulletin de l'Association Guillaume-Budé*, créé pour servir de liaison intellectuelle entre tous les membres de cette intéressante association, les renseigne sur tout ce qui paraît, publie aussi quelques articles ayant trait à l'étude des Lettres antiques. Dans le numéro de janvier 1926, M. Léon Parmentier nous parle tour à tour de l'*Age de Phèdre dans le Dialogue de Platon* et de l'*Age de Phédon d'Élis* ; M. E. Chambry, d'*Une édition critique des fables ésopiques*.

MARIO MEUNIER.

INDIANISME

D. Sylvain Lévi : *Dans l'Inde*, Rieder. — *Les larmes du cobra, Légendes de Lanka*, recueillies par Enid Karunaratné, traduites par Andrée Karpelès, Bossard. — *Le Poète Tibétain Milarépa, ses crimes, ses épreuves, son nirvâna*, trad. du tibétain par Jacques Bacot, Bossard. — Louis Latourette : *Maitreya, le Bouddha futur*, illustrations et ornements d'après des documents bouddhiques par Andrée Sikorska, Lemercier. — René Guénon : *L'Homme et son devenir selon le Védânta*, Bossard.

Accompagnant son mari, le grand-maître de l'indianisme, dans son voyage de 1921-1922 à travers l'Inde, Mme Sylvain Lévi a écrit au jour le jour des lettres qui n'étaient pas destinées à la publication. Il faut que le public apprécie la faveur qu'on lui a faite, en lui permettant d'y avoir part. Le récit est la simplicité même, mais son objectivité procède d'un jugement très personnel, aigu dans son observation à la fois « bonne enfant » et malicieuse. Vue de la sorte, combien la réalité est plus attachante qu'une fiction romanesque ! Ce livre, plus éloigné que tout autre d'aucune prétention, fait connaître plus que n'importe quelle autre narration de voyages, plus même que beaucoup d'analyses aux allures scientifiques, le milieu indien. Nulle question sociale qui ne soit signalée en traits décisifs : l'oppression du peuple le plus doux de la terre, si habitué à souffrir ; l'antithèse de Tagore et de Gandhi ; la persistance de l'esprit de caste ; la rivalité entre l'Islam et l'Hindouisme ; la vie sacrifiée de la femme. Ne résistons pas à la tentation de faire juges nos lecteurs, en attendant qu'ils trouvent dans ces feuilles de bonne foi les plus fortes raisons d'aimer l'Inde et **dans l'Inde** l'humanité :

Cette misère des paysans de l'Inde, on ne peut y croire, si on ne la

voit pas... plus de la moitié de la population — quatre-vingt-dix pour cent, dit Tagore, n'a pas un vrai repas par an (45, 111).

(Tagore) ne croit pas que l'Inde soit mûre pour la liberté ; suivant sa forte expression, on ne réalise pas la liberté politique sur le sable mouvant d'inégalités sociales telles que les leurs. Tant qu'il y aura des « intouchables », tant qu'une large partie de la population sera, pour l'autre, objet de mépris et de dégoût, l'Inde ne pourra pas être libre (69).

Je vois (dans les cheveux d'une fillette) la marque de vermillon, indice du mariage, je m'informe ; elle a sept ans, elle est mariée depuis deux ans. Si son petit mari était mort, dès la première année, de la rougeole ou de la coqueluche, c'était pour toute son existence, jusqu'à la mort, la terrible vie des veuves, le jeûne tous les quinze jours, pas une fête, pas une parure. Pour oser se remarier, il faut être au-dessus des castes, ou en dehors, ou bien se faire musulman. On comprend que les conversions soient nombreuses (58).

Rien encore chez eux de nos grands romans d'amour, de nos grandes machines passionnelles... Ce jeune homme se marie encore avec une jeune fille qu'il n'a jamais vue, parce que c'est le choix des parents, ils ne connaissent pas nos « coups de foudre ». Mais gare, lorsque décidément émancipées, ayant pris l'habitude de vivre en égales au milieu des hommes, les femmes seront vraiment mêlées à la société ! Le divorce et le scandale seront bientôt là (66).

Le respect est une de leurs maladies (84).

Rien qui évoque la tragédie de la mort telle que l'Occident l'a conçue ; l'Oriental l'accepte, placide, comme la vie elle-même, et la fatalité (143).

Les larmes du cobra sont un recueil de folklore singhalais, non pas, comme tel ouvrage de Parker, colligé par un Européen, mais transmis par une jeune institutrice indigène, qui a entendu les parents de ses élèves réciter ou chanter ces fables. Telle d'entre elles semble un écho du *Pancatantra*, telle autre d'un conte bouddhique. Les plus purement locales ne sont pas les moins humaines, par une singulière saveur de bon sens. Il s'y trouve de naïfs poèmes et des proverbes. La traductrice, enthousiaste interprète de la plastique indienne, sait ajouter au texte un commentaire d'images tirées d'un art populaire trop ignoré de nous.

Le **Milarépa** de M. Jacques Bacot, contribution de premier ordre à notre connaissance du Bouddhisme tibétain, nous apporte la traduction d'un texte du XIIe siècle. L'étude du sujet, seulement

amorcée par Berthold Laufer, se trouve ici dans son intégrité, accompagnée d'une introduction qui peut compter parmi les pages les plus fortes qu'on ait jamais écrites sur la pensée bouddhique. L'austérité du mysticisme tibétain est souvent comparée au silence glacé des cimes himalayennes ; M. Bacot en a conservé une élévation sereine de jugement, une compréhension de haute et vaste envergure qui, sans phrases, approfondit des mentalités bien différentes de la nôtre, et donne du même coup à la nôtre de précieuses leçons d'objectivité. On souhaiterait que la façon dont il apprécie un fanatisme de méditation qui déconcerte l'Occident marquât un progrès général et définitif de notre critique européenne.

Comme saint Augustin, Milarépa se signala d'abord par ses péchés : cela fait supposer une certaine historicité de sa légende. Péchés d'ailleurs qui ne consistaient pas en dissipation, mais en maléfices magiques, exécutés sur l'ordre d'une vieille femme : ainsi, en y regardant de plus près, nous trouvons-nous très loin du grand Africain. Ces péchés sont rachetés par des austérités prodigieuses, où l'abstention de nourriture joue un rôle au moins aussi considérable que l'intelligence de la loi. Macérations et magie interviennent nécessairement dans la carrière d'un bodhisattva tibétain, alors qu'elles semblent oubliées ou dépassées dans l'effort surtout intellectuel de tels ou tels bodhisattvas indiens. Par quelques indications d'une sobriété toute chargée de sens, J. Bacot situe cette biographie dans l'ensemble de l'évolution religieuse : il y voit le premier effort du lamaïsme pour s'affranchir des antiques superstitions indigènes et l'acheminement vers la réforme qu'opérera, trois siècles plus tard, Tsongkhapa en remplaçant le mysticisme par une théocratie temporelle.

Le livre de M. L. Latourette est un manifeste de néo-bouddhisme. Nous doutons que l'attente d'un **Bouddha futur** provoque dans notre Occident plus d'enthousiasme que la sage compréhension du Bouddha qui, par comparaison et d'une façon bien relative, peut être dit historique. Quel prestige peut exercer parmi nous ce pâle doublet du Çâkyamuni ? Sans doute espère-t on qu'il sera, ou qu'on pourra le faire, moins hindou, plus humain ? On l'aura humanisé, loin que ce soit lui qui fasse de nous des hommes.

L'ouvrage attire opportunément l'attention sur ce dogme d'un

Bouddha futur, qui joua un rôle dans toute piété bouddhique, et un rôle central dans certaines églises de cette religion. L'auteur a compulsé la documentation accessible au grand public ; malheureusement, il s'abstient par système d'indiquer où il puise en chaque circonstance. Il intéresse et instruit, mais s'il voulait, comme il le proclame, faire œuvre d'historien (100,272), il aurait dû chercher avant tout dans le petit nombre d'études traitant déjà du sujet : celles de Leumann, de Matsumoto, de Demiéville. (Leumann : *Maitreya-Samiti, das Zukunftideal der Buddhisten*, Strasbourg, Trübner, 1919. — Matsumoto, v. article de Péri dans le *Bull. de l'Ec. Fr. d'Extrême-Orient*, 1911. — Demiéville, *ibid.* XX, 4. p. 158 et suiv.). Mais ces recherches de vraie science, sèches et pleines d'inconnu, n'auraient guère justifié l'emballement d'un prosélytisme. Ce n'est pas là que l'auteur aurait trouvé de quoi fonder l'assurance avec laquelle il considère comme « facétie » de « certains maniaques » l'affinité entre Mitra et Maitreya (161). Nous regrettons d'avoir à signaler dans une même page (144) une faute telle que « Adhisamayalamkasa » pour Abhisamayâlamkâra, et un jugement aussi inexact que cette appréciation : le Mahâyânasûtrâlamkâra d'Asanga, « variations rajeunies sur le Sûtrâlamkâra d'Açvagosa » (qu'il faudrait au moins écrire Açvaghosha).

M. Guénon, lui, nous le savons bien par ses précédents ouvrages, est à mille lieues de vouloir se comporter en historien. Il veut être métaphysicien comme indianiste, et indianiste comme métaphysicien ; car il tient l'ésotérisme brahmanique non pas pour une métaphysique, mais pour *la* métaphysique même, dont, d'après lui, les philosophes d'Occident et *a fortiori* les professeurs de philosophie et les indianistes sont du tout au tout ignorants Nous ne saurions donc reprocher à ce livre, **L'Homme et son devenir selon le Vêdânta**, ce que nous lui objecterions s'il était de toute autre personne : à savoir qu'il décrit un vedânta pris dans l'éternel, quoique à vrai dire issu de Çankara — ainsi qu'avait fait naguère P. Deussen. Aussi ne lui ferons-nous point ce grief : nous nous plairons à louer la connaissance approfondie, sinon critique, dont témoigne un ouvrage qui répandra des idées justes sur un certain aspect de l'intellectualité indienne. Encore le public devrait-il être informé de ceci, que c'en est seulement un aspect ; mais M. Guénon aime à se

montrer au moins aussi orthodoxe que le Brahmanisme officiel. Bornons-nous donc à faire l'añjali.

P. MASSON-OURSEL.

CHRONIQUE DE LA SUISSE ROMANDE

Léon Bopp : *H.-F. Amiel, essai sur sa pensée et son caractère d'après des documents inédits,* Paris, Alcan.

Dans une lettre datée du 24 juillet 1848, **Henri-Frédéric Amiel**, répondant à d'amicales remarques sur un article qu'il venait de publier, s'exprimait en ces termes :

Un Berlinois, grand ami de la langue et de la littérature françaises, a été charmé de ce petit travail, parce qu'il le trouve français d'esprit et de forme. Un critique, dans le journal *Litteratur des Auslandes*, le trouve suisse-français dans toute sa manière. Un Parisien m'écrit qu'il apprécie ce style comme original parce qu'il est allemand de pensée et tout à fait français de forme... Toi maintenant, cher Vuy, tu le trouves « peu gaulois » et « très germain ». Tu vois la malice : on fait le tour des combinaisons possibles, et moi, pauvre diable, je reste assis au milieu du cercle, ahuri, attrapé et abasourdi.

On pourrait, avec de la bonne volonté, voir dans l'auteur de ces lignes cruellement véridiques un précurseur de Pirandello. Pourquoi pas, puisque d'aucuns continuent à prétendre qu'Amiel intéresse, aujourd'hui encore, la littérature européenne ?

C'est sans doute pour leur être agréable que M. Léon Bopp vient de consacrer au penseur genevois un essai de 375 pages in-octavo. Si son dessein était d'apologie, je ne crois pas qu'il l'ait réalisé. Mais il faut lui savoir gré d'avoir rendu un témoignage sincère, doublé d'un service efficace.

Les premiers chapitres de son ouvrage étudient avec une louable conscience la pensée religieuse, morale et scientifique d'Amiel. On sait que l'homme du *Journal intime* oscilla toute sa vie entre la religion réformée de ses pères et les doctrines panthéistes. Sa morale fut parfois celle du « devoir actif », dérivée de la métaphysique chrétienne ; plus souvent, celle de la résignation, aboutissement du panthéisme et, plus souvent encore, une sorte d'égotisme livré au flux et au reflux de l'enthousiasme et de la stérilité. Dans l'ordre de la connaissance, il s'attacha surtout — M. Bopp en convient — aux avatars de son moi, objet et sujet réunis d'innombrables expériences, et ne se laissa guère attirer

par l'étude scientifique du monde extérieur. Ni en religion, ni en morale, ni en science, Amiel n'a rien apporté de nouveau. Il a erré dans le dédale des antinomies et, s'il n'avait pas fait œuvre d'écrivain, l'histoire de ses variations nous importerait assez peu.

C'est donc au chapitre de l'activité littéraire qu'il fallait attendre son plus récent commentateur. La rencontre est, je crois, décisive.

M. Bopp commence par aborder le critique. Dressant l'inventaire des travaux publiés par Amiel, il n'y trouve à retenir que deux bonnes études sur Rousseau et M[me] de Staël. Tout le reste de cette production, il le caractérise en toute bonne foi par l'inaptitude de l'auteur à opérer de solides synthèses, jointe à la passion des recensements exacts et des dénombrements méticuleux. Faut-il s'en étonner ? Non, car la première qualité que l'on puisse exiger d'un critique, c'est qu'il possède une doctrine et Amiel n'en eut jamais.

Puisqu'il est « impressionniste », peut-être se révélera-t-il meilleur juge dans les pages de son *Journal*, où il n'a pas à s'inquiéter du lecteur ? Il y manifeste une sévérité comique à l'égard de la littérature française ou, tout au moins, de ses tendances morales. D'autre part, il prétend admirer l'art classique. Bien entendu, il ne paraît pas se douter que ces deux attitudes sont inconciliables Sur Racine, il profère de solennelles inepties. Dans les fables de La Fontaine, il découvre de graves lacunes : on n'y voit ni papillon, ni rose, ni rossignol, ni lézard. Il ne comprend rien à Voltaire. Rousseau lui est plus accessible, mais il laisse entendre parfois que le *Journal intime* vaut bien les *Confessions*, ce qui semble un jugement au moins téméraire. Hugo lui inspire des réflexions contradictoires et presque toujours à côté du sujet.

Voyons donc Amiel poète. M. Léon Bopp accorde loyalement que « la qualité n'égale pas la quantité ». Il abandonne sans combat les tentatives épiques. Puis il essaie de montrer que la poésie gnomique d'Amiel n'est pas sans intérêt : ce plaidoyer ne nous convainc guère et il nous plaît de penser que l'avocat sent bien toute la fragilité de la cause qu'il défend. Ne reconnaît-il pas, au surplus, que la forme poétique « étrangle » l'ondoyante pensée de son client ? Et pourtant, Amiel travaillait ses vers, avec une constance digne d'un meilleur sort.

Passons : ne va-t-on pas nous accuser d'insister sur l'accessoire et de négliger l'essentiel, c'est-à-dire la valeur psychologique du *Journal ?* Cette valeur, quelle est-elle ? Sans doute de peindre un homme, et qui, n'écrivant que pour lui-même, se livre tout entier.

Cet homme, si nous l'avions connu vivant tel qu'il s'explique dans son mausolée de paperasses, il est probable que nous eussions éprouvé le désir de lui venir en aide ou tout au moins de ne pas aggraver son infortune. Mais à qui nous propose ses mornes confidences comme un miroir de l'âme humaine et nous veut faire prendre son quinquet pour un flambeau, force est bien de répondre : NON !

Non ! Et son dernier biographe ne nous laisse, pour les *attendus*, que l'embarras du choix.

Socialement, Amiel fut un citoyen médiocre, un professeur ennuyeux, un ami peu sûr.

Il a connu la femme — au sens biblique — à trente-neuf ans: une seule femme qui, à l'en croire, l'aurait « supplié » de se laisser faire et qu'il garda trois semaines. Deux autres filles d'Eve ont plus longuement traversé sa vie : elles moururent demoiselles, âgées respectivement de 82 et 85 ans. Son imagination, cependant, était loin d'être chaste. Si, comme le prétendait son amie Berthe Vadier, il n'a jamais pu lire Rabelais, dont la « grossièreté » lui faisait horreur, ses propres aveux l'associent à ces magistrats qui dénoncent à la barre les livres obscènes et s'en repaissent au coin de leur feu.

Moralement, je crois bien que le vice capital d'Amiel, c'est l'absence de cette vertu que M. Léon Daudet, commentant la belle étude de M. Gabriel Brunet sur Mme de Sévigné, loue avec un si ferme bon sens chez l'aimable marquise : l'esprit gaulois des fabliaux. Rien n'est plus pertinent à notre sujet que l'observation formulée par l'auteur du *Voyage de Shakespeare* :

La pruderie est une invention du dix-neuvième siècle, « épais », mais aussi pharisaïque en diable, et qui a la débauche moralisante et la lubricité sentencieuse. Car, dans l'esprit gaulois aussi, il y a une remise en place indirecte de la vanité et de l'orgueil et une leçon donnée aux hypocrites. Sans doute toutes les époques ont plus ou moins leurs vices, leurs travers, leurs injustices et leurs férocités. Mais l'art de les masquer sous les termes de vertu, de bonté, de justice et de noble réserve, cet art issu de Rousseau et de son élève Robespierre, appartient surtout

au siècle dix-neuf. Hugo, quand il courait les filles dans un âge fort avancé [soixante-quinze ans], inscrivait ainsi sa dépense : « *bienfait* : 20 francs ». Ce trait eût enchanté Mme de Sévigné. On imagine ce qu'elle en aurait fait (1).

A notre homme, l'anecdote eût inspiré pour le moins le plan tripartite d'un *Traité sur les faiblesses morales des grands poètes.*

Savez-vous d'ailleurs quels étaient, au temps de sa jeunesse, les projets littéraires d'Amiel ? Voici quelques titres, relevés par M. Léon Bopp : *L'Art de la vie*, *Le Génie de la France*, *La Société nouvelle*, *Les Malentendus*, *La Cité de l'Homme-Dieu*, *Le Génie des Races*, *La liberté de l'homme*, *La Philosophie de l'histoire*, *La Philosophie des religions*, *La Conscience intellectuelle*, *Le troisième Faust*, *La Patrie*, *Les Maladies de la volonté*, *Nouvelle phrénologie*, *Caractéristique des instruments musicaux*, *L'Infini*, *Les Sciences occultes*, *L'Art et la Vie*, *La Science de la pensée*, *Psychologie de l'histoire*, *Phénoménologie de l'esprit.*

En comparant cette nomenclature à ce qu'il a réalisé, on ne peut s'empêcher d'évoquer Bouvard et Pécuchet. « Copier comme autrefois », telle était la sage conclusion des deux bonshommes. Moins docile aux leçons de la vie, Amiel amoncelle sans conclure les seize mille pages du *Journal intime.*

Vers la fin de son existence, c'est un pauvre vieux, qui s'est isolé du monde pour voir plus clair en lui-même et qui n'y voit plus goutte. C'est un névropathe avéré, dont l'implacable docteur Bopp trace ainsi le tableau clinique :

Douleurs encéphaliques, troubles dans les fonctions sexuelles, angoisse nerveuse, troubles de la perception, alternatives d'enthousiasme et de découragement, suggestibilité rétive, velléités de suicide, désordre et instabilité mentale.

C'est clair : le « cas », désormais, relève uniquement de la médecine.

Qu'il ait, à un certain moment, retenu l'attention des psychologues littéraires, nous n'en sommes point surpris. La curiosité d'un Brunetière et d'un Bourget se justifie, mais par des considérations qui ne sont plus de notre temps. Les générations nou-

(1) *Action Française* du 20 février 1926.

velles inclinent moins que toutes autres à écouter les bavards, les indécis, les impuissants. Laissons donc Amiel aux psychiatres.

Que les âmes pieuses prient pour le repos de cette âme tourmentée, c'est bien. Mais que la littérature vivante se prémunisse, par un arrêté d'expulsion, contre l'influence néfaste d'une « vie intérieure » dont le terme logique s'appelle néant !

RENÉ DE WECK.

LETTRES CATALANES

Georges Dwelshauvers : *La Catalogne et le problème catalan*, Alcan. — Bernat Metge : *Lo Somni*, Els nostres clàssics, Barcelona. — Mateu Janès i Duran : *La Vida a Contra-Llum*, Altès.

J'ai sur ma table un livre qui présente un habile résumé du problème catalan. Son auteur avait été appelé par la Mancommunauté de Barcelone pour y fonder l'enseignement de la psychologie expérimentale. Le nouveau laboratoire était une création de l'Institut d'Etudes catalanes. M. Dwelshauvers avait trouvé un milieu propice à Barcelone : il fréquentait des théologiens, comme le R. P. Rupert M. de Manresa, fondateur du Couvent de N.-D. de Pompei : ce dernier avait prononcé la leçon inaugurale de son Laboratoire, en montrant les rapports de la psychologie scientifique et de la psychologie scolastique.

Enfin, notre philosophe s'adonnait surtout à l'étude des mécanismes subconscients, et ses plus virulentes attaques s'adressaient d'ordinaire au criticisme. Mais voici : le Directoire militaire, établi à Madrid, à la mi septembre 1923, décida, après quelques hésitations, de lutter contre le catalanisme et ses principales institutions. La Mancommunauté, qui était légalement établie, fut remplacée par des cadres nouveaux et dissoute. M. Dwelshauvers fut considéré comme suspect. On lui reprocha, dans un rapport public, de travailler pour la Sorbonne. Le reproche était peut-être injustifié, puisque M. Dwelshauvers est actuellement professeur à l'Institut Catholique de Paris. Les théologiens catalans étaient plus libres au quatorzième siècle. Ils fréquentaient les Universités de France et d'Angleterre, et les rois de la dynastie barcelonaise leur attribuaient des subsides. La Scolastique avait fondé un esprit européen et le Directoire se contente de détruire l'esprit catalan. De nombreux professeurs de l'Université Industrielle de Barcelone se solidarisèrent avec M. Dwelshauvers. Ils

furent révoqués. On supprima du même coup plusieurs écoles techniques, dans leur activité naissante et claire. C'est la manière forte.

De retour en Belgique et en France, M. Dwelshauvers a rédigé un petit livre sur **La Catalogne et le problème catalan**. On devine qu'il ne manque pas d'intérêt. Ce n'est pas un réquisitoire, moins encore un pamphlet, quoique l'auteur se montre très sympathique au mouvement qu'il étudie ; les deux premières lignes de l'avant-propos ne manquent pas de fermeté : « Le présent livre est exempt de toute préoccupation politique. Seule l'observation objective y parle. » C'est là en effet le témoignage d'un homme qui a vécu plusieurs années dans les milieux scientifiques de Barcelone. Il a recueilli leur pensée. Il a groupé les faits qu'il a pu observer. Il a essayé de nous en donner une juste interprétation.

Psychologue et expérimentateur, il nous présente le mouvement catalaniste, sous la forme de synthèses rapides et précises. Le pays et son histoire, ses institutions anciennes et modernes, le développement actuel de la vie intellectuelle, tout cela nous est offert dans un même faisceau ; tout cela est conçu et ordonné par un habile timonier, qui s'attache à réduire la complexité et à découvrir des lignes directes.

La Catalogne ne peut pas oublier qu'elle était une nation vigoureuse au moyen âge. Elle conserve ses monuments austères, aux larges façades nues, ses Loges de mer et ses palais, le royal monastère de Poblet où Pierre III le Cérémonieux avait fondé sa librairie près de la sépulture de Jacques Ier. La mer appartenait à ses navigateurs. La Grande Compagnie établissait les sujets de la Couronne d'Aragon à Athènes et à Néopatrie ; ses hommes d'armes veillaient sur l'Acropole au quatorzième siècle. Les rois respectaient la Constitution et les privilèges des cités, favorisaient leur esprit mercantile. Les Etats ou *Corts* réunissaient les trois *Bras*, le Bras ecclésiastique, le Bras seigneurial, le Bras populaire. Dès l'origine des Comtés, le livre des *Usatges* codifiait la jurisprudence pratique, et demeurait en vigueur jusque dans l'époque moderne.

Le fameux traité du *Consulat de Mer*, après son édition catalane de 1494 — de beaucoup postérieur à sa rédaction — fut traduit dans toutes les langues modernes et réglementa longtemps

le commerce maritime. C'est un passé moyenâgeux sans doute, mais c'est un passé national. Réunie à l'Espagne, en 1479, après l'avènement des Rois Catholiques, elle conserve encore ses privilèges. Elle se laisse sans doute éblouir par Charles-Quint et Philippe II et combat à Lépante, mais les Catalans, qui s'étaient soulevés contre Jean II au quinzième siècle, se révoltent contre le gouvernement du comte-duc d'Olivarès au dix-septième, et reconnaissent un instant la suzeraineté de Louis XIII. Plus tard, ils se refusent à accepter Philippe V et se déclarent pour Charles d'Autriche, et leurs privilèges sont supprimés après le siège de Barcelone en 1714. L'hispanisation fait des progrès, mais, au dix-neuvième siècle, les idées libérales et le romantisme contribuent à réveiller une conscience nationale.

L'esprit corporatif subsiste. Le sens d'organisation est réel. Enfin, la Mancommunauté, établie le 6 avril 1914, réalise son idéal d'antonomie communale et assure la représentation des quatre provinces, comme autrefois les Etats ou *Corts* : elle prépare les voies du fédéralisme. On retrouve son action dans tous les domaines de l'activité sociale : au cœur de la cité, des savants rédigent un Atlas linguistique de la Catalogne, tandis qu'au sommet des cirques pyrénéens, parmi les pacages, à l'orée des glaciers, des chalets-refuges comme celui de Ull de Ter affirment le développement du tourisme et l'unité du pays catalan.

M. Dwelshauvers étudie les différentes formes de cette activité dans la dernière partie de son ouvrage. Les pages qu'il consacre à la vie religieuse et à la diffusion du thomisme sont particulièrement intéressantes pour un Français, parce qu'il est vrai que l'idée religieuse garde dans ce pays une puissance active, et on la retrouve très souvent à la base du lyrisme, comme pour lui conserver un caractère traditionnel. On y verra aussi une esquisse de l'art et de la littérature contemporaine ; mais sur ces points l'auteur reflète de trop près l'opinion actuelle de la critique barcelonaise ; ses jugements ne manquent pas de bon sens ni de subtilité ; ils sont trop fragmentaires. Parfois aussi son attention est prise en défaut : le val d'Andorre ne se rattache pas au bassin ariégeois (p. 41). Il est faux de penser que *ullada* et *ollada* sont deux orthographes différentes du même mot : œillade, regard (p. 64). L'*ollada* est le plat national des Catalans, surtout dans les régions montagneuses. C'est une soupe de légumes

heureusement relevée par un jarret de jambon. De plus, les avants des Sang et Or ont naturellement trouvé une nouvelle acception de ce mot. Ils ont l'habitude de crier « ollada! » en formant la mêlée, par comparaison avec cette soupe qui doit bouillir à gros bouillons, sur un feu de sarments. C'est donc à la fois un plat national et un cri de guerre !

On ne s'étonnera pas de trouver quelques erreurs de détail dans un livre où l'auteur a réuni, avec beaucoup de courage intellectuel et de vivacité, les divers aspects d'un problème.

L'information en est remarquable, et les synthèses s'y déroulent avec clarté.

§

Le plus précieux modèle de la prose catalane date de 1398. C'est le **Somni** de Bernat Metge, dont M. de Casacuberta vient de nous donner une nouvelle édition, accompagnée d'un glossaire. Cette phrase si harmonieuse et brève n'a peut-être pas été égalée à l'époque moderne. La prose catalane a même devancé la prose castillane, car celle-ci n'apparaît dans sa splendeur qu'au XVIe siècle, avec la traduction du Cortegiano de Baldassare Castiglione, que Boscan rédigea en 1533. Il est vrai que cette prose de Castille se développe dès lors avec une abondance extraordinaire et parvient à une émouvante suavité avec les *Triunfos del amor de Dios* (1590) du franciscain Fray Juan de los Angeles. Le *Somni* de Bernat Metge est un monument presque isolé. L'auteur s'inspirait encore du *Roman de la Rose* dans son *Libre de Fortuna e Prudencia* (1381) et son langage était provençalisé, tandis qu'il se souvenait de la matière de Bretagne dans ses « nouvelles rimées ».

En 1388, il donnait déjà une version de la dernière nouvelle du *Décaméron*. Le *Somni* n'est pas une œuvre tout à fait originale : on y distingue l'appareil romain. Il utilise les Tusculanes, les dialogues de saint Grégoire et Cassiodore, le *Corbaccio o Labirinto d'amore* de Boccace. Tous ces éléments sont agréablement fondus et produisent une nette impression de beauté, comme plus tard ces sonnets de Du Bellay qui inscrivent la pureté du langage de France sur la langueur des vers italiens qu'ils reproduisent.

Les livres de Bernat Metge sont nés dans la prison. Il avait la

charge des finances royales, au service de **Joan Ier** et de Dona Yolanda du Bar. Il fut accusé dans la faillite du trésor et emprisonné au Castell nou de Barcelone, après la mort de ce prince, en 1396, avant que le roi Martin n'arrivât de Sicile.

Il écrit cet ouvrage en politique astucieux. Il suppose que le Roi Jean, coiffé d'un chapeau vermeil, accompagné d'Orphée et de Tirésias, entouré de faucons, d'autours et de lévriers, lui apparaît devant son lit. Le premier dialogue traite de l'immortalité de l'âme, et Bernat Metge, qui était parfois incrédule, y montre la raison doutant d'elle-même : *Çó que veig crec e del pus no cur*, dit-il. « Je crois ce que je vois, et je ne me soucie point du reste », mais il paraît céder devant les arguments du roi Jean. Le second dialogue est consacré au grand Schisme ; le troisième et le dernier sont un débat sur les femmes ; ils contiennent une agréable peinture des mœurs de l'époque ; les ombres du moyen âge s'y transforment en statues polychromes. Dès que le livre du *Somni* fut composé, le roi Martin en demanda une copie et Bernat Metge devint l'arbitre du gouvernement.

M. Nicolau d'Olwer a écrit pour ce livre un avant-propos d'une juste architecture. L'éditeur a signalé les emprunts de *Somni* avec sa fidélité habituelle.

§

Parmi les récents volumes de vers publiés à Barcelone, je tiens à signaler **La vie à contre-jour**, de Mateu Janès i Duran, parce que les thèmes d'inspiration mystique, renouvelés d'Auzias March, sont assez particuliers à la Catalogne. Ce n'est point que tout soit bien nouveau dans ce recueil ; je n'en connais pas où l'influence de López-Pico soit plus manifeste. Mais l'imitation elle-même a ici un accent presque impersonnel, d'une austérité singulière, et elle relève des disciplines de l'école, comme autrefois les rimes qui s'inspiraient des manuels doctrinaires du Gai Savoir. *Nec umquam magnis ingeniis cara in corpore mora est*, dit Sénèque, dont les *Consolations*, traduites par Carles Cardó, viennent de prendre place dans la magnifique bibliothèque de la fondation Bernat Metge ; et cette pensée peut bien illustrer ou même résumer le recueil de Janès i Durán. Il ne considère que la lumière de son esprit, gardée comme une lanterne sourde sous le pan du manteau. Il est le marin d'une mer triste, où la vague ne roule pas le corps des sirènes Sa douleur est pro-

prement le désir d'absolu ; il a la nostalgie du futur et non pas la nostalgie du passé. La douleur est féconde. « Douleur, j'ai rempli mon silos ; je ferai un pain merveilleux avec le blé que je garde ! » Il ne vit que de l'espérance de la mort et du jour où le monde s'assombrira devant son regard. Certaines métaphores sont un écho direct des métaphores d'Auzias March ; beaucoup ont une noble gravité : « La créature, écrit-il, est une larme et une étincelle de soleil que les jours se passent de la main à la main. » Mais que faut-il penser de cette sagesse qui nous mène à un gouffre lumineux ? De tels ouvrages nous proposent le problème de la sincérité dans l'art. Les érudits semblent prétendre que la poésie d'Auzias March obéissait surtout aux préoccupations de la scolastique ; on retrouvera des formules d'école dans les poèmes de Janès i Durán, mais aussi une réelle fermeté intellectuelle, qui est peut-être la marque de sa conviction. Quoi qu'il en soit, ce livre est un témoignage, et il accuse nettement l'une des directions les plus curieuses de la poésie catalane.

JOSEPH-SÉBASTIEN PONS.

LETTRES RUSSES

La chute de l'empire russe : Les Archives de la Révolution russe, tome XVI. — *Le compte rendu sténographique de la commission d'enquête sur les agissements des anciens membres du gouvernement tzariste*, tome II. — *La Correspondance de Nicolas et d'Alexandra Romanov*, tome IV.

Nous avons signalé à plusieurs reprises l'importance des Revues historiques qui paraissent actuellement en Russie soviétique. Une Revue historique, éditée celle-ci à Berlin, *Les Archives de la Révolution russe*, donne, dans son dix-septième numéro, un document qui peut-être dépasse en intérêt tout ce qui a été publié jusqu'à présent sur les dernières années du règne de Nicolas II. C'est le journal de M. V. Rodzianko, qui, élu président de la Douma quatre ans avant la guerre, le demeura jusqu'à la Chute de l'Empire (et c'est le titre qu'il donne à son journal). Rodzianko avait été élu par le parti très modéré des Octobristes avec l'appui de la droite. Il passait pour très conservateur, et, en effet, par ses origines, sa grosse fortune, surtout terrienne, et toutes ses attaches, il tenait indéfectiblement pour la monarchie. Mais, comme grand propriétaire foncier, il avait été longtemps membre du zemstvo de sa province, puis président ;

c'est pourquoi il apportait avec lui à la Douma un certain respect du parlementarisme, et, bien que monarchiste convaincu, il se montra toujours le serviteur fidèle de la constitution et le gardien vigilant des prérogatives de la Douma. Elu, comme nous l'avons dit, par les éléments conservateurs, il sut vite s'acquérir la sympathie et l'estime des autres partis, si bien qu'aux élections ultérieures, aux bulletins de vote de ses amis politiques se mêlaient souvent ceux des Cadets et même d'un certain nombre de députés encore plus à gauche.

D'après le journal de Rodzianko, on voit que le trait principal de son caractère était la franchise, et à l'empereur lui-même, avec qui, de par ses fonctions, il avait des rapports directs, il disait toute la vérité, le mettant en garde contre les agissements dont il prévoyait les funestes conséquences. Rodzianko, qui pouvait demander audience à l'empereur dès que les circonstances l'exigeaient, et lui faire un rapport direct, usa de ce droit en maintes circonstances. Il demanda la constitution d'un ministère responsable devant les élus du pays; il exigea que fussent éloignés du commandement tous les grands-ducs et l'empereur lui-même, et surtout il insista pour écarter des affaires de l'Etat l'impératrice qui, en fait, se mêlait de tout, dirigeait tout. Il dévoila à l'empereur ce qu'était Raspoutine et quelle clique l'entourait. Nicolas II écoutait avec une grande bienveillance ce que lui disait Rodzianko ; il le remerciait de sa franchise, demeurait d'accord avec lui sur tous les points, mais, aussitôt Rodzianko parti, il semblait avoir tout oublié et suivait les indications juste contraires que lui apportait un message de l'impératrice.

Dans ses souvenirs, Rodzianko se révèle non seulement comme un homme politique clairvoyant, mais comme un chroniqueur de tout premier ordre. Les tableaux qu'il décrit de la vie à la Cour, les portraits qu'il trace de différents personnages sont tout à fait remarquables. Naturellement il est amené à parler de Raspoutine au sujet duquel il donne quelques renseignements nouveaux et précis. C'est vers 1900 que le mysticisme s'implanta à la Cour. On vit alors des hypnotiseurs mystérieux, des prophètes, des charlatans en qui la famille impériale avait une confiance illimitée. D'abord Philippe, ensuite Papus, furent parmi ceux qui eurent le plus d'influence.

Les autorités civiles, dit Rodzianko, étaient très soucieuses de la

possibilité d'intrigues politiques compliquées, puisque à cause de la confiance que témoignait la famille impériale à tous ces personnages mystérieux, autour d'eux se formaient des cercles de courtisans, qui n'avaient en vue que leurs avantages personnels et étaient capables des pires choses. Le pouvoir ecclésiastique, à son tour, avait peur de l'apparition d'une nouvelle secte qui sortirait des milieux de la Cour et aurait une influence néfaste sur l'Eglise orthodoxe, comme nous en trouvons l'exemple dans l'histoire de Russie sous le règne d'Alexandre Ier.

Pour barrer la route à ces charlatans dangereux, l'évêque Théophane poussa en avant Raspoutine. Il pensait qu'un homme simple, religieux, naïf, pouvait agir plus efficacement que quiconque sur l'esprit malade de l'impératrice. Rodzianko donne la biographie déjà connue de Raspoutine, mais dit n'avoir pas pu établir comment Raspoutine sut capter la confiance d'un homme aussi intelligent et clairvoyant que l'évêque Théophane. On a dit que le prêtre Iaroslav Medved, confesseur d'une des grandes-duchesses, fut l'introducteur de Raspoutine près de Théophane. Ce Iaroslav Medved avait eu une mission dans le couvent d'Abalak, en Sibérie. C'est là qu'il connut Raspoutine. Il l'amena avec lui à Pétersbourg. Dès 1900, avant la guerre de Chine, Raspoutine était déjà admis dans l'intimité de l'évêque Théophane, alors confesseur de l'empereur et de l'impératrice. C'est lui qui l'introduisit à la Cour en qualité de « Gardien des veilleuses » (*tzarsky lampadnik*). Chargé ainsi du soin des icones, Raspoutine avait son entrée permanente au palais, et s'y rendait chaque jour. Nicolas II était grand amateur d'icones dont il possédait une collection remarquable, à laquelle il tenait beaucoup, et le fait d'avoir remis cette collection aux soins de Raspoutine prouve quelle confiance on avait en lui. Cinq ans après son introduction à la Cour, en 1905, Raspoutine était déjà tout puissant.

Rodzianko trace dans ses souvenirs un tableau magistral de la dislocation systématique de l'arrière pendant la guerre. Tandis que les soldats russes mal armés, mal équipés, étaient décimés sur les champs de bataille, l'impératrice — subjuguée par Raspoutine et son entourage — qui en fait gouvernait à cette époque à la place du débile Nicolas II, s'opposait systématiquement à toutes les mesures qui auraient pu assurer le salut de la patrie. A la place des ministres capables, des hommes d'Etat énergiques et patriotes, on appelait au pouvoir des êtres nuls, ignorants, plus ou moins inféodés aux ennemis de la patrie. Rodzianko cite quel-

ques exemples typiques de cette anarchie gouvernementale installée en Russie. En 1916, quand lord Milner vint en Russie pour réorganiser l'armement, on convoqua un Conseil militaire pour étudier les mesures à prendre.

— De combien d'armes avez-vous besoin ! demanda lord Milner au ministre de la Guerre Bélaiev.

— Tant et tant... répondit le ministre après avoir consulté le rapport préparé dans ses bureaux.

— Et quel tonnage voulez-vous nous demander pour transporter ces armes ?

— Tant et tant de tonnes... répondit de nouveau Bélaiev, après avoir consulté d'autres rapports.

— Eh bien, pour transporter les armes que vous demandez, il faudrait cinq fois plus de tonnage, observa lord Milner.

Quand M. Doumergue et le général de Castelnau vinrent en Russie, ils furent surpris de voir que les canons de gros calibre envoyés par la France se trouvaient non sur le front, mais autour de Tsarskoié-Sélo, où on les tenait en réserve, non pour tirer sur les lignes allemandes, mais pour mater la révolution possible.

Pour Rodzianko, nul doute que ce sabotage de la défense nationale, cette anarchie gouvernementale étaient voulus, menés par les « forces occultes » au service de l'Allemagne, dont Raspoutine était l'âme.

Rodzianko décrit une audience chez l'empereur, où il lui parla de Raspoutine :

Je vous supplie, dit Rodzianko, au nom de tout ce qu'il y a de sacré pour vous, pour la Russie, pour votre bonheur, chassez loin de vous cet ignoble individu, apaisez les craintes de tous les Russes qui sont restés fidèles au trône.

— Il n'est pas ici, en ce moment, répondit l'Empereur (Raspoutine était à cette époque exilé en Sibérie).

— Permettez moi de déclarer à tous qu'il ne reviendra plus.

L'empereur se tut, puis, au bout d'un instant, me dit :

— Non, je ne puis vous promettre cela ; mais j'ai pleine confiance en vos paroles.

Quelques jours après cette audience, Rodzianko reçut du commandant du Palais, Deduline, l'ordre de l'empereur d'étudier tous les dossiers secrets concernant Raspoutine et de lui en faire un rapport détaillé. Rodzianko réclama le dossier au Saint-Synode, et on le lui remit. Le lendemain même, le Procureur

général du Saint-Synode, Damansky, vint le retirer sur l'ordre de l'impératrice Alexandra Féodorovna.

— Dites à sa Majesté l'Impératrice, répondit Rodzianko, qu'elle-même est sujette de son auguste époux et, comme moi, obligée d'exécuter les ordres de Sa Majesté l'Empereur ; c'est pourquoi je ne puis accéder à sa demande.

Après avoir étudié le dossier secret, Rodzianko présenta un rapport formidable sur tous les méfaits de Raspoutine, ses orgies, sa débauche, dont le scandale éclaboussait la famille impériale elle-même. Mais il ne reçut jamais aucune réponse de l'empereur à propos de ce rapport.

La chute de l'empire approchait à grands pas. Tout le monde le voyait, sauf l'impératrice, qui en était l'auteur principal, et le pauvre empereur complètement aveuglé et subjugué par sa femme.

Au commencement de janvier 1917, rapporte Rodzianko, le général Krymov, venu du front, me demanda de lui donner la possibilité de causer d'une façon non officielle avec des membres de la Douma afin de leur exposer l'état catastrophique de l'armée...

Rodzianko réunit chez lui plusieurs membres de la Douma, du Conseil d'Empire et du Conseil supérieur de l'armement.

L'état d'esprit de l'armée est tel, dit le général Krymov, que tous salueront avec joie la nouvelle d'un coup d'Etat. Un coup d'Etat est inévitable, et au front on sent cela. Si vous vous décidez à cette mesure extrême, nous vous soutiendrons. Evidemment il n'y a pas d'autres moyens, tout a été essayé par vous et par beaucoup d'autres, mais l'influence néfaste de l'épouse est plus forte que la parole honnête. Nous n'avons pas de temps à perdre.

Krymov se tut, et, pendant quelques secondes, nous étions tous bouleversés. Chingarev, le premier, rompit le silence :

— Le général a raison ; un coup d'Etat est nécessaire ; mais qui s'y décidera ?

Chidlovsky dit avec colère :

— On ne peut l'épargner et avoir pitié de lui, quand il cause la perte de toute la Russie !

La plupart des membres de la Douma étaient d'accord avec Chingarev et Chidlovsky. Une bruyante discussion s'engagea. On cita les paroles du général Broussilov : « S'il faut choisir entre l'Empereur et la Russie, moi j'opte pour le salut de la Russie. »

Le plus violent était Terestchenko. Je l'interrompis et dit :

— Vous ne comptez pas ce qui sera après l'abdication de l'Empereur. Je ne consentirai jamais à un coup d'Etat. J'ai prêté serment et vous prie de ne pas parler de cela chez moi. Si l'armée peut obtenir l'abdication, qu'elle agisse par ses chefs, mais moi, jusqu'au dernier moment, c'est par l'exhortation que j'agirai et non par la violence.

Quelques jours plus tard, Rodzianko était appelé au téléphone, à deux heures de la nuit, par la grande-duchesse Marie Pavlovna. Elle le priait de se rendre chez elle pour une affaire très urgente. Rodzianko pensa, non sans raison, que si l'on apprenait sa visite à deux heures du matin, chez une grande-duchesse, on trouverait cela suspect. Il répondit donc qu'il lui était impossible de venir maintenant chez elle, mais il accepta son invitation à déjeûner en famille pour le lendemain :

Je l'ai trouvée, dit Rodzianko, avec ses fils, comme s'ils eussent été réunis pour un conseil de famille. Ils furent très aimables, mais pas un mot de « l'affaire urgente » n'était prononcé. Après le déjeuner, on passa dans le cabinet de travail, où se poursuivit la conversation qui était d'un ton plaisant. Soudain le grand-duc Cyrille s'adressa à sa mère : — « Eh bien, maman, parlez », lui dit-il. La grande-duchesse commença à parler de la situation intérieure, de l'incapacité du gouvernement, de Protopopov, de l'impératrice, dont elle trouvait nuisible l'intervention dans toutes les affaires de l'Etat ; elle menait, disait-elle, le pays à sa perte, toute la famille impériale et l'empereur lui-même étaient menacés ; on ne pouvait plus supporter une situation pareille ; il fallait changer tout cela, écarter, supprimer...

Afin de voir plus exactement où elle voulait en venir, je demandai :

— C'est-à-dire, comment écarter ?

— Oui, je ne sais pas... Il faut imaginer quelque chose... Vous comprenez... La Douma doit faire quelque chose... Il faut la supprimer...

— Qui supprimer ?

— L'impératrice.

— Altesse, dis-je, permettez-moi de considérer cette conversation comme non avenue, car si vous vous adressez à moi, comme Président de la Douma, de par mon serment, je dois me rendre de suite chez l'empereur et lui dire que la grande-duchesse Marie Pavlovna m'a déclaré qu'il faut supprimer l'impératrice...

Presque en même temps, Rodzianko recevait la visite du grand-duc Michel, frère de l'empereur, à qui il dit : « Tant qu'elle (l'impératrice) est au pouvoir, nous allons à notre perte. »

— Imaginez-vous, repartit le grand-duc, que Buchanan a dit exacte-

ment la même chose à mon frère. Toute la famille se rend compte combien Alexandra Féodorovna est néfaste. Mon frère et sa femme ne sont entourés que de traîtres; tous les gens convenables se sont éloignés.

Cette idée de l'abdication de l'empereur et de l'exil de l'impératrice hantait toute la société. Au commencement de janvier 1917, Rodzianko demanda une audience à l'empereur, qui le reçut, le 7, à Tsarskoié-Sélo :

— C'est comme exprès, dit-il à l'empereur, que tout se fait au détriment de la Russie et au profit de ses ennemis, et, tout naturellement, des bruits monstrueux naissent que la trahison et l'espionnage frappent l'armée dans le dos. Autour de votre Majesté il n'est pas resté un seul homme honnête et sûr ; les meilleurs sont partis ou ont été chassés. Ce n'est un secret pour personne que l'impératrice, en dehors de vous, donne des ordres touchant la direction de l'Etat. Les ministres lui font des rapports et ceux qui lui déplaisent doivent s'en aller et sont remplacés par des incapables. L'indignation et la haine contre l'impératrice grandissent dans le pays. On la regarde comme une amie de l'Allemagne qu'elle cherche à sauver. Même dans le peuple on en parle, et l'orientation que donne l'impératrice à la politique justifie cette conviction répandue dans le peuple. Pour le salut de votre famille, il vous faut écarter l'impératrice des affaires politiques. N'obligez pas le peuple, Majesté, à choisir entre vous et le bien de la patrie.

L'empereur serra sa tête entre ses mains et dit :

— Pendant vingt-deux ans, j'ai tâché que tout soit pour le mieux, pendant vingt-deux ans me serais-je trompé ?

— Oui, Majesté ; vingt-deux ans durant, vous êtes resté dans une voie fausse...

Malgré ces paroles franches, l'empereur ne montra ni colère ni mécontentement. Le 10 février, Rodzianko demanda une nouvelle audience à l'Empereur. Il le supplia de donner à la Russie un gouvernement responsable.

— Si votre Majesté n'est pas d'accord avec moi, si tout reste dans l'état actuel, alors une révolution est inévitable et l'anarchie sera telle que rien ne pourra l'arrêter.

Un mois plus tard, l'empereur Nicolas II abdiquait.

§

C'est également des exploits de Raspoutine que sont pleins presque tous les interrogatoires des anciens ministres et agents

du gouvernement devant la **Commission d'enquête** instituée par le gouvernement de Kerensky.

Le deuxième volume du **Compte rendu sténographique** est consacré, presque en entier, à l'interrogatoire d'un certain Manassiévitch-Manouilov, qui fut mêlé à toutes les affaires louches des dernières années du règne de Nicolas II. Agent de l'Okhrana, secrétaire de Sturmer, homme d'affaires de l'évêque Pitirime, métropolite de Petrograd ; stipendié de tous les banquiers véreux, surveillant de Raspoutine, ce Manassiévitch était le véritable Rocambole de notre temps. Dans son interrogatoire, on voit Raspoutine dans toutes les combinaisons : Raspoutine et Khvostov, Raspoutine et Trépov, Raspoutine et Sturmer, Raspoutine et Protopopov, Raspoutine et la famille impériale. Manassiévitch a défini d'un mot juste le trait principal du *staretz* : *un grand comédien*. Mais ce grand comédien, qui tirait les ficelles de toutes les marionnettes soumises à lui, se trompait parfois. Ainsi, quand il avait fait appeler Sturmer au pouvoir, il avait été entendu entre le ministre et l'impératrice que celui-ci ferait absolument tout ce qu'ordonnerait Raspoutine. Cependant, il était parfois difficile à Sturmer de se soumettre aux fantaisies de son protecteur; alors c'était entre eux des scènes terribles : « N'ose pas aller contre le désir de mama ! disait Raspoutine. Prends garde que je ne te lâche ; alors ce sera fini de toi ! » Toute cette colère parce que Sturmer s'était rendu à la *Stavka*, avec un rapport personnel à l'empereur, sans y être autorisé par Raspoutine. Du reste, cette insubordination coûta à Sturmer son portefeuille.

D'après les conversations rapportées par Manassiévitch et que confirment d'autres dépositions, celles de Khvostov et de Protopopov entre autres, on voit que tandis que s'agitait dans les différentes couches de la société russe et même dans la famille impériale la question de l'exil de l'impératrice, dans le cercle de l'impératrice on envisageait celle de l'abdication de Nicolas II au profit de sa femme. Raspoutine faisait souvent allusion à cela. « Papa, disait-il, ne comprend rien, c'est pourquoi il faut agir par la tzarine : elle est notre Catherine II. »

Mais de tous les témoignages recueillis par la Commission d'enquête, il résulte qu'il n'y eut jamais aucun rapprochement intime entre l'impératrice et Raspoutine. Trois femmes surtout

étaient amoureuses de lui : Mmes Vyroubov, Soukhomlinov et la générale Lokhtinskaïa qui disaient que Raspoutine avait « volé leur cœur ».

Manassiévitch a raconté que maintes tentatives furent faites de soudoyer Raspoutine. C'est ainsi que Trépov tâcha de l'acheter, et lui proposa 200.000 roubles, à condition qu'il quitterait à jamais la Cour et ne s'occuperait plus de politique. « C'est bien, répondit Raspoutine, seulement je dois demander conseil à un ami. Viens demain ou après demain, tu apporteras l'argent et, si mon ami me le conseille, je le prendrai. » Le lendemain, Raspoutine refusa ce présent d'Artaxerxès.

Le volume IV de la **Correspondance de Nicolas et Alexandra Romanov**, qui vient de paraître dans les éditions du *Gossisdal*, contient les lettres des souverains russes échangées entre le 1er janvier et le 22 août 1916.

Nous avons eu déjà l'occasion de parler de cette correspondance, surtout des lettres de l'impératrice, qui ont toutes été traduites et publiées en français. L'édition des Soviets a joint aux lettres de l'impératrice les réponses de Nicolas II. C'est ainsi un document humain complet et vraiment extraordinaire. Dans ses lettres, l'empereur montre sa nature qui est toute faiblesse, toute soumission. Jamais il n'essaie de discuter ce que propose l'impératrice. Quand elle lui envoie des papiers à signer, il les signe sans même les lire, disant : « Ce que tu fais est toujours bien fait. » L'amour de l'empereur pour son épouse est peut-être encore plus profond, plus intense, que celui, pourtant si passionné, que lui exprimait Alexandra Féodorovna.

Le 13 juillet 1916, il lui écrit de la *Stavka* :

Ma bien-aimée. Je te remercie chaleureusement pour tes deux chères lettres, pour le petit billet que tu as écrit dans le train, le matin, et que je n'ai pu lire que dans la journée, et aussi pour la lettre d'adieu que baby m'a remise pendant le rapport de Sturmer. Grâce à Dieu, il est tout à fait bien portant ; il a très bien dormi à côté de son vieux papa et, comme toujours, il est plein de vie et d'énergie. C'est moi, chérie, qui dois te remercier pour ton arrivée ici avec nos fillettes, et parce que tu as apporté ici la vie et le soleil malgré un temps pluvieux.

J'ai peur que ces courses incessantes en haut et en bas ne t'aient fatiguée. Sans doute, comme toujours, je n'ai pas eu le temps de te dire ce que j'aurais voulu, parce que, quand je te vois après une longue séparation, je deviens stupidement timide ; je reste assis, je ne fais que

te regarder, ce qui, pour moi, est déjà une grande joie. Je suis si heureux que nous nous soyons vus avant la fête d'Annette. En revenant de la gare, Baby s'est mis à penser à haute voix et tout d'un coup a dit clairement : « De nouveau, nous sommes seuls ! »

A l'instant nous allons quelques-uns en canot jusqu'à sa rive préférée. Le temps est doux et nuageux, chaud.

Que Dieu te garde, mon soleil, ainsi que les fillettes. Je t'embrasse fortement. Ton mari qui t'adore. — NIKI.

Tandis que les lettres de l'impératrice sont surtout remplies de considérations politiques, de conseils, d'ordres, les lettres de l'empereur ne contiennent aucune allusion à ces choses ; il n'y est presque jamais question des événements formidables qui ensanglantaient le monde, ni des projets qui s'élaboraient à la *Stavka* ; Nicolas II ne semble pas avoir d'autres soucis que le bonheur de sa femme et de ses enfants.

J.-W. BIENSTOCK.

LETTRES ANGLO-AMÉRICAINES

John dos Passos : *Manhattan Transfer*, Harper. — Witter Bynner : *Caravan*, Knopf. — John Gould Fletcher : *Parables*, Kegan Paul and Co, London. — Lew Sarett : *Slow Smoke*, Henry Holt. — Mémento.

Manhattan Transfer est le nom d'une gare à quelques milles de New-York, où les trains se scindent en deux tronçons, l'un voiturant les foules vers le quartier sud, l'autre vers le centre de la grande ville. C'est aussi maintenant le nom d'un roman. Et c'est dos Passos qui l'a écrit. Depuis son livre *Trois Soldats*, dos Passos avait surtout écrit des vers qui ne sont pas sans mérite. Son nouveau livre, nous l'attendions, non point peut-être de sa plume, mais enfin nous l'attendions : un roman qui prendrait New-York pour toile de fond, on y songeait, on essayait d'imaginer ce qu'un artiste pourrait faire de ce magnifique thème. L'Amérique a produit le roman de l'Est (il est même déjà vieux, puisque c'est celui de *Hawthorne*). Elle a produit celui du Centre (grâce à *Sinclair Lewis*). Le Sud avec sa population de planteurs, de noirs, son paysage tropical, n'eût-il produit que le mélodrame de *Beecher Stowe* qu'il serait aussi entré dans la littérature, au moins dans l'histoire littéraire. Mais New-York méritait mieux qu'une nouvelle, mieux qu'un simple conte (car des histoires ayant New-York pour site, il n'en manque certes pas).

Voici le grouillement, la brutalité, le mystère de l'immense cité, exprimés avec les moyens les plus simples, qui sont aussi parfois les plus forts :

Covers are clicking on typewriters, roll top desks are closing ; elevators go up empty, come down jammed. It's ebbtide in the downtown district, flood in Flatbush, Woodlawn, Dyckman Street, Sheepshead, Bay, etc...

Il va sans dire que nous choisissons un morceau écrit en une langue qui soit compréhensible, car, en de nombreux endroits, dos Passos emploie un dialecte qui tient de l'argot, de l'américain-nègre et de l'américain-juif. Cela ne manque pas de saveur, certainement. Et surtout cela évoque le New-York de la fantasmagorie des races, qui pourrait bien être un New-York d'épopée. On sent bien que dos Passos, depuis ses autres livres, a lu et absorbé James Joyce. L'influence de ce dernier, bonne ou mauvaise, sera incalculable dans le monde. Sur dos Passos on l'aperçoit dans la langue devenue plus trouble et plus riche, dans la manière devenue plus dynamique, plus vivante : lyrisme étonnant qui inclut aussi bien les aspects les plus sordides, et les choses réputées laides.

Avec *Waldo Frank* (*City Block*), nous avions risqué un regard dans ces appartements de New-York, si hermétiques qu'il semble que la vie s'arrête au palier, et où pourtant le romancier nous avait montré la souffrance et la lutte. Avec dos Passos, nous retrouvons le vertige des gratte-ciels et le rythme discipliné des ascenseurs canalisant la foule brutale des avocats et des banquiers, des dactylos et des contrebandiers en whisky.

§

Caravane est le premier volume sorti de la plume poétique de *Witter Bynner* depuis cinq ans. Ayant à peine quitté Harvard, Witter Bynner attire l'attention des lettrés en 1907 par le livre qui était un hommage à son *alma mater*. *Young Harvard* se ressentait beaucoup des études classiques du poète. Ce n'est qu'en 1919 qu'avec *The Beloved Stranger* (dont nous avons rendu compte dans nos chroniques) Witter Bynner trouve une expression personnelle de sa vision des choses. Il traduit admirablement le *Livre d'amour* de Vildrac. Il s'essaie au théâtre, et traduit des poèmes chinois, de la Dynastie des Ti ang. On voit sa diver-

16

sité. En 1920, il a été nommé Président de la Société des Poètes d'Amérique, titre auquel il a renoncé voici deux ou trois ans pour la vie simple et pittoresque de Santa-Fé (New Mexico) où il semble avoir créé un foyer de poésie et d'art.

Une Revue (*Palms*), un prix annuel (de 150 dollars), ont marqué jusqu'ici l'exil volontaire du « diplômé d'Harvard » dans la romantique cité.

Witter Bynner ne livre pas beaucoup de ses émotions intimes. Une réserve élégante contient ses gestes et arrête son enthousiasme. Que savons-nous de plus par son nouveau livre ? Le titre nous est expliqué par le dernier poème du recueil :

I went away a western man
But I am coming back in a caravan,
Coming with wisdom in my hands,
Slowly, slowly over the sands.

Cette sagesse à laquelle le poète est amené par les ans et par la multiplicité des plaisirs qu'il a cueillis dans ses courses, est-elle exprimée par le poème *A Country Cottage*?

We set our garden with calendulas.
Flesh of our flesh, they bear us to the sun ;
And all the multitudinous life that was
Is quieted, in this death we have begun.

Voici un poète très différent. *John Gould Fletcher* n'est pas un inconnu pour les lecteurs du *Mercure*. Nous leur avons signalé successivement tous ses livres de vers. Ils sont nombreux (depuis le premier en 1915 : *Irradiations Sand and Spray*, devenu introuvable) et variés. La versatilité des poètes américains est infinie. Elle n'est pas toujours spontanée. Même chez Fletcher, on sent parfois qu'elle est voulue et correspond à cette âme inquiète et aventureuse qui est au fond du Nouveau Monde.

John Gould Fletcher, que nous avons vu dans sa solitude londonienne il y a quelques étés, avait gardé le silence depuis *Breakers and Granite* (1921). Son nouveau livre est fait pour surprendre. Jusqu'ici Fletcher était le poète des Symphonies en bleu et autres couleurs, le poète des féeries de l'espace, et aussi le poète de New-York « sculptée dans de l'ivoire ». Or, **Paraboles** révèle un homme différent. Il suffira de traduire partie du Prélude :

Avant le commencement des choses... la lumière était partout... et

la lumière était Dieu... Dans la vie humaine, il y a l'illusion et il y a la réalité. Dans l'illusion nous naissons de femmes, traversons divers événements, et mourons. Dans la réalité, pour tous les hommes ces seuls faits existent : Dieu désire se voir et comprendre sa propre nature. Et pour ce faire, il est obligé de cesser d'être la lumière éternelle. Ainsi il mêle la lumière à l'ombre, pour que la lumière se nourrisse d'ombre, et que l'ombre puisse faire son œuvre sous les yeux de la lumière. En tant qu'ombre, Dieu s'appelle Jéhovah ; en tant que lumière, il est Lucifer... Lucifer lutta contre Jéhovah et Jéhovah le lui permit et Lucifer commença à périr dans sa lutte. Des portions de son être s'épuisèrent et moururent, mais avec d'autres portions de plus intense vitalité il infusa de la lumière dans cette matière morte, et cela devint le germe de la vie. Or, Jéhovah, irrité contre Lucifer parce qu'il avait créé de lui-même une troisième dimension de la matière vivante, insinua son esprit de ténèbres dans la vie ainsi créée...

Et pour mesurer sa propre dimension, l'homme a créé des dieux innombrables. Et dans chacun il a appréhendé une portion de sa propre vérité qui doit périr quand il cessera d'être.

De deux de ces dieux je parlerai : on les appelle Christ et Antéchrist.

Nous avons donc ici (oh ! romantisme qu'on croyait défunt) une nouvelle mystique de l'orgueil humain. Tout est en paraboles : je ne sais si ce livre trouvera beaucoup de lecteurs. Fletcher y reste cependant poète et parfois écrivain de premier ordre. Il serait dommage que, comme pour son glorieux compatriote et initiateur, Walt Whitman, la gravité des idées empêchât le lecteur de savourer l'élégante énergie de la forme.

§

Lew Sarett publie son troisième volume de vers, **Slow Smoke** (Fumée lente), où se mêlent comme précédemment des émotions personnelles et des transcriptions de cérémonies indiennes. Sauf dans *Hiawatha*, les Indiens n'avaient pas été poétisés par les artistes d'Amérique avant Lew Sarett, du moins à ma connaissance. Depuis son premier livre, d'autres poètes ont marché sur ses traces, Amy Lowell elle-même (dans *Legends*) et il n'est pas rare de rencontrer aujourd'hui dans les revues des vers ayant pour objet la reproduction des hymnes, des incantations, ou simplement des mœurs indiennes. On sait que les vrais Indiens sont en voie de disparition. C'est une belle tâche que s'est imposée Lew Sarett d'apprendre le langage indien, de vivre la véritable vie des Indiens, de s'identifier vraiment à eux au point

de mériter qu'ils lui donnent un nom, le faisant ainsi un de leur race.

Voici le début d'un chant de vengeance :

Blow winds, winds blow,
North, East, South, West,
Make my foe, the cedar man,
Drunk with crazy dances ;
Shake his skull until his brains
Rattle up and rattle down
Pebbles in a gourd.

Dans ses vers d'émotion personnelle, on voit que Lew Sarett s'est tenu à l'écart des modes poétiques. Il écrit simplement, avec l'unique souci du mot pittoresque et du rythme, choses qu'il a pu apprendre de ses modèles oubliés, les mélopées ou hymnes indiens.

Mémento. — Je signale aux anglicistes le travail important d'un américain, Mr. William Stone Booth, qui se trouve maintenant à la Bibliothèque Nationale : *Subtle Shining Secrecies writ in the margents of Books, generally ascribed to William Shakespeare the actor, and here ascribed to William Shakespeare the Poet.* Tous les curieux, tous les lettrés seront intéressés par ce livre.

Paris se souvient peut-être de la masse chorale de Harvard qui, sous la direction de M. Archibald Davison, se fit entendre au Trocadéro dans du Palestrina, du Bach, etc... Complété par une chorale semblable de jeunes étudiantes de Radcliffe, le Glee Club de Harvard a chanté le 28 mars le *Requiem* de Brahms avec l'orchestre de Boston, que dirige Koussevitzky. La Société Chorale de M. Davison, professeur de musique à Harvard, s'interdit de ne chanter autre chose que du Palestrina, du Bach, du Haendel, etc. Où, en France, trouverait-on, une Université qui fît place, dans ses activités, à cette musique-là ?

The Dial, janvier : Quatre poèmes de E. E. Cummings. — *Pierre Louys*, de Paul Valéry, etc.

Poetry, a Magazine of verse. Mars, numéro consacré à des contes en vers, genre que réussissent aimablement les poètes américains. — Avril, vers excellents de Vachel Lindsay.

JEAN CATEL.

BIBLIOGRAPHIE POLITIQUE

Grey : *Twenty five Years*, vol. I, London, Hodder.

Le vicomte Grey of Fallodon, jadis Sir Edward Grey, vient de publier ses mémoires sous le titre : **Vingt-cinq Ans (1892-**

1916). Le volume I est consacré aux événements qui conduisirent à la Grande Guerre. « Sans leur connaissance on ne peut pas juger de ses causes, écrit Grey... Une jeune génération grandit dont les opinions doivent être formées. Beaucoup de la génération antérieure sont également anxieux d'être informés. C'est à eux que ce livre est destiné... Je me suis efforcé de l'écrire de façon à faire voir comment une autre guerre semblable pourrait être évitée. » Malheureusement, la rédaction du livre a beaucoup souffert de l'état des yeux de l'auteur, qui peut encore un peu écrire, mais pas lire.

Le grand-père de Grey avait été député libéral. Lui-même fut élu comme candidat de ce parti en 1885. En 1892, quoique n'ayant « aucune connaissance spéciale des Affaires étrangères », il fut nommé sous-secrétaire d'Etat parlementaire au Foreign Office dont le titulaire était Lord Rosebery. « Des connaissances spéciales ne sont pas nécessaires pour ce poste », écrit Grey. La politique de l'Angleterre était alors (quoique Goschen l'eût qualifiée de « splendide isolement ») « une sympathie nette pour la Triple Alliance ». Grey put s'apercevoir que cette politique était « satisfaisante » pour celle-ci, mais « pas très confortable pour l'Angleterre ». Rosebery en eut vite la preuve : Anglais et Allemands s'étant trouvés en concurrence par des concessions de chemins de fer en Asie Mineure,

> une sorte d'ultimatum vint de Berlin exigeant la cessation de cette compétition... sinon le consul allemand au Caire cesserait de soutenir l'administration anglaise... Peu après arriva un télégramme désespéré de Cromer déclarant qu'il lui serait impossible de poursuivre son œuvre en Egypte sans l'appui allemand... Ce dernier donnait à l'Allemagne un certain droit à réclamer des concessions ailleurs... mais la méthode adoptée par elle dans cette circonstance n'était pas celle d'une amie. Seulement, nous étions contraints de céder, sans quoi toute la question d'Egypte aurait été rouverte sans qu'aucune puissance fût de notre côté. Mais les frottements constants avec la France et la Russie étaient une chose beaucoup plus sérieuse et désagréable. A la moindre provocation, ils s'élevaient jusqu'à la querelle et à l'hostilité.

L'accord du 8 avril 1904 vint changer cette situation. Grey y applaudit dans l'espoir qu'il mettrait fin « à ces exaspérants frottements avec la France et aux menaces de guerre avec elle ». Il l'approuva dans un discours aux Communes et exprima l'espoir

que « l'appui diplomatique » que nous promettait l'art. 9 de cet accord serait

l'expression d'un appui général et sincère... J'ai toujours été partisan d'une entente directe entre les grandes puissances européennes quand elles ont des intérêts connexes, déclara-t il... Il serait bien meilleur qu'elles soient franches l'une envers l'autre, et pour prendre l'exemple cité par le noble Lord, j'espère que ce que le gouvernement a fait pour le Maroc et le Siam pourra servir de modèle pour la Perse, la Chine, etc.... La France s'est distinguée par son dévouement à ses amitiés, comme l'ont prouvé ses relations avec la Russie... J'espère donc que le bon vouloir que les deux nations se promettent aura une valeur réelle.

Le 11 déc. 1905, Grey devint secrétaire d'Etat aux affaires étrangères. La Conférence d'Algésiras allait s'ouvrir. Grey commença par avertir l'ambassadeur allemand que, dans son opinion, en cas d'attaque de l'Allemagne contre la France à raison du Maroc, l'opinion publique en Angleterre serait si fortement mue en faveur de la France qu'aucun gouvernement ne pourrait rester neutre. Dans une conversation du 10 janvier, il fit la même déclaration à Cambon, mais refusa de s'engager à plus qu'à la neutralité. Cambon étant revenu à la charge le 31 janvier, il lui déclara :

Si nous promettions plus qu'un appui diplomatique et pouvions par suite être impliqués dans une guerre, je suis sûr que mes collègues diraient qu'à partir de ce moment, nous devons être consultés au sujet de la politique française au Maroc et exiger du gouvernement français les concessions ou altérations qui pourraient nous sembler désirables pour éviter une guerre. Dans l'état de choses actuel, je ne crois pas nécessaire de presser la question d'une alliance défensive.

Le gouvernement français comprit qu'il ne pourrait obtenir plus. Quand Clemenceau alla à Londres le 28 avril 1908, il dit seulement à Grey « que l'Angleterre aurait à intervenir sur le continent européen contre toute puissance qui y obtiendrait une position dominante comme celle que nous avions eue du temps de Napoléon » et lui demanda si l'Angleterre ne pourrait pas, pour être plus prête, adopter pour son armée le système suisse. Grey, en réponse, se borna à lui exposer le système militaire de Haldane et à lui faire observer « qu'il offrait des possibilité d'expansion ».

Le 1er juillet 1911 éclata la crise d'Agadir. Le 5 sept., Asquith, alors premier ministre, trouva « plutôt dangereuses » les conver-

sations entre Joffre et l'attaché militaire, « particulièrement au sujet d'une assistance britannique possible ». Grey dut en prendre la défense. Mais en 1912, ces conversations ayant été mentionnées dans le Cabinet, plusieurs ministres (qui les ignoraient jusqu'alors) demandèrent qu'il fût reconnu par écrit qu'elles n'engageaient à rien. Ce fut l'origine des fameuses lettres de Grey à Cambon (22 nov.) et de Cambon à Grey (23 nov.), que les écrivains à la solde de l'Allemagne ont toujours prétendu constituer une alliance franco-anglaise, tandis que bien évidemment elles étaient la preuve qu'elle n'existait pas.

La crise de 1914 trouva les choses dans cet état. Grey s'efforça d'abord d'écarter le danger par sa proposition de conférence que l'Allemagne rejeta. Le 30 juillet, il reçut la proposition infâme :

> Je la lus, écrit-il, avec un sentiment de désespoir. Il était clair que Bethmann croyait maintenant la guerre probable. Nos conversations devaient avoir désormais comme objet, non comment éviter la guerre, mais comment nous comporter pendant celle-ci... La proposition qui nous était faite signifiait un déshonneur éternel si nous l'acceptions. Si nous restions neutres, on s'attendrait à ce que le Gouvernement stipule des conditions pour notre neutralité. *J'avais l'intention de démissionner si nous refusions d'aider la France en cas de guerre*, je n'avais par suite nullement réfléchi à des conditions pour notre neutralité.

A ce moment, il y avait dans le Cabinet anglais un groupe assez opposé à la guerre, qui était assez fort pour forcer le ministère à se retirer si la question de la participation à la guerre se posait. Bonar Law reconnaissait d'ailleurs aussi qu'il n'y aurait unanimité dans le parti conservateur en faveur de la guerre que si la Belgique était envahie. Le 1er août, la perspective de voir la flotte allemande bombarder nos côtes en vue de celles de l'Angleterre décida cependant le Cabinet anglais à un premier pas hors de la neutralité : il autorisa à nous promettre de les défendre et à en avertir l'Allemagne. L'invasion de la Belgique fit le reste.

La guerre aurait-elle pu être évitée par une alliance anglo-franco-russe signifiée à l'Allemagne ? Grey ne le croit pas.

ÉMILE LALOY.

PUBLICATIONS RÉCENTES

[Les ouvrages doivent être adressés impersonnellement à la revue. Les envois portant le nom d'un rédacteur, considérés comme des hommages personnels et remis intacts à leur destinataire, sont ignorés de la rédaction, et par suite ne peuvent être ni annoncés, ni distribués en vue de comptes rendus.]

Art

Gustave Kahn : *Fantin-Latour.* Avec 40 reproductions; Rieder. 13 50

J. Sennep : *Cartel et Cie*, caricatures inédites; Bossard. 15 »

Esotérisme et Sciences psychiques

Marie-Thérèse Siegman : *Sur le chemin de l'éther bleu.* Tome I : Prolégomènes. Avec des dessins de l'auteur; Figuière. 5 »

Ethnographie

L. Guignard : *Les Ibéro-mastiènes en Gaule et Tartessos en Aquitaine,* premier fascicule; Guignard-Nourry, Autun. Prix de la Souscription. 20 »

Histoire

René Arnaud : *Le coup d'Etat du 2 décembre.* (Collect. Récits d'autrefois); Hachette. 5 »

A. Chaboseau : *Histoire de la Bretagne avant le XIIIe siècle*; Edit. de la Bonne Idée. 20 »

Pierre de La Gorce : *La Restauration : Louis XVIII*; Plon. 15 »

Albert Mathiez : *Autour de Danton*; Payot. 20 »

Littérature

Apulée : *Métamorphoses,* livre XI. Texte latin revu et publié d'après les travaux les plus récents avec un commentaire critique et explicatif et une introduction par Pierre Médan; Hachette. « »

Henriette Charasson : *Les heures du foyer;* Flammarion. 9 »

Uriel Da Costa : *Une vie humaine,* traduit du latin et précédé d'une étude sur l'auteur par A. B. Duff et Pierre Khaan; Rieder. 7 »

Destutt de Tracy : *De l'amour.* Avec une introduction de Gilbert Chinard; Belles Lettres. 7 50

Gustave Guiches : *Le Banquet;* Edit. Spes. 9 »

D. Inklaar : *François Thomas de Baculard d'Arnaud. Ses imitateurs en Hollande et dans d'autres pays;* Champion. « »

Abbé Prévost : *Histoire du Chevalier des Grieux et de Manon Lescaut.* Texte définitif de 1753, publié avec les variantes de 1731, des notes, une bibliographie et une introduction par André Thérive; Payot. « »

Pierre de Nolhac : *La vie amoureuse de Pierre de Ronsard;* Flammarion. 8 »

Emile Verhaeren : *Impressions,* Première série. (Des *Flambeaux noirs* aux *Flammes hautes. Poèmes en prose. Celui des voyages*); Mercure de France. 9 »

Dr Paul Voivenel : *La raison chez les fous et la folie chez les gens raisonnables;* Edit. du Siècle. « »

Philosophie

Dr R. Allendy : *Les rêves et leur interprétation psychanalytique ;* Alcan. 10 »

Pierre Jean : *La psychologie neurale.* Avec 14 figures; Alcan. 20 »

Schelling : *La liberté humaine,* traduit de l'allemand par Georges Politzer. Introduction par Henri Lefebvre; Rieder. 12 »

Poésie

Joseph Dulac : *Du palais de Circé... à la forêt natale;* La Caravelle. 6 75

Paul Fort : *Les fleurs de lys.*

(Ballades françaises). Avant-propos de Maurice Renard; Flammarion. 10 »
Rosemonde Gérard : *L'arc-en-ciel;* Fasquelle. 9 »
Marie-Thérèse Siegman : *Ames et flammes;* Figuière. 5 »
Marie-Thérèse Siegman : *Amour et vérité;* Figuière. 5 »

Politique

François Berry : *Le fascisme en France;* Libr. de l'Humanité. 2 »
Jules Cambon : *Le Diplomate.* (Coll. Les Caractères de ce temps); Hachette. 6 »
Divers : *Les Alliés contre la Russie avant, pendant et après la guerre mondiale.* Préface de Victor Margueritte; Delpeuch. 18 »
Casimir Smogorzewski : *La politique polonaise de la France.* Introduction de M. Z. L. Zaleski; Gebethner et Wolff. « »
Georges Valois : *Contre le mensonge et la calomnie. Les campagnes de l'Action française. Mes réponses. Mes accusations;* Nouv. Libr. nationale. 7 »

Questions coloniales

Robert Moulin : *Le Ministère de l'Algérie, 24 juin 1858-24 novembre 1860.* Avec deux gravures et 1 carte; Rousseau.

Questions juridiques

Vespasien V. Pella : *La criminalité collective des Etats et le droit pénal de l'avenir,* deuxième édition, précédée d'une enquête internationale; Edit. Golde. « »

Questions militaires

Général Bonnier : *L'occupation de Tombouctou.* Avec documents iconographiques et cartographiques; Edit. Monde moderne. « »

Roman

Avesnes : *Au soleil d'or, au printemps vert;* Perrin. 12 »
Marcel Batilliat : *Survivre;* Fasquelle. 9 »
V. Blasco-Ibanez : *Terres maudites,* traduit de l'espagnol par G. Hérelle; Nelson. 7 50
Thérèse Casevitz : *Les voiles noirs;* Edit. Monde moderne. 7 95
Marc Dhano : *Georgine ou Un double amour;* Bibliothèque de poésie, Toulouse. 5 »
Georges Eekhoud : *Voyous de velours ou l'autre vice;* Renaissance du Livre. 9 »
Jean Guermonpraz : *Surimpressions.* Préface de Francis de Miomandre; Cahiers de France. 6 75
Antonio de Hoyos y Vinant : *Le cas clinique.* Préface du Dr C. Levaditi. Traduction de H. Williams; Coq. 9 »
Francy Lacroix : *La suprême aventure;* Renaissance du livre. 9 »
J. Linnankoski : *Fugitifs,* traduit du finnois par Jean-Louis Perret; Rieder. 10 »
Pierre-Etienne Martel : *Vin rouge.* Frontispice, lettrines et culs de lampe de L. Cadène, masques de H. Parayre; Cahiers occitans, Toulouse. 10 »
André Rigaud : *L'étrange voyage de Teddy Hubbarth;* Albin Michel. 9 »
Lieutenant-Colonel Rousset : *Mademoiselle de Vauréas,* histoire du temps passé; Tallandier. 8 50
Pierre Soulaine : *Jouer;* Flammarion. 9 »
Jean des Vignes Rouges : *Rouen l'orgueilleuse;* Albin Michel. 9 »

Sciences

Abbé Th. Moreux : *Pour comprendre la mécanique;* Doin. 12 »

Sociologie

Marcel Paon : *L'immigration en France*. Préface de M. Albert Thomas; Payot. 16 »

Théâtre

France Eirona : *Grisélidis*, légende du moyen âge; Edit. Radot. 2 50

Voyages

Francis de Croisset : *La féerie cinghalaise;* Grasset. 10 »

Pia Ohman : *Sous le ciel de l'Inde;* Pierre Roger. 12 »

Gustave Schlumberger : *Les Iles des Princes*. (Le palais et l'église des Blachernes. La grande muraille de Byzance); E. de Boccard. 10 »

MERCVRE.

ÉCHOS

Election de M. Gaston Chérau à l'Académie Boncourt. — Prix littéraires. — Gustave Geffroy aux Gobelins. — A propos de lettres de Paul Cézanne. — Sur un projet de statue à Théophile Gautier. — Une lettre de Laurent Tailhade à Edmond Magnier. — Brève épître à Guy-Charles Cros. — Erratum. — Le Sottisier universel. — Publications du « Mercure de France ».

Election de M. Gaston Chérau à l'Académie Goncourt. — Comme on l'avait prévu depuis plusieurs semaines, c'est M. Gaston Chérau qui, le mercredi 5 mai, a été élu membre de l'Académie Goncourt, en remplacement d'Elémir Bourges, décédé le 12 novembre dernier.

Voici le détail des tours du scrutin qui n'a pas duré plus de cinq minutes :

1er tour : Georges Duhamel, 2 voix ; Gaston Chérau, 3 voix ; Colette, 2 voix ; André Suarès, une voix ;

2e tour : Duhamel, une voix ; Maurice Beaubourg, une voix ; Gaston Chérau, 3 voix ; Albert Thibaudet, une voix ; Colette, 2 voix ;

3e tour : Duhamel, une voix ; René Benjamin, 2 voix ; Gaston Chéreau, 4 voix ; Joseph de Pesquidoux, une voix ;

4e tour : Duhamel, 2 voix ; Gaston Chérau, 6 voix. Elu.

On doit à M. Gaston Chérau (qui est né à Niort le 6 novembre 1874) une dizaine de romans d'un réalisme puissant et dans lesquels on trouve des types très marqués : M. Aristide Morineau (*L'Oiseau de proie*), Mme Chevalier, Valentine Pacquault, Mme de Gardanne, etc.

Il débuta, à vingt-sept ans, en 1901, par un livre qu'il qualifia, dans une récente interview, de « simples essais de psychologie bourgeoise » : *les Grandes époques de M. Thébault* (chez l'éditeur Chamuel).

Presque tous ses ouvrages, dont voici les titres, sont d'ailleurs consacrés à la peinture de la vie bourgeoise provinciale de nos jours : *Les Grandes époques de M. Thébault* et *la Saison balnéaire de*

M. Thébault (1901-1902) ; *Monseigneur Voyage*, mœurs ecclésiastiques (1904) ; *Champi-Tortu*, roman d'une enfance douloureuse (1906); *Le Monstre*, étude de mœurs rustiques (1907) ; *l'Oiseau de Proie* et *le Remous*, deux volumes dont l'actionse passe en Gascogne (1911-1912); *Valentine Pacquault*, roman de mœurs provinciales (1912). Il a également publié en ces dernières années un recueil de contes de la région d'Armagnac et des Landes : *La Despelouquero* ; *La Maison de Patrice Perrier*, nouvelle étude de mœurs de province et *le Flambeau des Riffault*.

Son prochain livre, qui a pour titre *Le Vent du Destin*, est un recueil de dix nouvelles de même inspiration (*Le Vent du Destin, l'Apprenti, le Vieux Lutteur, le Criminel, la Victime, Vue sur la Vue, le Secret, la Caterole, le Bilan, Braco*).

Gustave Geffroy qui, de même que J.-K. Huysmans et Jules Renard, appréciait beaucoup l'indépendance d'esprit de Gaston Chérau, a, dans la préface de *l'Oiseau de proie*, fait l'éloge de cet art sobre « mené avec la science du détail essentiel, la précision de la fatalité inéluctable » ; il avait signalé Gaston Chérau à ses collègues de l'Académie Goncourt et c'est grâce à lui que *Champi-Tortu* obtint 2 voix en 1906 et *La Prison de verre* 2 voix en 1911, au prix annuel.

On peut ajouter que, grâce à Gustave Geffroy, M. Chérau avait depuis plusieurs années « l'oreille » des Dix. N'est-ce pas à lui que M. Ernest Pérochon doit d'avoir obtenu, en 1920, le prix Goncourt pour *Nène* ?

L'homme, qui est de grande taille, la figure allongée, les cheveux grisonnants, l'air robuste d'un gentilhomme compagnard, a fait la guerre à l'avant, dans les Flandres d'abord, aux Dardanelles, à Salonique et à la division navale de Syrie. Il vit une partie de l'année en province. C'est le plus jeune membre de l'Académie Goncourt.

La première version du *Monstre* (une des œuvres les plus osées de cet auteur : c'est l'histoire d'un double inceste) avait paru au *Mercure de France* les 16 novembre et les 1er décembre 1907. L'épigraphe de l'ouvrage dit assez les tendances générales de M. Chérau :

Avec recueillement, avec ferveur, religieusement, sans chercher à expliquer les actes, à en ravaler ou à en exalter les effets, sans essayer d'en tirer un enseignement...

Le Président de la Société des Gens de Lettres l'ayant pressenti, en juillet dernier, pour le faire figurer sur une liste de candidats à la Légion d'Honneur, M. Chérau refusa. — L. DX.

§

Prix littéraires. — Le jury français du prix Emile Verhaeren, prix fondé par Mme Jane Catulle-Mendès, a désigné un lauréat parmi les trois concurrents qu'avait désignés précédemment le jury belge.

Par 15 voix sur 21, M. Marcel Thiry a été désigné pour son recueil de poèmes : *Plongeantes proues*.

Le prix de la Renaissance, par 8 voix sur 12, a été attribué à M. Emile Zavie pour son roman, *La Maison des trois fiancées* (de M. Emile Zavie, le *Mercure de France* a publié, en 1916, les *Prisonniers en Allemagne*).

Le prix des Vignes de France a été décerné à Raoul Ponchon.

Le prix Fémina anglais (fondation Northcliffe-Bookman) a été attribué à Mme Marion Gilbert pour son roman *Le Joug*.

§

Gustave Geffroy aux Gobelins. — M. Charles Léger, qui fut le dévoué secrétaire de Gustave Geffroy, nous écrit pour rectifier une erreur qui s'est glissée dans la notice nécrologique consacrée à l'auteur de *l'Enfermé* :

Vous dites que c'est M. Georges Clemenceau qui a nommé Gustave Geffroy aux Gobelins. Je le croyais, comme tout le monde, jusqu'au jour — il y a 4 ou 5 ans — où l'administrateur des Gobelins me déclara que c'était M. Gaston Doumergue, en 1908.

L'année précédente, M. Aristide Briand, étant ministre de l'Instruction publique et des Beaux-Arts, demanda à Gustave Geffroy s'il lui conviendrait d'accepter la Direction générale des manufactures des Gobelins, de Beauvais et de Sèvres ; et le ministre ajouta : — Vous avez un an pour réfléchir.

Gustave Geffroy consulta ses amis et, un an environ après l'offre de M. Aristide Briand, M. Gaston Doumergue, devenu ministre des Beaux-Arts, fit appeler Geffroy et lui demanda sa réponse. C'est alors que celui-ci accepta la direction des Gobelins.

§

A propos de lettres de Paul Cézanne.

Aix-en-Provence, 22 avril 1926.

Cher monsieur le directeur,

M. Georges Rivière ne peut nier que c'est *à notre insu* qu'il a publié dans *l'Art Vivant* des lettres de Paul Cézanne, notre propriété.

Résumons les faits que M. Rivière ne nie pas :

1° Mlle Coste, sœur de Numa Coste, d'Aix, remet à la *Société Paul Cézanne à Aix* les lettres de Paul Cézanne à son frère Numa Coste ;

2° La société aixoise que j'ai l'honneur de présider m'autorise à les publier dans le *Mercure de France* ;

3° Par courtoisie, avant de le faire, je communique copie de cette correspondance à M. Cézanne fils ;

4° A notre stupéfaction, peu de jours après, sans que notre Société en ait été avisée, ces lettres paraissent dans *l'Art Vivant* dans un article dont elles forment l'occasion et l'essentiel, sous la signature de

M. Rivière qui n'appartient pas à notre Société et que nous ne connaissons pas.

Voilà. C'est tout. Cependant avec cette différence que le *Mercure* a publié une lettre de M. Rivière ; ce que s'est refusé à faire par deux fois pour notre compte *l'Art Vivant*. On verra où est le galant homme...

M. Rivière veut parler droit. J'attends qu'il nous dise quel article du code français autorise la publication de documents qui ne sont pas votre propriété, même *matérielle* comme il veut bien dire. Il reste acquis que M. Rivière a publié des documents qui ne lui appartenaient pas. De telles publications sont nouvelles chez les écrivains et aussi chez les galants hommes. M. Rivière n'avait rien à gagner à les inaugurer.

Croyez-moi votre dévoué MARCEL PROVENCE.

§

Sur un projet de statue à Théophile Gautier. — On sait que si Théophile Gautier a son buste à Tarbes, sa ville natale, il n'en a pas à Paris ; un comité vient de se constituer pour tenter de réaliser, ici, ce que deux sociétés locales, *la Cigale* et *les Félibres*, ont réalisé, en 1890, dans le chef-lieu des Hautes-Pyrénées. Souhaitons qu'il réussisse.

Mais il ne faut pas se dissimuler que les Félibres et les Cigaliers durent apporter beaucoup de persévérance dans leur projet contre lequel s'élevaient certains groupes politiques du pays, hostiles à la mémoire d'un poète qui avait été — « ô grief ! » — l'ami de la Cour impériale et le familier de la princesse Mathilde.

La même opposition se manifesta d'ailleurs, dans les milieux officiels, à Paris, lorsque, pour la première fois, en 1883, on parla d'une statue à Théophile Gautier.

Feu Emile Bergerat, gendre du poète, a laissé, à ce sujet, dans un article publié par le *Figaro* le 23 juillet 1890, l'amusant récit d'une entrevue qui lui fut accordée, en 1883, par Jules Ferry, alors ministre de l'Instruction publique, des Cultes et des Beaux-Arts :

Je ne savais rien de cet homme célèbre [Ferry], ni même, je le confesse, pourquoi il était célèbre. Mais je me fis, en attendant l'audience, rapidement expliquer sa gloire par un garçon de bureau très avisé des choses que j'ignore si passionnément.

— Abordez-le sans timidité, me conseilla-t-il, il n'en veut qu'aux congrégations.

Or donc, une fois admis et la porte sur nous refermée, j'allai droit à ce distributeur de marbres, déjà marbre lui-même, et je lui en demandai un pour le poète des poètes. Le pauvre monsieur s'attendait sans doute à toute autre sollicitation, car il me regarde bouche bée.

— Ce n'est pas, me dit-il, que je n'aie du plaisir à vous voir. Vous êtes journaliste. Je l'ai été, je puis le redevenir demain, et les journalistes sont des hommes de lettres et, par conséquent, des confrères.

— Pas toujours, risquai-je.

Il reprit, moins aimable :

— Si je vous entends bien, c'est une statue pour Gautier que vous désiriez ?

— Précisément...

... M. Jules Ferry s'était levé, et, baissant la tête, il prit l'attitude de l'article 7 :

— Mais, fit-il, nous sommes en République !

— Eh bien ?

— Nous devons donc commencer par les nôtres ! Certes, Théophile Gautier mérite tous vos éloges et c'est une de nos belles plumes ! Mais il était bonapartiste.

Et je compris, à ce mot, que la séance était levée.

Il est rassurant de constater qu'aujourd'hui, parmi les membres du comité qui vient de se constituer, on trouve les noms de MM. Aristide Briand, de Monzie et Edouard Herriot. — L. DX.

§

Une lettre de Laurent Tailhade à Edmond Magnier. — On annonce la publication prochaine d'un volume de lettres inédites de Laurent Tailhade, avec des notes de Pierre Dufay. Y trouvera-t-on certain texte non daté adressé à Edmond Magnier, alors directeur de l'*Evénement*, au lendemain d'un article inséré dans ce journal et qui avait déplu à Tailhade ? C'est un modèle de courtoise insolence — ou d'insolente courtoisie si l'on préfère :

Eh ! quoi, Monsieur, après m'avoir fait injurier, sinon offenser, il vous plaît accueillir aujourd'hui deux cents lignes à ma gloire. Pour me conformer aux us, trouvez congru que je vous adresse quelque façon de remerciement pour l'article publié dans votre feuille. Nous serons quittes ayant sacrifié aux grâces qui vous inspirent les louables teintures par la vertu de quoi vous rénovez la fugitive noirceur de vos cheveux.

§

Brève épitre à Guy-Charles Cros.

Je pense à des vers d'eux que j'aime.
Aiment-ils les miens ? Ah ! mais non !
GUY-CHARLES CROS.
(*Mercure de France*, 15-4-26.)

Mais si, mon cher Guy-Charles Cros,
J'aime vos vers, et ce n'est trop
De les beaucoup aimer quand je songe au poète
Que les Muses bercent et fêtent,
A ce poète que vous êtes !
Les pluriels aux singuliers
Qui vous défend de les lier,
Et fais-je ici quelque autre chose,

Lorsque voulant planter mon chou
En ce jardin j'entre après vous
Par des portes qui n'étaient closes ?
Mais tant de mots ainsi que vous apprivoisez,
Avouez qu'il est plus aisé
De les faire danser sous votre cornemuse.
Vous doublez les chances du jeu,
Vous doublez les sommets neigeux
Où l'on puisse prendre les Muses.
Pourtant n'attendez pas que je rime un traité :
Le Traité du Poète en proie aux Libertés,
Au cours des vers que j'improvise ;
Sujet vaste et qui veut qu'on s'enferme un instant
Et davantage, alors que l'azur du printemps
Rougit les premières cerises.
N'est-ce temps de cueillir le feuillage nouveau,
De négliger la rime en gardant la cadence
Et d'aller aux vallons, mon cher Guy-Charles Cros,
Pour louer vos Muses qui dansent ?

TRISTAN DERÈME.

§

Erratum. — *Mercure* du 1er mai, chronique des romans, p. 661, l. 15, à propos du *Mémorial Secret*, lire : « Son héros même ne se distingue d'autres hommes comme lui, *cahotiques*, agités comme lui... » au lieu de : « *catholiques* ».

§

Le Sottisier universel.

En ce moment, le port de Barfleur est bleu d'eau de Javel, comme si un peuple de blanchisseuses venaient d'y laver leur linge.—*Journal de Jules Renard*, 29 avril 1890. Tome Ier (1887-1895), page 79.

Je connais un grand garçon qui a 24 ans, qui dirige trois fermes, qui mène durement ses hommes et n'aime que ses bestiaux, qui fait saillir à chaque instant un bœuf ou un étalon. — *Journal de Jules Renard*, 31 mars 1889. Tome Ier (1887-1895), page 32.

[Pourquoi Anne d'Autriche ne pouvait pas se passer de Mme de Beauvais] Une poésie intitulée *Stances à Madame de B... sur son adresse à donner des lavements* ne laisse sur ce sujet aucun doute... Mme de Beauvais avait donc l'oreille de la Reine. — *Revue des Deux Mondes*, 15 mars, p. 411.

Rivière... Hier encore, nous nous trouvions ensemble au chevet de Proust. J'étais, de vous deux, le seul, peut-être, à ne pas croire que j'avais beaucoup à dire et à faire. Bien que l'idée de la mort me soit familière, j'ai peur à la pensée que de nous trois, en si peu de temps, je reste seul. — PAUL MORAND, « Adieu à Jacques Rivière », *Nouvelle Revue française*, 1er avril 1925.

[Sur la mort du duc d'Orléans.] Nos lecteurs ne manqueront pas de prier pour le repos de l'âme du petit-fils de saint Louis, du populaire Henri IV et de Louis XIV, qui a donné son nom au plus grand siècle de notre histoire nationale. — *L'Echo de Notre-Dame de la Garde*, reproduit par *l'Action Française*, 29 avril.

La Fédération de la Drôme vient de voter un vœu demandant que le lapin soit considéré comme gibier et non comme animal nuisible, et que sa caisse soit réglementée. — *L'Intransigeant*, 23 avril.

Certes, des films comme celui qui porte le nom de *Potemkine* comportent en eux-mêmes un rythme éloquent capable d'émouvoir au cours d'une vision silencieuse. Cependant ce rythme n'offre pas une solution de continuité suffisante, pour négliger le secours musical qui, loin de l'atténuer, en rehausse l'éclat et en souligne le dessin. — PHILIPPE SARLAT, « Les Films de la semaine », *Paris-Soir*, 24 avril.

En ces temps où le moins égoïste des célibataires tourne sept fois sa main dans sa poche avant de se décider à convoler, voilà qui est encourageant ! — *Intransigeant*, 9 avril.

Les indifférents sillonnent bruyamment le cimetière, s'enorgueillissent de vivre, s'égayant aux dépens des tombeaux, écrasant de spirituels lazzi les pauvres morts qui ne savent que répondre... — *Le Père Lachaise*, par BENJAMIN GASTINEAU, page 91, Paris, Gustave Havard, édit., 1855.

Il y a là contradiction flagrante avec les déclarations du sourd-muet, qui prétend avoir assommé sa belle-mère avec une barre de fer ; on a des doutes aussi sur l'existence du deuxième sourd-muet dont le meurtrier a parlé. — *Journal*, 16 mars 1926.

Ma pauvre mère, au milieu d'une bousculade, avait les yeux qui lui sortaient de la tête ; la queue s'allongeait sur le boulevard de Grenelle. — EMMA RIGUIDI, *L'Œuvre*, 17 mars 1926.

... Ne cherchons pas à savoir si la théosophie est la grande tradition occulte, ésotérique, qui commença sur terre avant même qu'il y eût des hommes, et qui, le long des siècles, eut comme adeptes, etc... — FRÉDÉRIC BOUTET, « Faiseurs d'Eglises », *Les Œuvres libres*, n° 57, p. 336.

§

Le Gérant : A. VALLETTE.

Poitiers. — Imp. du Mercure de France, Marc Texier.

INFORMATIONS FINANCIÈRES

Département de la Marne

(Emprunt 1926)

Placement d'un montant maximum de Frs : 160 millions
visé en 320.000 bons départementaux de 7 0/0 de 500 fr. nominal,
Amortissables en 15 ans,
Nets de tous impôts présents et futurs, y compris les droits de transmission.

...fin de procurer aux sinistrés participant à l'emprunt des ressources destinées à la réparation ...immeubles dévastés, le Département de la Marne procède actuellement à l'émission d'un em...t d'un montant maximum de 160 millions de francs en 320.000 Bons départementaux 7 o/o, ...s en vertu d'une délibération du Conseil général du département de la Marne, en date du ...rs 1926, et du décret en date du 19 avril 1926.

Prix de placement : Frs : 430 par bon, portant jouissance du 20 avril 1926, payable en souscrivant.

...térêts. — 7 o/o l'an, soit 35 francs par titre, payables par coupons semestriels les 20 avril ...octobre de chaque année, *nets d'impôts présents et futurs* (y compris les droits de transmis...on), le premier coupon devant être mis en paiement le 20 octobre 1926.

...mortissement. — Ces bons seront remboursables au plus tard le 20 avril 1941, conformément ...bleau d'amortissement imprimé au dos des titres, soit au pair par tirages au sort annuels, ...rrachats en Bourse au-dessous du pair. Le premier remboursement aura lieu le 20 avril 1927.

...ranties. — En garantie du service des intérêts et de l'amortissement du présent emprunt, le ...tement a remis en gage à la Société civile des Porteurs de Bons dudit emprunt des titres ...uités délivrés par l'Etat en application de la loi du 31 juillet 1920 et des lois subséquentes, ...les au profit du Département.

...annuités seront maintenues en gage pendant toute la durée de l'emprunt pour un montant ...service de l'intérêt et de l'amortissement de l'emprunt réalisé et restant à amortir.

...plus, le Département constituera en provision, en tant que de besoin, pour le paiement du ...r coupon de l'emprunt, une somme égale au montant de ce coupon. En outre, le Départe... prélèvera, en cas de besoin, sur les ressources de sa trésorerie, la dotation nécessaire au ... d'emprunt.

...engagements mentionnés aux trois paragraphes ci-dessus ne pourront être modifiés sur ...point sans l'assentiment de l'unanimité des porteurs de bons.

...le fait de leur constitution en gage de l'emprunt, les annuités seront payées par le Trésor, ...e échéance, nonobstant toute condition de remploi préalable, conformément à l'article 156 ...i du 31 juillet 1920.

...demandes sont reçues : à la Société Générale pour favoriser le Développement du Commerce ...Industrie en France ; au Crédit Lyonnais ; au Comptoir National d'Escompte de Paris ; à ...été Générale de Crédit Industriel et Commercial ; à la Banque Nationale de Crédit ; au Cré...mercial de France ; à la Banque de Paris et des Pays-Bas ; à la Banque de l'Union Pari-

---

BANQUE NATIONALE DE CRÉDIT

...emblée générale ordinaire des actionnaires s'est tenue le 28 avril, sous la présidence de ...é Boudon. Le rapport du conseil d'administration montre que — malgré les difficultés ...res de l'année écoulée — la nouvelle étape parcourue par l'établissement marque le dévelop... très important des différentes branches de son activité.

...tal du bilan dépasse 4 milliards, en augmentation de plus de 900 millions sur celui de ...e précédent. Au cours de l'année 1925, la Banque Nationale de Crédit a ouvert les ... de Briey, Joigny, Morhange, Oloron-Sainte-Marie, ainsi que deux bureaux de quartier ...ris et sa banlieue, et onze bureaux hebdomadaires en province.

...néfices nets s'élèvent à 32.092.927 francs, en augmentation de 648.247 francs sur ceux ... Le dividende a été fixé à 45 francs par action — représentant 9 o/o — sur lesquels un ... de 22 fr. 50 a été mis en paiement le 15 janvier dernier. Il revient donc aux actions ...50 pour solde du dividende. Les parts de fondateur recevront le maximum de onze francs ...par les statuts.

...iverses sommes sont mises en paiement dès maintenant, aux caisses de la banque, sous ...on des impôts, soit à raison de :

... 18,45 pour les actions nominatives ;
... 14,05 pour les actions au porteur ;
... 9,02 pour les parts de fondateur nominatives ;
... 7,54 pour les parts de fondateur au porteur.

...s une allocution du président, très chaleureusement applaudie, toutes les résolutions ont été ...s à l'unanimité. L'assemblée réélit comme administrateurs, pour une durée de six années, ... Sevrig, Paul Valayer, Louis Vincent.

...emblée nomme MM. Henry Lederlin, Edmond Odier et Jules Siegfried, commissaires des ... chargés de faire le rapport à la prochaine assemblée générale annuelle sur les comptes de ...ce 1926.

MERCVRE DE FRANCE

26, RVE DE CONDÉ, PARIS (6e)

R. C. SEINE 80.493

Littérature, Poésie, Théâtre, Beaux-Arts, Philosophie Histoire, Sociologie, Sciences, Critique, Voyages, Bibliophilie Littératures étrangères. Revue de la Quinzaine.

VENTE ET ABONNEMENT

Les abonnements partent du premier numéro de chaque mois.

FRANCE ET COLONIES

Un an : 70 fr. | 6 mois : 38 fr. | 3 mois : 20 fr. | Un numéro : 4 fr.

ÉTRANGER

1° Pays ayant accordé le tarif postal réduit :

a) *Sans limitation de date* : Allemagne, République Argentine, Autriche, Belgique, Bulgarie, Chili, Congo Belge, Cuba, Egypte, Espagne, Esthonie, Ethiopie, Grèce, République d'Haïti, Hongrie, Italie et colonies, Lettonie, Luxembourg, Paraguay, Perse, Pologne, Portugal et colonies, Roumanie, Russie, Salvador, Tchéco-slovaquie, Terre-Neuve, Turquie, Uruguay, Yougoslavie.

b) *Jusqu'au 1er janvier 1927* : Danemark, Canada, Etats-Unis, Norvège, Suède. Pour cette catégorie, les prix ci-dessous ne s'appliquent qu'à la période finissant le 15 décembre 1926 ; la période allant du 1er janvier 1927 à la fin de l'abonnement est comptée au tarif étranger le plus fort.

Un an : 85 fr. | 6 mois : 46 fr. | 3 mois : 24 fr. | Un numéro : 4 fr. 50.

2° Tous autres pays étrangers :

Un an : 100 fr. | 6 mois : 54 fr. | 3 mois : 28 fr. | Un numéro : 5 fr.

En ce qui concerne les ***Abonnements étrangers***, certains pays ont adhéré à une convention postale internationale donnant des avantages appréciables. Nous conseillons à nos abonnés résidant à l'étranger de se renseigner à la poste de la localité qu'ils habitent.

On s'abonne à nos guichets, 26, rue de Condé, chez les libraires et dans les bureaux de poste. Les abonnements sont également reçus en papier-monnaie français et étranger, mandats, bons de poste, chèques postaux, chèques et valeurs à vue, coupons de rentes françaises nets d'impôt à échéance de moins de 3 mois. Pour la France, nous faisons présenter à domicile, sur demande, une quittance augmentée d'un franc pour frais.

Il existe un stock important de numéros et de tomes brochés, qui se vendent, quel que soit le prix marqué : le numéro, 4 fr. ; le tome autant de fois 4 fr. qu'il contient de numéros. Port en sus pour l'étranger.

Chèques postaux. — Les personnes titulaires d'un compte-courant postal peuvent s'abonner par virement à notre compte de chèques postaux, *PARIS-259-31* ; celles qui n'ont pas de compte-courant peuvent s'abonner au moyen d'un chèque postal dont elles se seront procuré l'imprimé soit à la poste, soit, si elles habitent un lieu dépourvu ou éloigné d'un bureau, par l'intermédiaire de leur facteur. Le nom, l'adresse de l'abonné et l'indication de la période d'abonnement devront être très lisiblement écrits sur le talon de correspondance.

Les avis de **changements d'adresse** doivent nous parvenir, accompagnés d'un franc, au plus tard le 7 et le 22, faute de quoi le numéro va encore une fois à l'ancienne résidence. A toute communication relative aux abonnements doit être jointe la dernière étiquette d'adresse.

Manuscrits. — Les auteurs non avisés dans le délai de DEUX MOIS de l'acceptation de leurs ouvrages peuvent les reprendre au bureau de la revue, où ils restent à leur disposition pendant un an. Pour les recevoir à domicile, ils devront envoyer le montant de l'affranchissement.

COMPTES RENDUS. — Les ouvrages doivent être adressés **impersonnellement** *à la revue. — Les envois portant le nom d'un rédacteur, considérés comme des hommages* **personnels** *et remis intacts à leurs destinataires, sont ignorés de la rédaction et par suite ne peuvent être ni annoncés, ni distribués en vue de comptes rendus.*

Poitiers. — Imp. du Mercure de France, Marc Texier